



NAZIONALE

B. Prov.

COLL.

11

197

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XIV



61

Palchetto

Num.° d'ordine

21 1521
34325

44-7-80

118
4
30

B. Prov.
Cell 11/197)

COLLECTION
DES
CLASSIQUES FRANÇOIS.

INPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
INPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

VAI
1526070

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGESSON, DAUNOU,

LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

MÉLANGES HISTORIQUES.

TOME III.



PARIS

DELANGLE FRÈRES,

ÉDITEURS-LIBRAIRES,

RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M. DCCC. XXVII.



MÉLANGES HISTORIQUES.

MÉLANGES HISTORIQUES. T. III.

1

LETTRES
CHINOISES, INDIENNES,
ET TARTARES,

ADRESSÉES A M. PAW,

PAR UN BÉNÉDICTIN.

1776.



LETTRES
CHINOISES, INDIENNES,
ET TARTARES.



LETTRE PREMIÈRE.

Sur le poëme de l'empereur Kien-Long.

Je prenais du café chez M. Gervais, dans la ville de Romorantin, voisine de mon couvent : je trouvais sur son comptoir un paquet de brochures intitulé *Moukden, par Kien-Long*¹. Quoi ! lui dis-je, vous vendez aussi des livres ? Oui, mon révérend père ; mais je n'ai pu me défaire de celui-ci ; on l'a rebuté comme si c'était une comédie nouvelle. Est-il possible, M. Gervais, qu'on soit si barbare dans une capitale où il y a un libraire et trente cabaretiers ? Savez-vous bien ce que c'est que ce Kien-Long qu'on néglige tant chez vous ? Apprenez que c'est l'empereur de la Chine et de la Tar-

¹ L'empereur chinois *Khian-Loung*, mort le 7 février 1799, est auteur de l'*Éloge de la ville de Moukden*, dont le jésuite Amiot fit une traduction libre qui fut, en 1770, imprimée par les soins de De Guignes. (L. D. B.)

tarie, le souverain d'un pays six fois plus grand que la France, six fois plus peuplé, et six fois plus riche. Si ce grand empereur sait le peu de cas qu'on fait de ses vers dans votre ville (comme il le saura sans doute, car tout se sait), ne doutez pas que dans sa juste colère il ne nous détache quelque armée de cinq cent mille hommes dans vos faubourgs. L'impératrice de Russie Anne était moins offensée quand elle envoya contre vous une armée en 1736 : son amour-propre n'était point si cruellement outragé; on n'avait point négligé ses vers : vous savez ce que c'est que *genus irritabile vatum*.

Hélas! me dit M. Gervais, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique, sans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un si grand homme. Alors il ouvrit le paquet, il vit qu'en effet c'était un poëme du présent empereur de la Chine, traduit par le révérend père Amiot, de la compagnie de Jésus; il ne douta plus de la vengeance; il se ressouvenait combien cette compagnie de Jésus avait été réputée dangereuse, et il la craignait encore, toute morte qu'elle était. Nous lûmes ensemble le commencement de ce poëme. M. Gervais a du sens et du goût; et s'il avait été élevé dans une autre ville, je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres : nous fûmes frappés d'un égal étonnement. J'avoue que j'étais charmé

de cette morale tendre, de cette vertu bienfesante, qui respire dans tout l'ouvrage de l'empereur. Comment, disais-je, un homme chargé du fardeau d'un si vaste royaume a-t-il pu trouver du temps pour composer un tel poëme? Comment a-t-il eu un cœur assez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante millions d'hommes, et assez de justesse d'esprit pour faire tant de vers, sans faire danser les montagnes, sans faire enfuir la mer, sans faire fondre le soleil et la lune? Mais comment une nation aussi vive et aussi sensible que la nôtre a-t-elle pu voir ce prodige avec tant d'indifférence? Auguste, il est vrai, aussi grand seigneur que Kien-Long, était homme de lettres aussi; il composa quelques vers; mais c'étaient des épigrammes bien libertines; il ne savait s'il coucherait avec Fulvie, femme d'Antoine, ou avec Mannius.

« Quid, si me Mannius ore,

« Prædicem, faciam? Non puto, si sapiam. »

Voici un empereur plus puissant qu'Auguste, plus révééré, plus occupé, qui n'écrit que pour l'instruction et pour le bonheur du genre humain. Sa conduite répond à ses vers : il a chassé les jésuites, et il n'a gardé de cette compagnie que deux ou trois mathématiciens : cependant, quelque cher qu'il doive nous être, personne n'a parlé

sérieusement de son poëme; personne ne le lit; et c'est en vain que M. De Guignes s'est donné la peine de le joindre à l'histoire intéressante de Gog et de Magog ou des Huns. Je vois que dans notre petit coin de l'Occident nous n'aimons que l'opéra-comique et les brochures.

Mais, répondit M. Gervais, si on ne lit pas le beau poëme de *Moukden*, composé par l'empereur Kien-Long, n'est-ce pas qu'il est ennuyeux? Quand un empereur fait un poëme, il faut qu'il nous amuse. Je dirais volontiers aux monarques qui font des livres : « Sire, écrivez comme Jules César, » ou comme un autre héros de ce temps-ci, si vous « voulez avoir des lecteurs. »

Je répondis à M. Gervais que l'empereur de la Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né français, et d'avoir été baptisé à Romorantin; que la terre, toute petite planète qu'elle est par rapport à Jupiter et à Saturne, est pourtant fort grande en comparaison de la généralité d'Orléans, dans laquelle notre ville est enclavée. Songez, lui dis-je, que la Tartarie orientale et occidentale sont des régions immenses, d'où sont sortis les conquérants de presque tout notre hémisphère. Kien-Long le Tartaro-Chinois est le premier bel esprit qui ait fait des vers en langue tartare. Le savant et sage père Parrenin, qui demeura trente ans à la Chine, nous apprend qu'avant cet empe-

reur Kien-Long les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue, et que lorsqu'ils voulaient traduire des vers chinois, ils étaient obligés de les traduire en prose¹, comme nous fesions du temps des Dacier.

Kien-Long a tenté cette grande entreprise; il y a réussi; et cependant il en parle avec autant de modestie que nos petits poètes étalent d'orgueil et d'impertinence². « L'application et les efforts « suppléeront-ils, dit-il, aux talents qui me man-
« quent³? » Cette humilité n'est-elle pas touchante dans un poète qui peut ordonner qu'on l'admire, sous peine de la vie?

Sa majesté impériale s'exprime sur lui-même avec autant de modestie que sur ses vers; et c'est ce que je n'ai point encore vu chez nous. Voyez comme, au lieu de dire : Nous avons fait ces vers *de notre certaine science, pleine puissance et autorité impériale*, il est dit, page 34 du Prologue ou de la Préface de l'empereur : « L'empire ayant été trans-
« mis à ma petite personne, je ne dois rien ou-
« blier pour tâcher de faire revivre la vertu de
« mes ancêtres; mais je crains avec raison de ne
« pouvoir jamais les égaler. »

¹ Voyez le tome IV de la Collection du père Duhalde, page 85, édition de Hollande.

² Modestie de l'empereur.

³ Poème de Moukden ou Mougden, pag. 11.

M. Gervais m'interrompit à ces mots, que je prononçais avec une tendresse respectueuse. Il grommelaient entre ses dents... La modestie de ce sage empereur ne l'empêche pourtant pas d'avouer ingénument que sa petite personne descend en ligne directe d'une vierge céleste¹, sœur cadette de Dieu, laquelle fut grosse d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie, ajoute M. Gervais, peut inspirer quelque dégoût.

Cela peut révolter, lui répondis-je, mais non pas dégoûter; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples. La mère de Gengis était une vierge qui fut grosse d'un rayon du soleil. Romulus, long-temps auparavant, naquit d'une religieuse sans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrions-nous, nous autres compilateurs, et où en serait notre art diplomatique, si nous n'avions pas des traits d'histoire de cette force à débrouiller? Réduisez l'histoire à la vérité, vous la perdez; c'est Alcine dépouillée de ses prestiges, réduite à elle-même. Songez, d'ailleurs, que le *poème de Moukden* n'a pas été fait pour nous, mais pour les Chinois.

Hé bien donc! me répondit M. Gervais, qu'on le lise à la Chine.

¹ *Poème de Moukden*, pag. 13.

LETTRE II.

Réflexions de dom Ruinart sur la vierge dont l'empereur
Kien-Long descend.

Je rendis hier compte de cette conversation au
savant dom Ruinart, mon confrère, qui me parla
ainsi : « Vous avez eu tort de nier les couches
« de la vierge céleste et de son fruit rouge; vous
« pourrez bientôt aller à la Chine remplacer les
« révérends pères jésuites; vous courez de grands
« risques si on sait que vous avez douté de la gé-
« néalogie de l'empereur Kien-Long. L'aventure
« de sa grand'mère est d'une vérité incontestable
« dans son pays; elle doit donc être vraie par-
« tout ailleurs. Car enfin qui peut être mieux
« informé de l'histoire de cette dame que son petit-
« fils? L'empereur ne peut être ni trompé ni trom-
« peur. Son poëme est entièrement dépourvu d'i-
« magination; il est clair qu'il n'a rien inventé :
« tout ce qu'il dit sur la ville de Moukden est pu-
« rement véridique; donc ce qu'il raconte de sa
« famille est véridique aussi. J'ai avancé dans mes
« livres des choses non moins extraordinaires;
« l'histoire de mes sept pucelles d'Ancyre, dont la
« plus jeune avait soixante-dix ans, condamnées

« toutes à être violées, approche assez de votre
« pucelle au fruit rouge¹.

« J'ai rapporté des prodiges encore plus mer-
« veilleux, mais je les ai démontrés²; car j'ai af-
« firmé les avoir copiés sur des manuscrits qui
« étaient cachés dans plus d'un de nos couvents
« au seizième siècle. Or, quelques pages de ces ma-
« nuscripts étaient conformes les unes aux autres;
« donc rien n'était plus authentique, car cela n'é-
« tait pas fait de concert. Il y a eu des gens de col-
« raide que je n'ai pu persuader : ils ont eu l'assu-
« rance de dire que ce n'est pas assez, pour consta-
« ter un fait arrivé il y a vingt ou trente siècles, de
« le trouver écrit sur un vieux papier du temps
« de Rabelais, dans une ou deux de nos abbayes;
« qu'il faut encore que ce fait ne soit pas entiè-
« rement absurde. Un tel raisonnement pourrait
« introduire trop de pyrrhonisme dans la *Manière*
« d'étudier l'histoire de l'abbé Lenglet. On finirait
« par douter de la gargouille de Rouen et du
« royaume d'Yvetot. Il y a des opinions auxquelles
« il ne faut jamais toucher; et, pour vous expli-
« quer en deux mots tout le mystère, il est abso-

¹ Voyez l'*Histoire des sept vieilles Pucelles d'Ancyre*, du Caba-
retier Théodote, du Curé Fronton, et du Cavalier céleste, dans les
Actes sincères de dom Ruinart, tom. 1, pag. 531 et suivantes. Voyez
aussi le jésuite Bollandus; et voyez comme tout est de cette force
dans ces auteurs sincères.

² Profonds raisonnements de dom Ruinart.

« LETTRE II. »

« lument égal, pour la conduite de la vie, qu'une
« chose soit vraie, ou qu'elle passe pour vraie. » »

Ce discours de dom Ruinard me parut profond et d'une grande utilité : cependant je sentais qu'il y a dans le cœur humain un sentiment encore plus profond qui nous inspire l'aversion d'être trompés. Qu'un voyageur me raconte des choses merveilleuses et intéressantes, il me fait grand plaisir pour un moment : vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a dit est faux, je suis indigné contre le hâbleur. Il y a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeunesse.

Je sais fort bien qu'il est nécessaire que je sois trompé à tous les moments par tous mes sens ; il faut qu'un bâton me paraisse courbe dans l'eau, quoiqu'il soit très droit ; que le feu me semble chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; que le soleil, un million de fois plus gros que notre planète, soit à nos yeux large de deux pieds ; qu'il semble plus grand à notre horizon qu'au zénith, selon les règles données par l'astronome Hook. La nature nous fait une illusion continue ; mais c'est qu'elle nous montre les choses, non comme elles sont, mais comme nous devons les sentir. Si Paris avait vu la peau d'Hélène telle qu'elle était, il aurait aperçu un réseau gris-jaune, inégal, rude, composé de mailles sans ordre, dont

chacune renfermait un poil semblable à celui d'un lièvre; jamais il n'aurait été amoureux d'Hélène. La nature est un grand opéra, dont les décorations font un effet d'optique. Il n'en est pas de même dans le faire et dans le raisonner. Nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les marchés qu'on fait avec nous, ni en histoire, ni en philosophie, ni en chimie, etc.

Quand j'y pense, je me défie un peu de dom Ruinart mon confrère, tout savant bénédictin qu'il est. J'ai même quelque scrupule (s'il m'est permis de le dire) sur le *Pédagogue chrétien* du révérend père d'Oultreman, jésuite; sur la *Légende dorée* du révérendissime père en Dieu Voragine, et même sur les épouvantables prodiges de feu M. l'abbé Paris, et sur les Vampires de dom Calmet. J'ai une violente passion de m'instruire dans ma jeunesse; on dit que cela sert beaucoup quand on est vieux. Si je pouvais voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire mandarin à la Chine, comme les jésuites; mais les bénédictins disent qu'ils sont trop bien chez eux pour en sortir. Ne pouvant donc prendre cet essor, je lis tous les voyages qui me tombent sous la main, et la lecture fait sur moi cet effet si commun de me jeter dans de continuelles incertitudes.

Je sais bien que le démon Asmodée est enchaîné dans la Haute-Égypte; mais je doute que Paul

Lucas lui ait parlé, l'ait vu mettre dans un sac, coupé en vingt tronçons, et l'en ait vu sortir avec une peau sans coutures. Il a vu aussi et mesuré la tour de Babel. Plusieurs curieux en avaient fait autant avant lui, et entre autres le fameux Juif Benjamin Jonas, natif de Tudèle, dans la Navarre, au douzième siècle. Non seulement Benjamin avait reconnu les premiers étages de cette tour, mais il contempla long-temps la statue de sel en laquelle Edith, femme de Loth, fut changée; et il remarqua, en naturaliste attentif, que toutes les fois que les bestiaux venaient la lécher, et diminuer par-là l'épaisseur de sa taille, elle reprenait sur-le-champ sa grosseur ordinaire¹.

Que dirai-je du frère mineur Plancarpin², et du frère prêcheur Ascelin³, envoyés, avec d'autres frères, par le pape Innocent IV, devers les princes de Gog et de Magog, qui sont les kans des Tartares?

Ce qu'on peut le plus observer dans le récit que fait le frère mineur de l'inauguration de ces

¹ *Voyages de Paul Lucas.*

² On plutôt Jean du Plan Carpin, franciscain, envoyé par le pape Innocent IV, en 1246, vers le kan Batn qui régnait dans le Kaptehae. On a recueilli ses Voyages avec ceux de Benjamin de Tudèle, de Rubruquis, etc. La Haye, 1729; 2 vol. in-4°. (L. D. B.)

³ Ascelin ou Apseime, envoyé aussi par Innocent IV. Ce qui nous reste du Journal de son Voyage se trouve dans la Collection de Voyages dont nous venons de parler. (L. D. B.)

princes, c'est que les mirzas, appelés par Plancarpin les *barons*, font asseoir leurs majestés par terre sur un grand feutre, et leur disent: « Si tu « n'écoutes pas conseil, si tu gouvernes mal, il « ne te restera pas même ce feutre sur lequel tu « t'assieds¹. » C'est ainsi, dit-il, que les petits-fils de Gengis furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne sais quoi d'une philosophie anglaise qui ne déplaît pas. Mais, lorsqu'ensuite le moine ambassadeur nous apprend que les montagnes caspiennes, où se trouve de l'aimant, attiraient à elles toutes les flèches de Gog et de Magog; qu'une nuée se mettait au-devant des troupes, et les empêchait d'avancer; qu'une armée d'ennemis marcha plusieurs milles sous terre pour attaquer l'empereur de Gog dans son camp; que le prêtre Jean, empereur de l'Inde, combattit Gengis avec des cavaliers de bronze, montés sur de grands chevaux; et remplis de soufre enflammé; qu'un peuple à tête de chien se joignit à cette armée de bronze, etc., alors on est forcé de convenir que frère Plancarpin n'était pas philosophe.

Frère Rubruquis², envoyé chez le grand kan par saint Louis même, n'était guère mieux in-

¹ *Ambassade de Plancarpin*, page 16, in-4°, édition de Vander Aa.

² Guillaume de Ruysbroeck, franciscain, envoyé par Louis IX en Tartarie. (L. D. R.)

formé¹. Ce fut le sort du plus pieux et du plus brave des rois d'être trompé et d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux Marc Paul² ait écrit comme Xénophon, comme Polybe ou de Thou. C'est beaucoup que dans notre treizième siècle, dans le temps de notre plus crasse ignorance et de notre plus ridicule barbarie, il se soit trouvé une famille de Vénitiens assez hardis pour aller à l'extrémité de la Mer-Noire, au-delà du pays de Médée, et du terme où s'arrêtèrent les Argonautes. Ce voyage ne fut que le prélude de la course immense de cette famille errante. Marc Paul sur-tout pénétra plus loin que Zoroastre, Pythagore, et Apollonius de Tyane. Il alla jusqu'au Japon, dont l'existence alors était aussi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'ame de trois Vénitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe? rien autre chose que l'envie de gagner de l'argent. Son père, son oncle, et lui, étaient de bons marchands, comme Tavernier et Chardin. Il ne paraît pas que

¹ L'abbé Prévost, dans sa *Relation des Voyages*, l'appelle *capucin*; les révérends pères capucins ne sont pourtant établis que de l'année 1528, par le pape Clément VII.

² Marco Polo, célèbre voyageur vénitien du treizième siècle, rentré dans sa patrie en 1295, après plus de vingt ans d'absence. Il paraît que ce fut en 1298 qu'il rédigea sa curieuse Relation dont la traduction latine fut imprimée pour la première fois en 1484, et le texte italien en 1496. (L. D. B.)

Marc Paul eût fait fortune; son livre n'en fit point, et on se moqua de lui. Il est difficile en effet de croire que sitôt que le grand kan Coublaï, fils de Gengis, fut informé de l'arrivée de messer Marco Polo, qui venait vendre de la thériaque à sa cour, il envoya au-devant de lui une escorte de quarante mille hommes; et qu'ensuite il dépêcha ce Vénitien comme ambassadeur auprès du pape, pour supplier sa sainteté de lui accorder des missionnaires qui viendraient le baptiser lui et les siens, toute la famille de Gengis ayant une extrême passion pour le baptême.

Faisons ici une observation qui me paraît très curieuse: on trouve dans les notes du poëme de l'empereur tartaro-chinois, actuellement régnant¹, que le premier des ancêtres de ce monarque étant né, comme on a vu, d'une vierge céleste², s'alla promener vers le pays de Moukden, sur un beau lac, dans un bateau qu'il avait construit lui-même. Toute une nation était assemblée sur le bord du lac pour choisir un roi. Le fils de la vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence, qu'il fut élu unanimement. Qui croirait que Marc Paul rapporte à-peu-près la même aventure plus de cinq cents ans auparavant? Elle était donc dès-lors en vogue; c'était donc un ancien dogme du pays;

¹ Pages 221 et suivantes.

² De la vierge sœur cadette de Dieu, grand'mère de l'empereur.

l'empereur Kien-Long n'a donc fait que se conformer depuis à la créance commune, comme Jules César faisait graver l'étoile de Vénus sur ses médailles. César se plaisait à descendre de la déesse de l'amour : Kien-Long veut bien se croire issu de sa vierge céleste, et les d'Hoziers de la Chine n'en disconviennent pas.

Gonzalez de Mendoza, de l'ordre de Saint-Augustin, l'un des premiers qui nous aient donné des nouvelles sûres de la Chine, nous apprend qu'avant l'aventure de la vierge céleste, une princesse nommée *Hauzibon*¹ devint grosse d'un éclair; c'est à-peu-près l'histoire de Sémélé, avec qui Jupiter coucha au milieu des éclairs et des tonnerres. Les Grecs sont de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales; chaque pays a ses fables, on ne ment point quand on les rapporte : la partie la plus philosophique de l'histoire est de faire connaître les sottises des hommes. Il n'en est pas ainsi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On soupçonne Marc Paul d'un peu d'enflure quand il nous dit : « Moi, Marc, j'ai été dans la « ville de Kinsay, je l'ai examinée diligemment ;

¹ Dans son ouvrage imprimé à Rome, en 1586, dédié à Sixte-Quint.

² Pages 16 et suivantes, édition de Van der Aa.

« elle a cent milles de circuit, et douze mille ponts
« de pierre, dont les arches sont si hautes que les
« plus grands vaisseaux passent dessous sans bais-
« ser leurs mâts : la ville est bâtie comme Venise.
« — On y voit trois mille bains. — C'est la capi-
« tale de la province de Mangi, province partagée
« en neuf royaumes. Kinsay est la métropole de
« cent quarante villes, et la province de Mangi en
« contient douze cents, etc. »

On avoue que depuis la Jérusalem céleste, qui avait cinq cents lieues de long et de large, dont les murs étaient de rubis et d'émeraude, et les maisons d'or, il ne fut jamais de plus grande et de plus belle ville que Kinsay : c'est dommage qu'elle n'existe pas plus aujourd'hui que la Jérusalem.

Cette étonnante province de Mangi est, dans nos jours, celle de Ichenguiam dont parle l'empereur dans son poëme. Il n'y a plus, dit-on, que onze villes du premier ordre, et soixante-dix-sept du second. Les villages et les ponts sont encore en grand nombre dans le pays ; mais on y cherche en vain l'admirable ville de Kinsay. Mare Paul peut l'avoir flattée, et les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des relations de la Chine conjecturent que de cette ancienne Babylone aux douze mille ponts, il en reste une petite ville nommée *Cho-Hing-Fou*, qui n'a qu'un

million d'habitants. On nous persuade qu'elle est percée des plus beaux canaux, plantée de promenades délicieuses, ornée de grands monuments de marbre, couverte de plus de ponts de pierre que Venise, Amsterdam, Batavia, et Surinam n'en ont de bois : cela doit au moins nous consoler, et mérite que nous fassions le voyage.

Le physique et le moral de ce pays-là, le vrai et le faux, m'inspirent tant de curiosité, tant d'intérêt, que je vais écrire sur-le-champ à M. Paw : j'espère qu'il lèvera tous mes doutes.

LETTRE III.

ADRESSÉE A M. PAW,

Sur l'athéisme de la Chine.

MONSIEUR,

J'ai lu vos livres; je ne doute pas que vous n'ayez été long-temps à la Chine, en Égypte, et au Mexique : de plus, vous avez beaucoup d'esprit; avec cet avantage, on voit et on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés chinois se font les uns aux autres : « Ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine. »

Je vous fais d'abord un aveu plus sincère que

les *Actes* de dom Ruinart¹; c'est que le poème de sa majesté l'empereur de la Chine et la théologie de Confucius m'ennuient au fond de l'âme autant qu'ils ennuiant M. Gervais, et que cependant je les admire. Ma raison pour m'être ennuyé avec le plus grand monarque du monde, et même de son vivant, c'est qu'un poème traduit en prose produit d'ordinaire cet effet, comme M. Gervais l'a bien senti. Pour Confucius, c'est un bon prédicateur; il est si verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux, c'est que l'un étant roi ne s'occupe que du bonheur de ses sujets, et que l'autre étant théologien n'a dit d'injures à personne. Quand je songe que tout cela s'est fait à six mille lieues de ma ville de Romorantin, et à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je suis en extase.

Les révérends pères dominicains, les révérends pères capucins, les révérends pères jésuites, ont eu de violentes disputes à Rome sur la théologie de la Chine. Les capucins et les dominicains ont démontré, comme on sait, que la religion de Confucius, de l'empereur, et de tous les mandarins, est l'athéisme: les jésuites, qui étaient tous mandarins, ou qui aspiraient à l'être, ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en Dieu, et

¹ Les savants connaissent les *Actes sincères* de dom Ruinart, aussi sincères que la *Légende dorée* et *Robert le diable*.

qu'on n'y est pas loin du royaume des cieux. Ce procès en cour de Rome a fait presque autant de bruit que celui de la Cadière. On y est bien embarrassé.

Vous souviendriez-vous, monsieur, de celui qui écrivait : « Les uns croient que le cardinal Mazarin est mort, les autres qu'il est vivant ; et moi, je ne crois ni l'un ni l'autre ? » Je pourrais vous dire : Je ne crois ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils soient athées. Je trouve seulement qu'ils ont comme vous beaucoup d'esprit, et que leur métaphysique est tout aussi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'empereur ; car les Chinois font des préfaces comme nous : « J'ai toujours ouï dire que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses père et mère, les frères vivront toujours ensemble en bonne intelligence ; si on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres, l'union régnera dans toutes les familles ; et si on conforme son cœur aux cœurs du ciel et de la terre, l'univers jouira d'une paix profonde. »

Ce seul passage me paraît digne de Marc-Aurèle sur le trône du monde. Qu'on se conforme aux justes desirs du père de famille, et la famille est unie ; qu'on suive la loi naturelle, et tous les hommes sont frères : cela est divin ; mais par mal-

heur cela est athée dans nos langues d'Europe : car parmi nous que veut dire se conformer au ciel et à la terre ? La terre et le ciel ne sont point Dieu, ils sont ses ouvrages bruts.

L'empereur poursuit, il en appelle à Confucius ; voici la décision de Confucius qu'il cite : « Celui « qui s'acquitte convenablement des cérémonies « ordonnées pour honorer le ciel et la terre à l'é- « quinoxe et au solstice, et qui a l'intelligence de « ces rites, peut gouverner un royaume aussi faci- « lement qu'on regarde dans sa main. »

On trouvera encore ici que ces lignes de Confucius sentent l'athée de six mille lieues de loin. Vous avez lu qu'elles ébranlèrent le cerveau chrétien de l'abbé Boileau, frère de Nicolas Boileau le bon poète. Confucius et l'empereur Kien-Long auraient mal passé leur temps à l'inquisition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légèrement son prochain, et encore moins un bon roi, considérons ce que dit ensuite notre grand monarque : « De tels hommes devaient attirer sur « eux des regards favorables du souverain Maître « qui règne dans le plus haut des cieux. »

Certes le père Bourdaloue et Massillon n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs sermons. Le père Amiot jure qu'il a traduit ce passage à la lettre. Les ennemis des jésuites diront que ce serment même de frère Amiot est très sus-

pect, et qu'on ne s'avisa jamais d'affirmer par serment la fidélité de la traduction d'un endroit si simple: *nimia præcautio dolus*, « trop de précaution est fourberie. » Frère Amiot logé dans le palais, et sachant très bien que sa majesté est athée, aura voulu aller au-devant de cette accusation.

Si l'empereur croyait en Dieu, il dirait un mot de l'immortalité de l'âme: il n'en parle pas plus que Confucius¹; donc l'empereur n'est qu'un athée vertueux et respectable. Voilà ce que diront les jansénistes, s'il en reste encore.

A cela les jésuites répondront: On peut très bien croire en Dieu sans être instruit des dogmes de l'immortalité de l'âme, de l'enfer, et du paradis: la loi mosaïque n'annonça point ces grands dogmes; elle les réserva pour des temps plus divins. Les saducéens, rigides théologiens, n'en ont rien cru: la croyance d'un Dieu fut de tout temps une vérité inspirée par la nature à tous les hommes vivant en société; le reste a été enseigné par la révélation: de là on conclut, avec assez de vraisemblance, que l'empereur Kien-Long peut manquer de foi, mais qu'il ne manque pas de raison.

Pour moi, monsieur, je ne me sens ni assez hardi, ni assez compétent pour juger un aussi

¹ Page 103 du Poëme de Moukden.

grand roi; je présume seulement que le mot *Tien* ou *Changti* ne comporte pas précisément la même idée que le mot *Al* donnait en arabe, *Jehova* en phénicien, *Knef* en égyptien, *Zeus* en grec, *Deus* en latin, *Gott* en ancien allemand. Chaque mot entraîne avec lui différents accessoires en chaque langue: peut-être même, si tous les docteurs de la même ville voulaient se rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux licenciés qui attachassent la même idée à la même expression. Peut-être enfin n'est-il pas possible qu'il y ait deux hommes sur la terre qui pensent absolument de même.

Vous m'objecterez que si la chose était ainsi, les hommes ne s'entendraient jamais. Aussi, en vérité, ne s'entendent-ils guère: du moins je n'ai jamais vu de dispute dans laquelle les argumentants sussent bien positivement de quoi il s'agissait. Personne ne posa jamais l'état de la question, si ce n'est cet Hibernois qui disait: *Verum est, contra sic argumentor*; « la chose est vraie, voici comme » j'argumente contre. »

Permettez-moi, monsieur, de vous faire d'autres questions dans ma première lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaisir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

LETTRE IV.

Sur l'ancien christianisme qui n'a pas manqué de fleurir
à la Chine.

Je vous supplie, monsieur, de m'éclairer sur une difficulté qui intéresse l'empire de la Chine, tous les états de la chrétienté, et même un peu les Juifs nos pères. Vous savez ce que fit à la Chine le révérend père Ricci¹; ce nom est respectable, mais n'est pas heureux : il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un jésuite portugais, nommé *Sémédo*, et notre révérend père Trigaut, autre nom célèbre, qu'on a cru significatif. Ces trois missionnaires faisaient bâtir, en 1625, une maison et une église auprès de la ville de Sigan-Fou; ils ne manquèrent pas de trouver sous terre une tablette de marbre, longue de dix palmes, couverte de caractères chinois très fins, et d'autres lettres inconnues, le tout surmonté

¹ Quatre dictionnaires, intitulés *Dictionnaires des grands hommes*, le font mourir à l'âge de cinquante-huit ans. L'abbé Prévost, dans sa compilation de voyages, le fait vivre jusqu'à quatre-vingt-huit. On ment beaucoup sur les grands hommes².

² Le père Mathieu Ricci naquit en 1552, et mourut le 11 mai 1610; ainsi c'est l'abbé Prévost qui se trompe. (L. D. B.)

d'une croix de Malte, toute semblable à celle que d'autres missionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre saint Thomas, sur la côte de Malabar¹. Les caractères inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu ressemblant au syriaque : cette tablette disait que la foi chrétienne avait été prêchée à Sigan-Fou et dans toute la province de Kensi², dès l'an de notre salut 636. La date de ce monument n'est que de l'année 782 de notre ère : de sorte que ceux qui érigèrent autrefois ce marbre attendirent cent quarante-six ans que la chose fût bien constatée pour la certifier à la postérité.

L'authenticité de cette pièce était confirmée par plusieurs témoins qui gravèrent leurs noms sur la pierre : on sent bien que ces noms ne sont aisés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande sûreté, outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grace 782, on a signé sur une grande feuille de papier soixante-dix autres noms de témoins de bonne volonté, comme Aaron, Pierre, Job, Lucas, Matthieu, Jean, etc., qui tous sont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-Fou, en présence du frère

¹ L'apôtre saint Thomas était charpentier; il alla à pied au Malabar, portant un soliveau sur l'épaule.

² Sigan-Fou est la capitale de Kensi.

Ricci, l'an 1625, « et qui ne peuvent avoir été ni « trompeurs ni trompés. »

Maintenant il faut voir ce qu'attestent les anciens témoins gravés de notre année 782, et les nouveaux témoins en papier de notre année 1625; ils déposent « qu'un saint homme nommé Olo-
« puen arriva de Judée à la Chine, guidé par des
« nuées bleues, par des vents et par des cartes
« hydrographiques, sous le règne de Taicum-veu-
« Huanti, » qui n'est connu de personne. C'était, dit le texte syriaque, dans l'année 1092 d'*Alexandre aux deux cornes*¹; c'est l'ère des Séleucides, et elle revient à la nôtre 636. Les jésuites, et surtout le père Kircher, commentateurs de cette pièce curieuse, disent que par la Judée il faut entendre la Mésopotamie, et qu'ainsi le Juif Olopuen était un très bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathai, ce qui est prouvé par la croix de Malte; mais ces commentateurs ne songent pas que les chrétiens de la Mésopotamie étaient des nestoriens qui ne croyaient pas la sainte Vierge mère de Dieu. Par conséquent, en prenant Olopuen pour un Chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on suppose que Dieu envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

¹ *Alexandre aux deux cornes* signifie Alexandre, vainqueur de l'Orient et de l'Occident.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté sérieusement; voilà ce qui a si long-temps occupé les savants de Rome et de Paris; voilà ce que le père Kircher, l'un de nos plus intrépides antiquaires, nous raconte dans sa *Sina illustrata*. Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donné la copie d'une copie. Kircher était à Rome, et n'avait jamais été à la Chine qu'il illustrait; et ce qu'il y a de bon et d'assez curieux à mon gré, c'est que le père Sémédo, qui avait vu ce beau monument à Sigan-Fou, le rapporte d'une façon, et le père Kircher d'une autre.

Voici l'inscription de Sémédo, telle qu'il l'imprima en espagnol dans son histoire de la Chine, à Madrid, chez Jean Sanchez, en 1642 :

« O que l'Éternel est vrai et profond, incom-
« préhensible et spirituel! En parlant du temps
« passé, il est sans principe. En parlant du temps
« à venir, il est sans fin. Il prit le rien, et avec
« lui il fit tout. Son principe est trois en un : sans
« vrai principe il arrangea les quatre parties du
« monde en forme de croix. Il remua le chaos,
« et les deux principes en furent tirés. L'abîme
« éprouva le changement, le ciel et la terre pa-
« rurent. »

Après avoir ainsi fait parler l'auteur de l'inscription chinoise dans le style des personnages de *Cervantes* et de *Quevedo*; après avoir passé du

péché d'Adam au déluge, et du déluge au Messie, il vient enfin au fait. Il déclare que du temps du roi Taïcum-veu-Huamti, qui gouvernait avec prudence et sainteté, il vint de Judée un homme de vertu supérieure, nommé Olopuen, qui, guidé par les nuées, apporta la véritable doctrine : *Vino desde Judea un hombre de superior virtud, de nombre Olopuen, que, guiado de las nubes, trajo la verdadera doctrina.*

Ensuite cette inscription, qui n'est pas dans le style lapidaire, nous instruit que l'Évangile n'était bien connu que dans le royaume de Tacin, qui est la Judée; que Tacin confine à la Mer-Rouge par le midi, avec la montagne des Perles par le nord, etc.; que dans ce pays d'évangile, les dignités ne se donnent qu'à la vertu; que les maisons sont grandes et belles; que le royaume est orné de bonnes mœurs.

Le prince Caocum, fils de l'empereur Taïcum, ordonna bientôt qu'on bâtit des églises dans toute la Chine, à la façon de Tacin. Il honora Olopuen, et lui donna le titre d'évêque de la grande loi : *Honró á Olopuen dandole titulo de Obispo de la gran ley.*

Ce n'est pas la peine de traduire le reste de cette sage et éloquenté pièce; Kircher a voulu en corriger le fond et le style.

« Le principe, dit-il, a toujours été le même,

« vrai, tranquille, premier des premiers, sans
 « origine, nécessairement le même, intelligent et
 « spirituel; le dernier des derniers, être excellen-
 « tissime. Il établit les pôles des cieux, et il opéra
 « excellemment avec le rien... Enfin une femme
 « vierge engendra le saint dans Tæin en Judée;
 « et la constellation claire annonça la félicité...
 « Or du temps de Taicun-veu, très illustre et très
 « sage empereur de la Chine, arriva du royaume
 « de Tæin, en Judée, un homme ayant une vertu
 « suprême, nommé *Olopuen*, conduit par des
 « nuées bleues, apportant les écritures de la vraie
 « doctrine, contemplant la règle des vents pour
 « résister aux dangers auxquels ses travaux l'ex-
 « posaient. Il arriva à la cour. L'empereur com-
 « manda à un colao, son sujet, d'aller au-devant
 « du nouveau venu avec les bâtons rouges (qui
 « sont la marque d'honneur); et quand on eut
 « introduit Olopuen dans le palais par l'occident,
 « l'empereur fit apporter les livres de la doctrine
 « de la loi. Il s'informa soigneusement de cette loi
 « profonde dans son cabinet, et de cette droite vé-
 « rité... il ordonna qu'on la promulguât et qu'on
 « l'étendit par-tout. »

C'était, ajoute Kireher, l'an de *Christ* 639; en
 quoi il ne s'accorde pas avec Sémédo. Après quoi
 il poursuit ainsi dans sa traduction: « L'empereur
 « ordonna qu'on bâtit une église à la manière de

« Tacin, en Judée, et qu'on y établit vingt et un
« prêtres, etc. »

Tout le reste est dans ce goût; conciliera qui
voudra le jésuite portugais Sémédo avec le jésuite
allemand Kircher.

Les hérétiques disent que le voyage d'Olopuen
à la Chine, conduit par les nuées bleues, n'ap-
proche pas encore du voyage de Notre-Dame de
Lorète, qui vint depuis par les airs dans sa mai-
son de Jérusalem en Dalmatic, et de Dalmatic à la
Marche d'Ancône. Le jésuite Berthier a combattu
vigoureusement, dans le journal de Trévoux, en
faveur d'Olopuen et de son aventure. Il se trou-
vera encore quelque Nonnotte¹ qui prouvera la
vérité de cette histoire, comme il s'en est trouvé
d'autres qui ont démontré la translation de la mai-
son de notre sainte Vierge.

Jc dirais volontiers à ces messieurs qui nous
ont démontré tant de choses ce que dit à-peu-
près Théone à Phaéton dans l'opéra du Phénix de

¹ Ce Nonnotte, dans un beau livre intitulé *Erreurs de M. de Voltaire*, a démontré l'authenticité de l'apparition du *labarum* à Constantin, la douce modération de ce bon prince, celle de Théodose, la chasteté de tous les rois de France de la première race, les sacrifices de sang humain offerts par Julien le philosophe, le martyre de la légion thébaine, etc. C'était un régent de sixième fort savant, et un jésuite très tolérant, grand prédicateur, et d'un esprit fin, quoique profond.

la poésie chantante¹, que j'aime toujours, malgré ma robe :

Ah ! du moins, *bonzes* que vous êtes,
Puisque vous me voulez tromper,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

Ayez la bonté de me dire, monsieur, ce que vous aimez le mieux, ou ces belles imaginations, ou les nouveaux systèmes de physique. Les pères du concile de Trente ayant entendu discourir Dominico Soto et Achille Gaillard sur la grâce, dirent que cela était admirable, mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuisiniers. Je crois que Dominico Soto et Achille Gaillard étaient dans la bonne foi, et même que leurs disputes ne brisèrent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penser autrement ; mais quand je viens à considérer tous les autres charlatanismes de ce monde, depuis les dogmes qui ont régné en Éthiopie jusqu'à l'immortalité du dalaïlama au grand Thibet, et la sainteté de sa chaise percée ; depuis le Xaca du Japon jusqu'aux anciens druides des Gaules et de l'Angleterre, je suis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu se faire payer en argent et en honneurs. On ne tromperait pas, dit-on, s'il n'y avait rien à gagner ; mais concevez-vous ceux qui paient ? Comment se peut-il

¹ Quinault, dans l'opéra de *Phaéton*. (L. D. R.)

que parmi tant de millions d'hommes il n'y en eût pas deux qui se fussent laissé tromper sur la valeur d'un écu, et que tous courussent au-devant des erreurs les plus grossières et les plus affreuses, dont il leur importait tant d'être désabusés?

Ne voyez-vous pas comme moi, avec consolation, qu'il y a au bout de l'Asie une société immense de lettrés, auxquels on n'a jamais reproché de superstition ridicule ou sanguinaire? et s'il se forme jamais ailleurs une compagnie pareille, ne la bénirez-vous pas?

Je m'aperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de saint Hidulphe¹; vous me le pardonnerez, s'il vous plait.

LETTRE V.

Sur les lois et les mœurs de la Chine.

MONSIEUR,

J'ai peine à me défendre d'un vif enthousiasme, quand je contemple cent cinquante millions

¹ Hidulphe, évêque de Trèves, dans le septième siècle : il fonda le couvent de Moyen-Moutier, et a donné son nom à une congrégation de bénédictins, dont le chef-lieu était à Verdun. (L. D. B.)

d'hommes¹ gouvernés par treize mille six cents magistrats, divisés en différentes cours, toutes subordonnées à six cours supérieures, lesquelles sont elles-mêmes sous l'inspection d'une cour suprême. Cela me donne je ne sais quelle idée des neuf chœurs des anges de saint Thomas d'Aquin.

Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoises, c'est qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'empire, sans que le procès ait été examiné trois fois par le grand conseil auquel préside l'empereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette seule loi, je dirais : Voilà le peuple le plus juste et le plus humain de l'univers.

Si je circule dans le fondement de leurs lois, tous les voyageurs, tous les missionnaires, amis et ennemis, Espagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, se réunissent pour me dire que ces lois sont établies sur le pouvoir paternel, c'est-à-dire sur la loi la plus sacrée de la nature.

1 Ce gouvernement subsiste depuis quatre mille

¹ Plus ou moins : mais par les mémoires envoyés de la Chine au père Duhalde, il paraît que sous l'empereur Kang-Hi on comptait environ soixante millions d'hommes entre l'âge de vingt et cinquante ans, capables de porter les armes, sans parler des femmes, des filles, des jeunes gens, des vieillards, des lettrés, des familles nombreuses qui n'habitent que dans des bateaux ; le compte doit aller à plus de deux cents millions, sur-tout depuis les immenses conquêtes faites dans la Tartarie occidentale.

ans, de l'avcu de tous les savants, et nous sommes d'hier; je suis forcé de croire et d'admirer. Si la Chine a été deux fois subjuguée par des Tartares, et si les vainqueurs se sont conformés aux lois des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laisse là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cent vingt ans avant notre ère; c'est un ouvrage aussi vain qu'immense, et aussi malheureux qu'il parut d'abord utile, puisqu'il n'a pu défendre l'empire. Je ne parle pas du grand canal de six cent mille pas géométriques qui joint le fleuve Jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je passe sous silence des ponts de marbre de cent arches¹ contruits sur des bras de mer, parcequ'après tout nous avons bâti le pont Saint-Esprit sur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares, et parceque les Égyptiens élevèrent leurs pyramides lorsqu'ils ne savaient pas encore penser.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuse magnificence des cours chinoises, car l'installation de quelques uns de nos papes eut aussi quelque

¹ Je suis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-Tchou-Fou, ville capitale de la grande province de Fokien. C'est auprès de Fou-Tchou-Fou qu'est ce beau pont; et ce qu'il y a de mieux, c'est que les environs sont couverts d'orangers, de citronniers, de cédrats, et de rannes à sucre.

splendeur, et la promulgation de la Bulle d'Or à Nuremberg ne fut pas sans faste.

J'ai plus de plaisir à lire les maximes de Confucius, prédécesseur de saint Martin de plus de mille ans, qu'à contempler l'estampe d'un mandarin faisant son entrée dans une ville à la tête d'une procession : permettez-moi de rapporter ici quelques unes de ces sentences.

« La raison est un miroir qu'on a reçu du ciel ;
« il se ternit, il faut l'essuyer. Il faut commencer
« par se corriger pour corriger les hommes.

« Je ne voudrais pas qu'on sût ma pensée ; ne
« la disons donc pas. Je ne voudrais pas qu'on sût
« ce que je suis tenté de faire ; ne le fessons donc
« pas.

« Le sage craint quand le ciel est serein ; dans
« la tempête il marcherait sur les flets et sur les
« vents.

« Voulez-vous minuter un grand projet, écri-
« vez-le sur la poussière, afin qu'au moindre scru-
« pule il n'en reste rien.

« Un riche montrait ses bijoux à un sage. Je
« vous remercie des bijoux que vous me donnez,
« dit le sage. Vraiment je ne vous les donne pas,
« repartit le riche. Je vous demande pardon, ré-
« pliqua le sage ; vous me les donnez, car vous les
« voyez, et je les vois ; j'en jouis comme vous, etc. »

Il y a plus de mille sentences pareilles de Con-

fucius, de ses disciples, et de leurs imitateurs. Ces maximes valent bien les secs et fastidieux *Essais* de Nicole.

On n'est pas surpris qu'une nation si morale ait été subjuguée par des peuples féroces; mais on s'étonne qu'elle ait été souvent bouleversée comme nous par des guerres intestines: c'est un beau climat qui a essuyé de violents orages.

Ce qui étonne plus¹, c'est qu'ayant si longtemps cultivé toutes les sciences, ils soient demeurés au terme où nous étions en Europe aux dixième, onzième et douzième siècles. Ils ont de la musique, et ils ne savent pas noter un air, encore moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuse, et ils ignoraient les mathématiques. Ils observaient, ils calculaient les éclipses; mais les éléments de l'astronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens et leur ignorance présente sont un contraste dont il est difficile de rendre raison. J'ai toujours pensé que leur respect pour leurs ancêtres, qui est chez eux une espèce de religion, était une paralysie qui les empêchait de marcher dans la carrière des sciences. Ils regardaient leurs aïeux comme nous avons long-temps regardé Aristote. Notre soumission pour Aristote

¹ Pourquoi les Chinois peu profonds dans les mathématiques?

(qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres) a été si superstitieuse, que, même dans l'avant-dernier siècle, le parlement de Paris défendit, sous peine de mort, qu'on fût, en physique, d'un avis différent de ce Grec de Stagire ¹. On ne menaçait pas à la Chine de faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques; mais un candidat n'aurait jamais été mandarin s'il avait montré trop de génie, comme parmi nous un bachelier suspect d'hérésie courrait risque de n'être pas évêque. L'habitude et l'indolence se joignaient ensemble pour maintenir l'ignorance en possession. Aujourd'hui les Chinois commencent à oser faire usage de leur esprit, grâce à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être, monsieur, avez-vous trop méprisé cette antique nation; peut-être l'ai-je trop exaltée: ne pourrions-nous pas nous rapprocher?

• *Virtus est medium vitiorum et utrumque reductum* •

HOR., lib. 1, ep. XVIII.

¹ L'arrêt est de 1624.

LETTRE VI.

Sur les disputes des révérends pères jésuites à la Chine.

La guerre de Troie, monsieur, n'est pas plus connue que les succès des révérends pères jésuites à la Chine, et leurs tribulations. Je vous demande d'abord si parmi toutes les nations du monde, excepté la juive¹, il y en a jamais eu une seule qui eût pu persécuter des gens honnêtes, prêchant avec humilité un Dieu et la vertu, secourant les pauvres sans offenser les riches, bénissant les peuples et les rois? Je soutiens que chez les anthropophages, de tels missionnaires seraient accueillis le plus gracieusement du monde.

Si à la modestie, au désintéressement, à cette vertu de la charité que Cicéron appelle *caritas humani generis*, ils joignent une connaissance

¹ Le Deutéronome des Juifs, chap. xiii, dit : « Si un prophète vous fait des prédictions, et si ces prédictions s'accomplissent, et s'il vous dit : Servons le dieu d'un autre peuple..., et si votre frère, ou votre fils, ou votre chère femme vous en dit autant..., tuez-les aussitôt. » Le Clerc soutient que dieux d'un autre peuple, dieux étrangers, *dii alieni*, ne signifie que dieu d'un autre nom ; que le Dieu créateur du ciel et de la terre était par-tout le même, et qu'on doit entendre par *dii alieni*, dieux secondaires, dieux locaux, demi-dieux, anges, puissances aériennes, etc.

profonde des beaux-arts et des arts utiles ; s'ils vous apprennent à peser l'air, à marquer ses degrés de froid et de chaud, à mesurer la terre et les cieux, à prédire juste toutes les éclipses pour des milliers de siècles, enfin à rétablir votre santé avec une écorce qu'ils ont apportée du Nouveau-Monde aux extrémités de l'Ancien ; alors ne se jette-t-on pas à genoux devant eux ? ne les prend-on pas pour des divinités bienfesantes ?

Si, après s'être montrés quelque temps sous cette forme heureuse, ils sont chassés des quatre parties du monde, n'est-ce pas une grande probabilité que leur orgueil a par-tout révolté l'orgueil des autres, que leur ambition a réveillé l'ambition de leurs rivaux, que leur fanatisme a enseigné au fanatisme à les perdre ?

Il est évident que si les clercs de la brillante église de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets de pied du César Galérius, et si un enthousiaste insolent n'avait pas déchiré l'édit de Dioclétien, protecteur des chrétiens, jamais cet empereur, jusque-là si bon, et mari d'une chrétienne, n'aurait permis la persécution qui éclata les deux dernières années de son règne ; persécution que nos ridicules copistes de légendes ont tant exagérée. Soyez tranquille, et on vous laissera tranquille.

Duhalde rapporte, dans sa collection des *Mé-*

moires de la Chine, un billet du bon empereur Kang-Hi aux jésuites de Pékin, lequel peut donner beaucoup à penser; le voici ¹:

« L'empereur ² est surpris de vous voir si entêtés de vos idées. Pourquoi vous occuper si fort d'un monde où vous n'êtes pas encore? Jouissez du temps présent. Votre dieu se met bien en peine de vos soins! N'est-il pas assez puissant pour se faire justice sans que vous vous en mêliez? »

Il paraît par ce billet que les jésuites se mélaient un peu de tout à Pékin, comme ailleurs.

Plusieurs d'entre eux étaient parvenus à être mandarins; et les mandarins chinois étaient jaloux. Les frères prêcheurs et les frères mineurs étaient plus jaloux encore. N'était-ce pas une chose plaisante de voir nos moines disputer humblement les premières dignités de ce vaste empire? Ne fut-il pas encore plus singulier que le pape envoyât des évêques dans ce pays; qu'il partagât déjà la Chine en diocèses sans que l'empereur en sût rien, et qu'il y dépêchât des légats pour juger qui savait le mieux le chinois, des jésuites, ou des capucins, ou de l'empereur?

Le comble de l'extravagance était sans doute (et on l'a déjà dit assez) que les missionnaires,

¹ Tome III de la collection de Duhalde, page 129.

² Billet singulier de l'empereur Kang-Hi aux jésuites.

qui venaient tous enseigner la vérité, fussent tous divisés entre eux, et s'accusassent réciproquement des plus puants mensonges. Il y avait bien un autre danger : ces missionnaires avaient été dans le Japon la malheureuse cause d'une guerre civile, dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes en l'an de grace 1638. Bientôt les tribunaux chinois rappelèrent cette horrible aventure à l'empereur Young-Tching, fils de Kang-Hi et père de Kien-Long, l'auteur du poème de *Moukden*. Tous les prédicateurs d'Europe furent chassés avec bonté par le sage Young-Tching en 1724¹. La cour ne garda que deux ou trois mathématiciens, parceque d'ordinaire ce ne sont pas ces gens-là qui bouleversent le monde par des arguments théologiques.

¹ Rien n'est plus connu aujourd'hui que le discours admirable de cet empereur aux jésuites en les chassant : « Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays pour y prêcher leurs dogmes?... Les mauvais dogmes sont ceux qui, sous prétexte d'enseigner la vertu, soufflent la discorde et la révolte. Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, je le sais bien; alors que deviendrons-nous? les sujets de vos rois, comme l'île de Manille. Mon père a perdu beaucoup de sa réputation chez les lettrés en se fiant trop à vous. Vous avez trompé mon père, n'espérez pas me tromper de même. » Après ce discours sévère et paternel, l'empereur renvoya tous les convertisseurs en leur fournissant de l'argent, des vivres, et des escorte qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchainé contre eux. Il n'y eut point de dragonnade. Voyez le dix-septième volume des *Lettres curieuses et édifiantes*.

Mais, monsieur, si les Chinois aiment tant les bons mathématiciens, pourquoi ne le sont-ils pas devenus eux-mêmes? Pourquoi ayant vu nos éphémérides ne se sont-ils pas avisés d'en faire? pourquoi sont-ils toujours obligés de s'en rapporter à nous? Le gouvernement met toujours sa gloire à faire recevoir ses almanachs par ses voisins, et il ne sait pas encore en faire. Ce ridicule honteux n'est-il pas l'effet de leur éducation? Les Chinois apprennent long-temps à lire et à écrire, et à répéter des leçons de morale; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à se bien conduire soi-même, à bien gouverner les autres, à maintenir une excellente police, à faire fleurir tous les arts, sans connaître la table des sinus et des logarithmes. Il n'y a peut-être pas un secrétaire d'état en Europe qui sût prédire une éclipse. Les lettrés de la Chine n'en savent pas plus que nos ministres et que nos rois.

Vous croyez que ce défaut vient des têtes chinoises encore plus que de leur éducation. Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles; mais qui sait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des Cassini et des Newton? Il ne faut qu'un homme ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours Pierre I^{er} et Catherine II.

LÉTTRE VII.

Sur la fantaisie qu'ont eue quelques savants d'Europe de faire descendre les Chinois des Égyptiens.

Je voudrais, monsieur, dompter ma curiosité, n'ayant pu la satisfaire. J'ai vu chez mon père, qui est négociant, plusieurs marchands, facteurs, patrons de navires et aumôniers de vaisseaux, qui revenaient de la Chine, et qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils débarquaient du coche d'Auxerre. Un commissionnaire, qui avait séjourné vingt ans à Kanton, m'a seulement confirmé que les marchands y sont très méprisés, quoique dans la ville la plus commerçante de l'empire. Il avait été témoin qu'un officier tartare, très curieux des nouvelles de l'Europe, n'avait jamais osé donner à dîner dans Kanton à un officier de notre compagnie des Indes, parcequ'il servait des marchands. Le capitaine tartare avait peur de se compromettre : il ne se familiarisa jusqu'à dîner avec ce capitaine français qu'à sa maison de campagne. Je soupçonne, par parenthèse, que ce mépris pour une profession si utile est la source de la friponnerie dont on accuse les marchands chinois, et princi-

palement les détailliers ; ils se font payer leur humiliation. De plus, ce dédain mandarin pour le commerce nuit beaucoup au progrès des sciences.

N'ayant pu rien savoir par nos marchands, j'ai été encore moins éclairé par nos aumôniers qui ont pu argumenter depuis Goa jusqu'à Bornéo. Le capucin Norberg ne m'a appris autre chose, dans huit gros volumes, sinon qu'il avait été persécuté dans l'Inde par les jésuites poursuivis eux-mêmes par-tout.

Je me suis adressé à des savants de Paris qui n'étaient jamais sortis de chez eux : ceux-là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le secret de l'origine des Chinois, des Indiens, et de tous les autres peuples. Ils le savaient par les Mémoires de Sem, Cham et Japhet. L'évêque d'Avranches, Huet, l'un de nos plus laborieux écrivains, fut le premier qui imagina que les Égyptiens avaient peuplé l'Inde et la Chine ; mais comme il avait imaginé aussi que Moïse était Bacebus, Adonis et Priape, son système ne persuada personne.

Mairan, secrétaire de l'Académie des sciences, eut entrevoir, avec les lunettes d'Huet, une grande conformité entre les sciences, les usages, les mœurs et même les visages des Égyptiens et des Chinois. Il se figura que Sésostris avait pu fonder des colonies à Pékin et à Delhi. Le père

Parrenin lui écrivit de la Chine une grande lettre aussi ingénieuse que savante qui dut le désabuser¹.

D'autres savants ont travaillé ensuite à transplanter l'Égypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque ressemblance entre d'anciens caractères de la langue phénicienne ou syriaque et ceux de l'ancienne Égypte, en y faisant les changements requis; il ne leur a pas été difficile de travestir ensuite ces caractères égyptiens en chinois. Cela fait, ils ont composé des anagrammes avec les noms des premiers rois de la Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le roi chinois Yu est évidemment le roi d'Égypte Menès, en changeant seulement *y* en *me*, et *u* en *nès*. Ki est devenu Athoès; Kang a été transformé en Diabiès, et encore Diabiès est-il un mot grec? On sait assez que les Athéniens donnèrent des terminaisons grecques aux mots égyptiens. Il n'y a pas eu plus de Diabiès en Égypte, que de Memphis et d'Héliopolis: Memphis s'appelait Moph, Héliopolis s'appelait Hon. C'est ainsi que dans la suite des siècles ces Grecs s'avisèrent de donner le nom de Crocodilopolis à la ville d'Arsinoé. Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms et des hommes. Enfin il ne

¹ Imprimée à la tête du vingt-sixième tome des *Lettres curieuses et édifiantes*.

paraît pas que les Chinois soient venus d'Égypte plutôt que de Romorantin.

Je ne pense pas pourtant qu'il fût honteux à la Chine d'avoir l'Égypte pour aïeule. La Chine est à la vérité dix-huit fois¹ aussi grande que sa prétendue grand'mère: et même on peut dire que l'Égypte n'est pas d'une race fort ancienne; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallut des temps infinis. Elle n'aurait jamais eu de blé, si elle n'avait eu l'adresse de creuser les canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'est rendue fameuse par ses pyramides, quoiqu'elles n'eussent guère, selon Platon dans sa *République*², plus de dix mille ans d'antiquité. Enfin on ne juge pas toujours des peuples par leur grandeur et leur puissance. Athènes a été presque égale à l'empire romain aux yeux des philosophes; mais, malgré toute la splendeur dont l'Égypte a brillé, surtout sous la plume de l'évêque Bossuet, qu'il me soit permis de préférer un peuple adorateur pendant quatre mille ans du Dieu du ciel et de la terre, à un peuple qui se prosternait devant des bœufs, des chats et des croco-

¹ Je compte l'Égypte trois fois moins étendue que la France, et la France six fois moins étendue que la Chine. Ces mesures ne contredisent point celles de M. d'Anville, qui n'a considéré que le terrain cultivable de l'Égypte. Voyez son *Égypte ancienne et moderne*.

² Voyez Platon, au livre II de sa *République*.

diles, et qui finit par aller dire la bonne aventure à Rome, et par voler des poules au nom d'Isis.

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire passer ces Égyptiens pour les pères des Chinois; *laudo vos*. Mais si vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo*.

LETTRE VIII.

Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.

Je gourmande toujours inutilement cette curiosité insatiable et inutile. Si on m'apprend quelques vérités sur un coin des quatre parties du monde, je me dis . A quoi ces vérités me serviront-elles ? Si on m'accable de mensonges, comme cela m'arrive tous les jours, je gémis, et je suis près de me mettre en colère.

Bénis soient les Chinois, monsieur, qui ne s'informent jamais de ce qui se passe hors de chez eux ! M. Gervais a bien raison de remarquer que l'empereur n'a point fait son poème pour nous, mais seulement pour ses chers Tartares, et pour ses chers Chinois. Un littérateur de notre pays a écrit à sa majesté chinoise sur le danger qu'elle courait à Paris d'essayer un réquisitoire et un

monitoire au sujet de son poëme. L'empereur ne lui a pas répondu, et il a bien fait.

Que chacun fasse chez lui comme il l'entend. C'est ce qu'apprit à ses dépens mon père le marchand Jean Duchemin, qui n'était pas riche. Il lui en coûta deux mille écus pour avoir été curieux lorsqu'il commerçait à Quanton, Canton, ou Kanton.

Vous avez entendu parler du révérend père Gozzani ¹, auquel le révérend père Joseph Suarez recommanda, en 1707, d'aller visiter leurs frères les Juifs des dix tribus transplantées dans le pays de Gog et de Magog par Salmanazar, l'an 717 avant notre ère latine, juste du temps de Romulus.

Le révérend père Gozzani, qui était fort zélé, et qui n'avait pas un écu, alla trouver mon père Jean Duchemin, qui n'était pas riche. Venez avec moi, lui dit-il, et défrayez-moi, pour l'amour de Dieu, dans le voyage que père Suarez m'ordonne de la part du pape, de faire à Cai-Foum-Fou dans la province de Honang, qui n'est pas loin d'ici. Vous aurez l'avantage de voir les dix tribus d'Israël chassées par Salmanazar, il y a deux mille quatre cent vingt-quatre ans, de l'admirable pays de Judée. Elles règnent dans la province de Honang; elles reviendront à la fin du monde dans la

¹ Voyez la lettre du frère Gozzani, au septième recueil des Lettres intitulées *édifiantes et curieuses*.

terre promise, avec les deux autres tribus, Juda et Benjamin, pour combattre l'antéchrist, et pour juger le genre humain : elles nous recevront à bras ouverts, et vous ferez une fortune immense avant que vous soyez jugé. Mon père crut ce Gozzani; il acheta des chevaux, une voiture, des habits magnifiques pour paraître déceemment devant les princes des tribus de Gad, Nephthali, Zabulon, Issachar, Aser, et autres, qui régnaient dans Caï-Foum-Fou, capitale de Honang. Il défraya splendidement son jésuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus, ils furent en effet introduits dans la synagogue où le sanhédrin s'assemblait. C'était une douzaine de gueux qui vendaient des haillous. Le voyage avait coûté à mon père deux mille écus de cinq livres qu'on appelle *taels* à la Chine, et les Gad, Nephtali, Zabulon, Issachar et Aser lui volèrent le reste de son argent.

Frère Gozzani, pour le consoler, lui prouva que les gens des tribus chassées depuis deux mille quatre cent vingt-quatre ans par Salmanazar de leur royaume d'Israël, qui avait bien quinze lieues de long sur huit de large, furent d'abord enchaînés deux à deux comme des galériens par l'ordre de Salmanazar, roi de Chaldée; qu'ils furent conduits à coups de fourche de Samarie à Siehem, de Siehem à Damas, de Damas à Alep, d'Alep à Erzerum; que dans la suite des temps cette grande

partie du peuple chéri s'avança vers Ériuan; que bientôt après elle marcha au sud de la mer d'Hyrcanie, vulgairement la Mer-Caspienne; qu'elle planta ses pavillons dans le Guilan, dans le Tabéistan; qu'elle vécut long-temps de cailles dans le grand désert salé, selon son ancienne coutume; et qu'enfin de déserts en déserts, et de bénédictions en bénédictions, les dix tribus fondèrent le royaume de Caï-Foum-Fou, dont ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite¹. Cette doctrine consola fort mon père, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un cousin-germain bachelier de Sorbonne. Il se chargea de faire le panégyrique des six corps des marchands: la sacrée Faculté y trouva des propositions malsonnantes, hérétiques, sentant l'hérésie; ce qui lui fit une affaire très sérieuse.

Ces aventures et d'autres pareilles firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais se mêler des affaires d'autrui, qu'il fallait renoncer à la prose soutenue comme aux vers alexandrins, et qu'enfin rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

¹ On peut consulter sur une partie de ces belles choses un professeur émérite du collège du Plessis à Paris, lequel a fait parler fort savamment messieurs les Juifs Jonathan, Mathathia, et Winkel. On peut voir aussi la réponse à ces messieurs, article de nos, dans le *Dictionnaire philosophique*.

En effet, quand le père Castel fit une brochure pour rassurer l'univers, et une autre brochure pour instruire l'univers, les honnêtes gens en rirent, et l'univers n'en sut rien. C'est bien pis que si l'univers avait ri. Tout cela était un avertissement de me taire.

Vous pourrez me dire, monsieur, que l'empereur Kien-Long a pourtant voulu instruire une grande partie du globe en vers tartares, et que tous les lettrés de la Chine ont été à ses pieds. Vous ajouterez encore qu'il a fait imprimer une chanson sur le thé¹, et qu'il n'y a point de dames depuis Pékin jusqu'à Kanton qui n'ait chanté la chanson de son maître en déjeunant. Mais s'il est permis à un empereur d'être bon poète, un particulier risque trop. Il ne faut point se publier. Cachons-nous en vers et en prose. Il vous appartient, monsieur, de paraître au grand jour; mais ne montrez pas mes lettres.

¹ Cette chanson à boire est traduite par le père Amyot, et imprimée à la suite du *Poème de Moukden*. C'est une chanson fort différente des nôtres; elle ne respire que la sobriété et la morale. Les chansonniers du bas étage, les seuls qui nous restent, n'en seraient pas contents.

LETTRE IX.

Sur un livre des brachmanes, le plus ancien qui soit
au monde.

Ne parlons plus, monsieur, du poëme de l'empereur de la Chine, quelque beau qu'il puisse être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poétique, et beaucoup plus ancien, fait autrefois dans l'Inde, et qui ne commence que de nos jours à être connu en Europe; c'est le *Shasta-Bad*, le plus ancien livre de l'Indostan et du monde entier, écrit dans la langue sacrée du *Hanscrit* il y a près de cinq mille ans. C'est bien autre chose que les *y king* ou les *y quin* chinois, qui ne sont que des lignes droites où personne n'a jamais rien compris. Deux gentilshommes anglais qui ont tous deux, pendant plus de vingt ans, étudié la langue sacrée dans le Bengale, langue connue seulement de quelques savants brahmes, se sont donné la peine de lire et de traduire les morceaux les plus précieux de ce *Shasta-Bad*. L'un est M. Holwell¹, long-temps vice-

¹ L'ouvrage dont il s'agit ici a pour titre : *Interesting events relative to Bengale*, etc. (Événements intéressants relatifs au Bengale et à l'Indoustan, suivis de la *Mythologie des Gentous*, etc.) 1764 à 1771; 3 vol. in-8°, dont les deux premiers furent traduits en français, et imprimés en 1768; 2 vol. in-8°. (L. D. B.)

gouverneur du principal établissement anglais sur le Gange; l'autre, M. Dow¹, colonel dans l'armée de la compagnie. J'avoue, monsieur, que notre compagnie française ne s'est pas donné de pareils soins, et qu'elle n'a été ni si savante ni si heureuse.

L'antiquité du *Shasta-Bad* fait voir évidemment que les brachmanes précédèrent de plusieurs siècles les Chinois, qui précèdent le reste des hommes. Ce qui surprend, ce n'est pas que ce livre soit si ancien, c'est qu'il soit écrit dans le style dont Platon écrivait en Grèce, plus de deux mille ans après l'auteur indien.

Vous connaissez ce *Shasta-Bad* sans doute; mais permettez-moi de vous en représenter ici les principaux traits. Vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucun de nos missionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire, et encore très difficilement, dans la province où il séjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont des idiomes et des catéchismes différents. Supposé que des Indiens fussent assez désœuvrés, assez inquiets, assez déterminés, pour venir en Europe s'informer

¹ Dow donna en 1768 *History of Hindoostan*, etc. (Histoire de l'Hindoustao, traduite du persan), 2 vol. in-4°. Bergier fit imprimer, en 1769, 1 vol. in-12, une *Dissertation sur les mœurs, les usages, la religion, et la philosophie des Indous*, qu'il traduisait, sous le voile de l'anonyme, de l'anglais du colonel Dow. (L. D. B.)

de nos dogmes, et nous instruire des leurs, ils verraient à Pétersbourg l'Église grecque qui diffère de la romaine; en Suède, en Danemark, l'Église évangélique ou luthérienne qui ne ressemble ni à la romaine ni à la grecque; en Prusse, une autre religion. Il serait bien difficile à ces Indiens de se faire une idée nette de l'origine du christianisme. MM. Holvell et Dow ont puisé à la source du brachmanisme; et on verra que cette source est celle des croyances qui ont régné le plus anciennement sur notre hémisphère, et même à la Chine, où la métempsycose indienne est encore reçue chez le peuple, quoique méprisée chez les lettrés et dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus singulier de tous les livres ¹ :

« Dieu est un, créateur de tout, sphère universelle, sans commencement, sans fin. Dieu gouverne toute la création par une providence générale, résultante de ses éternels desseins. — Ne recherche point l'essence et la nature de l'Éternel, qui est un; ta recherche serait vaine et com-
pable. C'est assez que jour par jour, et nuit par nuit, tu adores son pouvoir, sa sagesse, et sa bonté, dans ses ouvrages. »

¹ Nous en avons déjà quelques extraits en français dans un abrégé de l'*Histoire de l'Inde*, imprimé avec le procès mémorable du général Lallu. (À la fin du *Siècle de Louis XI*.)

J'avais dit tout-à-l'heure que le *Shasta-Bad* était digne de Platon. Je me rétracte, Platon n'est pas digne du *Shasta-Bad*. Continuons.

« L'Éternel voulut, dans la plénitude du temps, « communiquer de son essence et de sa splendeur « à des êtres capables de la sentir. Ils n'étaient pas « encore ¹; l'Éternel voulut, et ils furent. Il créa « Birma, Vitsnou, et Sib. »

On voit ensuite comment Dieu forma d'autres substances nombreuses, subordonnées à ces trois premières participantes de sa propre nature, et dominatrices avec lui. Ces puissances subordonnées, et d'un ordre inférieur, avaient à leur tête un génie céleste que l'on nomme *Moisazor*. Tous ces noms expriment dans la langue du *Hanscrit* des perfections différentes : ces perfections diverses et cette subordination produisirent dans les globes dont Dieu a rempli l'espace une harmonie et une félicité constante pendant plusieurs siècles.

Il est clair que ces idées, toutes sublimes qu'elles peuvent être, ne sont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes; c'est le terrestre épuré et transporté au ciel. C'est encore ce que Platon a tant imité.

Enfin l'envie et l'ambition se saisissent du cœur

¹ N'est-ce pas là le vrai sublime?

de Moïsaïor et de ses compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections ; ils pervertissent l'ouvrage de l'Éternel : ils se révoltent contre les trois êtres supérieurs tirés de sa substance divine ; la discorde succède à l'harmonie ; le ciel se divise ; les génies fidèles qui ont conservé la perfection se déclarent contre les génies infidèles qui ont choisi l'imperfection : l'Éternel précipite Moïsaïor et les autres substances imparfaites et révoltées dans le globe des ténèbres , nommé l'ondéra.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les dieux en Égypte ; de la destruction de Typhon , de la punition de Typhée et d'Enclade enchaînés par les Grecs en Sicile ¹ sous le mont Etna. Un autre aurait dit : *Voilà infailliblement*, au lieu de *voilà probablement*. Car on sait que dès qu'un beau conte est inventé par une nation , il est vite copié par une autre : l'aventure d'Amphitryon et de Sosie est originairement de l'Inde ; on l'a déjà remarqué ailleurs.

Si on osait, on observerait encore que cette histoire, ou cette théogonie, ou cette allégorie, parvint jusqu'aux Juifs vers les temps d'Archelaüs et d'Agrippa ; car c'est alors qu'il parut un livre juif sous le nom d'*Énoch*, dans lequel il était fait men-

¹ Voyez l'abrégé de l'*Histoire de l'Inde*, à la suite de la catastrophe du général Lallé.

tion de la révolte et de la chute des anges. On nous a conservé quelques passages de ce livre attribué à Énoch, *septième homme après Adam*. On y trouve que deux cents anges principaux, ayant l'archange Semexias à leur tête, se liguèrent ensemble sur le mont Hermon pour aller voler les hommes et pour violer les filles. Le Seigneur ordonna à Michael de lier le capitaine Semexias, et à Gabriel de lier Azazel le lieutenant : ils furent jetés avec leurs soldats dans le lieu d'obscurité, comme y avaient été jetés les génies désobéissants du *Shasta-Bad*. C'est même à cette chute des anges, rapportée dans le livre d'Énoch, que l'apôtre saint Jude fait allusion quand il dit dans son épître, chapitre premier, « qu'Énoch, septième homme après Adam, prophétisa sur ces étoiles errantes auxquelles une « tempête noire est réservée pour l'éternité¹. » Il dit, dans ce même chapitre, « que ces anges sont « liés de chaînes à tout jamais², quoique l'archange « Michael n'osât maudire le diable en lui disputant le corps de Moïse. »

C'est au père Calmet de notre congrégation d'expliquer ces mystères ; c'est à lui seul de montrer comment la chute des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe : je dois me borner à vous dire que cette chute était

¹ Vers. 13. — ² Vers. 6.

articulée depuis des siècles dans le *Shasta-Bad* des anciens brachmanes.

Vous savez, monsieur, qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raisonnent, ce qui n'était pas autrefois si commun : vous savez que parmi nos doctes raisonneurs modernes il s'en trouve quelques uns d'assez téméraires pour oser croire que le berceau du christianisme fut dans l'Inde, il y a cinq mille ans à-peu-près ; et voici comme ils tâchent d'argumenter : « L'origine de tout, disent-ils, selon nous et selon les Indiens, c'est le diable. « Car nous disons que le diable s'étant révolté dans « le ciel avant qu'il y eût des hommes sur la terre, « et ayant été mis en enfer, il en sortit pour venir « tenter nos premiers parents dès qu'il sut qu'ils « existaient. Il fut la cause du péché originel, et ce « péché originel fut la cause de tout ce qui est « arrivé depuis. Donc le diable est la cause de « tout. » Mais puisqu'il n'est question dans aucun endroit de la *Genèse* ni du diable, ni de son enfer, ni de son voyage sur la terre, il est évident que toute cette théologie est tirée de la théologie des anciens brachmanes, qui seuls avaient écrit l'histoire du diable sous le nom de *Moisazor*. Ce *Moisazor* avait commencé par être favori de Dieu, puis avait été damné, puis était venu sur la terre.

Nos commentateurs firent de ce diable chassé

du ciel un serpent; ensuite ils en firent Satan, Belphégor, Belzébuth, etc.; ils ont fini par l'appeler *Lucifer*, d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Vénus.

Et pourquoi ont-ils appelé le diable *étoile de Vénus*? C'est que dans un ancien écrit juif¹ on a déterré un passage traduit en latin. Ce passage regarde la mort d'un roi de Babylone, de qui les Juifs avaient été esclaves. Les Juifs se réjouissaient d'avoir perdu ce monarque, comme fait le peuple par-tout à la mort de son maître. L'auteur exhorte le peuple à se moquer de ce roi babylonien qu'on vient d'enterrer.

« Allons, dit-il, chantez une parabole contre le
« roi de Babylone. Dites : Que sont devenus ses
« employés des gabelles? que sont devenus les bu-
« reaux de ces gabelles? Le Seigneur a brisé le
« sceptre des impies et les verges des dominateurs ;
« la terre est maintenant tranquille et en silence :
« elle est dans la joie. Les cédres et les sapins, ô
« roi ! se réjouissent de ta mort. Ils ont dit : Depuis
« que tu es enterré, personne n'est plus venu nous
« couper et nous abattre. Tout le souterrain s'est
« ému à ton arrivée; les géants, les princes, se sont
« levés de leurs trônes; ils disent : Te voilà donc
« percé comme nous; te voilà semblable à nous;
« ton orgueil est tombé dans les souterrains avec

¹ *Isaïe.*

« ton cadavre. Comment es-tu tombée du ciel ,
 « étoile du matin , étoile de Vénus , Lucifer (en
 « syriaque *Hellel*) ? comment es-tu tombée en
 » terre , toi qui frappais les nations ? etc. ' »

Cette parabole est fort longue. Il a plu aux commentateurs d'entendre littéralement cette allégorie, comme il leur a plu d'expliquer allégoriquement le sens littéral de cent autres passages ; c'est ainsi que notre saint François de Paule ayant fondé les minimes , on prêcha en Italie que son ordre était prédit dans la *Genèse* : *Frater minimus cum patre nostro* ². C'est ainsi que toute l'histoire de saint François d'Assise se trouve mot à mot dans la *Bible*. De tout cela , monsieur , nos commentateurs concluent que le serpent qui trompa Ève était le diable , et les Indiens concluent que le diable était leur Moisazor , qui fut ci-devant le premier des anges. Si on en croyait les anciens Perses , leur Satan serait d'une plus vieille date que notre serpent , et approcherait presque de l'antiquité de Moisazor. Chaque nation veut avoir son diable , comme chaque paroisse a son saint.

Je n'entre point dans ces profondeurs ; je re-

' * *Quomodo cecidisti de celo, Lucifer, qui mane oriebaris? corruisti in terram, qui vulnerabis gentes?* (ISAÏE, chap. XIV, v. 12.)

(L. D. B.)

' * *Duodecim, inquit, servi tui, fratres sumus, filii viri unius in terra Chanaan; minimus cum patre nostro est: alius non est super.* (GENÈSE, chap. XLII, v. 13.) (L. D. B.)

marquerai seulement que le gouverneur Holwell, après nous avoir donné une idée de ce livre si antique, et en avoir admiré le style, le compare au *Paradis perdu* de Milton, « à cela près, dit-il, « que Milton a été entraîné par son génie inventif « et ingouvernable à semer dans son poème des « scènes trop grossières, trop bouffonnes, trop « opposées aux sentiments qu'on doit avoir de « l'Être suprême ¹. »

Poursuivons l'histoire de l'ancienne loi indienne. Dieu pardonne, après plusieurs milliers de siècles, aux génies délinquants; il crée la terre comme un séjour d'épreuve pour leur donner lieu d'expier leurs crimes : il les fait passer par plusieurs métamorphoses. D'abord ils sont vaches, afin que lorsqu'ils seront hommes ils apprennent à ne point tuer leurs nourrices, et à ne pas manger leurs pères nourriciers : c'est ce qui établit cette doctrine de la métempsycose et cette abstinence rigoureuse de tout être à qui Dieu a donné la vie; doctrine que Pythagore embrassa dans l'Inde, et qu'il ne put faire recevoir à Crotona.

Quand ces génies célestes et punis ont subi plusieurs métamorphoses sans commettre des crimes, ils retournent enfin avec leurs femmes dans le

¹ Page 64, deuxième édition.

ciel, leur première patrie; et c'est pour accompagner leurs époux dans le ciel que tant de femmes se brûlèrent et se brûlent encore sur le corps de leurs maris : piété ancienne autant qu'affreuse, qui nous montre à quel excès de faiblesse la superstition peut réduire l'esprit humain, et à quelle grandeur elle peut élever le courage. Cicéron dit, dans ses *Tusculanes*, que cette coutume subsistait de son temps dans toute sa force. Il s'en effraie, et il l'admire.

M. Holwell a vu dans son gouvernement, en 1743, la plus belle femme de l'Inde, âgée de dix-huit ans, résister aux prières et aux larmes de milady Russell, femme de l'amiral anglais, qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même et de deux enfants charmants qu'elle allait laisser orphelins; elle répondit à madame Russell : Dieu les a fait naître, Dieu en prendra soin. Elle s'étendit sur le bûcher et y mit le feu elle-même avec autant de sérénité que les dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un Anglais nommé *Charnoc*, étant témoin du même épouvantable sacrifice d'une jeune Indienne très belle, descendit, malgré les prêtres, dans la fosse du bûcher, arracha du milieu des flammes cette victime, qui criait au ravisseur et à l'impie; qu'il eut une peine extrême à

l'apaiser; qu'enfin il l'épousa, mais qu'il fut regardé par tout le peuple comme un monstre.

Les brachmanes eurent un autre dogme qui a fait plus de fortune dans tout notre Occident; c'est celui de nos quatre âges du monde, si bien chantés par Ovide, et qui figurent toujours dans nos opéra et dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre pour sauver les âmes de l'enfer fut de trois millions deux cent mille de nos années, ci..... 3,200,000

Le second fut de..... 1,600,000

Le troisième de..... 800,000

Le quatrième, où nous sommes, est de..... 400,000

Ainsi tout va toujours en diminuant et en empirant dans ce monde; mais nous sommes plus discrets que les brachmanes. Nos âges ne sont pas si longs. Les Indiens appellent ces âges *iogues*. C'est dans ce présent *iogue* qu'un roi des bords du Gange, nommé *Brama*, écrivit dans la langue sacrée le sacré *Shasta-Bad*, il n'y a guère que cinq mille années : mais il ne s'écoula pas quinze siècles qu'un autre brachmane, qui pourtant n'était pas roi, donna une loi nouvelle du *Veidam*. Je lui en demande bien pardon : ce *Veidam* est le plus ennuyeux fatras que j'aie jamais lu. Figurez-vous la *Légende dorée*, les *Conformités de saint François d'Assise*, les *Exercices spirituels de saint Ignace*, et

les *Sermons de Menot*, joints ensemble, vous n'aurez encore qu'une idée très imparfaite des impertinences du *Veidam*.

L'*Ézour-Veidam* est tout autre chose. C'est l'ouvrage d'un vrai sage qui s'élève avec force contre toutes les sottises des brachmanes de son temps. Cet *Ézour-Veidam* fut écrit quelque temps avant l'invasion d'Alexandre. C'est une dispute de la philosophie contre la théologie indienne; mais je parie que l'*Ézour-Veidam* n'a aucun crédit dans son pays, et que le *Veidam* y passe pour un livre céleste.

LETTRE X.

Sur le paradis terrestre de l'Inde.

Ce n'est pas assez, monsieur, que deux Anglais, dans les trésors qu'ils ont rapportés de l'Inde, aient compté principalement cet ancien

L'*Ézour-Veidam* est en effet un livre qui combat toutes les superstitions, et qui détruit les fables dont on déshonore la Divinité; c'est probablement le livre que le père Pons, missionnaire sur la côte de Malabar, en 1740, appelle l'*Ajour-Veidam*. Il avait un peu appris la langue des brames modernes, mais non pas l'ancien *Hanscrit*, qui est pour eux ce qu'est l'*Illiade* d'Homère pour les Grecs d'aujourd'hui. Voyez sa lettre au père Duhalde, dans le vingt-cinquième tome des *Lettres curieuses et édifiantes*.

livre de la religion des brachmanes ; ils ont encore découvert le paradis terrestre. Vous savez que de grands théologiens l'avaient placé les uns dans la Taprobane¹, les autres en Suède, quelques uns même dans la lune. Mais il est réellement sur un des bras du Gange. M. Holwell, et quelques uns de ses amis, y ont voyagé d'un bout à l'autre² : ce pays peut prendre son nom de sa capitale Bishnapor ou Vishnapor, où l'on adore Vitsnou, fils de Dieu, de temps immémorial. Il est à quelques journées de Calcutta, chef-lieu de la domination anglaise, et on le trouve marqué sur toutes les bonnes cartes des possessions de la compagnie des Indes. Il n'est guère qu'à neuf ou dix journées des frontières du petit royaume de Patna. La contrée vers la ville anglaise de Calcutta, et vers celle de Vishnapor, est arrosée des canaux du Gange, qui fertilisent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs, y sont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempère les chaleurs du tropique, dont ce climat n'est pas éloigné. Le peuple y est encore plus favorisé de la nature.

« Ce peuple fortuné, dit la relation, a conservé
« la beauté du corps si vantée dans les anciens
« brachmanes, et toute la beauté de l'âme, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous

¹ Aujourd'hui l'île de Ceylan. (L. D. B.)

² Voyez *Interesting events relative to Bengal*, pag. 197 et suiv.

« les devoirs. C'est là que la liberté et la propriété
« sont inviolables. Là on n'entend jamais parler
« de vol, soit privé soit public ; dès qu'un voya-
« geur, quel qu'il soit, a touché les limites du
« pays, il est sous la garde immédiate du gouver-
« nement. On lui envoie des guides qui répondent
« de son bagage et de sa personne, sans aucun
« salaire. Ces guides le conduisent à la première
« station. Le premier officier du lieu le loge et le
« défraic, puis le remet à d'autres guides, qui en
« prennent le même soin. Il n'a d'autre peine que
« de délivrer de ville en ville à ses conducteurs un
« certificat qu'ils ont rempli leur charge. Il est en-
« tretenu de tout dans chaque gîte, pendant trois
« jours, aux dépens de l'état; et s'il tombe malade,
« on le garde et on lui administre tous les secours
« jusqu'à ce qu'il soit guéri, sans qu'on reçoive
« de lui la moindre récompense. »

Si ce n'est pas là le paradis terrestre, je ne sais où il peut être.

Un philosophe sera moins surpris qu'un autre homme, quand il saura que les habitants de Vishnapor descendent des anciens brachmanes. C'est probablement ainsi que Pythagore fut reçu chez eux. Ils ont conservé depuis des siècles innombrables la simplicité et la générosité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province, presque aussi grande que la France ou l'Allemagne, a tou-

jours été préservée du fléau de la guerre , tandis que ce fléau dévorait tout depuis Delhi et depuis les rives du Gange jusqu'aux sables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples si doux et si vertueux n'ont pas été conquis par quelqu'un de ces voleurs de grands chemins , soit Marattes , soit Européans , soit Thamas-Kouli-Kan , soit Abdalla ? C'est qu'on ne peut pas entrer chez eux aussi facilement que le diable entra , selon Milton , dans le paradis terrestre , en sautant les murs.

Le prince descendant des premiers rois brahmanes , qui régnent dans Vishnapor , peut en moins d'un jour inonder tout le pays ; une armée serait noyée en arrivant. Vishnapor est aussi bien défendu qu'Amsterdam et Venise ; ces peuples , qui n'ont jamais attaqué personne , résisteraient à l'univers entier.

Probablement quelques Français , soit à Romorantin , soit à Paris , prendront ce récit pour des contes d'Hérodote , ou pour d'autres contes ; tout est cependant de la plus exacte vérité : les témoins oculaires sont à Londres.

Pourquoi n'en sait-on rien chez nous ? pourquoi , de soixante journaux qui paraissent tous les mois , aucun n'a-t-il discuté des merveilles si étranges ? On dit que le livre de M. Holwell a été traduit ; mais ces faits , jetés en passant dans des mémoires sur les intérêts de sa compagnie des

Indes, n'ont été remarqués en France par personne. Un seul homme en a parlé, et on n'y a pas pris garde. On n'était occupé chez nous que de l'histoire parisienne du jour. Si on a jeté les yeux un moment sur l'Inde, ce n'a été que pour accuser de nos désastres ceux qui avaient prodigué leur sang pour les finir. Aucun même des négocians, des commis, des employés de notre malheureuse compagnie, n'a jamais entendu parler de Vishnapor ou Bishnapor. Ils ont été chassés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avaient pu connaître. Le jésuite Laval, qui revint de Pondichéry avec onze cent mille francs dans sa cassette, ne savait pas si M. Holwell et M. Dow étaient au monde.

J'avoue que si la route de Vishnapor était aussi fréquentée que celles d'Orléans et de Lyon, l'hospitalité y serait moins en honneur : c'est une vertu qui coûte peu de chose à ces peuples ; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occasion s'en présente : une bonne action aisée à faire est toujours une bonne action. Ce serait le bonheur du genre humain que la vertu fût par-tout d'une pratique facile. La *Dévotion aisée* du père Lemoine n'était point un si ridicule titre de livre ; faudrait-il donc que la saine morale fût rebutante ?

Si les brahmanes furent les premiers théolo-

giens de ce monde, ils furent aussi les premiers astronomes. Les nuits de leur pays, qui sont plus belles que nos beaux jours, dûrent nécessairement les engager à observer les astres. Il n'est pas à croire que cette science ait été cultivée d'abord par des bergers, comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planètes et des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Chaldée, n'étaient pas plus curieux que les paysans de nos contrées, et je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de Newton et de Halley parmi nos bergers d'Allemagne, de France, et d'Espagne. Il faut savoir un peu de géométrie pour être même un astronome ignorant. Les brachmanes étaient géomètres. Il est donc de la plus grande vraisemblance que la science du ciel eut son origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité et l'écliptique. Leur première époque astronomique commençait à une conjonction de toutes les planètes, et cette conjonction était arrivée vingt-trois mille cinq cent et un ans avant notre ère. Je n'examine pas s'ils se sont trompés sur cette époque; mais je dis qu'il faut une prodigieuse science et bien des siècles pour être en état de se tromper dans un tel calcul.

LETTRE XI.

Sur le grand-lama et la métempsycose.

Après avoir voyagé sous vos ordres, monsieur, en Égypte, à la Chine, et aux Indes, je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand-lama. Je veux bien croire qu'il y a des Tartares assez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de son derrière en forme de grains de chapelet; en vérité il y a dans les environs de Romorantin, et dans d'autres villes, des gens du peuple qui se parent de reliques aussi singulières. Je ne vois pas que ce qui sort du derrière d'un homme qu'on respecte et qu'on aime, quand cela est bien sec, bien musqué, bien préparé, bien enchâssé dans de l'or ou de l'ivoire, soit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite, ou tel vieux os pourri, ou tel nombril, ou tel prépuce, qu'on expose encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on pense qu'il existe un homme immortel, cela peut faire quelque peine à un philosophe. Peut-être ce dogme

est-il la suite de cette recherche séricuse que des rois de la Chine firent autrefois du breuvage d'immortalité. Vous remarquez très bien dans votre livre que plus d'un roi mourut subitement de ce breuvage qui faisait vivre éternellement.

Il y a, ce me semble, dans Oléarius un très bon conte sur Alexandre, qui chercha le breuvage d'immortalité, en passant par le Thibet, lorsqu'il allait conquérir l'Inde. C'est dommage que ce conte n'ait pas eu place dans les *Mille et une Nuits*; mais il était trop philosophique pour ma sœur Scheherazade. Voici donc ce qu'Oléarius lut en Perse dans une histoire d'Alexandre qui n'est pas écrite par Quinte-Curce¹:

Alexandre, après la mort de Dafah ou Darius, ayant vaincu les Tartares Usbecks, et se trouvant de loisir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, et qui vivent encore comme Énoch et Élie. Cette fontaine est dans une montagne du Caucase, au fond d'une grotte ténébreuse. Les deux frères firent monter Alexandre sur une jument dont ils attachèrent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mère, qui portait le roi au milieu de ces profondes ténébres, pût revenir d'elle-même à son petit après qu'on aurait bu.

¹ *Voyages d'Oléarius en Moscovie, en Perse, pages 160-170.*

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte, on vit tout d'un coup une grande clarté; une porte d'acier brillant s'ouvre; un ange en sort en sonnant de la trompette. Qui es-tu? lui dit le héros. — Je suis Raphaël. Et toi? — Moi, je suis Alexandre. — Que cherches-tu? — L'immortalité. — Tiens, lui dit l'ange; prends ce caillou, et quand tu en auras trouvé un autre précisément du même poids, reviens à moi, et je te ferai boire. Alors l'ange disparut, et les ténèbres furent plus épaisses qu'auparavant.

Alexandre sortit de la grotte à l'aide de sa jument, qui courut après son poulain. Tous les officiers, tous les valets d'Alexandre se mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une pesanteur égale à celui de Raphaël; et cela servit à prouver cette ancienne vérité, sur laquelle Leibnitz a tant insisté depuis, qu'il est impossible que la nature produise deux êtres absolument semblables.

Enfin Alexandre prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à son caillou pour égaler le poids, et revint tout joyeux à sa grotte sur sa jument. La porte d'acier s'ouvre, l'ange reparait; Alexandre lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant considérés lui dit: Mon ami, tu y as ajouté de la terre; tu m'as prouvé que tu en es formé, et que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand-lama avait trouvé les deux cailloux et la véritable recette. C'est ainsi que nos ancêtres crurent qu'Ogier le Danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'est ainsi qu'en Grèce on avait imaginé que l'Aurore avait fait présent à Tithon d'une éternelle vieillesse.

Mais ce qui me paraît plus vraisemblable, c'est que la croyance de la métempsychose, qui passa depuis si long-temps de l'Inde en Tartarie, est l'origine de cette opinion populaire que la personne du grand-lama est immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord observer qu'il n'est point du tout absurde de croire à la métempsychose. C'est un dogme très faux, je l'avoue; il n'est point approuvé parmi nous, il peut être un jour déclaré hérétique, mais il n'a jamais été expressément condamné: on pouvait, ce me semble, supposer en sûreté de conscience que Dieu, le créateur de toutes les âmes, les faisait successivement passer dans des corps différents; car que faire des âmes de tant de fœtus qui meurent en naissant, ou qui ne parviennent pas à maturité? Voilà des âmes toutes neuves qui n'ont point servi: ne seront-elles plus bonnes à rien? ne paraît-il pas très raisonnable de leur donner d'autres corps à gouverner, ou, si vous l'aimez mieux, de les faire gouverner par d'autres corps?

Pour les âmes qui ont habité des corps disgraciés, et qui ont souffert avec eux dans leur demeure, n'est-il pas encore très raisonnable qu'après être délogées de leurs vilains étuis elles aillent en habiter de mieux faits?

Je dirais plus; il n'y a personne qui, si on lui proposait de renaître après sa mort, n'acceptât ce marché de tout son cœur : *quam vellet æthere in alto* ! Il paraît donc assez évident que ce système ne répugne ni au cœur humain ni à la raison humaine.

Il est encore évident que cette doctrine ne choque point les bonnes mœurs; car une âme qui se trouvera logée dans le corps d'un homme pour soixante ou quatre-vingts ans tout au plus devra prendre le parti d'être une âme honnête, de peur d'aller habiter après son décès le corps de quelque animal immonde et dégoûtant.

Pourquoi ce système ne fut-il reçu ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni même en Égypte, ni en Chaldée? est-ce parcequ'il n'était pas prouvé? Non, car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus improbables. Il est à croire plutôt que la doctrine de la transmigration des âmes fut rejetée, parcequ'elle ne fut annoncée que par des philosophes. Dans tout pays on disputa toujours

** VIRGILE, *Énéide*, liv. VI, v. 435. (L. D. B.)

contre le philosophe, et on recourut au sorcier.
Pythagore eut beau dire en Italie :

- O genus attonitum gelidæ formidine mortis!
- Quid Styga, quid tenebras, quid numina vana timetis,
- Materiem vatū falsique piacula mundi?
- Corpora, sive rognis flamma, seu tabe vetustas
- Abstulerit, mala posse pati, non ulla putetis.
- Morte carent animæ; semperque, priore relicta
- Sede, novis habitant domibus vivuntque receptæ.
- Ipse ego (nam memini), Trojani tempore belli,
- Panshoides Euphorbus eram.

OVID. *Metam.*, xv, 153.

Ce que Du Bartas a traduit ainsi dans son style naïf :

Pauvres humains effrayés du trépas,
Ne craignez point le Styx et l'autre monde;
Tous vains propos dont notre fable abonde.
Le corps périt, l'ame ne s'éteint pas;
Elle ne fait que changer de demeure,
Anime un corps, puis un autre sans fin.
Gardons-nous bien de penser qu'elle meure :
Elle voyage, et tel fut mon destin :
J'étais Euphorbe à la guerre de Troie *.

On laissa dire Pythagore, on se moqua d'Euphorbe, on se jeta à corps perdu à la tête de Cérès, dans le Styx et dans l'Achéron, et l'on paya

* Ces vers ne sont pas de Du Bartas; ils sont de Voltaire, comme on s'en doute bien dès la première lecture. (L. D. B.)

chèrement des prêtres de Diane et d'Apollon qui vous en retiraient pour de l'argent comptant.

Les brachmanes et les lamas du Thibet furent presque les seuls qui s'en tinrent à la métempsy-cose. Il arriva qu'après la mort du grand-lama celui qui brigait la succession prétendit que l'ame du défunt était passée dans son corps : il fut élu, et il introduisit la coutume de léguer son ame à son successeur. Ainsi tout grand-lama élève auprès de lui un jeune homme, soit son fils, soit son parent, soit un étranger adopté, qui prend la place du grand-prêtre dès que le siège est vacant. C'est ainsi que nous disons en France que le roi ne meurt point. C'est là, si je ne me trompe, tout le mystère. Le mort saisit le vif; et le bon peuple, qui ne voit ni les derniers moments du défunt, ni l'installation du successeur, croit toujours que son grand-lama est immortel, infaillible, et impeccable.

Le père Gerberon, qui accompagna si souvent l'empereur Kang-Hi dans ses parties de chasse en Tartarie, nous a pleinement instruits des précautions que ces pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de ses lettres écrites en 1697¹ :

¹ Voyez le tome IV de la collection de Duhalde, page 466, édition de Hollande.

Le dalaï-lama, attaqué d'une maladie mortelle dans son palais de roseaux et de joncs, au Thibet, ne pouvait laisser son sceptre et sa mitre à un petit bâtard d'un an, le seul enfant qui lui restait : cette place demandait un enfant de seize ans ; c'était l'âge de la majorité. Il recommanda, sous peine de damnation, à ses prêtres de cacher son décès pendant quinze années ; et il écrivit une lettre à l'empereur Kang-Hi, par laquelle *il le mettait dans la confidence, et le suppliait de protéger son fils*. Son clergé devait rendre la lettre, au bout de ce temps, par une ambassade solennelle, et cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à sa sainteté qu'elle ne voyait personne, et qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie et à la Chine que de cette longue retraite du dalaï-lama ; l'empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce monarque s'étant avancé jusqu'à la ville de Nianga, auprès de la grande muraille, lorsque les quinze ans étaient écoulés, l'ambassade sacerdotale parut, et la lettre fut rendue ; mais les valets des ambassadeurs avaient divulgué le mystère, et cent mille soldats qui suivaient l'empereur dans ses chasses raillaient déjà de l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. Kang-Hi dit à l'ambassade : *Mandez à votre maître que je lui ferai réponse dès que je serai mort*. Cependant il eut

la bonté de protéger le nouvel immortel qui avait ses seize ans accomplis; et la canaille du Thibet crut plus que jamais à l'éternité de son pontife¹.

Toute cette affaire, qui se passait moitié dans ce monde-ci, moitié dans l'autre, n'était donc au fond qu'une intrigue de cour. Kang-Hi faisait reconnaître un immortel, et s'en moquait. Le défunt lama avait joué la comédie, même en mourant, et avait fait la fortune de son bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'état soient des imbéciles parcequ'ils sont nés en Tartarie; mais le peuple pourrait bien l'être.

Je suis persuadé que si nous avions vécu du temps des adorateurs d'Isis, d'Apis, et d'Anubis, nous aurions trouvé dans la cour de Memphis autant de bon sens et de sagacité que dans les nôtres, malgré la foule des docteurs du pays, payés pour pervertir ce bon sens.

Il est contradictoire, dira-t-on, que les premiers d'une nation soient sages, habiles, polis, lorsque toute la jeunesse est élevée dans la démenée et dans la barbarie. Oui, cela semble incompatible;

¹ Les ministres Claude et Jurieu ont osé comparer notre saint père le pape au grand-lama : ils ont dit qu'il n'est pas moins ridicule d'être infallible que d'être immortel. Je pense que la comparaison n'est pas juste; car il peut être arrivé qu'un pape, à la tête d'un concile, ait décidé que les cinq propositions sont dans Jansénius, et ne se soit pas trompé; mais il ne peut être arrivé que le même pape ne soit pas mort, lui et tout son concile.

mais on a déjà remarqué que le monde ne subsiste que de contradictions.

Informez un Chinois homme d'esprit, ou un Tartare de Moukden, ou un Tartare du Thibet, de certaines opinions qui ont cours dans certaine partie de l'Europe; ils nous prendront tous pour ces bossus qui n'ont qu'un œil et qu'une jambe, pour des singes manqués, tels qu'ils figuraient autrefois, aux quatre coins des cartes géographiques chinoises, tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres, à Rome ou à Paris, ils nous respecteront; ils nous étudieront; ils verront que dans toutes les sociétés d'hommes il vient un temps où l'esprit, les arts, et les mœurs se perfectionnent. La raison arrive tard, elle trouve la place prise par la sottise; elle ne chasse pas l'ancienne maîtresse de la maison, mais elle vit avec elle en la supportant, et peu à peu s'attire toute la considération et tout le crédit. C'est ainsi qu'on en use à Rome même; les hommes d'état savent s'y plier à tout, et laissent la canaille ergotante dans tous ses droits. C'est ainsi que les dogmes les plus absurdes peuvent subsister chez les peuples les plus instruits.

Voyez ces Tartares manchoux qui conquièrent la Chine le siècle passé. Don Jean de Palafox, évêque et vice-roi du Mexique, ce violent ennemi des jésuites, qui pourtant n'a pas encore été ca-

nonisé, fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarda les Tartares mantchoux comme des loups qui ont ravagé une partie des bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien jointe à la rage de faire tout le mal possible, insolence, perfidie, cruauté, débauche portée à l'excès. Qu'est-il arrivé? trois empereurs et le temps ont suffi pour les rendre dignes de commenter le *Poème de Moukden*, et de l'imprimer en trente-deux nouveaux caractères différents.

L'empereur Kang-Hi, grand-père de l'empereur poète, avait déjà civilisé ses Tartares, non pas jusqu'à être éditeurs de poèmes, mais jusqu'à égaler les Chinois en science, en politesse, en douceur de mœurs. On ne distingue presque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encore de vous dire que le père de l'empereur Kang-Hi, tout jeune qu'il était, montrait une grande prudence, en fesant couper les cheveux aux Chinois, afin que les vaincus ressemblassent plus aux vainqueurs. Palafox, il est vrai, nous dit que plusieurs Chinois aimèrent mieux perdre leur tête que leur chevelure, ainsi que plusieurs Russes, sous Pierre-le-Grand, aimèrent mieux perdre leur argent que leur barbe; mais enfin tout ce qui tend à l'uniformité est toujours très utile. Les derniers empereurs tartares

n'ont fait qu'un seul peuple de deux grands peuples, et ils se sont soumis, les armes à la main, aux anciennes lois chinoises. Une telle politique, soutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable, vaut peut-être bien le travail assidu de calculer des éphémérides. Les brames d'aujourd'hui les calculent encore avec une facilité et une vitesse surprenantes : mais ils vivent sous le plus funeste des gouvernements, ou plutôt des anarchies ; et les Tartaro-Chinois jouissent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

Je conclus que politique et morale valent encore mieux que mathématique, etc.

LETTRE XII.

Sur le Dante, et sur un pauvre homme nommé *Martinelli*.

J'entretenais mon ami Gervais de toutes ces choses curieuses, et je lui faisais lire les lettres que j'avais écrites à M. Paw, à condition que M. Paw me donnerait ensuite la permission de montrer les siennes à M. Gervais, lorsqu'il arriva deux savants d'Italie, à pied, qui venaient par la route de Nevers

L'un était M. Vincenzo Martinelli, maître de langues, qui avait dédié une édition du *Dante* à milord Oxford; l'autre était un bon violon. *Per tutti i santi!* dit le signor Martinelli, on est bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai passé: on n'y fait que des colifichets de verre, et personne n'a voulu imprimer mon *Dante* et mes préfaces, qui sont autant de diamants.

Vous voilà bien à plaindre! lui dit M. Gervais; il y a quatre ans que je n'ai pu débiter, dans Romorantin, un exemplaire des vers d'un empereur chinois; et vous, qui n'êtes qu'un pauvre Italien, vous osez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre *Dante* et vos préfaces à Nevers! Qu'est-ce donc que ce *Dante*? C'est, dit Martinelli, le divin Dante, qui manquait de chausses au treizième siècle, comme moi au dix-huitième. J'ai prouvé que Bayle, qui était un ignorant sans esprit, n'avait dit que des sottises sur le Dante dans les dernières éditions de son grand dictionnaire, *notizie spurie de formi*. J'ai relancé vigoureusement un autre *cioso*¹, homme de lettres, qui s'est avisé de donner à ses compatriotes français une idée des poètes italiens et anglais, en traduisant quelques morceaux librement et sottement en vers d'un

¹ Quelques gens de lettres italiens, qui ne savent pas vivre, appellent un Français un *cioso*.

style de Polichinelle¹, comme je le dis expressément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre, à lire, et à écrire.

Le stupide orgueil d'un mercenaire, qui se croyait un homme considérable pour avoir imprimé le *Dante*, me causa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du signor Martinelli; je me mêlai de la conversation, et je lui dis: Monsieur le maître de langues, vous ne me paraissez maître de goût ni de politesse. J'ai lu autrefois votre divin *Dante*; c'est un poëme très curieux en Italie pour son antiquité. Il est le premier qui ait eu des beautés et du succès dans une langue moderne. Il y a même dans cet énorme ouvrage une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'*Arioste*: mais M. Gervais sera fort étonné quand il saura que ce poëme est un voyage en enfer, en purgatoire, et en paradis. M. Gervais recula de deux pas, et trouva le chemin un peu long.

Sachez, dis-je à mon ami Gervais, que le Dante ayant perdu par la mort sa maîtresse Béatrice Portinari, rencontre un jour à la porte de l'enfer Virgile et cette Béatrice auprès d'une lionne et d'une louve. Il demande à Virgile qui il est; Virgile lui répond que son père et sa mère sont de

¹ Préface du *Dante* par le signor Martinelli. C'est de M. de Voltaire qu'il parle.

Lombardie, et qu'il le mènera dans l'enfer, dans le purgatoire, et au paradis, si le Dante veut le suivre. Je te suivrai, lui dit le Dante; mène-moi où tu dis, et que je voie la porte de saint Pierre.

• Che tu mi meni là dov' or dicesti,
• Sì ch' i veggia la porta di san Pietro.

DANT., *Inf.* 1

Béatrice est du voyage. Le Dante, qui avait été chassé de Florence par ses ennemis, ne manque pas de les voir en enfer, et de se moquer de leur damnation. C'est ce qui a rendu son ouvrage intéressant pour la Toscane. L'éloignement du temps a nui à la clarté; et on est même obligé d'expliquer aujourd'hui son *Enfer* comme un livre classique. Les personnages ne sont pas si attachants pour le reste de l'Europe. Je ne sais comment il est arrivé qu'Agamemnon fils d'Atrée, Achille aux pieds légers, le pieux Hector, le beau Paris, ont toujours plus de réputation que le comte de Montefeltro, Guido da Polenta, et Paolo Lanciotto.

Pour embellir son enfer, l'auteur joint les anciens païens aux chrétiens de son temps. Cet assemblage et cette comparaison de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque chose de piquant, si cette bigarrure était amenée avec art, s'il était possible de mettre de la vrai-

semblance dans ce mélange bizarre de christianisme et de paganisme, et sur-tout si l'auteur avait su ourdir la trame d'une fable, et y introduire des héros intéressants, comme ont fait depuis l'Arioste et le Tasse. Mais Virgile doit être si étonné de se trouver entre Cerbère et Belzébuth, et de voir passer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, et le lecteur encore davantage.

M. Gervais sentit la vérité de ce que je lui disais, et renvoya M. Martinelli avec ses commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre que ce qui peut convenir à une nation est souvent fort insipide pour le reste des hommes. Il faut même être très réservé à reproduire les anciens ouvrages de son pays. On croit rendre service aux lettres en commentant Coquillart et le *Roman de la Rose*. C'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher curieusement des cailloux dans de vieilles ruines, quand on a des palais modernes.

Je me suis avisé d'être libraire, me disait M. Gervais; je quitterai bientôt le métier; il y a trop de livres et trop peu de lecteurs. Je m'en tiendrai à tenir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi disent continuellement: J'ai bien affaire du roman de mademoiselle Lucie, des mémoires de M. le marquis de trois étoiles, de la nouvelle histoire de César et d'Auguste, dans laquelle il

n'y a rien de nouveau; et d'un dictionnaire des grands hommes, dans lequel ils sont tous si petits; et de tant de pièces de théâtre qu'on ne voit jamais au théâtre; et de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturel, et où l'on est de si mauvaise compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie: tout cela rebute les honnêtes gens; ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raison, lui dis-je; il y a long-temps qu'on se plaint de la multitude des livres. Voyez l'*Ecclésiaste*, il vous dit tout net qu'on ne cesse d'écrire, *scribendi nullus est finis*. Tant de méditation n'est qu'une affliction de la chair, *frequens meditatio afflictio est carnis*. Ce n'est pas que je croie que du temps du roi Salomon ou Soléiman, il y eût autant de livres qu'il y en eut dans Alexandrie, dont la bibliothèque royale possédait sept cent mille volumes, dont César brûla la moitié.

Beaucoup de savants ont prétendu, et peut-être avec témérité, que cet *Ecclésiaste* ne pouvait être du troisième roi de la Judée, et qu'il fut composé sous les Ptolémées par un Juif d'Alexandrie, homme d'esprit et philosophe. Mais le fait est que la multitude de livres inlisibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parcequ'il y a trop de choses à apprendre. Je suis occupé d'un

** Voici les expressions de l'*Ecclésiaste*: *Faciendi plures libros nullus est finis* (chap. XII, v. 12). (L. D. B.)

problème de géométrie; vient un roman de *Clarisse*, en six volumes, que des anglo-manès me vantent comme le seul roman digne d'être lu d'un homme sage: je suis assez fou pour le lire; je perds mon temps et le fil de mes études. Puis, lorsqu'il m'a fallu lire dix gros volumes du président de Thou, et dix autres de Daniel, et quinze de Rapin-Toyras, et autant de Mariana, arrive encore un Martinelli, qui veut que je le suive en enfer, en purgatoire, et en paradis, et qui me dit des injures parceque je ne veux pas y aller! cela désespère. La vue d'une bibliothèque me fait tomber en syncope.

Mais, me dit M. Gervais, pensez-vous qu'on se mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois et de vos Indiens, que vous ne vous sonciez des préfaces du signor Martinelli? Hé bien! M. Gervais, n'imprimez pas mes Chinois et mes Indiens. — M. Gervais les imprima.

UN CHRÉTIEN

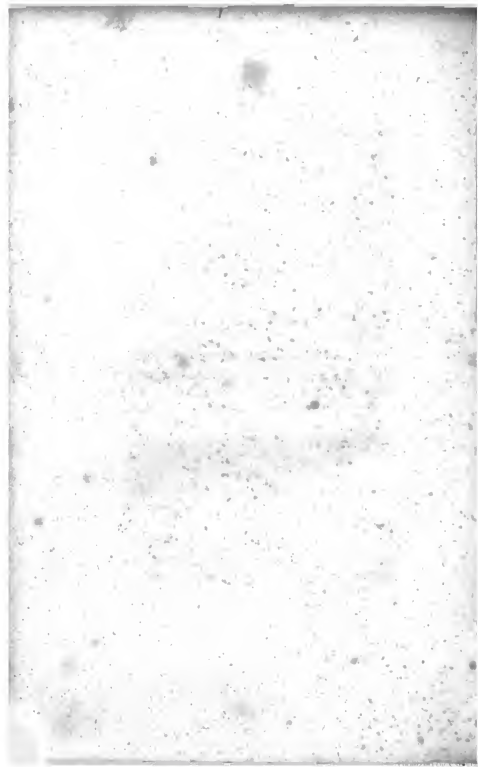
CONTRE

SIX JUIFS,

OU RÉPUTATION D'UN LIVRE INTITULÉ

LETTRES DE QUELQUES JUIFS PORTUGAIS,
ALLEMANDS, ET POLONAIS.

1776.



UN CHRÉTIEN

CONTRE

SIX JUIFS.

AVANT-PROPOS.

Bénissons la foule innombrable des pamphlets anglais dans lesquels une partie de la nation accuse l'autre quatre fois par semaine de trahir la patrie, et qui sont traduits en français pour amuser les curieux.

Bénissons les sonnets dont l'Italie fourmille, soit à l'honneur, soit contre l'honneur des dames.

Bénissons les écrits polémiques des Allemands, dans lesquels on ne cesse d'approfondir des sujets agréables de controverse.

Bénissons sur-tout les Français, qui, depuis quelque temps, impriment environ cinquante mille volumes par année, tant gros que petits, soit pour édifier le prochain, soit pour le scandaliser, soit pour l'injurier, soit pour l'ennuyer.

Mais pourquoi tant bénir cette énorme quantité d'insectes? C'est leur multitude que je re-

mercie. Je me cache dans leur foule ; leur grand nombre les fait périr en moins de temps qu'ils ne se forment : je veux vivre deux jours avec eux.

Si ces livres duraient, s'ils ne tombaient tous les uns sur les autres dans un éternel oubli, ils seraient trop dangereux ; on se verrait accusé, vilipendé, condamné jusqu'à la dernière postérité, par quiconque a le loisir et la malignité de faire un livre contre nous. Mais heureusement un ennemi littéraire vous intente un procès par écrit devant le tribunal de *l'univers*, soit dans une brochure, soit dans cinq ou six tomes. Cela est lu par cinq ou six personnes de l'un ou de l'autre parti, le reste de la terre l'ignore ; sans quoi les accusations graves, les injures mal déguisées sous un air de modération, les calomnies qu'on se permet si souvent dans les disputes, pourraient avoir des suites fâcheuses.

C'est donc devant un très petit nombre de lecteurs oisifs que je veux plaider la cause d'un homme horriblement accusé et bafoué, et qui n'a pas la force de se défendre ; et je la plaide aujourd'hui, parcequ'elle sera oubliée demain. Je suis l'ami du prévenu, je suis avocat. Voici le fait :

Un ancien professeur, dit-on, d'un collège de la rue Saint-Jacques, à Paris, écrivit en 1771 une satire contre un chrétien, sous le nom de trois

Juifs de Hollande; et il en a fait imprimer une autre à Paris; en trois volumes assez épais, en 1776, sous le nom de trois Juifs de Portugal, demeurant en Hollande, auprès d'Utrecht.

Voilà donc un chrétien obligé de se battre contre six Juifs. Est-ce Antiochus d'un côté, et de l'autre les Machabées? La partie est d'autant plus inégale, que le savant professeur se sert souvent d'armes sacrées contre lesquelles je n'ai ni ne veux jamais avoir de bouclier.

Je vais répondre aussi discrètement que je le pourrai aux accusations auxquelles on peut répondre sans tomber dans le piège que nous a tendu M. le professeur juif.

Il a la cruauté d'imputer à sa victime je ne sais quelles brochures, les unes judaïques, les autres anti-judaïques, dont ce cher ami est très innocent. Il expose un vicillard plus qu'octogénaire,

¹⁹ La première édition des Lettres de quelques Juifs portugais, allemands, et polonais, etc., est de 1769; 1 vol. in-8°. M. Beuchot en donna, en 1817, la huitième édition. (L. D. B.)

²⁰ Vous lui imputes de faire lui-même une édition de ses ouvrages; il n'en a jamais fait aucune, monsieur: ceux qui ont bien voulu en faire dernièrement, comme MM. Cramer, conseillers de Genève, et M. le bourgmestre, M. le premier pasteur de Lausanne, sans le consulter, savent avec quelle indignité et quelle bêtise on les a contrefaites; vous avez du goût sans doute, et votre style le prouve assez. La faction dont vous êtes s'est toujours distinguée par une manière d'écrire bien supérieure au style de collège, qui était celui de vos adversaires. Daignez ouvrir le vingt-troisième tome de l'édi-

couché déjà peut-être dans le lit de la mort, à la barbarie de quelques persécuteurs qu'il croit animer par ses délations calomnieuses; et c'est en feignant de le ménager, en lui prodiguant des louanges ironiques, en l'appelant grand homme, qu'il lui porte respectueusement le poignard dans le cœur. Moi qui prends son parti avec autant de candeur qu'il prit le parti de M. l'abbé Bazing son oncle, je conjure ce Juif de ne me point combattre avec ses armes empoisonnées; je fais une guerre honnête : entrons en matière.

tion de Londres, imitée de celle de Lausanne, vous verrez plus de cinquante pièces de la bibliothèque bleue, et des chartiers Saints-Innocents, entassées avec une merveilleuse confiance depuis la page 229 jusqu'à la fin. Un éditeur famélique ramasse toutes ces ordures pour achever un tome qui n'est pas assez épais; et il donne hardiment son édition en trente, en quarante volumes, que des curieux trompés achètent, et qui pourrit dans leur bibliothèque. C'est le nom de l'auteur qu'on a acheté, ce n'est pas l'ouvrage. L'imprimeur, quel qu'il soit, a la hardiesse de mettre à la tête de chaque volume : *Oeuvres complètes, enrichies de notes, le tout revu et corrigé par l'auteur lui-même*. Il y a une édition sous son nom, dans laquelle on'a glissé trois tomes entiers qui ne sont pas de lui. Tel est l'abus qui règne dans la librairie, et dans presque tous les genres de commerce. Il y a des vaisseaux marchands; il y a des pirates. Le monde ne subsiste que d'abus.

I.

Je me range d'abord sous l'étendard de saint Jérôme. J'invoque la lettre que ce grand homme écrivit à Dardanús du petit village de Bethléem, où il habita si long-temps; voici comme il parle de la Judée.

LETTRE DE SAINT JÉRÔME.

« Je prie ceux qui prétendent que le peuple juif
 « prit possession de ce pays après la sortie d'É-
 « gypte de nous faire voir ce que ce peuple en a
 « possédé. Tout son domaine nes'étend que depuis
 « Dan jusqu'à Bersabée, c'est-à-dire l'espace de
 « cent soixante milles en longueur (environ cin-
 « quante-trois de nos lieues)... J'ai honte d'expri-
 « mer la largeur de cette terre de promesse; on
 « ne compte que quarante-six milles (environ dix-
 « sept lieues) depuis Joppé jusqu'à Bethléem; après
 « quoi on ne trouve plus qu'un affreux désert ha-
 « bité par des barbares...

« Voilà donc, ô Juifs! l'étendue du pays que
 « vous vous vantez de posséder, et dont vous faites
 « vanité parmi les nations qui ne vous connaissent
 « pas. Allez étaler cet orgueil chimérique aux igno-
 « rants; pour moi qui vous connais à fond, je ne
 « donne point dans vos panneaux: cherchez vos
 « dupes ailleurs.

« Vous me direz peut-être que par la terre de
 « promesse on doit entendre celle dont Moïse
 « fait la description dans le livre des *Nombres*. Il
 « est vrai que Dieu vous l'a promise, cette terre ;
 « mais il est faux que vous l'ayez jamais possé-
 « dée... L'Évangile me promet la possession du
 « royaume des cieux, dont il n'est pas fait la
 « moindre mention dans vos écritures....

« Vous avez commis beaucoup de grands crimes,
 « Ô Juifs ! et vous êtes devenus esclaves de tous vos
 « voisins, etc. etc. etc. »

Après ce témoignage, mon ami a pu se per-
 mettre quelques petites libertés sur le peuple de
 Dieu, à l'exemple de saint Jérôme. Mais quand il
 est allé trop loin, ce qu'il ne faut jamais faire, je
 l'en ai charitablement averti ; et il en a demandé
 pardon à M. Pinto, juif de Bordeaux fort estimé
 des chrétiens.

II. Du cadran d'Ézéchias, et de l'ombre qui recule, et de l'astronomie juive.

Le secrétaire chrétien des six juifs accuse mon
 ami d'avoir dit que les anciens Hébreux, les gens
 d'au-delà, les passagers (car c'est ce qu'*Hébreux*
 signifie), n'étaient pas si savants en astronomie
 que MM. Cassini, Lemonier, Lalande, Bailly,
 Le Gentil, etc. *. Je tiens qu'il a raison : ce qui

* Le secrétaire chrétien a cité en faveur de la science des Juifs

m'induit à le croire, c'est que je ne vois pas seulement le nom d'heure dans les cinq premiers livres conservés par ce peuple; aucune division du jour n'y est jamais marquée. De la *Genèse* aux *Machabées* il n'est parlé d'aucune éclipse, et vous voyez que depuis quatre mille ans les Chinois n'ont jamais manqué d'observer et de rapporter dans leur histoire toutes les éclipses qu'ils ont aperçues. Ce n'est point d'ailleurs insulter une nation que de dire qu'elle n'était point autrefois mathématicienne. Il paraît que le roi *Ézéchias* n'en savait pas tant que vos Juifs d'Espagne¹, qui aidèrent depuis le roi *Alfonse X* à construire ses fameuses tables astronomiques.

Le prophète *Isaïe* veut faire un prodige qui assure *Ézéchias* malade de sa guérison. Il lui demande s'il veut que l'ombre de son cadran au soleil avance ou recule de dix lignes; le malade répond : Il est bien aisé de faire avancer l'ombre; je veux qu'elle recule : le malade se trompait; l'un

l'autorité de *Sealiger*; il ignore que *Sealiger*, fort savant d'ailleurs, a eu le malheur de trouver la quadrature du cercle; qu'il nia la précession des équinoxes, et qu'il écrivit beaucoup d'injures contre le père *Clavius*, et beaucoup de bévues contre la réforme du calendrier.

¹ Entre autres *Isaac Haxan*, concierge de la synagogue de Tolède. Les *Tables alfonsines* furent dressées vers 1270. L'époque en fut fixée au 1^{er} juin 1252, époque de l'avènement au trône d'*Alfonse X*, roi philosophe de Léon et de Castille. (L. D. B.)

dérangeait autant que l'autre le cours de la nature entière.

Je suis persuadé que dans la suite il y eut de savants juifs, et sur-tout dans Alexandrie : ils n'auraient pas fait rétrograder le soleil comme Isaïe ; mais ils l'auraient mieux connu. Il paraît même que vers le temps de la destruction de Jérusalem , l'historien Flavien Joséphe et le philosophe Philon n'étaient pas absolument étrangers à l'astronomie. Flavien Joséphe parle du phare des anciens Chaldéens , composé de deux cent vingt-trois mois lunaires qui servaient à former la période de six cents ans.

S'il y a quelque chose de vrai dans l'histoire des sciences et des erreurs , c'est qu'elles viennent presque toutes des bords du Gange ; et , quelque prodigieuse que paraisse leur antiquité , on ne peut guère leur dire : *A beau mentir qui vient de loin*. Presque tous les savants de nos jours conviennent que les brachmanes furent les inventeurs de l'astronomie et de la mythologie.

Après ces Indiens viennent les Persans , les Chaldéens , les Arabes , les Atlantides. Pour les Égyptiens , ils semblent être plus récents , parcequ'il fallut des siècles pour dompter le Nil , et pour rendre le meilleur terrain du pays habitable , comme l'a tant dit mon ami , tant honni par vous.

Les Grecs , qui parurent les derniers de tant de

peuples antiques, les éclipsèrent tous dans les arts. S'il faut venir aux Juifs, c'était, il faut l'avouer, un chétif peuple arabe sans arts et sans sciences, caché dans un petit pays montueux et ignoré, comme Flavien Josèphe l'avoue dans sa réponse à Appion. Ce peuple ne posséda une capitale et n'eut un temple qu'environ dix-sept cents ans après que celui de Tyr avait été bâti ; il ne fut connu des Grecs que du temps d'Alexandre, devenu leur dominateur, et ne fut aperçu des Romains que pour être bientôt écrasé par eux dans la foule.

Les Romains créèrent roi de Judée un Arabe, fils d'un entrepreneur des vivres, et bientôt après ces pauvres Juifs furent esclaves pour la huitième fois sur les ruines de leur ville fumante de sang, et vendus au marché, chaque tête au prix de l'animal dont ce déplorable peuple n'osait mauger. Je n'accumule pas toutes ces vérités pour offenser la nation juive, mais pour la plaindre.

III. Si les Juifs écrivirent d'abord sur des cailloux.

Le secrétaire des six juifs prétend que leurs pères avaient dans un désert toutes les commodités pour écrire à-peu-près comme on les a de nos jours. Il reprend vivement mon ami d'avoir cru qu'on gravait alors sur la pierre. Cependant le livre de Josué est le garant de ce que mon ami

a avancé; car il est dit : « Josté brûla la ville de « Haï, la réduisit en cendres, et en fit un mon-
« ceau de ruines éternelles; fit pendre le roi, et
« éleva un autel de pierres au Seigneur le Dieu
« d'Israël sur le mont Hébal; il fit cet autel de
« pierres brutes, comme il était écrit dans la loi
« de Moïse, et il y offrit des holocaustes et des
« victimes pacifiques, et il écrivit sur les pierres
« le Deutéronome ¹. » JOSUÉ, chap. IV.

IV. Des gens massacrés pour avoir grasseyé en parlant.

Je suis obligé de vous suivre, et de passer avec vous d'un article de maçonnerie à un objet de morale. Il s'agit de quarante-deux mille de vos frères, les Juifs de la tribu d'Éphraïm, qui furent tous égorgés par leurs frères des autres tribus à un des gués de la petite rivière du Jourdain. On leur criait : « Prononcez *shibolet*, épi de blé. » Ces malheureux qui grasseyaient, et qui ne pouvaient dire *shibolet*, disaient *sibôleth*, et on les égorgea comme

¹ Le secrétaire, qui paraît très instruit des anciens usages et des arts de l'antiquité, aurait bien dû nous instruire comment on écrivait sur des cailloux non taillés, et comment cette écriture n'était pas effacée par le sang des victimes qui coulait continuellement sur cet autel de pierres brutes. Cette recherche eût été plus nécessaire que l'affreuse malignité d'imputer à mon ami je ne sais quelles brochures, où il est dit que Thaut a composé des livres en caractères alphabétiques, écrits sur autre chose que sur des tables de pierre et de bois, il y a environ cinq mille ans.

des moutons.... Quelle horreur y a-t-il donc, monsieur? quelle mauvaise intention? quelle faute à dire qu'ils furent massacrés pour avoir grassé? L'horreur, l'abomination n'est-elle pas que des frères aient massacré tant de frères pour quelque cause que ce puisse être?

V. Du veau d'or.

Voici une affaire à-peu-près aussi massaerante et plus scientifique. Mon ami, qui respecte les théologiens, et qui ne l'est point, a soutenu, d'après plusieurs pères de l'Église, et d'après la simple raison, que tout fut miracle dans la manière dont Dieu conduisit son peuple dans le désert, et l'en tira; que toutes les voies de Dieu furent autant de miraeles; que la fonte et la fabrication du veau d'or en vingt-quatre heures; cet or jeté dans le feu, et réduit en poudre, et avalé par tout le peuple; les vingt-trois mille hommes qui se laissent eloisiret égorger sans se défendre, etc., sont d'aussi grands prodiges que tous ceux dont le *Pentateuque* est rempli. Sur quoi mon ami a proféré cette exclamation qui me semble si religieuse et si convenable: « L'histoire d'un peuple conduit « par Dieu même ne peut être que l'histoire des « prodiges. »

Commençons par vous prouver, monsieur, qu'en suivant exactement l'énoncé de la sainte

Écriture, le veau d'or fut jeté en fonte en vingt-quatre heures, quoique la horde juive n'eût point d'heures encore, et soit qu'on se serve du terme d'un jour ou d'une nuit pour exprimer le temps dans lequel ce veau fut fabriqué.

« Et Moïse entrant au milieu de la nuée monta
« sur la montagne, et y demeura quarante nuits.
« (*Exode*, chap. XXIV); et le Seigneur ayant achevé
« tous ces discours sur la montagne de Sinaï,
« donna à Moïse son témoignage et sa loi en deux
« tables de pierre, écrites du doigt de Dieu. » (*Chapitre XXXI.*)

Il paraît, monsieur, que voilà les quarante jours accomplis; et il est clair aussi, permettez-moi de le dire, qu'on écrivait dans ce désert sur la pierre.

« Mais le peuple, voyant que Moïse différerait à
« descendre de la montagne, s'assembla devers
« Aaron, et lui dit : Fais-nous des dieux qui marchent devant nous, car nous ne savons ce qui
« est arrivé à cet homme (Moïse) qui nous a fait
« sortir de la terre d'Égypte; et Aaron leur répondit : Otez les parures oreillères de vos femmes,
« fils et filles, et apportez-les-moi; et le peuple fit
« comme Aaron avait commandé, et apporta les
« parures oreillères; et Aaron les ayant reçues leur
« fit un veau avec le burin, veau d'ouvrage de
« fonte; et ils dirent : Voilà tes dieux, ô Israël! qui
« t'ont tiré de la terre d'Égypte. Ce qu'Aaron ayant

« vu , il dressa un autel devant le veau , et il cria
« par la voix d'un crieur : C'est demain la fête du
« Seigneur veau. » (*Exode*, xxxii.)

Il me semble, monsieur, qu'il n'y a que vingt-quatre heures entre la demande du veau d'or et sa fête. Les quarante jours pendant lesquels Moïse et Josué restèrent avec Dieu sur la montagne sont passés; la loi est entre ses mains; et, pendant qu'il est prêt à descendre, le peuple demande à adorer des dieux qui marchent : Aaron imagine un veau d'or; on le jette en fonte; on l'adore : on n'a pas perdu de temps.

Il est très vrai que M. Pigalle demande six mois pour fondre un veau d'or, et même sans le réparer au eiseau et à la lime, encore moins au burin; car un tel ouvrage ne se fait pas avec le burin. Tout cela est très long et prodigieusement difficile : pardonnez donc à mon ami d'avoir regardé cette aventure comme un prodige que Dieu permettait; car apparemment vous conviendrez que rien n'est ici dans le cours des choses naturelles¹.

¹ On trouve dans le *Dictionnaire philosophique*, article *Fontx*, une réponse à Guenée sur cet objet, et qu'en septembre 1770 Voltaire avait fait imprimer à part sous ce titre : *Art de jeter en fonte des figures considérables d'or ou de bronze; Réponse à un homme qui est d'un autre métier.* (L. D. B.)

VI. De la manière de fondre une statue d'or.

Vous croyez, monsieur, que dans les déserts d'Oreb et de Sinaï il y avait des moyens plus expéditifs de fondre une statue de métal que ceux dont se servent nos sculpteurs : J'ose vous répondre qu'il n'y en a point : il faut absolument un moule tellement préparé, arrêté, affermi, entouré, qu'il ne se casse ni ne se démonte en aucun endroit pendant l'opération; il faut que l'or se répande autour de lui exactement, sans fêlure, sans inégalité : c'est ce qui est très long et très difficile.

Vous dites que vous avez trouvé à Paris, dans la rue Guérin-Boisseau, un sculpteur qui vous a offert de vous faire le veau d'or en huit jours. Si vous avez fait marché dans la rue Guérin-Boisseau, vous ne deviez donc pas dater vos lettres d'un village près d'Utrecht, où l'on dit que les jansénistes se sont réfugiés.

Mais dans quelque pays que vous fassiez vos miracles, je retiens place. Vous me direz avec La Fontaine :

Voyez-vous point mon veau ? dites-le-moi.

GONTES. *Le Villageois qui cherche son veau.*

VII. Magnificence des Juifs, qui manquaient de tout dans le désert.

Vous nous assurez que dans le désert affreux d'Oreb, les garçons juifs et les filles juives, qui manquaient de vêtements et de pain, avaient assez d'or à leurs oreilles pour en composer un veau; vous faites le compte des richesses que ce peuple avait volées en Égypte; vous aviez trouvé ci-devant environ neuf millions : nous ne comptons pas après vous, monsieur, et nous vous en croyons sur votre parole, sans prétendre disputer sur cet article. Vous savez que quand les Arabes veulent, ils disent : Dieu me l'a donné. La troupe de Cartouche disait : Dieu merci, je l'ai gagné.

VIII. Tout est miraculeux.

« Et lorsque Moïse fut arrivé près du camp, il
« vit le veau et les danses; et dans sa grande co-
« lère, il jeta les tables de la loi, qu'il portait dans
« sa main, et les brisa au pied de la montagne; et
« saisissant ce veau qu'ils avaient fait, il le brûla,
« et le réduisit en poussière, laquelle il répandit
« dans l'eau, et en donna à boire aux enfants
« d'Israël. »

C'est ici, monsieur, que je suis plus que jamais de l'opinion religieuse de mon ami, qui dit que tout doit être miraculeux dans l'histoire du peuple

de Dieu, ou plutôt de Dieu même, parcequ'un Dieu ne peut parler et agir que miraculeusement. C'est donc un très grand prodige qu'un veau d'or jeté dans le feu s'y soit converti en poudre: On vous l'a déjà dit, et on vous le répète; il n'y a point de fourneau, quelque violent qu'il puisse être, fût-ce la fournaise de Sidrach, Misach, et Abdénago; fût-ce un des feux allumés autrefois par l'inquisition; fût-ce le feu qui consuma le corps du respectable conseiller de grand'chambre Anne du Bourg, et la maréchale d'Ancre, et les cinquante chevaliers du Temple, et tant d'autres; il n'y a point de feu, vous dis-je, qui puisse réduire l'or en poudre: ce métal si prodigieusement ductile se fond, se liquéfie. Mais que dans le désert effroyable d'Oreb, où il n'y a jamais eu d'arbres, on ait trouvé une assez énorme quantité de bois pour fondre un gros veau, un bœuf d'or, et pour le pulvériser; cela est impossible à l'industrie humaine. Je dis gros veau, je dis gros bœuf, parcequ'il est écrit que Moïse l'aperçut en s'approchant du camp; parceque dans ce camp, composé de deux cent trente mille combattants, il y avait entre deux et trois millions de Juifs et de Juives; parceque si Moïse, n'étant pas dans le camp, put voir tout d'un coup cet animal, il fallait qu'il fût bien gros, et au moins de la taille du bœuf Apis, dont il était la brillante image.

IX. De l'or potable.

Pour accabler mon ami, vous changez le procès criminel que vous lui faites en un autre procès. Vous parlez d'or potable. On ne vous a jamais nié qu'on pût avaler de l'or, du plomb, de l'antimoine. Que ne peut-on pas avaler ! Mon ami avale les injures cruelles que vous lui dites avec des compliments, les calomnies dont vous le chargez, les accusations odieuses que vous intentez, et qui, dans d'autres temps, pourraient avoir le cruel effet de faire excommunier un honnête homme. Tandis que vous faites avaler ces pilules si amères, préparées d'une main qui n'est ni tout-à-fait ju-daïque, ni tout-à-fait catholique, pourquoi nous invitez-vous à vous parler d'or potable ?

Si c'est votre veau cuit sous la braise, et pulvérisé par cette braise, la chose est impossible, comme toute la terre en convient.

Si vous voulez parler de l'or potable des charlatans, c'est une question très étrangère. L'or est indestructible. L'eau qu'on appelle *régale*, parce qu'on a donné à l'or le nom de *roi des métaux*, le dissout ; mais cette dissolution est très caustique : vous ne prétendez pas sans doute que Moïse ait fait boire cette eau aux Israélites pour empoisonner tout le peuple de Dieu. On peut précipiter l'or de sa dissolution par un alcali ; il sera réduit

en poudre; mais il n'aura pas été brûlé, comme le dit le texte : et puis cette poudre n'est pas miscible avec l'eau.

Vous dites que Stahl, chrétien et chimiste, a fait de l'or potable, et vous citez ses opuscules (sans dire quel opuscule) dans lesquels il dit que « le sel de tartre mêlé au soufre dissout l'or au point de le réduire en poudre qu'on peut avaler. » Je sais bien que le foie de soufre dissout l'or; mais il ne le réduit point en poudre. Je ne vous conseille donc pas, monsieur, d'avaler de l'or du chrétien Stahl, réduit en poudre par le moyen du sel de tartre et du soufre : premièrement, parceque je suis très sûr que ces deux ingrédients ne peuvent pulvériser l'or qu'en le précipitant de la dissolution, et alors il n'est plus potable; secondement, parceque je suis encore très sûr que vous seriez en danger de mort si vous preniez de cette dissolution; et que je ne veux pas vous tuer, quoique vous ayez voulu tuer mon ami.

Quant à l'or potable de mademoiselle Grimaldi, voici ce que c'est : on mêle de l'huile essentielle de romarin ou une autre, ou de l'esprit-de-vin, avec une dissolution d'or dans l'eau régale; on enlève ce qui surnage, c'est-à-dire l'huile ou l'esprit-de-vin qui contient une très petite partie d'or et d'acide. C'est un secret de charlatan pour vendre très cher une mauvaise drogue; fi donc,

monsieur! osez-vous attribuer de pareils tours à Moïse?

Hélas! vous avez parlé, sans le savoir, à un homme qui n'est que trop au fait des préparations de l'or; j'ai chez moi plus d'un artiste qui ne travaille qu'à cela : il m'en coûte assez pour que je sois en droit de dire mon avis.

X. De vingt-trois mille Juifs égorgés par leurs frères.

Vous faites un crime à mon ami d'avoir plaint vingt-trois mille Juifs massacrés par les lévites, leurs frères, sans se défendre. Ah, monsieur! si vous êtes juif, ayez quelque compassion pour vos frères; si vous êtes chrétien, ayez-en pour vos pères. Mon ami a eu le bonheur d'inspirer l'esprit d'indulgence à bien des gens qui avaient à se reprocher des sévérités impitoyables. N'a-t-il pu parvenir à vous rendre humain?

« Et Moïse voyant le peuple nu, car Aaron l'avait « dépouillé à cause de son ignominie¹ (du veau « d'or), et l'avait exposé au milieu de ses ennemis; « Moïse se met à la porte du camp, et dit: Qui est « au Seigneur se joigne à moi; et tous ceux de la « race de Lévi se joignirent à lui; et il leur dit:

¹ Plusieurs personnes sensibles ont été surprises qu'Aaron lui-même livrât les coupables, car il paraissait le plus criminel; le peuple avait demandé des dieux qui marchassent, et Aaron imagina le bœuf.

« Que chacun mette son épée sur sa cuisse ; allez
« et revenez d'une porte à l'autre au travers du
« camp : que chacun tue son frère, son ami et
« ses proches. Les enfants de Lévi firent ce que
« Moïse ordonnait, et il y eut en ce jour envi-
« ron vingt-trois mille hommes de massacrés. »
(*Exode*, XXXII, 28.)

Quoi ! monsieur, voilà (par le texte) Moïse lui-même qui, à l'âge de quatre-vingts ans passés, se met à la tête d'une troupe de meurtriers (*qu'on se joigne à moi*), et qui avec eux égorge de ses mains vingt-trois mille de ses compagnons ! Chacun tue son frère, son ami, son parent ! C'est mon ami, à moi, mon innocent ami, que vous accusez d'être l'ennemi des Juifs ; c'est lui qui pleure sur les infortunés qu'on égorge ; et c'est vous qui vous réjouissez de ce massacre !

« Il faut de la sévérité, dites-vous, quand les
« prévaricateurs sont nombreux. » Ah, monsieur ! ce n'est pas à vous de le dire. Je ne veux pas vous demander si vous auriez trouvé bon que l'on égorgât vingt-trois mille convulsionnaires. Je ne veux pas vous outrager comme vous avez insulté mon ami. Quoi ! vous auriez donc applaudi à la Saint-Barthélemy ? car enfin les soixante-dix mille citoyens qu'on égorgea en France étaient des rebelles à votre religion dominante ; ils étaient plus coupables que vos Israélites, car ils péchaient

contre les lois connues; et les Israélites furent moins coupables quand ils s'impatientèrent de ne point recevoir des lois qu'on leur faisait attendre depuis quarante jours. O homme, qui que vous soyez apprenez à pardonner!

Pour moi, monsieur, quand même vous auriez été convulsionnaire, ce que je ne crois pas, je ne pourrais vous vouloir du mal. Quand même vous auriez écrit des lettres de cachet sous le frère Le Tellier, encore aurais-je pour vous de l'indulgence, encore serais-je votre frère, si vous daigniez être le mien.

XI. De vingt-quatre mille autres Juifs égorgés par leurs frères.

Mais pardonnez encore une fois à mon malheureux ami, si après avoir plaint vingt-trois mille pauvres Juifs mis en pièces sans se défendre, par les propres mains de l'octogénaire ou nonagénaire Moïse et par ses lévites, il a de plus osé étendre sa pitié sur vingt-quatre mille autres descendants de Jacob, assassinés environ quarante ans après, et toujours par leurs frères.

Vous croyez ou faites semblant de croire que ces vingt-quatre mille Juifs moururent de la peste en un jour: je le souhaite. Dieu est le maître de choisir le genre de mort dont il veut que les

hommes périssent. Mais voici le texte dans toute sa pureté.

« Et l'Éternel dit à Moïse : Saisis tous les princes
« du peuple et pends-les tous à des potences à la
« face du soleil, etc... Et on en tua ce jour-là
« vingt-quatre mille. » (*Nomb.*, chap. xxv.)

Pourquoi défigurez-vous entièrement ce passage ? Ce sont les princes du peuple que Moïse fait d'abord pendre ; et vous traduisez que *Moïse les assembla avec lui pour faire pendre les coupables !* Vous pouvez savoir cependant que Zamri, qui fut assassiné le premier, était un prince du peuple (*dux de cognatione*, chef de tribu), et que sa femme ou sa maîtresse Cosbi était fille du roi ou du prince de Madian, *Cosbi, filiam ducis Madian*. Pourquoi dites-vous que ce prince et cette princesse moururent d'une épidémie, d'une peste qui emporta vingt-quatre mille hommes en un jour ? *Occisi sunt*, « on les tua, » signifie-t-il la peste ?

N'est-il pas vraisemblable que ces princes du peuple, tués par l'ordre exprès de Moïse, étaient à la tête d'un grand parti contre lui, et qu'ils voulaient déposséder un vieillard qu'on nous peint âgé de cent vingt ans, dont ils étaient lassés et jaloux ; un vieillard dur et malavisé, selon eux, qui pendant vingt années avait fait errer plus de deux millions d'hommes dans des déserts épouvantables, sans pain, sans habits, sans pouvoir

seulement entrer dans cette terre promise, malheureux objet de tant de courses? L'auteur du livre des *Nombres*, quel qu'il soit, ne dit pas cela : je ne le dis pas non plus ; mais je soupçonne qu'on peut le soupçonner.

Voici ce qui me fait croire qu'on peut me pardonner mon soupçon ; je ne recherche point quel est l'auteur du livre des *Nombres* ; je mets à part l'opinion du grand Newton, et celle du savant Leclerc, et celle de tant d'autres. Je ne veux point deviner dans quel esprit on écrit ce Bemiddebar, ce livre des *Nombres* ; je me tiens à la *Vutgate* reçue et consacrée dans notre sainte Église, et je n'ose même la citer que sur les difficultés qui regardent l'histoire. Je me donne bien de garde de toucher au théologique ; je sens bien que cela ne m'appartient pas.

L'historique me dit donc que le prince juif nommé *Zamri* couchait dans sa tente avec sa femme, ou sa maîtresse, la princesse nommée *Cosbi*, fille du grand prince madianite nommé *Sur*, lorsque *Phinée*, petit-fils d'Aaron, et petit-neveu de Moïse, commença le massacre par entrer subitement dans la tente de ces princes, que l'auteur appelle bord... (*lupānar*) ; et cet arrière-neveu de Moïse est assez vigoureux et assez adroit pour les percer tous deux d'un seul coup dans les parties de la génération, parties qui étaient sa-

créés chez tous les peuples de ces cantons, et sur lesquelles même on faisait les serments. Or cet assassinat sacrilège, commis par le plus proche parent de Moïse, ne nous induit-il pas à croire qu'il s'agissait de le venger d'une cabale des princes d'Israël et des princes de Madian, soulevée contre le législateur? C'est ce que je laisse à juger par tout homme éclairé et impartial.

XII. Remarque sur le prince Zamri et sur la princesse Cosbi, massacrés en se caressant.

A peine ce jeune prince et cette jeune princesse sont si singulièrement assassinés, *nubendi tempore in ipso*, que les satellites de Phinée coururent assassiner vingt-quatre mille hommes du peuple, sans compter les princes : *Occisi sunt*, qu'en dites-vous? Je ne sais pas ce que mon ami en a dit : il me mande que vous le citez à faux ; je n'ai point vu, en effet, dans ses ouvrages le passage que vous lui imputez. Laissez-moi justifier mon ami, et pleurer sur ce pauvre prince et sur cette pauvre princesse massacrés en faisant l'amour. Si vous ne les avez jamais pleurés, je vous plains. Un de vos plaisants de Paris m'exhorte à me consoler, en me disant que tout cela n'est peut-être pas vrai : ce plaisant me fait frémir.

XIII. Quel scribe écrivit ces choses.

Ce mauvais plaisant, monsieur, m'empêche de discuter avec vous quel scribe a écrit le premier vos volumes juifs, dans quel temps ils ont été écrits, s'ils ont tous été dictés par le Saint-Esprit, si jamais il ne s'est trouvé de Juif qui ait écrit sans être inspiré, comme ont fait probablement Flavien Josèphe, Philon, Onkelos, Jonathan, et les auteurs du *Talmud*, et mon ami Éphraïm, Juif d'un grand roi, plus brave que votre David, et plus éclairé que votre Salomon.

Dieu me garde, monsieur, de marcher avec vous sur ces charbons ardents, cachés sous des cendres trompeuses! C'est à vous d'examiner quelle raison avait le grand Newton pour décider que le *Pentateuque* fut composé par Samuel, tandis que plusieurs autres savants le croient rédigé tel qu'il est par Esdras : pour moi, je n'ose entrer dans cette querelle; il y a des choses qu'on dit hardiment en Angleterre, et qu'il serait dangereux peut-être de dire à Paris. On peut y jouer avec un prodigieux succès toutes les pièces du divin Shakespeare; mais on ne peut y professer toutes les découvertes de Newton.

C'est par la même circonspection que je ne vous parlerai ni du magistrat Collins, ni du maître ès-arts Woolston, ni du lord Shaftesbury, ni du

lord Bolingbroke, ni du célèbre Gordon, ni de ce fameux membre du parlement Trenchard, ni du doyen Swift, ni de tant d'autres grands génies anglais :

« Quid de cumque viro, et cui dicas, sapè caveto. »

J'ajoute : *Caveto in Galliâ et in Hispaniâ plus quàm in Italiâ*. Il est vrai qu'actuellement toutes ces disputes théologiques ne font plus aucun effet ni en Angleterre, ni en Hollande, ni en aucun pays du Nord : on est assez sage pour les mépriser ; un homme qui voudrait aujourd'hui expliquer certaines choses contradictoires ne serait que ridicule.

XIV. Qui a fait la cour à des boucs et à des chèvres.

Passons vite aux singularités historiques dont il est permis de parler. Vous êtes fâché contre mon ami de ce qu'il passe, selon vous, pour avoir dit que vos grands-pères faisaient autrefois l'amour à des chèvres, et vos grand-mères à des boucs, dans les déserts de Pharan, de Sin, d'Orch, de Cadès-Barné, où l'on était fort désœuvré : la chose est très vraisemblable, puisque cette galanterie est expressément défendue dans vos livres. On ne s'avise guère d'infliger la peine de mort pour une faute dans laquelle personne ne tombe : mais si ces fantaisies ont été communes,

il y a plus de trois mille ans, chez quelques uns de vos ancêtres, il n'en peut rejaillir aucun opprobre sur leurs descendants. Vous savez qu'on ne punit point les enfants pour les sottises des pères, passé la quatrième génération : de plus, vous ne descendez point de ces mariages hétéroclites ; et quand vous en descendriez, personne ne devrait vous le reprocher :

On ne se choisit point son père ;
Par un reproche populaire
Le sage n'est point abattu.

LA MOTTE HOUDEAU. *Odes.*

Songez que sous l'empire florissant d'Auguste, qui fit régner les lois et les mœurs, à ce que dit Horace, les chèvres ne furent pas absolument méprisées dans les campagnes : les boucs en étaient jaloux. Souvenez-vous du *Novimus et qui te* de Virgile : les *nymphes en rirent*, dit-il ; et, si vous m'en croyez, vous en rirez aussi, au lieu de vous fâcher, comme M. Larcher, du collège Mazarin, s'est fâché contre le neveu de l'abbé Bazing, qui n'y entendait pas finesse.

Le maréchal de La Feuillade écrivit un jour au prince de Monaco : « *Lasciamo queste porcherie orrende ; non ho mai fatto il peccato di bestia-
lità che con vostra altezza.* »

XV. Des sorciers.

Je ne sais jamais si c'est au Juif, ou au secrétaire de la rue Saint-Jacques, ou au savant d'un village près d'Utrecht, à qui j'ai l'honneur de parler. Quoi qu'il en soit, c'est toujours en général à Israël que mes réponses doivent être adressées.

Israël prétend qu'on s'est contredit quand on a parlé du sabbat des sorciers. Il n'y a point de dictionnaire qui n'ait assuré que les sorciers qui allaient au sabbat par les airs sur un manche à balai pour adorer le bouc avaient reçu cette méthode des Juifs, et que le mot *sabbat* en faisait foi.

Vous dites que ceux qui sont de cette opinion se contredisent, en ce qu'ils conviennent que les Juifs, avant la transmigration, ne connaissaient pas encore les noms des anges et des diables, et même n'admettaient point de diable; par conséquent ils ne pouvaient se donner au diable, comme ont fait les sorcières, et baiser le diable au derrière sous la figure du bouc.

Mais aussi, messieurs, ce n'est que depuis votre dispersion que vous avez été accusés d'enseigner la sorcellerie aux vieilles. Ce sont les anciens Juifs du temps de Nabuchodonosor, du temps de Cyrus, les anciens Juifs du temps de Titus, du temps d'Adrien, et non les anciens du temps de la fuite d'Égypte, qui coururent chez les nations vendre

des philtres pour se faire aimer, des paroles pour chasser les mauvais génies, des onguents pour aller au sabbat en dormant, et cent autres sciences de cette espèce.

Vous savez combien de livres de magie vos pères ont attribués à Salomon : votre historien Flavien Josèphe en cite quelques uns dans son livre huitième¹; et il ajoute qu'il a vu lui-même opérer des guérisons miraculeuses avec ces recettes. Je puis vous assurer, messieurs, et tout ce qui m'entoure sait que plus d'un seigneur espagnol m'a écrit et fait écrire pour céder la clavicule de Salomon, qu'on leur avait dit être en ma possession. Il y a de vieilles erreurs qui durent bien long-temps; le genre humain a obligation à ceux qui le détrompent.

Au reste, si quelques pauvres femmes juives ont eu la bêtise de se croire sorcières, et si autrefois il s'en trouva qui eurent la faiblesse d'imiter Phillyre et Pasiphaé, et de prodiguer leurs charmes à ceux qui sont appelés *les velus* dans le *Lévitique*, que vous importe? Cela ne doit pas plus vous intéresser que les sorcières des bords du Rhin, qui voulurent immoler les ambassadeurs de César, n'intéressent aujourd'hui les très aimables princesses qui sont l'honneur de ce pays.

¹ *Antiquités judaïques*, liv. VIII, chap. II. (L. D. B.)

XVI. Silence respectueux.

Vous exigez, monsieur, que je vous dise pourquoi Dieu a donné plus de préceptes à Abraham qu'à Noé, et que je vous développe si Dieu ne peut pas donner de nouvelles lois suivant les temps et les besoins. Je vous réponds que je ne suis ni assez fort ni assez hardi pour avoir un sentiment sur une question si épineuse. Je crois que Dieu peut tout, et mon ami ne vous fera pas d'autre réponse.

Je pense que vous ne merépondriez pas davantage si je vous demandais pourquoi non seulement le nom de Noé, mais le nom de tous ses ancêtres, ont été ignorés de la terre entière jusqu'à nos pères de l'Eglise. Pourquoi n'y a-t-il pas un seul auteur parmi les Gentils qui ait jamais parlé d'Adam, le père du genre humain, et de Noé, son restaurateur? Comment se peut-il faire que dans une si nombreuse famille il ne se soit pas trouvé un seul enfant qui se soit souvenu de son grand-père, excepté vous? Pourquoi la *Cosmogonie* de Sanchoniathon, qui écrivait dans votre voisinage avant Moïse, est-elle absolument différente de celle de ce grand homme? Vous savez tout ce qu'on peut dire: parlez, monsieur; car, pour moi, je ne dirai mot.

XVII. Animaux immondes.

Nous ne serons pas d'accord, messieurs les Juifs, sur la notion du droit divin : nous appelons droit divin tout ce que Dieu a ordonné ; ainsi nos bénéficiers ont dit que leurs dîmes sont de droit divin , parceque Dieu même vous avait ordonné de payer la dîme à vos lévites. Nous appelons les devoirs communs de la société le droit naturel.

Où avez-vous pris qu'il y ait un ton railleur à dire : Dieu défendit qu'on se nourrit de poissons sans écailles, de porcs, de lièvres, de hérissons, de hiboux ? Comment avez-vous trouvé un ton dans des paroles éerites ? Où est la raillerie ? Hélas ! vous voulez railler ; vous parlez de Zaire et d'Olympie quand il est question des griffons et des ixions , animaux inconnus dans nos climats, dont il vous fut ordonné de vous abstenir dans le vôtre. Vous reprochez à mon ami d'avoir dit que « les griffons et les ixions juifs doivent être mis au rang des monstres, et que ce sont des serpents ailés avec des ailes d'aigle. » Il n'a jamais dit cela, monsieur, et il est incapable d'avoir écrit qu'on est ailé avec des ailes.

Je ne regarde pas votre méprise comme une de ces calomnies cruelles que vous avez eu le malheur de copier dans votre livre : vous avez vu apparcimment cette phrase dans une des mille et une

brochures qu'on a faites contre mon ami, et vous la répétez au hasard; je vous jure, monsieur, qu'elle n'est pas de lui.

XVIII. Des cochons.

Qui que vous soyez, ou Juif ou chrétien, ou amalécite ou récabite, ou habitant d'Utrecht ou docteur de la rue Saint-Jacques, vous êtes un savant homme; vous avez beaucoup lu; vous faites usage de vos lectures; il y aurait plaisir à s'instruire avec vous; nous ferions gloire d'être vos écoliers, mon ami et moi, si vous aviez un peu plus d'indulgence.

Vous parlez très bien de la bonne chère des Juifs; il est vraisemblable que le petit-salé aurait été malsain dans les déserts de la Basse-Syrie et de l'Arabie-Pétrée. Vous nous auriez encore donné de nouvelles instructions si vous nous aviez appris pourquoi les Égyptiens, si antérieurs à la loi juive, ne mangèrent point de cochon. Vous nous rendriez un nouveau service si vous nous disiez comment les Juifs, qui font tout le commerce de la Westphalie, pays assez froid où l'on ne se nourrit que de porc, n'ont pu obtenir quelque dispense de leurs rabbins.

Ne vous est-il pas arrivé la même chose qu'à nos minimes? Le bon Martorillo (saint François de Paule) leur ordonna de manger tout à l'huile

en Calabre, où l'huile est la nourriture des pauvres; ils suivent par humilité cette loi en Allemagne, où l'huile est un mets recherché; et où un tonneau d'huile coûte plus que quatre tonneaux de vin. Vous nous auriez prouvé qu'il faut que tout moine obéisse à son fondateur. C'est ainsi que les musulmans, à qui Mahomet défendit le vin dans les climats brûlants de l'Arabie, n'en boivent point dans le climat froid de la Crimée.

A l'égard du lièvre, dont il ne vous est pas permis de manger, parcequ'il rumine, et qu'il n'a pas le pied divisé, quoiqu'en effet il ait le pied très divisé et qu'il ne rumine point, ce n'est qu'une petite méprise. M. le pasteur du Bourg-Dieu a dit que ce n'est pas là où git le lièvre: si ce n'est pas Bourg-Dieu qui l'a dit, c'est un autre.

XIX. Peuples dispersés.

Vous dites dans le même endroit que les Juifs sont restés les seuls des anciens peuples, etc., et qu'ils triomphent des siècles; mais les Arabes, beaucoup plus anciens qu'eux, subsistent en corps de peuple, et habitent encore un vaste pays qu'ils ont toujours habité. Les Égyptiens sont en Égypte, sous le nom de Cophtes, et n'ont oublié que leur langue. Les brachmanes, subjugués par ceux qu'on appelle *Maures*, ont conservé leurs lois, leurs rites, et même la langue de leurs premiers

pères. Les Parsis, dispersés comme les Juifs, et autrefois dominateurs des Juifs, sont aussi attachés qu'eux à leurs usages antiques, et espèrent toujours, comme eux, une révolution. Les Chinois, tout subjugués qu'ils sont par les Tartares, ont soumis leurs vainqueurs à leurs lois; on ne peut plus dire aujourd'hui : *Græcia capta ferum victorem cepit*, comme Horace le disait à Auguste¹; mais enfin il y a plus de cent mille Grecs dans la seule ville de Stamboul : Athènes, Lacédémone, Corinthe, et l'Archipel sont encore peuplés de Grecs; et pour parler des petites nations, les Arméniens asservis font le commerce comme les Juifs dans toute l'Asie, et ne s'allient communément qu'entre eux, ainsi que les Cophtes, les Brames, les Banians, les Parsis, et les Juifs. Tous les peuples qui existent triomphent des siècles.

XX. Ordre de tuer.

Dans votre lettre troisième, monsieur, où vous faites un magnifique éloge de l'intolérance, vous avez oublié de citer ce fameux passage du *Deutéronome*² : « S'il se lève parmi vous un prophète « qui ait vu et qui ait prédit un signe et un prodige, et si ses prédictions sont accomplies, et « s'il vous dit : Allons, suivons des dieux étran-

¹ *Epist.*, liv. II; 1, v. 156. (L. D. B.)

² Chap. XIII, versets 1 à 9. (L. D. B.)

« gers, etc..., que ce prophète... soit massacré...
 « Si votre frère, fils de votre mère, ou votre fils,
 « ou votre fille, ou votre femme qui est entre vos
 « bras, ou votre ami que vous chérissez comme
 « votre ame, vous dit : Allons, servons des dieux
 « étrangers ignorés de vous et de vos parents,
 « égorguez-le sur-le-champ, frappez le premier
 « coup, et que le peuple frappe après vous. »

Vous avez frémi, monsieur, si vous êtes chrétien; vous avez tremblé que vos Juifs, dont vous vous êtes fait secrétaire, n'abusassent contre les chrétiens de ce passage terrible. En effet, le fameux rabbin Isaac, du seizième siècle, l'employa dans son *Rempart de la foi*, pour tâcher de disculper ses compatriotes du déicide dont ils eurent le malheur d'être coupables. Ce rabbin¹ prétend que la loi mosaïque est éternelle, immuable (lisez son chapitre vingtième); et de là il conclut que ses ancêtres se conduisirent dans leur déicide comme leur loi l'ordonnait expressément. Mais enfin, puisque vous n'avez pas parlé de cet effrayant passage, je n'en parlerai pas. Je me féliciterai avec vous d'être né sous la loi de grace, qui ne veut pas qu'on plonge le couteau dans le cœur

¹ Isaac Levita, connu aussi sous les noms de Jean-Isaac Lévi, rabbin du seizième siècle, qui se fit luthérien. L'ouvrage que cite ici Voltaire a pour titre primitif : *Defensio veritatis hebraicae*, et parut à Cologne en 1558. (L. D. B.)

de son ami, de son fils, de sa fille, de son frère, de sa femme chérie; et qui, au contraire, donne l'exemple de porter sur ses épaules la brebis égarée. Êtes-vous brebis, monsieur, je suis prêt à vous porter : mais si je suis brebis égarée, portez-moi, pourvu que ce ne soit pas à la boucherie.

XXI. Tolérance.

Vous donnez ce grand précepte à mon ami : « Sortez enfin du cercle étroit des objets qui vous entourent, et ne jugez pas toujours de notre gouvernement par le vôtre. » Ah, monsieur ! qui jamais avait mieux mis vos leçons en pratique, et plus hautement, que celui à qui vous les donnez ? On lui en a fait si souvent un crime ! on lui a tant reproché d'envisager toujours le genre humain plus que sa patrie !

Et dans quelle vue parlez-vous à cet homme qui, à l'exemple du grand Fénelon, a embrassé tous les hommes dans son esprit de tolérance, dans son zèle et dans son amour ? dans quelle vue, dis-je, lui ordonnez-vous de sortir du cercle étroit où vous le supposez renfermé ? quel est votre objet ? c'est de lui prouver que l'intolérance est une vertu nécessaire et divine.

Et pour lui prouver ce dogme infernal, que sans doute vous n'avez point dans le cœur, et qu'un inquisiteur n'oserait avouer aujourd'hui,

vous lui dites que l'intolérance régnait chez les peuples les plus anciens et les plus vantés. Selon vous, Abraham fut persécuté chez les Chaldéens, ce que l'Écriture ne dit pas, et ce qui serait une étrange raison pour persécuter chez nous. Selon vous, Zoroastre persécuta des nations, le feu et le fer dans les mains; vous entendez apparemment le dernier des Zoroastres, qui, au lieu d'être persécuté, fut tant persécuté, tant calomnié chez Darius. Vous louez les Ephésiens d'avoir opprimé Héraclite, leur compatriote, qu'ils n'opprimèrent jamais. Vous regardez la guerre des amphictyons comme une guerre de religion, comme une guerre pour des arguments de l'école; et vous la révérez sous cet aspect, et vous la croyez sacrée. Ce n'était pourtant qu'une guerre très ordinaire pour des champs usurpés; elle fut appelée sacrée, parce que ces champs étaient du territoire d'Apollon,

Vous cherchez dans les républiques de la Grèce des exemples de la légèreté, de la superstition, et de l'empportement de ces peuples; vous en rassemblez quatre ou cinq dans l'espace de trois cents années, pour démontrer que la Grèce était intolérante, et qu'il faut l'être. On démontrerait de même qu'il faut faire la guerre civile par l'exemple de la Fronde, de la Ligue, de la fureur des Armagnacs et des Bourguignons.

L'exemple de Socrate est encore plus mal choisi. Il fut la victime de la faction d'Anytus et de Mélitus, comme Arnauld fut la victime des jésuites : mais à peine les Athéniens eurent-ils commis ce crime qu'ils en sentirent l'horreur. Ils punirent Anytus et Mélitus ; ils élevèrent un temple à Socrate. On ne doit jamais rappeler le crime des Athéniens contre Socrate sans rappeler leur repentir.

Vous imputez bien faussement l'intolérance aux Romains. Vous citez contre mon ami ces paroles qui sont dans son *Traité de la Tolérance* : *Deos peregrinos ne colunto*, « qu'on ne rende point de culte à des dieux étrangers. » C'est le commencement d'une ancienne loi des douze Tables ; il ne rapportait que la partie de ce fragment dont il avait besoin alors, et même il se servit du mot *peregrinos*, qui est l'équivalent d'*advenas*. Sa mémoire le trompa ; je vous l'avoue comme il me l'a avoué. Voici l'énoncé de la loi telle que Cicéron nous l'a conservée : *Separatim nemo habessit deos : neve novos, sed ne advenas, nisi publice adscitos, privatim colunto**, « que personne n'ait des dieux en particulier, ni des dieux nouveaux, à moins qu'ils ne soient publiquement admis. »

Or les dieux étrangers furent presque tous na-

* Cic. II, de *Legibus*, 19; ex verbis XII Tab...

turalisés à Rome par le sénat. Tantôt Isis eut des temples, tantôt elle fut chassée quand ses prêtres eurent scandalisé le peuple romain par leurs débauches et par leurs friponneries; elle fut encore rappelée. Tous les cultes furent tolérés dans Rome.

« Dignus Roma locus quo deus omnis eat. »

OVID., *Fast.*, IV, 270.

Les Romains permirent que les Juifs, reçus pour leur argent dans la capitale du monde, célèbrassent la fête d'Hérode : *Herodis venire dies*; et cela même pendant que Vespasien préparait la ruine de Jérusalem. Mon ami a fait voir que les armées romaines commençaient toujours par adorer les dieux des villes qu'elles assiégeaient, et qu'il y avait une communauté de dieux chez tous les peuples policés de l'Europe. Il n'y eut que le dieu des Juifs que les Romains ne saluèrent pas, parceque les Juifs ne saluaient pas ceux de Rome.

Comment avez-vous pu dire, monsieur, que les Romains étaient intolérants; eux qui donnèrent tant de vogue, tant d'éclat à la secte d'Épicure et aux vers de Lucrèce; eux qui firent chanter sur le théâtre, en présence de vingt mille hommes

« Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil est. »

SENÈC., *Troas*, act. II, v. 395.

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

• Queris quo jaceat post obitum loco?

• Quo non nata jacent. •

SENEC., *Trois*, act. II, v. 398.

Où serons-nous après la mort?

Où nous étions avant de naître.

Vous dites qu'il y eut des temps où quelques empereurs persécutèrent les philosophes, les amateurs de la sagesse. Non, monsieur, il n'y eut jamais de décrets portés contre la philosophie. Cette horrible extravagance ne tomba jamais dans la tête d'aucun Romain. Vous avez pris pour des philosophes de misérables charlatans, diseurs de bonne et mauvaise aventure, des Zingari¹ qui s'intitulaient *Chaldéens*, *mathématiciens*; nous avons dans le code la loi de *mathematicis ex urbe expellendis*. C'étaient des prophètes de sédition, qui prédisaient la mort des empereurs; c'étaient des sorciers qui passaient, chez quelques méchants et quelques ignorants, pour donner cette mort par les secrets de l'art. Notre France fut infectée de ces gens-là du temps de Charles IX et de Henri III. Les philosophes étaient Montaigue, Charron, le chancelier de L'Hospital, le président de Thou, le conseiller du Bourg. Les philosophes de nos jours sont des hommes d'état, éloignés également de la superstition et du fanatisme; des citoyens

¹ C'est ce que nous appelons les *Bohémiens*. (L. D. B.)

illustres , profondément instruits , cultivant les sciences dans une retraite occupée et paisible ; des magistrats d'une probité inaltérable , si supérieurs à leurs emplois , qu'ils savent les quitter avec autant de sérénité que s'ils allaient avec leurs amis

« Venafranos in agros ,

« Aut Lacedæmonium Tarentum. »

HOR., lib. III, od. v.

Ces philosophes sont tolérants; et vous êtes bien loin de l'être, vous qui employez toutes sortes d'armes contre un vieillard isolé, mort au monde en attendant une mort prochaine ; contre un homme que vous n'avez jamais vu , qui ne vous a jamais pu offenser. Pourquoi faites-vous contre lui trois volumes ? pourquoi dans ces trois volumes toutes ces ironies continuelles , toutes ces injures , toutes ces accusations , toutes ces calomnies , ramassées dans la fange de la littérature , et dont certainement vous n'auriez point fait usage si vous aviez consulté votre cœur et votre raison ? Otez ce fatras énorme d'outrages , il ne restera pas vingt pages en tout. Et de ces vingt pages ôtez les choses dont aucun honnête homme ne se soucie aujourd'hui , il ne restera rien.

« O quantum est in rebus inane !

PERC., sat. I, v. 1.

XXII. Formule de prière publique.

Mon ami a remarqué historiquement que depuis la pâque célébrée dans le désert après la fabrication du tabernacle, il n'est parlé d'aucune autre pâque; que la circoncision ne fut point connue dans le désert pendant quarante ans; que nulle grande fête légale n'est marquée; qu'on ne trouve dans l'*Ancien-Testament* aucune prière publique commune semblable à notre oraison dominicale; et que la Misna nous apprend seulement qu'Esdras en institua une. Tout cela est aussi vrai qu'indifférent. Pourquoi y trouvez-vous de la fausseté et de la mauvaise volonté? Si mon ami a mal dit, rendez témoignage du mal; s'il a bien dit, pourquoi l'injuriez-vous?

XXIII. Défense de sculpter et de peindre.

Vous avancez formellement que la loi de Dieu « ne défend pas absolument de faire aucune image, « aucun simulacre, mais d'en faire pour les adorer. » Je pense que vous vous trompez, messieurs. Je ne sais rien de si positif que ces paroles de l'*Exode* : « Vous ne ferez point d'image taillée, ni aucune « représentation de ce qui est sur le ciel en haut, « ni sur la terre en bas, ni de ce qui est dans les « eaux ». »

* Chap. xx, v. 4. (L. D. B.)

Ce n'est qu'après ces paroles qu'il est dit : « Vous n'adorerez point cela; vous n'adorerez ni le ciel, ni la terre, ni l'eau; car je suis le Dieu fort, le Dieu jaloux ! »

Si après cet ordre si précis Moïse lui-même érigea un serpent d'airain, il semble qu'il se dispensa de sa loi. Si le roi Ezéchias fit brûler ce serpent comme un monument d'idolâtrie, il paraît qu'il fut bien ingrat envers un animal qui avait guéri ses ancêtres mordus par de vrais serpents dans le désert. Il faut demander ce qu'on en doit penser aux chanoines de Milan, qui ont ce serpent d'airain dans leur église.

XXIV. De Jephthé.

Vous avez beau faire, monsieur ou messieurs, vous ne ferez jamais accroire à personne qu'on doive entendre dans votre sens ces paroles de Jephthé aux Ammonites : « Ce que votre dieu Chamous vous a donné ne vous appartient-il pas de droit? souffrez donc que nous prenions ce que notre dieu s'est acquis ». Vous croyez qu'elles signifient : Ce que vous prétendez qu'on vous a donné ne vous appartient-il pas? Donc tout nous appartient.

Ne tordons point les textes, ne dénaturons

.. Chap. xi, v. 5, (L. D. B.) — .. Juges, chap. xi, v. 24.

(L. D. B.)

point le sens des paroles; c'est un pot à deux anses, dit un grave auteur, chacun tire à soi; le pot se casse, les disputants se jettent les morceaux à la tête.

XXV. De la femme à Michas.

Non, vous ne ferez jamais accroire à personne que la femme à Michas¹ ait bien fait d'acheter des idoles et de payer un chapelain d'idoles; que la tribu de Dan, n'ayant point assez pillé dans le pays, ait bien fait de voler les idoles et le chapelain de la femme à Michas; et que le chapelain ait bien fait de bénir cette tribu de voleurs quand elle eut ravagé je ne sais quel village qu'on nommait, dit-on, *Lais* (beau nom chez les Grecs); qu'un petit-fils du divin Moïse, nommé *Jonathan*, ait bien fait d'être grand-aumônier des idoles de ces voleurs. Un petit-fils de Moïse, juste Dieu! premier chapelain d'une tribu idolâtre! C'est bien pis que de soutenir, dans un village auprès d'Utrecht, que les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius; car, en conscience, je ne crois pas qu'il y ait le moindre mal à penser que certains mots sont ou ne sont pas dans Jansénius; mais je crois que le petit-fils de Moïse était un vaurien, et qu'on dégénère souvent dans les grandes maisons.

¹ Voyez dans les *Juges* l'histoire de la femme à Michas (ch. xix).

XXVI. Des cinquante mille soixante-dix Juifs morts
de mort subite.

Vous ne ferez jamais accroire que le nombre cinquante mille soixante-dix ne fasse pas 50,070. Je sais bien que le docteur irlandais Kennicott, dans son pamphlet dédié en 1768 au révérend évêque d'Oxford, dit qu'il n'a jamais pu digérer l'histoire des hémorroïdes du peuple philistin et des cinq anus d'or; encore moins, dit-il, l'histoire de cinquante mille soixante-dix Bethsamites morts de mort subite pour avoir regardé l'arche. Il dit dans son pamphlet que « il avait autrefois, ainsi « que sa grandeur l'évêque d'Oxford, un furieux « penchant pour le texte hébreu, mais que sa « grandeur et lui en sont bien revenus. » Ce pamphlet irlandais est assez curieux. M. Kennicott se dit de l'académie des inscriptions de Paris, quoi-qu'il n'en soit pas: il propose une souscription d'environ six cent mille livres sterling, qu'il dit à moitié remplie, à Paris, chez Saillant; à Rome, chez Monaldini; à Venise, chez Pasquali; et à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey. Ainsi, messieurs, s'il vous plaît de lire cet ouvrage, et si vous demeurez en effet auprès d'Utrecht, adressez-vous à Marc-Michel, vous aurez parfait contentement. Vous verrez le système complet de M. Kennicott sur la manière dont les Philistins furent affligés,

*in secretiori parte natium*¹, dans la plus secrète partie des fesses. Vous y verrez pourquoi les fesses des Philistins furent punies plutôt qu'une autre partie de leur corps pour avoir pris l'arche, et par quelle raison cinquante mille soixante-dix Israélites moururent d'apoplexie, pour l'avoir regardée lorsque deux vaches vinrent la rendre de leur plein gré.

Vous avez sans doute étudié l'anatomie; vous jugerez de l'opinion de M. Kennicott sur l'art que les orfèvres philistins employèrent pour fabriquer des anneaux d'or qui ressemblaient parfaitement à la plus secrète partie des fesses. Cela sera presque aussi utile au genre humain que tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

XXVII. Si Israël fut tolérant.

Non, monsieur ou messieurs, mon ami n'a jamais prétendu que les Juifs aient été les plus tolérants, les plus humains de tous les hommes. Il a prétendu, il a prouvé que ce peuple fut tantôt indulgent et facile, tantôt barbare et impitoyable, qu'il a été très inconséquent comme l'ont été tant d'autres peuples. Vous ne niez pas que les Juifs n'aient été aussi loups, aussi panthères que nous l'avons été dans notre Saint-Barthélemi et dans

¹ Les Rois, liv. I, chap. v, v. 6. (L. D. B.)

les troubles du temps de Charles VI. Les frères juifs massacrèrent une fois de gaieté de cœur vingt-trois mille frères, et une autre fois vingt-quatre mille; et une autre fois, s'il m'en souvient, quatorze mille neuf cent cinquante dans la querelle d'Aaron avec Coré. Cela prouve assez que le peuple juif était prompt à la main. Vous m'accorderez aussi qu'il fut d'autres fois très accommodant sur le culte. Il fut tolérant quand on adora Kium et Remphan dans le désert pendant quarante années (malgré les affreux assassinats de tant de frères égorgés par d'autres frères). Il fut très tolérant quand le sage Salomon fut idolâtre. Israël fut très tolérant quand Jéroboam fit ériger deux veaux d'or pour l'emporter sur Aaron, qui n'en avait autrefois érigé qu'un. Jérémie, toujours inspiré de Dieu, ne fut-il pas le plus tolérant des hommes, quand il prêchait, au nom de Dieu, qu'il fallait reconnaître Nabuchodonosor pour bon serviteur de Dieu; quand il criait que Dieu avait donné tous les royaumes de la terre à son serviteur, à son oint, à son messie Nabuchodonosor, et qu'il se mettait un joug ou, si l'on veut, un bât sur le cou pour le prouver?

Ne soyez pas surpris de ces disparates, de ces contrariétés éternelles du pauvre peuple de Dieu; c'est l'histoire du genre humain. Les nations qui entouraient la petite horde juive s'appelaient

toutes *peuple de Dieu*. Leurs villes s'appelaient *villes de Dieu*, et sont encore nommées ainsi; leurs habitants étaient aussi inconstants, aussi superstitieux que les Juifs. *Tutto il mondo è fatto come la famiglia nostra*. Et vous-mêmes, messieurs, n'êtes-vous pas aussi inconstants que les anciens Israélites, quand dans une lettre vous faites des compliments à mon ami, et que dans une autre vous l'accablez d'injures et de calomnies? Moi qui vous parle, je suis aussi faible, aussi changeant que vous. Tantôt je prends sérieusement vos citations, vos raisonnements, votre malignité; tantôt j'en ris. Quel est le résultat de toute cette dispute? c'est que nous nous battons de la chape à l'évêque.

Encore un mot, mes chers Juifs, sur la tolérance. Quoique vous soyez très piqués contre le *Nouveau-Testament*, je vous conjure de lire la parabole de l'hérétique samaritain qui secourt et qui guérit le voyageur blessé, tandis que le prêtre et le lévite l'abandonnent. Remarquez que Jésus très tolérant prend l'exemple de la charité chez un incrédule; et celui de la cruauté chez deux docteurs.

XXVIII. Justes plaintes et bons conseils.

Je viens de vous dire, monsieur ou messieurs, que je ris quelquefois des calomnies atroces que

vous vous êtes permis de recueillir et de répéter contre mon ami; soyez persuadés que je n'en ris pas toujours. Vous lui imputez je ne sais quelles brochures intitulées : *Dictionnaire philosophique*, *Questions de Zapata*, *Dîner du comte de Boulainvilliers*¹, et vingt autres ouvrages un peu trop gais, à ce qu'on dit. Je suis très sûr et je vous atteste qu'ils ne sont point de lui; ce sont des plaisanteries faites autrefois par des jeunes gens. Il y a bien de la cruauté (je parle ici sérieusement) à vouloir charger un homme accablé de soins et d'années, un solitaire presque inconnu, un moribond, des facéties de quelques jeunes plaisants qui folâtraient il y a quarante ans. Vous prétendez le brouiller avec M. Pinto, pour lequel il est plein d'estime; vous espérez lui faire intenter un procès criminel par des fanatiques. Vous perdez votre peine: il sera mort avant qu'il soit ajourné; et s'il est en vie, il confondra les calomniateurs.

Il est vrai que vous paraissez avoir beau jeu dans la guerre offensive que vous faites; vous combattez avec des armes qu'on révère; vous prenez sur l'autel le couteau dont vous voulez frapper votre victime. Si vous demeurez dans un village auprès d'Utrecht, vous êtes victimes vous-

¹ Ces trois ouvrages sont de Voltaire, qui ne les désavouait que pour tâcher de se soustraire à la fureur de ses persécuteurs et des ennemis de la raison. (L. D. E.)

mêmes; et vous voulez devenir bourreaux! et de qui? d'un homme qui a toujours condamné vos persécuteurs.

Que nous importe au fond à vous et à moi, pauvres Gaulois que nous sommes, si on a écrit, je ne sais où et je ne sais quand, qu'un barbare, dans une guerre barbare entre des villages barbares, ait égorgé sa fille par pitié? Que nous fait la loi de ce parricide qui ordonnait que tout ce qui serait voué serait massacré sans rémission? De quoi nous embarrassons-nous si un homme^{***} prêcha tout nu autrefois, et si c'était un signe évident que le roi d'Assyrie emmènerait pendant trois ans les Égyptiens et les Éthiopiens captifs, tout nus, sans souliers, *montrait leurs fesses* pour l'ignominie de l'Égypte?

N'est-ce pas en vérité une étrange et triste occupation pour des habitants des côtes occidentales de l'Occident de s'acharner les uns contre les autres, pour décider comment s'y prit un voyant, un nabi, sur le bord de la rivière de Chobar^{***}, lorsqu'il coucha trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et qu'il mangea des excréments étendus sur son pain pendant tout ce temps-là? Faut-il injurier, calomnier, persécuter aujourd'hui son prochain pour savoir si un autre voyant^{****} donna autant d'argent à la prostituée

Jephthé. — ** Isaïe. — *** Ezéchiel. — **** Osée.

Gomer, fille d'Ébalaim, dont il eut trois enfants par l'ordre exprès du Seigneur son maître, qu'il en donna à l'autre prostituée adultère par le même ordre? S'égorgera-t-on pour prouver que cette adultère ayant eu quatre boisseaux d'orge et vingt-quatre francs du nabi, il n'en fallut pas davantage à la simple prostituée dont il eut trois enfants?

En bonne foi, messieurs, il y a dans cet ancien livre plus de cinq cents passages tout aussi difficiles à expliquer, et qu'on peut tâcher d'entendre, ou d'oublier, ou de respecter, sans outrager personne.

XXIX. De soixante et un mille ânes, et de trente-deux mille pucelles.

Malgré le dégoût mortel que me donne cette vaine dispute, vous me forcez de continuer à vous répondre, puisque vous continuez d'insulter et de persécuter mon ami. Vous lui reprochez d'avoir voulu inspirer la tolérance aux hommes dans son *Traité de la Tolérance*. Vous vous réjouissez de ce qu'un capitaine juif, dans le petit désert de Madian, ayant donné bataille aux Madianites, ait égorgé tous les hommes, et n'ait dans le butin conservé la vie qu'à trente-deux mille pucelles, à six cent soixante-quinze mille moutons, à

soixante-douze mille bœufs, et à soixante et un mille ânes. L'auteur de *la Tolérance* n'a parlé de cette étrange capture que pour examiner s'il faut croire les écrivains qui assurent que parmi les trente-deux milles filles conservées, il y en eut une par mille immolée au Seigneur, comme ces mots : *trente-deux vies furent la part du Seigneur*, semblent le démontrer.

Si vous lisiez, dans un auteur arabe ou tartare, *trente-deux vies furent le partage de ce vainqueur*, certainement vous n'entendriez pas autre chose, sinon ce vainqueur ôta la vie à trente-deux personnes. Ceux qui ont imaginé que les trente-deux filles madianites furent employées au service de l'arche ne songent pas que jamais fille ne servit au sanctuaire chez les Juifs; qu'ils n'eurent jamais de nonnes; que la virginité était chez eux en horreur. Il est donc infiniment probable, suivant le texte, que les trente-deux pucelles furent immolées; et c'est ce qui peut avoir fait dire au révérend père dom Calmet, dans son *Dictionnaire*¹, à l'article MADIANITES : « Cette guerre est terrible et bien cruelle; et si Dieu ne l'avait commandée, on ne pourrait qu'accuser Moïse d'injustice et de brigandage. »

¹ *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique, et littéral de la Bible*, dernière phrase de l'article MADIANITES.

A l'égard des soixante-douze mille bœufs et des soixante et un mille ânes, vous voulez rendre mon ami suspect d'irrévérence, parceque dans l'horrible désert sablonneux de Jareh et de l'Arnon, hérissé de rochers, on nourrissait six cent soixante-quinze mille brebis qui furent prises avec les bœufs, les ânes, et les filles; et là-dessus vous dites avoir lu qu'en Dorsetshire, dans un petit terrain marécageux, il y a quatre cent mille moutons. Tant pis pour le propriétaire, monsieur; j'en sais des nouvelles. Croyez-moi, les moutons meurent bien vite dans les marécages; j'y ai perdu les miens. Je ne vous conseille pas de mettre vos moutons dans un marais; faites-y des étangs, élevez-y des carpes.

Au reste, vous prenez trop de peine de chercher les limites d'un Madian vers le ruisseau de l'Arnon, et celles d'un autre Madian vers Ézion-gaber. L'un pouvait être très aisément une colonie de l'autre, comme on dit que notre Bretagne a été une colonie de la Grande-Bretagne. Mais; à propos de ces Madianites, dont l'horrible destruction vous plait si fort, et qui habitaient si loin d'Utrecht, deviez-vous outrager, dénoncer, calomnier votre compatriote, parcequ'il a recommandé l'humanité, la tolérance; parcequ'il l'a inspirée à des hommes puissants; parcequ'il a rendu service au genre humain? Il vous aurait rendu ser-

vice à vous-mêmes, si vous aviez été persécutés par les jésuites.

XXX. Des enfants à la broche.

Il n'est que trop vrai, monsieur ou messieurs, que presque tous les peuples ont tâté de la chair humaine; vous n'en mangez pas, vous n'êtes pas anthropophages, mais vous êtes des auteurs andropeetoï un peu ennemis des hommes, si j'ose le dire. Mon ami, qui a toujours été leur ami, ne pouvait croire autrefois à l'anthropophagie. Il a été détrompé. Messieurs Banks, Solander et Cook ont vu récemment des mangeurs d'hommes dans leurs voyages. J'ai fort connu autrefois M. Brébeuf, petit-neveu de l'ampoulé traducteur de l'ampoulé Lucain, et du révérend père Brébeuf, jésuite missionnaire en Canada : il m'a conté que son grand-oncle le jésuite ayant converti un petit Canadien fort joli, ses compatriotes, très piqués, rôtirent cet enfant, le mangèrent, et en présentaient une fesse au révérend père Brébeuf, qui, pour se tirer d'affaire, leur dit qu'il faisait maigre ce jour-là. Le révérend père Charlevoix, qui fut mon préfet, il y a soixante-quinze ans, au collège de Louis-le-Grand, et qui était un peu bavard, a conté cette aventure dans son *Histoire du Canada*.

Vous rapportez vous-mêmes que mon ami vit

à Fontainebleau, en 1725, une belle sauvage du Mississipi, qui avoua avoir diné quelquefois de chair humaine. Cela est vrai, et j'y étais, non pas au diner de la sauvage, mais à Fontainebleau.

Vous savez, messieurs, ce que Juvénal rapporte des Gaseons et des Basques, qui avaient eu une cuisine semblable. Jules César, le grand César, notre vainqueur et notre législateur, a daigné nous apprendre, dans son livre VII (*de Bello gallico*), que, lorsqu'il assiégeait Alexia¹ en Bourgogne, le marquis de Critognac, homme très éloquent, proposa aux assiégés de manger tous les petits enfants l'un après l'autre, selon l'usage. Je ne me fâche point quand on me dit que c'était la coutume de nos pères. Pourquoi, donc les Juifs se fâcheraient-ils quand on leur dit en conversation que leurs pères ont suivi quelquefois le conseil de ce M. de Critognac?

Voulez-vous que j'ajoute au témoignage de César celui d'un saint qui est d'un bien plus grand poids? c'est saint Jérôme². « J'ai vu, dit-il dans une de ses lettres, j'ai vu, étant jeune, dans la Gaule, des Écossais qui, pouvant se nourrir de porcs et d'autres bêtes, aimaient mieux couper

¹ Alexia Mandubiorum, aujourd'hui Alise-Sainte-Reine, département de la Côte-d'Or. (L. D. R.)

² Lettre contre Jovinien, liv. II, p. 53, édition de saint Jérôme, in-folio, à Francfort, chez Christ. Genskium, 1684.

« les fesses des jeunes garçons et les tétons des
 « jeunes filles. » Puis servez... » Cùm ipse adoles-
 « centulus in Galliâ viderim Scotos, gentem bri-
 « tannicam, humanis vesci carnibus: et cùm per
 « silvas porcorum greges et armentorum pecu-
 « dumque reperiant, pastorum nates et femina-
 « rum papillas solere abscindere, et has solas ci-
 « borum delicias arbitrari. »

Y a-t-il donc tant à s'émerveiller, monsieur ou
 messieurs, que les Juifs aient fait quelquefois la
 même chose que nous, et que tant d'autres na-
 tions qui nous valaient bien? Je suis persuadé
 que M. Pipto n'est point du tout humilié qu'une
 femme de Samarie ait fait autrefois avec sa com-
 mère la partie de manger leurs enfants l'un après
 l'autre. Cela fit un procès par devant le roi d'Israël.
 Où avez-vous pris que les deux femmes plaidèrent
 devant le roi de Syrie?

XXXI. Menace de manger ses enfants.

Vous raisonnez, je crois, un peu légèrement,
 quand vous dites que la menace faite par Moïse
 aux Juifs qui mangeraient leurs enfants n'est pas
 une preuve que cela arrivait, et qu'on ne pouvait
 les menacer que d'une chose qu'ils détestaient.
 Dites-moi, je vous prie, de ce que César menaçait
 nos pères, les magistrats de la ville de Vannes, de
 les faire pendre, en concluriez-vous qu'ils ne

furent pas pendus, sous prétexte qu'ils n'aimaient pas à l'être? On ne vous a point dit que les mères juives mangeassent souvent leurs enfants de gaité de cœur; on vous a dit qu'elles en ont mangé quelquefois: la chose est avérée. Pourquoi vous et moi nous mangeons-nous le blanc des yeux pour des aventures si antiques?

XXXII. Manger à table la chair des officiers, et boire le sang des princes.

Il est dit dans l'*Analyse de la religion juive et chrétienne*, attribuée à Saint-Èvremond¹, que la promesse faite dans Ézéchiël d'avalier la chair des vaillants, de boire le sang des princes, de manger le cheval et le cavalier à table, regarde évidemment les Juifs, et que les promesses précédentes sont pour les corbeaux. M. Fréret est de cette opinion; mais qu'importe? Je vous cite ici Saint-Èvremond, parcequ'on mettait sous son nom mille ouvrages auxquels il n'avait pas la moindre part. Vous en uscz ainsi avec mon ami. Laissons là tous ces vilains repas, et vivons ensemble paisiblement. Que je voudrais avoir l'honneur de vous donner à dîner dans ma chaumière avec des philosophes tolérants qui daignent y venir quelquefois! nous ne mangerions ni le cheval ni le ca-

¹ Cet ouvrage, qui fut publié sous plusieurs titres différents, est de La Serre. (L. D. B.)

valier; nous parlerions des sottises anciennes et modernes. Vous nous instruiriez; vous trouveriez en nous des cœurs ouverts, et des esprits dignes peut-être de vous entendre.

XXXIII. Tout ce qui sera voué ne sera point racheté, mais mourra de mort.

Vous accusez mon ami d'avoir dit que les sacrifices de sang humain sont établis dans la loi de cet *exécrable et détestable* peuple. Je ne me souviens point d'avoir lu ces belles épithètes ainsi accolées. Je crois pouvoir assurer que c'est une calomnie, non pas exécrable et détestable, mais une pure calomnie, d'autant plus que vous ne citez ni la page ni le livre. Mais il n'est pas question ici de savoir si un écrivain a injurié et calomnié un autre écrivain à lui inconnu, l'an 1771, dans un ouvrage imprimé en 1776. Il s'agit d'entendre le chapitre XXVII du *Lévitique*; qui dit : « Ce qui sera » voué au Seigneur ne sera point racheté, mais » mourra de mort. » Ce texte est assez clair, ce me semble; il n'y a pas à disputer. Et quand vous dites que ces sacrifices sont défendus ailleurs, que prouvez-vous par ce singulier raisonnement? Vous prouvez que vous avez trouvé des contradictions: c'est à vous à vous sauver de ce piège que vous vous êtes tendu. Jeme retire de peur d'y tomber.

XXXIV. Jephthé.

Vous n'osez dire nettement que, selon le texte, Jephthé n'égorgea point sa fille. La chose est constante, trop avérée par les plus grands hommes de l'Eglise. Vous dites que peut-être cela s'expliquait d'une autre façon ; que Jephthé pourrait avoir mis sa fille en couvent ; que Louis Cappel et dom Martin ont saisi cet échappatoire. Je ne me soucie ni de Martin ni de Cappel ; je m'en tiens au texte, en qui je crois plus qu'en eux. *Jephthé lui fit comme il avait voué.* Et qu'avait-il voué ? la mort.

XXXV. Le roi Agag coupé en morceaux.

Il y avait donc chez les Juifs des sacrifices de sang humain ; et celui-là est bien constaté. Vous voulez donner un autre nom à la mort du roi Agag. A la bonne heure ; nommez, si vous voulez, cette aventure une violation exécrable du droit des gens, une action horrible, une action abominable. Elle est rapportée par l'historien des rois juifs, qui doit faire mention des crimes comme des bonnes actions. Mais remarquez bien, en passant, qu'il y a une très grande différence entre un livre qui contient la loi, et une simple histoire. On ne fut pas obligé chez les Juifs de croire les chroniques comme on fut obligé de croire le *Décatalogue*. C'est là que se sont fourvoyés tant de braves commen-

tateurs; ils n'ont pas distingué Dieu qui parle, et l'homme qui raconte.

Quoi qu'il en soit, j'avoue que je ne puis m'empêcher de voir un vrai sacrifice dans la mort de ce bon roi Agag. Je dis d'abord qu'il était bon, car il était gras comme un ortolan : et les médecins remarquent que les gens qui ont beaucoup d'embonpoint ont toujours l'humeur douce. Ensuite je dis qu'il fut sacrifié, car d'abord il fut dévoué au Seigneur : or nous avons vu que « ce qui a été dévoué ne peut être racheté; il faut qu'il meure. » Je vois là une victime et un prêtre. Je vois Samuel qui se met en prière avec Saul, qui fait amener entre eux deux le roi captif, et qui le coupe en morceaux de ses propres mains. Si ce n'est pas là un sacrifice, il n'y en a jamais eu. Oui, monsieur, de ses propres mains : *in frustra concidit eum*¹. Le zèle lui mit l'épée à la main, dit le savant dom Calmet : il pouvait ajouter que le zèle donne des forces surnaturelles ; car Samuel avait près de cent ans, et à cet âge on n'est guère capable de mettre un roi en haehis. Il faut un furieux couperet de cuisine et un furieux bras. Je ne vous parle pas de l'insolence d'un aumônier de quartier, qui coupe en morceaux un roi prisonnier que son maître a mis à rançon et qui allait payer cette rançon à

¹ Les Rois, liv. 1, chap. xv, v 33. (L. D. B.)

ce maître. On a déjà dit que si un chapelain de Charles-Quint en avait fait autant à François I^{er}, la chose eût paru rare.

Vous avez la cruauté, monsieur ou messieurs, de calomnier ce pauvre roi Agag pour justifier le cuisinier Samuel. Vous assurez que c'était un tyran sanguinaire parceque Samuel lui dit, en le coupant par morceaux : Comme ton épée a ravi des enfans à des mères, ainsi ta mère restera sans enfans. Hélas ! monsieur, n'est-ce pas ce que tant de héros de l'*Iliade* disent aux héros qu'ils tuent dans les combats ? Le pieux Hector avait fait pleurer des mères grecques ; Achille fit pleurer la mère d'Hector, lequel n'était point un tyran sanguinaire. Cessez de remuer la cendre du bon roi Agag, et de flétrir sa mémoire. C'est bien assez qu'il ait été haché menu par Samuel, fils d'Elcana.

XXXVI. Des prophètes.

Passons à une autre question. C'est une chose respectable sans doute que le don de prophétie ; ce n'est pas assez d'exalter son ame, il faut une grace particulière. Je ne sais pas si mon ami a dit que connaître l'avenir, c'est connaître ce qui n'est pas : mais s'il l'a dit, il a dit vrai. Vous répondez qu'on connaît le passé, et que cependant le passé n'est pas. Voilà un plaisant sophisme. Un homme aussi sérieux que vous l'êtes peut-il se jouer ainsi

des mots ? Faut-il qu'on vous dise que le passé est dans la bouche de ceux qui ont vu, dans les livres de ceux qui ont écrit ? encore n'y est-il guère. Mais où est l'avenir ? où le voit-on ? Mon ami a toujours révérendé les prophètes, non pas tous ; peut-être a-t-il eu quelque scrupule sur la vision qu'eut le prophète Michée, quand Dieu, au milieu de tous ses anges, demanda qui d'eux voulait tromper Ahab en son nom, et le faire aller à Ramoth en Galaad, et que le prophète Sédékia donna un grand soufflet au prophète Michée, en lui disant : Devine comment l'esprit a passé de ma main sur ta joue. D'ailleurs, mon ami croyait fermement aux prophéties, mais peu à Sédékia.

Monsieur ou messieurs, vous écrivez sous le nom de six Juifs, et vous leur faites citer saint Paul à propos des prophètes ! Cela n'est pas adroit.

XXXVII. Des sorciers et des possédés.

Vos Juifs ont eu des magiciens, des possédés, des exorcistes. Et quel peuple n'en a pas eu ? Lisez l'*Ane d'or* d'Apulée. Vous voulez faire accroire que mon ami s'est contredit quand il a prouvé que les Juifs furent long-temps sans connaître les anges et les diables ; et qu'ayant été faits ensuite esclaves, ils connurent les anges et les diables de leurs maîtres. Ils furent même bientôt endiablés, possédés, ensorcelés. Or, quand on a des ensor-

celés chez soi, il faut bien qu'on les désensorcelle. Les Français mes voisins ont un joli opéra comique appelé *les Ensorcelés*; il est, je crois, de M. Sedaine* : Jeannot et Jeannette y sont possédés du diable; et à la fin ils sont exorcisés, comme de raison, et heureusement guéris. Les Juifs ayant donc fait connaissance avec les diables, eurent le secret de les chasser. Ils firent des livres de Salomon, comme je vous l'ai dit; ils mirent de la racine barath ou barad dans le nez des possédés, comme je vous l'ai dit encore. Permettez-moi d'ajouter qu'il faut avoir le diable au corps pour trouver de la contradiction dans les laborieuses recherches de mon ami.

Et vous, mes amis les Juifs, relisez votre historien Josèphe, au livre VII, chapitre XXIII, *De la guerre contre les Romains* : « Au nord de la vallée
« de Machron, au champ nommé *Barath*, se
« trouve une plante du même nom qui ressemble
« à une flamme. Elle jette le soir des rayons brillants, et se retire quand on veut la prendre. On
« ne peut l'arrêter qu'avec de l'urine de femme,
« ou avec ses mal-semaines. Qui la touche meurt
« sur-le-champ, à moins qu'il n'ait dans sa main
« une racine de la même plante. A cette racine on

* *Les Ensorcelés*, ou *Jeannot et Jeannette*, parodie des *Surprises de l'amour* (par Marivaux), n'est pas de Sedaine, mais de Favart, Guérin, et Harny.

« attache un chien, qui, en voulant se débarrasser, arrache la plante et meurt aussitôt. Après cela, on peut manier le barath sans péril. C'est avec cette plante qu'on chasse les démons infailliblement. »

Cette recette était si commune du temps de la personne infiniment respectable dont il faut bien que je vous parle malgré vous, que cette personne convient elle-même de l'efficacité du barath, et j'avoue que vous avez le pouvoir de chasser les diables.

Vous devez savoir qu'il y avait beaucoup de maladies diaboliques qu'on appelait *sacrées* chez presque toutes les nations, et que l'on croyait guérir avec des exorcismes; telles étaient l'épilepsie, la catalepsie, les écrouelles. L'impuissance, qu'on appelait la *maladie des Scythes*, était surtout causée par des esprits malins qu'on exorcisait; c'est ce qu'on voit dans Pétrone, dans Apulée. Et il faut vous dire, mes chers Juifs, que tous ces faux exorcismes ont enfin cédé à la puissance des nôtres, qui sont les seuls véritables. Je suis fâché de vous dire des choses si dures, mais c'est vous qui m'y forcez.

XXXVIII. Des serpents enchantés.

Vous parlez d'enchanter les serpents. Vraiment, monsieur, rien n'est plus commun. Mon intime

ami rapporte lui-même le certificat d'un fameux chirurgien d'un village assez voisin de son château. Voici ce certificat : « Je certifie que j'ai tué
« en diverses fois plusieurs serpents, en mouillant
« un peu avec ma salive un bâton ou une pierre,
« en donnant un petit coup sur le milieu du corps
« du serpent. 19 janvier 1772. »

FIGUIER, chirurgien.

Il faut croire que ce chirurgien enchante les serpents avec sa salive. C'était l'opinion des anciens physiciens. Lucrèce dit dans son quatrième Livre :

« Est utique ut serpens hominis contacta salivâ,

« Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa. »

iv, 641.

Crachez sur un serpent, sa force l'abandonne,

Il se mange lui-même, il se dévore, il meurt.

Des incrédules soupçonneront que mon chirurgien donnait à ses serpents de grands coups de pierre ou de bâton, qui avaient plus de part à la mort du reptile que le crachât de l'homme. Mais enfin, Virgile, qui passe encore à Naples pour un grand sorcier, dit en termes exprès :

« Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis. »

Ecl. viii, v. 71.

Ce qui a été ainsi rendu en françois ou en français par M. Perrin :

Chantez dans votre pré, les serpents crèveront.

Vous êtes persuadé que les sauvages d'Amérique charment les serpents. Je le crois bien, monsieur; les Juifs les charmaient aussi. Vous trouverez dans le psaume LVII le serpent, l'aspic sourd qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jérémie, dans son chapitre VIII, menace les Juifs de leur envoyer des serpents dangereux contre lesquels les enchante-ments ne pourront rien. L'*Ecclésiaste*, l'*Ecclésiastique*, rendent gloire à la puissance des sages qui charment des serpents; je me joins à eux. J'ai dit à des gens : Je n'aspire pas jusqu'à vous charmer; mais je voudrais vous apaiser.

XXXIX. D'Édith, femme de Loth.

Vous parlez de la femme de Loth transmuée en statue de sel; et je ne sais si c'est pour vous en moquer ou pour la plaindre. Oh! que j'aime bien mieux Virgile quand il raconte le malheur d'Eurydice :

- Illa : Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu!
- Quis tantus furor! En iterum credula retrò
- Fata vocant, conditque natantia lumina somnus;
- Jamque vale. Feror ingenti circumdata nocte,
- Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas¹.

Georg., IV, 494.

¹ Delille a traduit ainsi ces beaux vers :

Eurydice s'écrie : O destin rigoureux!
Hélas! quel dieu cruel nous a perdus tous deux!

Pouvez-vous affaiblir les miracles terribles opérés sur cette femme infortunée, sur tous ses compatriotes jeunes et vieux, enivrés de la fureur de violer deux anges, et quels anges ! En nous racontant froidement, d'après je ne sais quel Heidegger, que des paysans furent changés en statues, eux et leurs vaches, vous ne dites pas en quel pays ? J'avoue que le malheur d'Édith, femme de Loth, excite ma compassion ; mais en vérité, monsieur, vous me faites compassion aussi. Vous ne croyez pas à saint Irénée, qui prétend que la femme à Loth a conservé ses ordinaires, ses menstrues dans son sel ! vous contredites un saint ! Il est clair pourtant que les menstrues dont on a tant parlé ne sont pas plus prodigieuses que la métamorphose en statue. Je vous prie de vous souvenir que mon ami vous a toujours regardés comme un peuple à prodiges, et qu'un miracle ne coûte pas plus qu'un autre au Maître de la nature.

Quelle fureur ! voilà qu'ao ténébreux abîme
Le barbare destiu rappelle sa victime.
Adieu ! déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mou cher Orphée. Eurydice expirante
En vain te cherche ecor de sa main défaillante.
L'horrible Mort, jetaot son voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas ! et loin de toi.

(L. D. R.)

XL. De Nabuchodonosor.

Vous soutenez que Nabuchodonosor ne fut pas métamorphosé en bœuf, mais en aigle. Cependant il est dit dans Daniel : *Il broula l'herbe en bœuf*¹. J'avoue que Daniel dit aussi que ses cheveux ressemblent à des plumes d'aigle; encore le mot de *plume* n'est pas dans le texte. Hé bien, monsieur, faut-il se fâcher pour cela? Concilions-nous; disons qu'il fut changé en aigle-bœuf. C'est un animal aussi rare que le dragon de l'empereur de la Chine, et que l'aigle à deux têtes. Je ne prends la liberté de railler qu'avec vous, qui raillez continuellement avec mon ami. Je révere le texte sur lequel vous et moi pourrions nous tromper; et ce n'est certainement pas avec le texte que nous oserions badiner.

XLI. Des pygmées et des géants.

Disons un petit mot des pygmées et des géants. Quant aux races des géants, vous ne prouvez leur existence constatée dans l'Écriture que par les Patagons; et vous niez celle des pygmées, quoiqu'elle soit énoncée dans Ézéchiel. Cependant vous avouez sans difficulté que les anciens pygmées qui combattirent contre les grues avaient un pied et demi de roi de hauteur. Et vous ne voulez pas que

¹ *Fenum ut bœs comedit.* DANIEL, chap. iv, v. 30. (L. D. B.)

les gamadins, les pygmées d'Ezéchiél, qui ont combattu à Tyr, comme tout le monde le sait, fussent de la même taille ! N'est-ce pas avoir deux poids et deux mesures ? Il y a des gens qui prétendent que lorsqu'on dispute sur un peuple d'un pied et demi de haut, on pourrait bien avoir un pied de nez.

XLII. Des types et des paraboles.

Vous répétez ce que mon ami a dit cent fois, que les anciens s'expliquaient, non seulement en paraboles¹, mais aussi en actions, en types figuratifs; vous répétez précisément les exemples qu'il en rapporte; les pavots dont Tarquin abattit la tête, pour signifier qu'il fallait détruire les grands seigneurs gabiens; le présent de cinq flèches, d'une souris, d'un moineau et d'une grenouille, fait par un roi de Scythie au premier des Darius, pour l'avertir de craindre les flèches des Scythes, et de s'enfuir comme une souris ou un moineau au plus vite; et les chaînes dont le prophète Jérémie se lie, pour engager les Israélites à se laisser lier par Nabuchodonosor; la prostituée à laquelle le prophète Osée fait trois enfants, et la femme adultère à laquelle il en fait d'autres, pour reprocher aux Israélites qu'ils ont forniqué avec

¹ Voyez le chapitre XLII de la *Philosophie de l'histoire*, si vous voulez.

les nations; Ézéchiel, couché trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et mangeant son pain couvert d'excréments, exprès pour avertir ses compatriotes qu'ils mangeront leur pain souillé parmi les nations, etc.

Il y a chez tous les peuples mille exemples de ces emblèmes, de ces figures, de ces allégories, de ce langage typique'. Il ne faut pas l'outrer; Cicéron nous en avertit : *Verecunda debet esse translatio*.

Mon ami a remarqué que des moines languedociens avaient écrit sous le portrait du pape Innocent III, qui avait maudit les sujets du comte de Toulouse : *Tu es innocent de la malédiction*.

Il observe aussi qu'on trouva les minimus prédits dans la Genèse : *Frater noster minimus*, notre frère le minime.

De grands hommes même ont abusé quelquefois de ce langage tropologique-mystique-typique. Saint Augustin, dans son sermon 41, s'exprime ainsi : « Le nombre dix signifie justice et béatitude résultante de la créature qui est sept, avec la » Trinité qui fait trois : c'est pourquoi les com-

Vous êtes de bien mauvaise humeur, messieurs, et votre indigner est bien mal appliqué. Lisez seulement le Commentaire de Calmet, vous verrez que tout cela fut fait réellement; que c'était à-la-fois un fait et un type, et qu'il fallait bien que le pain d'Ézéchiel fût souillé pour avoir la figure d'un pain souillé. C'est à moi de dire indigner.

« mandements de Dieu sont dix ¹. Le nombre onze
« est le péché, parcequ'il transgresse dix. Le
« nombre soixante-dix est le produit du péché qui
« multiplie dix par sept; car le nombre sept est le
« symbole de la créature. »

C'est ainsi que saint Augustin, daignant employer ces idées pythagoriciennes pour combattre les Gentils avec leurs propres armes, dit, dans son sermon 53, « que les trois dimensions de la
« matière sont la largeur, qui est la dilatation du
« cœur; la longueur, qui est la persévérance; et
« la hauteur, qui est l'espoir de la félicité. »

Mon ami observe encore (observez bien ceci vous-mêmes, monsieur ou messieurs) que ce mauvais goût auquel saint Augustin s'abandonna quelquefois ne déroba rien à son éloquence, à son jugement solide, et sur-tout à sa piété. Oui, mes chers Juifs, tout a été type, emblème, figure, prédiction dans vos aventures; vous êtes types vous-mêmes. Vous êtes nos précurseurs; mais le serviteur qui porte le flambeau, et qui marche devant son maître, ne doit pas se croire supérieur à lui.

¹ Dans le *Shasta*, ancien ouvrage des anciens brachmanes, qui, selon MM. Holwell et Dow, fut écrit il y a près de cinquante siècles, ce sont les péchés mortels, qui sont au nombre de dix, et la vertu est peinte avec dix bras pour les combattre. C'est cette image de la vertu que les missionnaires ont prise pour l'image du diable.

XLIII. Des gens qui vont tout nus.

Vous revenez encore à nous dire qu'un voyant*, un nabi très recommandable, ne prêcha point tout nu, mais qu'il était en veste. Et je reviens à vous dire qu'il prêcha tout nu, que c'était un prodige, un type. « Comme mon serviteur a marché « tout nu et sans souliers, pour un type et un « prodige sur l'Égypte et sur l'Éthiopie, ainsi le « roi des Assyriens emmènera captifs d'Égypte et « d'Éthiopie jeunes et vicieux, nus, déchaux, fesses « découvertes. » En effet, si le voyant avait marché et prêché en veste, où aurait été le prodige extraordinaire, le type ?

Vous ajoutez que l'Anglais Tindal a prétendu que David avait dansé tout nu devant l'arche. Je n'ai point lu *Tindal* : je le condamne s'il l'a dit, car David, en dansant, portait un éphod de lin, une espèce de camisole de lingé : il est vrai qu'il n'avait point de culottes, les Juifs n'en portaient point. Il est vrai aussi que Michol, sa femme, lui reprocha d'avoir, en dansant, « montré tout ce « qu'il portait aux servantes, en se mettant tout « nu comme un bouffon, et que David lui répon- « dit : Oui, je danserai, et j'en serai plus glorieux « devant les servantes. » (II, *Rois*, chap. vi.) Cela peut faire croire qu'il relevait trop haut sa tunique

* Isaïe.

en dansant , mais non pas qu'il s'était mis absolument nu. C'est sur quoi , monsieur , je vous demande la permission de répéter ce que j'ai dit souvent d'après mon ami , car vous savez que j'aime à me répéter : faut-il se harpailler , se quereller , s'injurier , se poursuivre , pour décider si un certain homme avait des culottes il y a deux mille huit cent vingt-cinq années , selon Denys-le-petit ?

XLIV. D'une femme de fornication.

Voulez-vous encore disputer sur la prostituée que le Seigneur ordonna au prophète Osée de prendre ? « Prenez une femme de fornication , et « faites des enfants de fornication , etc. » Je vous avoue que je suis las de cette querelle , et qu'Osée forniquera sans que je m'en mêle. Oui , monsieur , qu'Osée disetant qu'il voudra que « Ephraïm « est un âne , et qu'il a fait des présents à ses « amants » : *Onager solitarius sibi : Ephraïm munera dederunt amatoribus* * ; que le commentaire de Calmet cite Pline , selon lequel certains ânes commandent despotiquement à des troupeaux d'ânesses , et coupent les testicules à leurs ânonns , en vérité cela ne doit pas troubler la paix des honnêtes gens.

* Osée , chap. viii , v. 9.

XLV. D'Ézéchiel encore.

Vous insistez toujours sur Ézéchiel ; vous supposez qu'il ne dort sur le côté gauche trois cent quatre-vingt-dix jours qu'en songe, qu'il ne se fit lier qu'en songe, qu'il ne mangea pendant plus d'un an son pain couvert d'excréments qu'en songe. Relisez donc le savant Calmet, à qui vous vous en rapportez si souvent. Il est du sentiment de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de Théodoret, et de tous ceux qui expliquent la chose au pied de la lettre. Si tout cela, dit-il, ne s'était fait qu'en vision, en songe, comment ce prophète aurait-il exécuté les ordres de Dieu ? Il dit qu'il est très possible qu'un homme demeure enchaîné et couché sur le côté trois cent quatre-vingt-dix jours, et il cite l'exemple d'un fou qui demeura lié et couché sur le même côté pendant quinze ans. (*Ézéchiel, Comment.*, page 33, édition de Paris.)

XLVI. Des prophètes encore.

Messieurs les Juifs, je crois, comme mon ami, à toutes les prophéties, et je vous déclare que mon ami et moi nous y trouvons à chaque page le messie que vous n'y trouvez jamais. Et vous, M. Guenée, si vous êtes chrétien, je vous déclare que vous ne parviendrez pas à nous faire condamner comme errant dans la foi. Nous sommes

soumis à toutes les décisions de l'Église, et nous supposons que vous l'êtes aussi. Mais vous manquez de charité.

Par ma foi, je crois que vous vous êtes trompé en tout. Par ma charité, je vous pardonne les accusations dont vous chargez mon ami, pourvu qu'elles n'aient point d'effet. Par mon espérance, je me flatte que vous viendrez à résipiscence.

XLVII. Accusation légère.

Vous accusez mon ami d'avoir dit que le commun des Juifs apprit à lire et à écrire dans Babylone, et d'avoir dit ensuite que ce fut dans Alexandrie.

Si dans quelqu'un de ses ouvrages, que je ne connais pas, quelque copiste ou quelque typographe a sauté une ligne, et a mal placé le mot d'*Alexandrie*, il y a une malignité puérile à charger l'auteur d'une telle faute d'impression; et c'est ce qui arrive trop souvent. Si cette erreur ne se trouve pas chez mon ami, il y a une malignité d'homme fait à l'en accuser, et une grande perte de temps à fatiguer le public de ces misères. Une de nos grandes sottises à nous autres barbouilleurs de papier, c'est de croire que le public prend le même intérêt que nous aux inutilités qui nous occupent.

XLVIII. De l'ame, et de quelques autres choses.

° Je vais entrer autant que je le puis dans la grande question qui intéresse tous les hommes , et qui a partagé tous les philosophes depuis environ trois mille ans. Il s'agit de savoir si nous avons une ame , ce que c'est que cette âme ; si elle existe avant nous de toute éternité dans le sein de l'Être des êtres ; si elle existe éternellement après nous ; si c'est par sa propre nature ou par une volonté particulière de son Créateur ; si elle est une substance ou une faculté ; s'il y a des différences spécifiques entre les ames , ou si elles se ressemblent toutes ; si elles tiennent une place dans l'espace ; si elles arrivent chez nous pourvues de pensées , ou si elles ne pensent qu'à mesure , etc.

Mon ami et moi nous commençons par attester le Dieu vivant , car ce grand objet est digne d'une telle attestation ; nous le prenons , dis-je , à témoin que nous croyons ce que nous enseigne notre religion chrétienne. Nous vous le disons à vous , soit que vous soyez juifs pharisiens , ou juifs saducéens , juifs allemands , ou juifs portugais ; à vous , M. Guinée , leur secrétaire chrétien par hasard , soit que vous soyez thomiste , ou janséniste , ou moliniste , ou frère morave servant Dieu auprès d'Utrecht. Si vous me demandez ce que

c'est précisément qu'une ame, nous vous répondons ce que mon ami a dit tant de fois, nous n'en savons rien.

Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

Quatrième Discours en vers sur l'homme.

Mon ami a su par cœur tout ce que dit saint Thomas d'Aquin dans sa *Sommè*. Cet ange de l'école distingue l'ame en trois parties, d'après les péripatéticiens : l'ame sensitive, l'ame des sens, *Psyché* (ψυχή), dont Eros, fils d'Aphrodite, fut amoureux chez les Grecs ; l'ame végétative, *pneuma* (πνεύμα), souffle qui donne le mouvement à la machine ; l'ame intelligente, *noûs* (νοῦς), entendement ; et chacune de ces parties est encore divisée en trois autres. Ainsi, péripatétiquement parlant, cela composerait neuf ames à bien compter.

Long-temps avant lui, saint Irénée, dans son livre V, chap. vii, dit « que l'ame n'est incorporée que par comparaison avec le corps mortel, « et qu'elle conserve la figure de l'homme, après « la mort, afin qu'on la reconnaisse. »

Tertullien dit dans son discours de *Animâ*, chapitre vii : « La corporalité de l'âme éclate dans « l'Évangile ; car, si l'ame n'avait pas un corps, « l'ame n'aurait pas l'image du corps. »

Tatien, dans son discours contre les Grecs, dit : « L'ame de l'homme est composée de plusieurs parties. »

Saint Hilaire dit dans son commentaire sur saint Matthieu : « Il n'est rien de créé qui ne soit corporel, ni dans le ciel ni sur la terre, ni parmi les visibles, ni parmi les invisibles : tout est formé d'éléments; et les ames, soit qu'elles habitent dans un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle. »

Saint Ambroise, dans son discours sur Abraham, dit : « Nous ne connaissons rien d'immatériel, excepté la vénérable Trinité. »

Mon ami avoue que ces saints étaient tombés dans une erreur alors universelle. Ils étaient hommes, dit-il, mais ils ne se trompèrent pas sur l'immortalité de l'ame, parcequ'elle est évidemment annoncée dans les *Évangiles*.

Comment expliquerons-nous saint Augustin, qui, dans le livre VIII de la *Cité de Dieu*, s'exprime ainsi : « Que ceux-là se taisent qui n'ont pas osé à la vérité dire que Dieu est un corps, mais qui ont cru que nos ames étaient de même nature que lui? Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame, qu'il n'est pas permis d'attribuer à la nature de Dieu. »

Mon ami a soutenu, d'après tous les véritables savants, que l'auteur du *Pentateuque* n'a jamais

parlé expressément ni de l'immortalité de l'ame, ni des récompenses, ni des peines après la mort. Rien n'est plus vrai, rien n'est plus démontré. Tout était temporel, comme le dit si énergiquement le grand Arnauld : « C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui est des plus communes, et qui est attestée par tous les Pères, que les promesses de l'*Ancien-Testament* n'étaient que temporelles et terrestres, et que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels, etc. » (*Apologie de Port-Royal.*) Et c'est en quoi sur-tout, messieurs les Juifs, notre religion l'emporte sur la vôtre autant que la lumière l'emporte sur les ténèbres. Dès que notre législateur a paru, l'immortalité de l'ame a été constatée, soit qu'on crût l'ame corporelle, soit qu'on la crût d'une autre nature.

Il est certain que les Persans, les Chaldéens, les Babyloniens, les Syriens, les Crétois, les Égyptiens, et sur-tout les Grecs, admirent avant Homère la permanence des ames, et que le *Pentateuque* n'annonce ce dogme en aucun endroit.

Vous vous épuisez en déclamations; vous faites de vains efforts pour tâcher de vous persuader que le mot hébraïque *sheol*, qui signifie la fosse, le souterrain, pouvait aussi à toute force signifier l'*hadès des Grecs*, l'*amentès des Égyptiens*. Ah, messieurs! d'aussi grandes, d'aussi terribles

vérités, ne sont pas faites pour être devinées à l'aide de quelques subtilités, de quelques explications forcées : elles doivent être plus claires que le jour, *lucē clariores*.

Certainement ce n'est pas dans l'Écriture-Sainte que vous trouverez votre prétendue division du monde en trois parties ; les cieux qui étaient la demeure du Très-Haut, la surface de la terre, et le creux de la terre qui était l'enfer : encore oubliez-vous l'Océan, qui est plus étendu que l'hémisphère habitable. Pouvez-vous, messieurs, avancer de pareilles chimères rabbiniques, et combattre dans mon ami des vérités si reconnues !

Quoi ! vous voulez prouver que les anciens Juifs admettaient un enfer et un royaume des cieux : et votre preuve est que dans l'*Exode* Dieu apparaît à Moïse dans un buisson ardent ! Juifs, et secrétaires juifs, souvenez-vous à jamais de saint Jérôme ; il vous dit dans sa lettre : « L'Évangile « me promet la possession du royaume des cieux, « dont il n'est pas fait la moindre mention dans « vos écritures. »

Tournez-vous de tous les sens, messieurs les Juifs, vous ne trouverez chez vous aucune notion claire ni de l'enfer, ni de l'immortalité de l'âme. Il n'y a que deux passages en faveur de la permanence de l'âme ; c'est dans le second livre des *Macchabées*. Mais, de grace, songez que vos

héros Machabées ne vinrent que plusieurs siècles après votre loi, et que l'histoire des *Machabées*, écrite en grec pour les Hébreux, ne parut que long-temps après ces héros. Souvenez-vous des fortes objections renouvelées si souvent contre la véracité de ce livre. Vous savez qu'on a détruit l'authenticité des deux derniers dans notre Église, et que les deux premiers sont déclarés apocryphes dans les autres communions.

Sans entrer dans ce détail, messieurs, il nous suffit que ce soit à l'Évangile que nous devons la connaissance de l'immortalité de notre ame, et des peines et des récompenses après la mort. Ces dogmes, à la vérité, étaient reçus alors des autres nations; mais ils ne sont démontrés que par notre Sauveur.

Vous tirez en faveur de l'ame immortelle une induction aussi ingénieuse que plausible de ces paroles si connues : *Il fit l'homme à son image* *. Car, dites-vous, ce n'est pas le corps qui ressemble à Dieu; c'est l'intelligence. Nous croyons cette vérité; mais elle n'est pas exprimée dans le texte. Si l'auteur de la *Genèse* avait daigné tirer la même conséquence, il est clair qu'il aurait constaté irrévocablement ce grand dogme; et c'est précisément parcequ'il ne l'a pas fait, messieurs, que

* Et creavit Deus hominem ad imaginem suam; ad imaginem Dei creavit illum. GENÈSE, chap. 1, v. 27. (L. D. B.)

nous sommes en droit de dire qu'il laissa le temps à cette grande vérité d'être annoncée par un plus grand maître que lui.

Toute l'antiquité, excepté les brachmanes et les Chinois, croyait que le corps de l'homme était fait à l'image de la Divinité :

« *Fixit in effigiem moderantum cuncta deorum.* »

OVID., *Métam.*, t. 83.

Ou plutôt l'antiquité fesait les dieux à l'image de l'homme. Vous trouverez cette erreur bien exprimée dans des vers de Xénophane le Colophonien, cités par saint Clément d'Alexandrie, le plus savant des Pères grecs. En voici le sens dans de mauvaises rimes que je vous prie de me pardonner.

On ne pense qu'à soi, l'amour-propre est sans bornes :

Dieu même à leur image est fait par les humains.

Si les bœufs avaient eu des mains,

Ils le peindraient avec des cornes.

C'est cette faiblesse de rapporter tout à nous-mêmes qui fit croire à tant de peuples que Dieu avait une femme et des enfants. On le peint souvent comme un géant énorme. Orphée lui-même, dont les véritables fragments ne se trouvent que chez Clément d'Alexandrie, parle ainsi de Dieu :

Sur un grand trône d'or il siège en souverain

Au haut de la voûte étoilée ;

Sous ses pieds la terre est foulée;
Il tient l'Océan dans sa main.

Ces imaginations si boursoufflées et si chétives n'ont été que trop imitées par d'autres nations. On a toujours voulu figurer aux yeux l'Être invisible, éternel, incompréhensible, et ses ministres célestes, qui se dérobent comme lui à notre vue. C'est ainsi que les Juifs eurent deux chérubins dans le sanctuaire de leur temple, et leur donnèrent des têtes monstrueuses d'hommes et de veaux, avec des ailes aux épaules et à la ceinture. C'est ainsi que nous autres qui avons moins d'imagination, nous nous contentons de peindre Dieu avec une longue barbe.

Il est vrai que les vers de l'ancien Orphée, cités par mon ami dans la *Philosophie de l'histoire*, au chapitre de *Cérès Éleusine*, sont bien plus simples et plus sublimes. Je vous le répète, monsieur ou messieurs, parcequ'il faut répéter des choses que tout le monde devrait savoir par cœur; c'est la prière ou l'hymne d'Orphée que l'hiérophante chantait à l'ouverture des mystères:

« Marchez dans la voie de la justice; adorez le
« seul Maître de l'univers; il est un, il est seul, il
« est par lui-même; tous les êtres lui doivent leur
« existence, il agit dans eux et par eux; il voit tout,
« et jamais il n'a été vu des yeux mortels. »

On demandera peut-être comment Orphée put

parler en cet endroit avec une grandeur si simple, et ailleurs avec une enflure qui n'appartient qu'au père Lemoyne, ou au carme auteur du poème de *la Madeleine*¹. Je répondrai ingénument qu'il y a des inégalités chez tous les hommes.

Cicéron, messieurs, vous l'avouez, a dit dans ses *Tusculanes* que toutes les nations admettent la permanence des âmes, et que leur consentement est la loi de la nature. J'en conclus, messieurs les Juifs, qu'on peut reprocher à vos ancêtres un peu de grossièreté pour n'avoir pas connu ce que tous leurs voisins connaissaient.

Mais permettez-moi de vous dire que celui qui vous a fourni le passage de Cicéron l'a un peu dénaturé. Cicéron dit dans la première *Tusculane*, liv. I: « Quod si omnium consensus naturæ vox est, omnesque consentiunt esse aliquid quod ad eos pertineat qui vitâ cesserint, nobis quoque id existimandum est. » L'abbé d'Olivet traduit, page 90: « Puis donc que le consentement de tous les hommes est la voix de la nature, et que tous conviennent qu'après notre mort il est quelque chose qui nous intéresse, nous devons aussi nous rendre à cette opinion. »

Mais de quoi s'agit-il dans cet endroit? de l'a-

¹ *La Madeleine au désert de la Sainte-Baume*, par le père Pierre de Saint-Louis. Lyon, 1694, in-12; poème remarquable par l'excès du ridicule. (L. D. B.)

mour de la gloire, dont tous les hommes sont épris, et qui était la grande passion de Cicéron. Cicéron veut nous faire entendre que nous avons tous la faiblesse de nous intéresser à ce qu'on dira de nous quand nous ne serons plus; et que notre imagination embrasse ce fantôme qui est son ouvrage.

On aurait dû vous dire que Cicéron, dans la moitié de ce dialogue sur la mort, qui est le premier des *Tusculanes*, soutient l'opinion alors commune que les morts ne peuvent souffrir. Il se moque de son auditeur, qui dit qu'il est fâché d'être mort: C'est dire, lui répondit-il, qu'un homme qui n'existe pas existe. Puis il lui cite un vers d'Épicharme, et le tourne en latin:

« Emori nolo, sed me esse mortuum nihil æstimo. »

Ce que l'abbé d'Olivet rend ainsi en français:

Mourir peut être un mal, mais être mort n'est rien.

Il soutient l'ancantissement de l'homme dans le commencement de l'ouvrage, et la permanence de l'ame à la fin.

Vous me direz que Cicéron se contredit; il pourrait bien en être quelque chose: mais c'est le privilège des philosophes de l'Académie; et vous savez que Cicéron était académicien. On a pu vous faire lire son oraison pour Cluentius, où

vous avez vu ces paroles : « Quel mal lui a fait la
« mort? à moins que nous ne soyons assez imbé-
« ciles pour croire des fables ineptes, et pour
« imaginer qu'il est condamné au supplice des
« pervers. Mais si ce sont là des chimères, comme
« tout le monde en est convaincu, de quoi la
« mort l'a-t-elle privé, sinon du sentiment de la
« douleur? » « Nam nunc quid tandem mali mors
« illi attulerit? nisi fortè ineptiis ac fabulis duci-
« mur, ut existimemus illum apud inferos impio-
« rum supplicia perferre. Quæ si falsa sunt, id
« quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud
« mors eripuit, præter sensum doloris? »

Vous voyez que le dogme de la permanence de l'âme, tant chanté par Homère, tant supposé par Platon, était bien obscurci dans l'empire romain.

On vous aura dit sans doute, messieurs, que tout le sénat pensait alors comme Cicéron. On vous aura conté que César pensait de même, et s'en expliquait avec la plus grande hauteur. On vous aura parlé de son aventure avec Caton en pleine audience, lorsqu'il voulut sauver la vie aux complices de Catilina, en représentant que si on les faisait périr, ce ne serait pas les punir, parce-qu'ils n'auraient plus de sentiment, et que tout meurt avec l'homme.

Les Romains, vers ce temps-là, renoncèrent

tellement aux opinions de leurs ancêtres et des Grecs leurs maîtres, que saint Clément le Romain, dans le premier siècle de notre Église, commence son livre des *Récognitions* ou reconnaissances par un doute sur l'immortalité de l'ame. Il avoue qu'il prit la résolution d'aller en Égypte apprendre la nécromancie, la magie, pour s'instruire à fond sur l'ame.

Il est donc, ce me semble, bien certain, messieurs les Juifs, vous qui respectiez tant les sâducéens, ennemis de l'immortalité de l'ame; il est bien démontré que nous avons besoin de la révélation pour nous instruire sur un sujet si intéressant. Ce n'était pas assez d'un Socrate et d'un Platon, il nous fallait un plus grand homme.

Je ne vous parle pas ainsi pour vous reprocher le crime que vous avez commis envers ce plus grand homme. Je me plais à croire que vous ne descendez pas de ces fanatiques qui criaient en leur patois, comme on a crié ailleurs en tant d'occasions, *tolle, tolle*. Je présume que vous êtes Portugais, et que vos ancêtres s'établirent vers les Algarves du temps de Moïse, lorsque plusieurs Juifs suivirent les Tyriens qui vinrent faire exploiter les mines d'or et d'argent des Espagnes.

Je vous ai déjà dit que, loin d'être votre ennemi, je suis votre généalogiste. Je suis persuadé très sérieusement que votre race pouvait être éta-

blie en Andalousie et dans l'Estramadure avant les Carthaginois, avant les Romains; et que par conséquent elle ne put être instruite de ce qui se passa du temps de l'empereur Tibère vers le torrent de Cédron, qui est à sec six mois de l'année. Si mon ami, en qualité de chrétien, a qualifié de détestables les gens de Jérusalem, qui, supposé qu'ils parlassent grec au préteur Pilatus romain, s'écrièrent, selon saint Matthieu ¹, Σταυρωθητω; τὸ αἷμα αὐτοῦ ἐφ' ἡμᾶς, καὶ ἐπὶ τὰ τέκνα ἡμῶν. *Stauróthetó, stauróthetó, to aima autou eph' émas, kai epí ta tekna émon*: « Crucifiez, crucifiez; que son sang « soit sur nous et sur nos enfants! » Certainement si vos aïeux étaient alors dans la Bétique ou dans le canton de Sétubal, si fameux pour son vin, ils ne pouvaient être coupables de ce crime.

PÉRORAISON.

A M. Guenée, secrétaire des Juifs.

Je suppose, monsieur, que vous êtes enterré, et que moi et mon ami nous le sommes aussi. Nous comparaissons tous trois devant celui qui seul a révélé au genre humain l'immortalité de l'ame, la résurrection et le jugement dernier. Vous lui dites: Seigneur, nous n'avions nul be-

¹ Chap. xxviii, versets 22, 23, et 24. (L. D. B.)

soin de vous; nous savions tout cela avant que vous vinssiez au monde. Mon ami et moi, nous lui disons : Nous n'en savions rien; nous vous devons toutes nos connaissances. Or, qui croyez-vous qui sera mieux reçu?

DE QUELQUES NIAISERIES.

Après avoir jeté deux volumes à la tête de mon ami, monsieur ou messieurs, vous venez le battre à terre dans un troisième; il est écrasé, et vous venez encore le percer de coups dans un petit commentaire. Voyons si, à l'exemple du Samaritain, rapporté dans l'Évangile¹, je ne pourrai pas, après avoir secouru le voyageur baigné dans son sang, le défendre des mouches qui viennent y goûter.

PREMIÈRE NIAISERIE.

Sur le Kish Ibrahim.

Vous voulez parier que mon ami, qui a cité Hyde sur l'ancienne religion des Perses, n'a jamais lu Hyde. Ne voilà-t-il pas un sujet de dispute bien intéressant, bien utile! Un vieillard, retiré entre

¹ *Saint Luc*, chap. x, v. 33. (L. D. B.)

les Hautes-Alpes, a-t-il lu un livre très confus d'un Anglais, écrit en latin? Oui, monsieur, il l'a lu; et moi aussi, et je n'y ai guère profité.

Vous voulez bien convenir que l'ancienne religion des Perses s'appelait *Kish Ibrahim*, *Millat Ibrahim*, *culte d'Abraham*; vous l'avez appris de mon ami, et vous ne devez pas rougir, tout savant que vous êtes, d'avoir appris une chose très indifférente d'un homme moins éclairé, mais plus vieux que vous. Et quand je vous dirai que, selon des gens plus instruits que moi, *Kish Ibrahim* vient de l'arabe, et *Millat Abraham* ou *Ibrahim* vient de l'ancienne langue des Mèdes, je ne vous dirai une chose ni bien sûre ni bien importante.

DEUXIÈME NIAISERIE.

Sur Zoroastre.

Hyde rapporte, pages 27 et 28, que les anciens Perses ont cru qu'un vieux livre, qui contenait leur religion réformée, était tombé du ciel entre les mains d'Abraham, dans le territoire de Balk, du temps de Nembrod; et je le croirai avec vous, si vous voulez. Puis il répète des contes de Plutarque, comme, par exemple, que la reine Amestris, dans ses dévotions, faisait enterrer douze hommes vivants, et les envoyait en enfer pour le salut de son âme.

Puis il se met en colère, page 32, contre l'empereur Alexandre Sévère, qui, suivant un rêveur du Bas-Empire, nommé *Lampridius*, avait dans son oratoire le portrait d'Abraham, d'Orphée, d'Apollonius de Tyane, et de Jésus-Christ, peints sans doute très ressemblants.

Ensuite, page 82 et suivantes, il fait le roman d'Abraham, qui, ayant vaincu le roi de Perse et quatre autres puissants rois avec trois cents gardes de brebis, abolit en Perse l'antique religion du sabisme. Voilà donc Abraham auteur d'une nouvelle religion des Perses, et c'est lui qu'il faut regarder comme le vrai Zerdust, le vrai Zoroastre; car le premier avait vécu six mille ans auparavant, et le dernier Zoroastre ne parut que sous Darius, fils d'Hystaspe..., quinze cents ans après Abraham. Ce sont là des faits avérés; demandez à M. Larcher, mon autre ami.

Ce roman ressemble assez à celui qu'a fait depuis un Écossais, nommé *Ramsay*, précepteur d'un duc de Bouillon, sur *les Voyages de Cyrus*.

TROISIÈME NIAISERIE.

Du Sadder.

C'est à vous seul, monsieur le secrétaire des Juifs, que je m'adresse ici. Vous nous objectez la décision d'un savant qui a eu le courage d'aller

chercher des instructions au fond de l'Asie, à l'exemple de Pythagore; il fait peu de cas des écrits attribués à Zoroastre; il dit qu'ils sont remplis de petitesse d'esprit; qu'ils sont fades, ridicules, aussi mal raisonnés que l'*Alcoran*, et aussi dégoûtants que le *Sadder*.

Je vous abandonne, monsieur, le *Zend-Avesta* de Zoroastre, que je ne connais point, et l'*Alcoran*, que je connais. Mais permettez que je prenne le parti du *Sadder*, qui est le catéchisme des Parsis modernes, que nous nommons *Guèbres*. Il est divisé en cent portes, par lesquelles on entre dans le ciel. En voici quelques unes; entrez, monsieur.

PORTE IV^e. Zoroastre, se promenant un jour avec Dieu auprès de l'enfer, vit un damné auquel il manquait un pied. C'est un roi, lui dit Dieu, qui régnait sur trente-trois villes, et qui n'a jamais fait que des actions tyranniques; mais un jour il aperçut une brebis qui était liée trop loin de son herbe, il lui donna un coup de pied pour l'en rapprocher; c'est le seul bien qu'il ait jamais fait. J'ai mis son pied en paradis, et son corps en enfer.

Mon ami, que vous vilipendez tant que vous pouvez, avait, il y a plus de dix ans, écouté à cette porte; il l'avait citée dans plusieurs de ses ouvrages, car il aime à répéter pour inculquer. Vous voyez bien, monsieur, qu'il avait lu ce *Sadder*, et qu'il n'avait pas pris un livre pour un

homme. M. l'abbé Foucher peut avoir lu le *Sadder*, mais mon ami possède son *Sadder* aussi. Il est vrai qu'il a pris un peu de liberté avec le texte sacré guébre; il a mis un âne pour une brebis, afin de rendre la chose plus vraisemblable; car on lie un âne à sa mangeoire, et on ne lie guère une brebis.

PORTE IX°. La pédérastie est un crime abominable, etc. Il est défendu par le *Zend*, il révolte la nature.

Mon ami cita encore cette porte pour prouver que les Romains, souillés de cette infamie tant célébrée par Horace, avaient grand tort de dire qu'elle était recommandée par les lois de la Perse. Mon ami se servit de cette porte contre M. Larcher, qui croyait cette vilenie plus permise qu'elle ne l'était.

PORTE XIII°. Chérissez votre père et votre mère...; que toute la famille soit contente de vous, afin qu'elle vous bénisse éternellement.

Cette porte semble avoir quelque chose de plus fort, si on ose le dire, que ce commandement : « Honore ton père et ta mère, afin de vivre longtemps sur la terre. »

PORTE XIX°. Mariez-vous dans votre jeunesse...; car à la mort, quand il faudra passer sur le pont aigu, vous serez trop heureux d'avoir un fils qui vous donne la main pour passer.

PORTE XXII^e. Ne mangez jamais votre pain sans prier le Dieu qui vous le donne.

PORTE XXV^e. Gardez-vous de jeûner un jour entier; notre vrai jeûne est de nous abstenir du mal.

Cette porte se trouve dans les *Récognitions* de saint Clément le Romain.

PORTE XXVII^e. Demandez pardon à Dieu de vos fautes en vous couchant.

PORTE XXVIII^e. Quand vous aurez fait un marché, ne vous en repentez point, et ne songez qu'à le remplir.

PORTE XXX. Quand vous doutez si ce que vous allez faire est juste ou injuste, abstenez-vous-en.

C'est la plus belle, maxime qu'on ait jamais donnée en morale, et mon ami l'a répétée, il y a long-temps, dans plusieurs de ses ouvrages, pour l'édification du prochain.

PORTE XXXV^e. Quand vous êtes à table, donnez à manger aux chiens.

Ce précepte apprend qu'il ne faut pas craindre de faire des ingrats.

Voilà assez de portes.

Jc ne nie pas qu'il n'y eût dans ce catéchisme des Parsis beaucoup de verbiage et de galimatias. J'ai été forcé d'abrégér chaque article. Si on s'arrêtait à toutes ces portes, on périrait d'ennui avant d'entrer dans le paradis de Zoroastre : j'ose

en dire autant de l'*Alcoran*. Nous autres Européans nous ne pouvons supporter la bavarderie orientale; mais les bonnes femmes guébres et les bonnes femmes turques apprennent ces sottises par cœur, et les récitent avec dévotion.

Je dis seulement que, depuis le Japon jusqu'au bord occidental de la Laponie, on ne vit et on ne verra jamais de législateur qui ne donne de bons préceptes, et qui ne prêche quelquefois une vertu sévère. Ainsi je ne regarde point ce que je viens de dire comme une niaiserie. Pardon, messieurs, c'était à la vôtre que je répondais.

Ce n'est pas que je vous prenne pour des niais: vous êtes des gens d'esprit un peu malins; mais, en conscience, la plupart de nos sujets de dispute sont des niaiseries.

QUATRIÈME NIAISERIE.

Sur l'âge d'un ancien.

Monsieur, ou messieurs, vous me fatiguez furieusement avec votre éternelle répétition sur l'âge d'Abraham. Je n'imiterai pas celui qui vous dit: Allez chercher son extrait baptistaire; je vous diraisculment que, selon le calcul de l'*Ancien Testament*, son père *Tharé* ou *Tharat* vécut soixantedix ans, et engendra *Abram*, *Nacor*, et *Aran*; que, selon le même texte, il vécut deux cent cinq ans,

et mourut à Haran; qu'Abraham alors reçut de Dieu un ordre exprès de quitter son pays.

Or, son père l'ayant eu à soixante-dix ans, et étant mort à deux cent cinq, qui de deux cent cinq retranche soixante-dix, reste cent trente-cinq. Si malheureusement le texte dit ensuite : *Abraham avait soixante-quinze ans lorsqu'il partit de Haran ou de Kharran*, ce n'est pas ma faute. Saint Jérôme et saint Augustin disent que cela est inexplicable. Je ne l'expliquerai donc pas; je n'en sais pas plus que ces deux saints, ni que vous.

Dites qu'il y a dans le texte erreur de copiste; dites, avec dom Calmet, qu'Abraham pourrait bien être né la cent trentième année de son père, et être le cadet de ses frères, au lieu qu'il était l'aîné. *Tout cela m'est indifférent* ¹.

CINQUIÈME NIAISERIE.

Sur l'âge d'une ancienne.

Vous citez à tout moment je ne sais quels livres que vous imputez à mon ami, et que ni lui ni moi ne connaissons. Ce serait une calomnie horrible, si cela était sérieux; mais je ne la regarde que comme une niaiserie. Vous soutenez que Sara

¹ Cette dernière phrase est le premier vers d'une ancienne chanson que l'abbé Pellegrin a pris pour timbre de je ne sais quel cantique. (L. D. B.)

était très belle à l'âge de soixante-cinq ans, lorsqu'elle entra dans le sérail du pharaon d'Égypte. Vous accusez mon ami d'avoir imprimé qu'elle en avait soixante-quinze. Si vous avez une maîtresse de cet âge, je lui en fais mon compliment, mais non pas à vous.

SIXIÈME NIAISERIE.

Sur un homme à qui sa femme valût d'assez grands présents.

Vous croyez qu'Abraham ayant fait passer sa belle femme pour sa sœur en Égypte, *afin qu'il lui fût fait du bien à cause d'elle*, selon le texte, on ne lui fit pas assez de bien en lui donnant beaucoup de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de brebis, de chameaux, de serviteurs, et de servantes: pour moi, je trouve que le roi d'Égypte le paya très bien, et que vous êtes trop cher.

SEPTIÈME NIAISERIE.

Sur l'argent comptant.

Vous dites donc, monsieur, qu'il faut de l'argent comptant au mari d'une belle dame, et que le présent du roi n'était que celui d'un coq de village? Cependant des troupeaux de chameaux, de bœufs, et d'ânes, des esclaves de l'un et de

l'autre sexe, valent beaucoup d'argent. Vous vous plaignez qu'autrefois on ait imprimé, je ne sais où, chevaux pour chameaux, voilà bien de quoi crier; un beau cheval coûte autant et plus même qu'un beau chameau.

Mon ami, dites-vous, pense que les pyramides étaient déjà bâties : de là vous concluez que le roi d'Égypte devait donner au mari de la belle Sara des sacs énormes de guinées, de la vaisselle d'or et des diamants. Doucement, monsieur : il y avait dans ce temps-là de belles pierres pour bâtir des pyramides, et point de monnaie d'or; tout le commerce se faisait par échange; on n'avait encore fabriqué ni ducats ni guinées : vous savez que la première monnaie d'or fut frappée sous Darius, fils d'Hystaspe, qui punit si bien les prêtres du collège de Zoroastre : allez, vous vous moquez; le présent du roi était magnifique.

HUITIÈME NIAISERIE.

Sur l'Égypte.

Vous êtes tout étonné que les Égyptiens aient été lâches, superstitieux, absurdes, très méprisables, après avoir servi, en esclaves vigoureux, à élever des tombeaux en pyramides pour leurs rois et pour les intendants des provinces. Il est très vrai, monsieur ou messieurs, que les Égypt-

tiens sont devenus le plus chétif peuple de la terre après un autre.

Il est très vrai qu'il a toujours été subjugué par quiconque s'est voulu donner la peine de le battre, excepté par nos fous de croisés. Il est très vrai qu'Isis et Osiris ne leur ont jamais servi de rien, non plus que les phylactères des pharisiens ne les ont servis contre les Romains. Il est très vrai que Sésostris n'a jamais songé à courir comme un fou, avec vingt-sept mille chars de guerre, pour aller conquérir toute la terre depuis les Indes jusqu'au Pont-Euxin et au Danube.

NEUVIÈME NIAISERIE.

Si Sodome fut autrefois un beau jardin.

N'est-ce pas une niaiserie de supposer que le lac Asphaltide, la Mer-Morte, était autrefois un jardin délicieux? Vraiment je vous conseille d'y placer le paradis terrestre.

Vous devriez mieux savoir votre *Genèse*: elle ne dit point que Sodome fut changée en un lac; elle dit au contraire « qu'Abraham, s'étant levé de
« grand matin, vint au lieu où il avait été auparavant avec le Seigneur; et, jetant les yeux sur
« Sodome et sur Gomorrhe, et sur tout le pays
« d'alentour, il ne vit plus rien que des étincelles
« et de la fumée qui s'élevait de la terre comme la

« fumée d'un four. » Ce n'est que par une fausse tradition qu'on nous a transmis la métamorphose des cinq villes en lac. Ce que je vous dis là n'est pas niaiserie : je vous témoigne mon profond respect pour vos livres en les citant exactement, et c'est ce que vous n'avez pas fait.

DIXIÈME NIAISERIE.

Sur le désert de Guérar ou Gêrare.

Voulez-vous, messieurs, que nous fassions ensemble un petit voyage au désert effroyable de Guérar, par delà Sodome? M. Broukana, qui a passé par-là dans la dernière guerre contre le cheik Daher, ne vous le conseille pas : il dit que c'est un des plus maudits cantons de l'Arabie-Pétrée. Vous croyez que c'est un pays charmant, et que les dames y conservent la fleur de leur beauté jusqu'à cent ans, parceque Abimelech, roi de Guérar, y fut amoureux de Sara, qui en avait quatre-vingt-dix; et vous pensez que l'on est fort riche à Guérar, parceque Abimelech fit à Sara d'aussi beaux présents qu'elle en avait reçu du roi d'Égypte, environ trente ans auparavant, en brebis, en garçons, en bœufs, en filles, en ânes, et qu'il lui donna encore mille écus en monnaie, quoiqu'il n'y eût de monnaie nulle part.

Faites le voyage si vous voulez; nous ne vous

suivrons pas. Mon ami est plus vieux qu'Abraham, et moi aussi; on ne va pas loin à notre âge. Envoyez plutôt à Guéraré M. Rondet votre ami, l'auteur du journal de Verdun, qui sait qu'un *kof* vaut cent écus, et un *mem* quarante écus. Je erois qu'il se trompe, mais n'importe.

ONZIÈME NIAISERIE.

Sur le nombre actuel des Juifs.

Messieurs les Juifs, vous dites à mon vieux camarade: « Apparemment vous ne prétendez pas, quand nous battions les Ammonites, quand nous nous emparions de l'Idumée, et que nous prîmes Damas, que nous n'étions que quatre cent mille hommes. » Je vous demande pardon, messieurs, nous croyons que vous étiez en plus petit nombre que quand vous ne prîtes point Damas, que vous vous vantez d'avoir pris. Nous pensons que vous n'êtes pas quatre cent mille aujourd'hui, et qu'il s'en faut près des trois quarts. Comptons.

Cinq cents chez nous devers Metz; une trentaine à Bordeaux; deux cents en Alsace; douze mille en Hollande et en Flandre; quatre mille cachés en Espagne et en Portugal; quinze mille en Italie; deux mille très ouvertement à Londres; vingt mille en Allemagne, Hongrie, Holstein, Scandinavie; vingt-cinq mille en Pologne et pays

circonvoisins; quinze mille en Turquie; quinze mille en Perse. Voilà tout ce que je connais de votre population; elle ne se monte qu'à cent huit mille sept cent trente Juifs. Je consens de vous faire bon de cent mille Juifs en sus, c'est tout ce que je puis faire pour votre service; les Parsis, vos anciens maîtres, ne sont pas en plus grand nombre. Vous voulez rire avec vos quatre millions.

ADDITION DE MON AMI.

« Leur secrétaire me dit que je suis fâché contre
« eux à cause de la banqueroute que me fit le
« Juif Acosta, il y a cinquante ans, à Londres : il
« suppose que je lui confiai mon argent pour
« gagner un peu de temporel avec Israël. Je vous
« proteste, messieurs, que je ne suis point fâché :
« j'arrivai trop tard chez M. Acosta; j'avais une
« lettre-de-change de vingt mille francs sur lui;
« il me dit qu'il avait déclaré sa faillite la veille,
« et il eut la générosité de me donner quelques
« guinées qu'il pouvait se dispenser de m'accor-
« der. Comptez, messieurs, que j'ai essuyé des
« banqueroutes plus considérables de bons chré-
« tiens, sans cricr. Je ne suis fâché contre aucun
« Juif portugais, je les estime tous; je ne suis
« en colère que contre Phinée, fils d'Éléazar,
« qui, voyant le beau prince Zamri couché tout
« nu dans sa tente avec la belle princesse Cosbi,

« toute nue aussi, attendu qu'ils n'avaient pas
 « de chemise, les enfila tous deux avec son poi-
 « gnard par les parties sacrées, et fut imité par
 « ses braves compagnons, qui égorgèrent vingt-
 « quatre mille amants et vingt-quatre mille amantes
 « en moins de temps que je n'en mets à conter
 « cette anecdote; car, à mon âge, je n'écris pas
 « vite. »

DOUZIÈME NIAISERIE.

Sur la circoncision.

Vous jetez les hauts cris sur ce qu'un autre que mon ami a dit que la circoncision d'Abraham n'eut point de suite. Non, monsieur, elle n'eut point de suite; non, monsieur, elle n'en eut point, puisque les Israélites ne pratiquèrent point la circoncision en Égypte. C'était un privilège qui n'était alors réservé qu'aux prêtres d'Isis et aux initiés.

Oui, les Juifs qui moururent tous dans le désert moururent incirconcis comme M. Guinée et moi; mais il y a un livre inconnu, que vous appelez *Dictionnaire philosophique*, dans lequel l'auteur se hasarde à dire que la colline des prépuces à Galgal, où Josué fit circoncire deux ou trois millions de ses Juifs, était dans un désert auprès de Jéricho. Qu'a de commun mon ami avec ce Galgal? Il vous certifie que s'il y eut à Galgal une montagne com-

posée de prépuces, comme il y a dans Rome le *Monte-Testacio*, composé de pots cassés, il n'y prend pas le plus léger intérêt. Il vous certifie encore qu'il regarde comme des niaiseries tout ce que des typographes se sont empressés d'imprimer, soit en consultant des courtiers de librairie, soit en ne les consultant pas, soit en vendant les pensées d'un homme à eux inconnu, soit en ne les vendant pas. Il vous certifie, pour la vingtième fois, qu'il n'a point fait la plupart des niaiseries, c'est-à-dire des livres que vous lui imputez; et je vous jure qu'à son âge et au mien nous ne prenons aucun parti ni pour les nations prépuccières, ni pour les nations déprépucées, ni pour les châtres, ni pour les entiers, ni pour les voisins du cap de Bonne-Espérance qui mettent une petite boule d'herbes fines à la place d'une des deux petites boules utiles que la nature leur a données.

On prodigue, ce me semble, une bien vaine érudition pour deviner quel homme fut circoncis le premier, qui prit le premier lavement, qui porta la première chemise, qui le premier avala une hultre à l'écaille, qui fut le premier vendeur d'orviétan, etc.

TREIZIÈME NIAISERIE.

Quelle fut la nation la plus barbare?

Vous nous dites, monsieur Gnenée, sous le nom de six Juifs, que si les premiers Hébreux étaient fort grossiers et très ignorants, nos premiers Français l'étaient encore davantage.

Je serais bien embarrassé s'il fallait vous dire qui étaient les plus barbares, ou les Francs du temps de Clovis, ou les Juifs du temps de Josué, et mon ami serait aussi embarrassé que moi. Tous les peuples ont commencé par être à-peu-près également cruels, voleurs, méchants, superstitieux et sots. Ce n'est point ici une niaiserie; c'est une triste vérité: mais ce serait une niaiserie très puérile de vouloir savoir précisément quel était le plus barbare, ou ce fils de p..... Abimelech, qui, avant de juger le peuple de Dieu, égorga sur une grande pierre soixante-dix de ses frères; ou ces deux fils de Clovis, Childebert et Clotaire, qui massacrèrent les deux petits-fils de sainte Clotilde. Il semblerait qu'Abimelech fut trente-cinq fois plus abominable que Childebert et Clotaire; mais on vous répondrait qu'il faut juger un homme par toutes les actions de sa vie, et non par une seule. On vous dirait encore qu'il faut lire dans le cœur, et cette entreprise serait assez niaise.

QUATORZIÈME NIAISERIE.

La nation française honnie par M. le secrétaire.

Monsieur Gucnée, secrétaire éloquent des Juifs, vous faites un portrait terrible de la cour et de la ville en peignant les mœurs juives du temps de la prospérité de ce peuple. Vous vous complaisez d'abord à décrier notre commerce et notre compagnie des Indes, et à célébrer les grands établissements d'Élath et d'Éziongaber, par lesquels les Juifs, qui n'eurent jamais un vaisseau, faisaient entrer chez eux les immenses trésors d'Ophir et de Tharsis, pays que personne ne connaît. Vous conduisez les richesses de l'univers dans Jérusalem par le port d'Éziongaber, qui en est très éloigné, et où les Turcs, qui en sont les maîtres, n'ont jamais un vaisseau, parceque ses bas-fonds sont plus impraticables que les lagunes de Venise.

Vous admirez la discrétion de Salomon, qui, ayant hérité quelques milliards de son père, voulait encore acquérir quelques milliards en trafiquant à Ophir, et qui, n'ayant pas une barque à lui en propre, empruntait des vaisseaux et des matelots de son ami Hiram, roi de Tyr, lesquels vaisseaux traversaient toute la Mer-Méditerranée, côtoyaient l'Afrique, doubleraient le cap de Bonne-Espérance, pour venir servir la sagesse de Salomon.

Après avoir accumulé dans Jérusalem plus d'or, d'argent, d'ivoire, de parfums et de singes qu'elle n'en pouvait contenir, vous tombez à bras raccourci sur tous les vices qui naquirent de ces inconcevables richesses. Vous avez d'abord loué les Juifs de n'avoir eu chez eux ni Opéra-Comique, ni danseurs de corde, ni parades sur les boulevards. Vous les avez admirés de n'avoir point imité les Sophocle et les Euripide, dont ils n'avaient jamais entendu parler. Et tout d'un coup, sortant de cette niaiserie de panégyriques, vous allez prendre chez les prophètes Isaïe, Amos et Michée, tous les traits de satire judaïque que vous croyez pouvoir retomber sur la nation française. Si c'est une niaiserie, elle est très éloquente : on ne peut, à mon gré, déclamer plus hautement contre son siècle.

Cela me fait souvenir de M. J. Brown, brave théologien anglais. Il fit imprimer deux volumes contre les sottises de sa patrie, au commencement de la guerre de 1756. Il démontra éloquemment dans ce livre, intitulé *Tableau des mœurs anglaises*, qu'il était impossible que l'Angleterre ne fût pas abymée dans deux ans. Qu'arriva-t-il ? l'Angleterre fut victorieuse dans les quatre parties du monde. J'en souhaite autant à la France, en réponse à votre pieuse satire. Je fais mieux, je souhaite qu'elle n'ait point de guerre. J'aime mieux vivre sous des Salomon que sous des Judas Machabées.

Mais, croyez-moi, monsieur le secrétaire juif, ne comparez jamais Jérusalem à Paris; le torrent de Cédron ne vaut pas le Pont-Neuf.

QUINZIÈME NIAISERIE.

Quel peuple le plus superstitieux?

Après avoir recherché quel fut autrefois le plus barbare de tous les peuples, vous examinez à présent quel fut le plus superstitieux, c'est-à-dire le plus sot. Je n'ai point de balances pour peser ainsi les nations. On pourrait vous répondre en général que le plus sot homme, comme le plus sot peuple, est celui qui dit et qui fait le plus de sottises; et alors il n'y aurait plus qu'à compter. Nous prendrions les historiens qu'on fait lire à la studieuse jeunesse; nous verrions chez qui l'on trouve le plus de façons de connaître l'avenir, soit à l'aide d'un psaltérion, soit avec un petit bâton recourbé, soit en donnant à manger à des poules. Nous verrions quelle nation a eu plus de métamorphoses, plus de sorciers, plus de loups-garous; dans quel pays on a vu plus de princes fouettés par des prêtres; quelles archives possèdent la suite la plus complète de fadaises dégoûtantes et de contes, que la plus imbécile et la plus bavarde nourrice n'oserait répéter aujourd'hui :

• Nec pueri credunt nisi qui nondum se lavantur. •

JUVEN., sat. 19, v. 138.

Alors on pourrait hasarder de juger à qui l'on doit le prix de la sottise; mais il serait trop dangereux de donner ce prix : trop de gens y prétendent. Il vaut mieux laisser chacun jouir en paix de la justice qu'il se rend tout bas.

SEIZIÈME NIAISERIE.

Quel peuple le plus brigand?

Vous demandez ensuite quel peuple a été le plus voleur, le plus brigand. Et quand on vous représente, selon votre propre déclaration, que le peuple de Dieu vola neuf millions aux Égyptiens pour aller faire bonne chère dans des déserts; quand on vous dit qu'ensuite ce peuple de Dieu s'empara du pays de Canaan qui ne lui appartenait pas, vous prenez à partie mon ami, qui n'a rien dit de cela. Vous lui adressez ces paroles foudroyantes : « Vous « traitez nos pères de brigands; qu'étaient les « vôtres ? »

Je vous ai déjà dit, monsieur le secrétaire, que ni moi ni mon ami ne prétendons descendre d'un conquérant des Gaules; nous croyons être issus d'une famille de bons Gaulois pacifiques.

Nous n'avons trouvé dans notre généalogie aucun coupe-jarret qui ait servi sous le chrétien Clovis, quand ce brave converti força Cararic, roi ou maire d'Arras, et le fils de Cararic, à se faire sous-

diacres, et qu'il leur fit ensuite couper la gorge à tous deux; quand il fit marché avec Cloderic, fils de Sigebert, roi de Cologne, pour assassiner ce Sigebert son père, et qu'il assassina ensuite ce Cloderic parrieide, pour avoir son argent; quand il fendit la tête à coups de hache à Ragnacaire, roi de Cambrai, et à son frère Riker, après souper; quand il assassina Rignomer, roi du Mans, etc.

En vérité on croit lire l'histoire de vos rois Achab, Jéhu, Ochosias... Je ne croyais pas terminer cette seizième niaiserie par ces horreurs de cannibales. Je voulais seulement contredire la généalogie qui nous fait descendre des Franes, mon ami et moi. Il faut éplucher avec vous tant de généalogies! c'était là une franche niaiserie; mais Rignomer, Riker, Ragnacaire, Sigebert, Cloderic, Achab, Jéhu, Ochosias..., se sont présentés, et je suis tombé à la renverse.

DIX-SEPTIÈME NIAISERIE.

Sur du foin.

De l'examen du brigandage, et d'une controverse sur les assassinats, vous passez à des errata et à des correcteurs d'imprimerie. Vous vous plaignez qu'on ait imprimé *Niticorax* pour *Nicticorax*. Hé! qu'importe à mon ami? et que vous importe?

il y a bien d'autres fautes d'impression dans les ouvrages immenses qu'on lui attribue, et qu'on a mis sous son nom; c'est bien là une niaiserie misérable!

Je ne devrais point discuter comment il faut traduire ce verset du psaume : *Producens fœnum jumentis et herbam servituti hominum*. Calmet traduit : « Vous produisez du foin pour les bêtes, et l'herbe pour l'usage de l'homme. » Sacy traduit précisément de même. Je n'ai vu aucune traduction, soit catholique, soit protestante, dans laquelle ce verset soit énoncé autrement. Mon ami ne s'est écarté ni de Sacy ni de Calmet; il les estime tous deux, il ne les a point traités d'imbéciles, comme vous l'en accusez.

Vous venez ensuite, monsieur, et vous nous enseignez qu'il faut traduire : « Du foin pour les bêtes, et de l'herbe pour les bêtes qui servent l'homme; » vous prétendez que le pléonasme est une figure admirable. Vous prononcez du haut de votre chaire de professeur : « L'herbe et le foin sont synonymes; » prenez-y garde, les hommes ne mangent pas de foin.

Non, monsieur, herbe et foin ne sont pas toujours synonymes, et il n'y a point de mots qui le soient. Les épinards, l'oseille, la sarriette, trente herbes potagères, ne sont pas du foin; nos salades ne sont pas la nourriture des bêtes, mais de

l'homme. Il est vrai que l'homme ne mange pas de foin; mais il y eut bien des gens, autrefois, dignes d'en manger.

Si ce n'est pas là une extrême niaiserie, je m'en rapporte à vous-même.

DIX-HUITIÈME NIAISERIE.

Sur Jean Chatel *piacularis*, assassin de Henri IV; laquelle niaiserie tient à choses horribles.

Voici une calomnie odieuse, dont le fond est une niaiserie puérile, et dont les accompagnements sont atroces.

Commençons par le puéril : *piacularis adolescens*, dites-vous, « ne signifie pas un jeune pénitent, un « jeune homme qui expie; il signifie un jeune misérable. » Ouvrez les Estienne, les Calepin, les Scapula, tous les dictionnaires, monsieur le professeur : vous verrez que *piacularis* vient de *pio*, *piare*, j'expie¹; en grec, *sebetai*.

Ce n'est là sans doute qu'un oubli de votre part; mais ce qui n'est que trop réfléchi, c'est que vous tirez ce mot *piacularis* de l'inscription gravée autrefois sur la colonne expiatoire élevée par arrêt du parlement, à l'endroit où fut la maison de Jean Chatel, l'un des assassins de notre adorable

¹ C'est en effet le sens que lui attribuent Festus, Plante, et Tito-Live. (L. D. B.)

Henri IV. Vous imputez ici à mon ami d'avoir rapporté les paroles de cette inscription, qui regardent les jésuites, et où se trouve ce mot *piacularis*. Voici les paroles latines qui désignent les jésuites, telles qu'elles sont dans le sixième tome des *Mémoires de Condé* :

« Pulso præterea tota Gallia hominum genere
 « novæ ac maleficæ superstitionis, qui rempubli-
 « cam turbabant, quorum instinctu *piacularis*
 « adolescens dirum facinus instituerat. »

La traduction française, gravée à côté de la latine, portait : « En outre a été banni et chassé de
 « toute la France ce genre d'hommes de nouvelle
 « et pernicieuse superstition, qui troublaient la
 « république, à la persuasiou desquels ce jeune
 « homme, pensant faire satisfaction de ses péchés,
 « avait entrepris cette cruelle méchanceté. »

Il est donc faux, monsieur, qu'on ait traduit, dans le temps du supplice de Jean Chatel, *piacularis adolescens* par *jeune misérable*, comme vous le dites : il est donc faux que *pénitent* soit un contresens.

Mais ce qui est encore plus faux, ce qui est bien pis qu'une niaiserie, c'est que vous calomniez mon ami de la manière la plus cruelle. Vous l'accusez d'avoir donné lieu à ce fatras de *piacularis* par un livre intitulé *l'Évangile du jour*, dans lequel il s'élève, dites-vous, contre les jésuites : je lui ai

écrit pour m'informar de cet Évangile du jour, et voiei sa réponse :

« Non seulement je n'ai aucune part à cet *Évangile du jour* ¹, mais vous êtes le premier qui me le faites connaître; je n'en ai jamais entendu parler. Je ne connais que les évangiles de toute l'année, les quatre évangiles, que tous ces calomnieux ne suivent guère. Cet évangile du jour est apparemment quelque libelle pour ou contre les jésuites, dont tout le monde parle: on appelle d'ordinaire *évangile du jour*, ou *vaudeville*, les nouvelles qui n'ont qu'un temps; mais je erois que la nouvelle de l'abolition des jésuites durera plus long-temps qu'ils n'ont subsisté. »

Je suis flatté, monsieur le secrétaire, d'égayer la sécheresse de cette dispute par une lettre de mon ami; c'est une consolation qu'il ne faut pas envier à mon cœur. Mais comment me consolerais-je des calomnies dont vous ne cessez d'accabler un homme qui doit m'être cher? Que vous a-t-il fait, encore une fois? êtes-vous ex-jésuite? êtes-vous ex-convulsionnaire? êtes-vous ex-chrétien? êtes-vous Juif? soyez homme. Vous prétendez que mon ami

¹ Tout ce que contient la collection intitulée: l'*Évangile du jour* (Amsterdam), 1769, et années suivantes, n'est pas en effet de Voltaire, qui y admit divers ouvrages philosophiques qu'il crut propres à contribuer aux progrès de la raison et à la ruine des préjugés, soit atroces, soit ridicules. (L. D. B.)

a dit dans les anecdotes sur Bélisaire : La falsification est un cas pendable : mais il n'a jamais écrit d'anecdotes sur Bélisaire; c'est la calomnie qui est un cas pendable.

Je ne vous dis pas : Vous êtes un calomniateur; je vous dis : Vous êtes la trompette de la calomnie. Il ne sied pas à un homme aussi éclairé et aussi spirituel que vous l'êtes de répéter des discours de cafés.

DIX-NEUVIÈME NIAISERIE.

Sur un mot.

On a dit dans la *Philosophie de l'Histoire*, ou, si l'on veut, dans le discours qui précède l'*Histoire de l'Esprit humain et des Mœurs des nations*, qu'*Israël* est un mot chaldéen; il l'est en effet, et d'où le savons-nous? De Philon, qui nous l'apprend dans le commencement de la relation de son voyage auprès de l'empereur Caligula, dont il fut si mal reçu. Voici ses paroles, car il faut répéter quelquefois : « Les hommes vertueux sont comme le partage de l'Être souverain, dont l'empire est sans bornes. Les Chaldéens leur donnent le nom d'*Israël*, c'est-à-dire voyant Dieu. »

Vous avez cherché ce passage dans l'historien Josèphe, au lieu de le chercher dans Philon, qui est imprimé immédiatement après le cinquième

tome de ce Joséphe; et, ne trouvant pas ce passage où il n'est point, vous avez cru que mon ami voulait vous tromper, qu'il était un falsificateur de livres juifs. De grace, monsieur le secrétaire, un peu de justice!

VINGTIÈME NIAISERIE.

Sur un autre mot.

Est-il possible, monsieur le secrétaire, qu'après vous être abaissé jusqu'à répéter les calomnies dont je viens de vous demander justice vous vous abaissiez encore jusqu'à des plaisanteries de collègue sur un mot grec? Le mot de *symbole* est grec. *Symbolon a symbollo, confero*. *Symbolon* signifie proprement *collatio*. Voyez votre *Calepin*, encore une fois, il vous en rendra raison. Vous demandez si c'est une collation après diner. Est-ce là, monsieur, une fine plaisanterie de la cour dans laquelle vous avez présentement une place? Souvenez-vous que *symbolon* vient de *symbollo*, parcequ'il rappelait l'idée des différentes professions de foi qu'on avait conférées, collationnées, comparées les unes avec les autres.

Mon symbole à moi est: Je pardonne à ceux qui se trompent, je les prie de me pardonner de même.

VINGT ET UNIÈME NIAISERIE.

Sur d'autres mots.

Oui, monsieur, *epiphania* signifie surface, apparence. Oui, on a écrit aussi communément *idiot* qu'*idiotai*, solitaires; et ce n'est point du tout pour faire une mauvaise plaisanterie qu'on a remarqué qu'*idiot* signifiait autrefois isolé, retiré du monde, et ne signifie aujourd'hui que sot. On a voulu et on devait faire voir à quel point la valeur, l'intelligence des termes les plus communs s'écarte de leur origine. *Buse* est le nom d'un oiseau de proie très dangereux; cependant on appelle *buse* un homme trop simple qui se laisse surprendre. *Paradis* signifiait *verger* en grec et en hébreu; il signifia bientôt le plus haut des cieux. *Euménides* voulait dire compatissantes chez les Grecs, ils en firent des furies. De *Boulevard*, jeu de boule sur le vert gazon, nous avons fait boulevard, qui signifie en général fortifications: toutes les langues sont pleines de dérivés qui n'ont plus rien de leur racine.

La qualification de despote n'était donnée dans le Bas-Empire qu'à des princes dépendants des empereurs grecs ou des Turcs; despote de Serbie, despote de Valachie. Ce mot originairement signifiait maître de maison. Si on n'avait donné que ce

titre à un empereur, e'eût été une insulte. Vous saviez tout cela mieux que moi, monsieur; deviez-vous incidenter sur des choses si communes?

VINGT-DEUXIÈME NIAISERIE.

Sur une corneille qui prophétisa.

On sait qu'autrefois les bêtes parlaient : pourquoi non ? puisqu'elles ont une langue, et qu'un perroquet eut une si longue conversation avec le prince Maurice de Nassau, rapportée mot pour mot dans le livre de l'*Entendement humain* de Locke¹. Les chênes de Dodone parlaient sans langue un grec très pur, rendaient des oracles ; à plus forte raison les animaux devaient-ils être prophètes. Non seulement le bœuf Apis présidait l'avenir par l'appétit ou le dégoût qu'il témoignait en mangeant son foin, mais il beuglait les choses futures avec une grande éloquence. Ni vous ni moi ne sommes étournés qu'une corneille ait prédit tout haut dans le Capitole la mort de l'empereur Domitien : mon ami s'est trompé, je l'avoue, sur les propres paroles que croassa cette prophétesse ; elle dit : *Tout ira bien*. Et mon ami, emporté par le feu de son âge, lui fait dire : *Tout va bien*. Cela est punissable ; il en demande très humblement pardon à vous et à la corneille.

¹ Liv. II, chap. xxvii, paragraphe 8. (L. D. D.)

VINGT-TROISIÈME NIAISERIE.

Des polissons.

• Je suis bien honteux, monsieur, pour vous et pour moi, de toutes ces niaiseries. Vous reprochez à mon ami d'avoir appelé les Juifs *polissons*: ce n'est pas là son style. Vous citez un livre qu'il n'a pas fait et qu'il est incapable d'avoir fait.

Je ne sais pas dans quel arsenal vous prenez vos armes. Peut-être dans quelques lettres de plaisanterie, en parlant de quarante-deux enfants qui coururent après Élisée vers Béthel, et qui lui criaient *Tête chauve*, mon ami s'est servi du terme de *petits polissons*. En effet il n'y a que des enfants mal appris qui puissent crier *Tête chauve* à un prophète qui n'a point de cheveux. Ces petits garçons étaient de franes *polissons*, qui méritaient bien d'être châtiés: aussi le furent-ils, et d'une manière assez forte pour les mettre hors d'état de récidiver.

Le révérend père Calmet intitule ainsi le deuxième chapitre du quatrième livre des *Rois*: « Élisée fait dévorer par des ours quarante enfants qui s'étaient moqués de lui. » Calmet se trompe; ils étaient quarante-deux; l'Écriture y est expresse. Je ne dirai pas au père dom Calmet, dont j'honore la mémoire: Mon révérend père, vous ne savez

ni le grec ni l'hébreu; vous traduisez quarante quand il faut traduire quarante-deux. M. Larcher vous relancera: vous auriez beau dire que vous n'êtes pas correcteur d'imprimerie; je vous ferai siffler dans toute la rue Saint-Jacques, pour avoir oublié deux petits garçons.

Je m'adresserais à Élisée lui-même plutôt qu'à dom Calmet, je lui dirais: Mon révérend père Élisée, que ne portiez-vous perruque, plutôt que de faire manger quarante-deux enfants de Béthel par deux ours? Ces polissons auraient pu se corriger; il ne faut jamais désespérer de la jeunesse; votre sévérité a été extrême: j'espère qu'une autre fois vous aurez plus d'indulgence.

VINGT-QUATRIÈME NIAISERIE.

Sur des mots encore.

Les mots *Éloim*, *Bara*, monsieur, ne sont une niaiserie que par la difficulté de collége que vous faites à mon ami; car il n'est rien de plus respectable que ces mots: c'est le commencement de la *Genèse*. Vous savez sans doute qu'Origène, saint Jérôme, saint Épiphanes, les entendent comme vous supposez que mon ami les explique; mais en cela même on vous a trompé. Mon ami n'est point l'auteur du petit livre où la doctrine d'Origène se rencontre: ce petit livre est du savant Boulanger,

qui était instruit autant qu'on peut l'être à Paris dans les langues orientales ; je vous avertis donc que c'est M. Boulanger, et non mon ami, que vous attaquez.

Vous l'attaquez bien mal ; vous lui dites que le grand mot devenu ineffable chez les Juifs modernes, Jahô, ou Jova, ou Jaou, ne peut être à-la-fois phénicien, syrien, et chaldéen. Quoi ! monsieur, la Phénicie n'était-elle pas en Syrie ? la Syrie ne touchait-elle pas à la Chaldée ? Le mot Dio, Dios, Dieu, n'est-il pas le même pour le fond en Italie, en Espagne, en France ? saint Clément d'Alexandrie, qui était Égyptien, ne nous apprend-il pas quel effet terrible ce grand mot eut en Égypte ? Faut-il vous répéter que Moïse, en disant Jehovah à l'oreille du roi Nekefre, le fit tomber raide mort, et le ressuscita le moment d'après * ? Cherchez cette anecdote dans les *Stromates* de saint Clément au livre I^{er}. Vous la trouverez encore au chapitre XXVII d'Eusèbe ; et vous aurez le plaisir d'apprendre que cela vient d'Artaban, grand homme que nous ne connaissons guère, et qui a pourtant écrit ces choses.

Voulez-vous combler votre mauvaise volonté

* C'est une plaisanterie ; le roi d'Égypte n'en mourut pas, il se trouva mal seulement. Mais qu'un mot ait la vertu de faire trouver mal les rois à qui on le dit à l'oreille, c'est déjà un assez beau miracle.

par de misérables disputes de grammaire, après l'avoir tant signalée sur des faits importants?

Au fond votre livre est une facétie; c'est un savant professeur qui représente une comédie où il fait paraître six acteurs juifs: il joue tout seul tous les rôles, comme La Rancune, dans le *Roman comique*, joue seul une pièce entière dans laquelle il fait jusqu'au chien de Tobie, si je ne me trompe¹. Mais, monsieur, en jouant cette parade, vous en avez fait une atellane un peu mordante, et même cruelle. Vous la rendriez funeste si nous vivions dans ces temps de superstition et d'ignorance où l'on cassait la tête de son voisin à coups de crucifix. Vous avez voulu exciter la colère de nos supérieurs; mais ils ont des occupations plus importantes que celle de lire votre comédie juive: et quand ils l'auraient lue, soyez sûr qu'ils n'auraient pas traité mon ami en Amalécite. Ils sont sages, ils sont aussi indulgents qu'éclairés. Le temps des persécutions est passé; vous ne le ferez pas revenir.

¹ SCARRON, *Roman comique*, chap. II. Il n'y est pas question du chien de Tobie; mais La Rancune dit en effet qu'il a joué une pièce à lui seul, et fait en même temps le roi, la reine, et l'ambassadeur. (L. D. B.)

RÉPONSE

ENCORE PLUS COURTE AU TROISIÈME TOME JUIF.

Après avoir repoussé d'injustes reproches et des calomnies, après avoir tantôt joué avec des futilités, tantôt brisé les traits mortels qu'elles renfermaient, il est temps de venger la France des outrages que monsieur le secrétaire lui prodigue dans son troisième volume, et toujours sous le nom de ses Juifs. Je n'emploierai que quelques pages contre un livre entier.

I. Du jubilé.

Il ne s'agit plus ici d'un combat dans lequel un ennemi puisse se couvrir d'un bouclier divin, et percer son adversaire d'une flèche sacrée. D'abord, politiquement parlant et non pas théologiquement argumentant, il s'agit de savoir si les lois hébraïques valent mieux que nos lois chrétiennes.

Au fait : le jubilé est-il préférable aux rentes sur l'Hôtel-de-Ville? Je vous soutiens, monsieur, que vous-même vous aimeriez cent fois mieux vous faire une rente perpétuelle de cinq mille livres pour cent mille francs de fonds, que d'acheter un bien de campagne dont vous seriez obligé de sortir au bout de cinquante ans. Je suppose que

vous êtes Juif, que vous achetez une métairie de cent arpents dans la tribu d'Issakar à l'âge de trente ans : vous l'améliorez, vous l'embellissez ; elle vaut, quand vous êtes parvenu à quatre-vingts ans, le double de ce qu'elle valait au temps de l'achat ; vous en êtes chassés, vous, votre femme, et vos enfants ; et vous allez mourir sur un fumier par la loi du jubilé.

Cette loi n'est guère plus favorable au vendeur qu'à l'acheteur ; car il y a grande apparence que l'acheteur, obligé de déguerpir, n'aura pas sur la fin laissé la ferme en très bon état. La loi du jubilé paraît faite pour ruiner deux familles.

Ce n'est pas tout : comptez-vous pour rien les difficultés prodigieuses de stipuler les conditions de ces contrats, d'évaluer un sixième, un septième de jubilé, et de prévenir les disputes inévitables qui doivent naître d'un tel marché ?

Comment aurait-on pu imaginer cette loi, impraticable dans un désert, pour l'exécuter dans un petit pays de roches et de cavernes dont on n'était pas le maître, et qu'on ne connaissait pas encore ? n'était-ce pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ? Enfin, messieurs les Juifs, votre Jubilé était si peu convenable, qu'aucune nation n'a voulu l'adopter ; vous-mêmes vous ne l'avez jamais observé, il n'y en a aucun exemple dans vos histoires. L'Irlandais Ussérius a compté

le premier jubilé 1395 ans avant notre ère vulgaire, qui n'est pas la vôtre; mais il n'a pu trouver dans vos livres l'exemple d'un seul homme qui soit rentré dans son héritage en vertu de cette loi.

Nous avons un jubilé aussi nous autres; il est charmant, il est tout spirituel; c'est le bon pape Boniface VIII qui l'institua, peu de temps après avoir fait venir par les airs la maison de Notre-Dame-de-Lorète. Ceux qui ont dit que Boniface VIII entra dans l'évêché de Rome comme un renard, s'y comporta comme un loup, et mourut comme un chien, étaient de grands hérétiques. Quoi qu'il en soit, notre jubilé est autant au-dessus du vôtre que le spirituel est préférable au temporel. Cette loi du jubilé prouve clairement que la nation juive était une petite horde barbare; toute grande société est fondée sur le droit de propriété.

II. Lois militaires.

Vous vantez, messieurs les Juifs, l'humanité noble de vos lois militaires; elles étaient dignes d'une nation établie de temps immémorial dans le plus beau climat de la terre. Vous dites d'abord qu'il vous était ordonné de payer vos vivres quand vous passiez par les terres de vos alliés, et de n'y point faire de dégât.

Je crois bien qu'on fut obligé de vous l'ordonner, supposé encore que vous eussiez des alliés dans des déserts où il n'y eut jamais de peuplade.

Vous ne pouviez, dites-vous¹, prendre les armes que pour vous défendre; cela est si curieux, qu'ayant jusqu'à présent négligé de citer les pages de votre livre que tout le monde doit savoir par cœur, j'en prends la peine cette fois-ci.

En effet, messieurs, lorsque vous allâtes, à ce que vous me dites, faire sept fois le tour de Jéricho dont vous n'aviez jamais entendu parler, faire tomber les murs au son du cornet à bouquin, massacrer, brûler femmes, filles, enfants, vieillards, animaux, c'était pour vous défendre!

III. Filles prises en guerre.

Mais vous étiez si bons, que quand par hasard il se trouvait dans le butin une paysanne fraîche et jolie, il vous était permis de coucher avec elle, et même de la joindre au nombre de vos épouses: cela devait faire un excellent ménage. Il est vrai que votre captive ne pouvait avoir les honneurs d'épousée qu'au bout d'un mois; mais de braves soldats n'attendent pas si long-temps à jouir du droit de la guerre.

¹ Page 45, tome III.

IV. Filles égorgées.

Je ne sais qui a dit que votre usage était de tuer tout, excepté les filles nubiles. « N'est-il pas clair, « répondez-vous, que c'est calomnier grossièrement nos lois, ou montrer évidemment à toute « la terre que vous ne les avez jamais lues? »

Ah! toute la terre, messieurs! n'êtes-vous pas comme ce savant qui prenait toujours l'université pour l'univers? Sans doute celui qui vous a reproché d'épargner toujours les filles s'est bien trompé: témoin toutes les filles égorgées à Jéricho, au petit village de Haï traité comme Jéricho, aux trente et un villages dont vous pendites les trente et un rois, et qui furent livrés au même anathème. Oui, messieurs, il est clair qu'on vous a calomniés grossièrement. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est bien étrange qu'on parle encore dans le monde de vous, et qu'on perde son temps à vous calomnier; mais vous nous le rendez bien.

V. Mères qui détruisent leur fruit.

Laissons là votre code militaire : je suis pacifique; suivons pied à pied votre police.

Vous louez votre législation de n'avoir décerné aucune peine pour les mères qui détruisent leurs enfants. Vraiment, puisqu'on ne les a pas punies pour les avoir tués et pour les avoir mangés, on

ne les aura pas punies pour les avoir empoisonnés ou les avoir fait cuire. On vous a dit que les Juifs mangèrent quelquefois de petits enfants; mais on ne vous a pas dit qu'ils les aient mangés tout crus: un peu d'exactitude, s'il vout plaît.

VI. De la graisse.

Vous vous extasiez sur ce que, dans votre *Väicra* (dans votre *Lévitique*), il vous est défendu de manger de la graisse, parcequ'elle est indigeste; mais, messieurs, Aaron et ses fils avaient donc un meilleur estomac que le reste du peuple? car il y a de la graisse entre l'épaule et la poitrine qui sont leur partage. Vous prétendez que vos brebis avaient des queues dont la graisse pesait cinquante livres: elle était donc pour vos prêtres? Arlequin disait, dans l'ancienne comédie italienne, que, s'il était roi, il se ferait servir tous les jours de la soupe à la graisse; c'était apparemment celle de vos queues.

VII. Du boudin.

Vous tirez encore un grand avantage de ce que les pigeons au sang et le boudin vous étaient défendus: vous croyez que ce fut un grand médecin qui donna cette ordonnance; vous pensez que le sang est un poison, et que Thémistocle et d'autres moururent pour avoir bu du sang de taureau.

Je vous confie que, pour me moquer des fables grecques, j'ai fait saigner une fois un de mes jeunes taureaux, et j'ai bu une tasse de son sang très impunément. Les paysans de mon canton en font usage tous les jours, et ils appellent ce déjeuner la fricassée.

VIII. De la propreté.

Vous croyez qu'à Jérusalem on était plus propre qu'à Paris, parcequ'on avait la lèpre et qu'on manquait de chemises; et vous regrettez la belle police qui ordonnait de démolir les maisons dont les murailles étaient lépreuses. Vous pouviez pourtant savoir qu'en tout pays les taches qu'on voit sur les murs ne sont que l'effet de quelques gouttes de pluie sur lesquelles le soleil a donné; il s'y forme de petites cavités imperceptibles. La même chose arrive par-tout aux feuilles d'arbres; le vent porte souvent dans ces gerçures des œufs d'insectes invisibles : c'est là ce que vos prêtres appelaient la lèpre des maisons; et comme ils étaient juges souverains de la lèpre, ils pouvaient déclarer lépreuse la maison de quiconque leur déplaisait, et la faire démolir pour préserver le reste.

Quant à vos grand'mères, je crois nos Parisiennes tout aussi propres qu'elles pour le moins.

Vous triomphez de ce qu'il vous était enjoint de n'aller jamais à la garde-robe que hors du camp

et avec une pioche; vous croyez que dans nos armées tous nos soldats font leurs ordures dans leurs tentes. Vous vous trompez, messieurs, ils sont aussi propres que vous. Si vous êtes engoués de la manière dont vos ancêtres poussaient leur selle, lisez les cinquante-deux manières de se torcher le cul, décrites par notre grand rabbin François Rabelais¹; et vous conviendrez de la prodigieuse supériorité que nous avons sur vous.

Passons de la garde-robe à votre cuisine. Pensez-vous que votre temple, qui n'était que la cuisine de vos lévites, fût aussi propre que Saint-Pierre de Rome? Vous nous racontez qu'un jour Salomon tua dans ce temple vingt-deux mille bœufs gras et cent vingt mille moutons pour son dîner, sans compter les marmites du peuple. Songez qu'à cinquante pintes de sang par bœuf gras, et à dix pintes par mouton, cela fait vingt-trois millions de pintes de sang qui coulèrent ce jour-là dans votre temple. Figurez-vous quel monceau de charognes dépecées! que de marmitons, que de marmites, que d'infection! est-ce là votre propreté, messieurs? Est-ce là le *simplex munditiis* d'Horace?

IX. De la gaieté.

Vous nous citez le sabbat pour une fête gaie:
« Aux six jours de travail succède régulièrement

¹ *Gargantua*, liv. I, chap. xiii. (L. D. B.)

« un jour de repos : » et moi je pourrais vous citer le

* Tristia sabbata cordi,
« Septima quæque dies turpi sacrata veterno. »

Et je vous soutiendrai qu'un jour de dimanche la Courtille, les Porcherons, les boulevards, sont cent fois plus gais que toutes vos fêtes jointes ensemble. Vraiment il vous sied bien de croire être plus joyeux que les Parisiens !

X. De la gonorrhée.

Vous confondez la gonorrhée antique, commune aux messieurs et aux dames dans tous les temps, avec la chaudep...., maladie qui n'est connue que depuis la fin du quinzième siècle. *Gonorrhæa, flux de génération*, est la chose la plus simple. Vous donnez à entendre que le texte du *Lévitique* confond ces deux incommodités : non, il ne les confond pas ; la virulente était absolument inconnue dans tout notre hémisphère. Cristophe Colomb alla la déterrer à Saint-Domingue. L'autre, dont il est question ici, se guérit avec du vin chaud encore mieux qu'avec de l'eau fraîche ; elle n'a nul rapport avec le péché d'Onan, ni avec l'*Onanisme* de M. Tissot. Vous les citez en vain en votre faveur ; jamais M. Tissot n'a fait sortir de Lausanne les impurs qu'il a guéris de la gonor-

rhée virulente. Quant au bon-homme Onan, voyez si vous avez quelque chose de commun avec lui.

XI. De l'agriculture.

Vous parlez très bien de l'agriculture, monsieur, et je vous en remercie, car je suis laboureur.

XII. Du profond respect que les dames doivent au joyau des messieurs.

Vous rapportez une étrange loi dans le *Deutéronome*, au chapitre xxv. « Si deux hommes ont une dispute, si la femme du plus faible prend le plus fort par son joyau, coupez la main à cette femme sans rémission ¹. »

Je vous demande pardon, messieurs, jamais je n'aurais coupé la main à une dame qui m'aurait pris par-là autrefois; vous êtes bien délicats et bien durs.

XIII. Polygamie.

Vous prétendez que mon ami a dit : « Je ne suis point assez habile physicien pour décider si, après plusieurs siècles, la polygamie aurait un

¹ Si... volens uxor alterius erueri virum suum de manu fortioris, miseritque manum et apprehenderit verenda ejus... Vers. 11.

(L. D. B.)

« avantage bien réel sur la monogamie, par rapport à la multiplication de l'espèce humaine. »

Soyez sûr, monsieur, que mon ami n'a jamais écrit dans ce goût pour décider si, après plusieurs mots inutiles, on inspirerait au lecteur un dégoût bien réel par rapport à la multiplication de l'ennemi. Vous lui imputez sans cesse ce qu'il n'a jamais écrit; ayez la bonté de jeter les yeux sur l'article FEMME, dans le *Dictionnaire philosophique*; il m'a paru moins ennuyeux que le fragment que vous citez par rapport à la multiplication de l'espèce humaine.

XIV. Femmes des rois.

Pour nous prouver que Jérusalem l'emporte sur Paris, sur Londres, et sur Madrid, vous nous dites que dans votre désert, lorsque vous étiez sans rois et sans souliers, il fut défendu à vos monarques, qui ne parurent que quatre cents ans après, d'avoir un trop grand nombre de femmes. Cette loi, qui est dans votre *Deutéronome*, ne détermine pas le nombre permis : et c'est ce qui a fait croire à tant de doctes et profonds esprits, mais trop confiants en leurs lumières, que votre *Pentateuque* ne fut écrit que dans le temps où vos roitelets abusèrent de la polygamie si prodigieusement, qu'il fallut les avertir d'être un peu plus modérés.

XV. De la défense d'approcher de sa femme pendant ses règles.

Vous êtes, messieurs, d'un avis bien différent de notre fameux Fernel, premier médecin de François I^{er} et de Henri II; il conseilla à Henri de coucher avec Cathérine de Médicis dans le temps le plus fort de ses menstrues; c'était, dit-il, le plus sûr moyen de la rendre féconde; et l'événement justifia l'ordonnance du médecin.

Vous, au contraire, messieurs, vous regardez cette opération, qui nous valut trois rois de France l'un après l'autre, comme un crime capital; vous voudriez qu'on eût puni de mort Henri II et sa femme; vous nous montrez leur condamnation dans le chapitre xx du *Lévitique*: « Qui coërit
« cum muliere in fluxu menstruo et revelaverit
« turpitudinem ejus, ipsaque aperuerit fontem
« sanguinis sui, interficientur ambo de medio populi sui. » « Si un homme se conjoint avec sa
« femme pendant ses menstrues, et si elle ouvre
« la fontaine sanglante, qu'ils soient tous deux
« tués, exterminés* ».

* Cette horreur superstitieuse pour les femmes, durant cette époque, est presque générale chez les nations sauvages (Voyez le *Voyage de Carver*, et l'*Histoire générale des voyages*); elle tient vraisemblablement à l'horrible malpropreté des femmes parmi ces peuples. Il est très douteux cependant que la recette de Fernel soit

Permettez-moi, messieurs, de vous représenter que votre sentence est bien dure. La faculté de médecine de Paris et celle de Londres vous prieront de la réformer; franchement il n'y a pas là de quoi pendre un père et une mère de famille. On a eu raison de dire que votre loi est la loi de rigueur, et la nôtre la loi de grace.

XVI. Du divorce et du paradis.

Chez vous, il fut permis de donner une lettre de divorce à sa femme, quand on était las d'elle; et la femme n'avait pas le même droit. Vous rapprochez à mon ami d'avoir dit « que c'est la loi du » plus fort, et la nature pure et barbare. »

réelle. On ferait un volume de tout ce qu'on a imaginé d'absurdités sur cet objet, depuis les systèmes des médecins sur la cause des menstrues, jusqu'à leur usage dans les préparations magiques, et à l'opinion qu'il en peut résulter une souillure morale. Mais la loi qui condamne à mort la femme et le mari n'appartient qu'aux Juifs; les sauvages d'aucune autre partie du monde n'ont porté à ce point leur férocité superstitieuse. Nous invitons le secrétaire des Juifs à nous apprendre comment on s'y prenait pour constater le délit. Nous savons combien toutes les preuves des fautes contre les mœurs sont incertaines, incertaines, souvent aussi contraires à l'humanité qu'à la bienfaisance; combien sur-tout elles exposent à condamner des innocents; mais dans le délit juif, il y a quelques difficultés de plus; nous voudrions bien que monsieur le secrétaire nous enseignât à les lever; il serait bon aussi qu'il nous expliquât comment une dame juive, amoureuse d'un velu, s'y prenait pour lui parler de sa passion. Pourquoi se refuserait-il au devoir d'instruire et d'éclairer ses frères, en approfondissant ces matières si importantes pour la bonheur de l'univers et la conservation du bon goût?

Ces paroles ne sont dans aucun de ses ouvrages. Vous vous trompez toujours quand vous l'accusez; il n'a rien dit de cela, encore une fois; reprochez-lui de ne l'avoir pas dit. Les Turcs sont plus équitables que vous; ils permettent aux dames de demander le divorce.

Vous n'avez assez bonne opinion ni des chrétiens ni des musulmans : vous vous imaginez que Mahomet a fermé l'entrée du paradis aux dames; on vous a trompés, messieurs, sur Mahomet comme sur mon ami. Il est dit dans la *Sonna* qu'une douairière, ayant commis quelques péchés mortels, vint demander au prophète si elle pouvait encore espérer une place en paradis. Le prophète, que cette dame importunait, lui répondit avec un peu d'humeur (car vous savez que les prophètes en ont) : Allez vous faire promener, madame, le paradis n'est pas pour les vieilles. La pauvre dame pleura et se lamenta. Le prophète la consola en lui disant : Ma bonne, en paradis il n'y a plus de vieilles, tout le monde y est jeune.

XVII. Permission de vendre ses enfants.

Si les dames ont été très maltraitées par vos lois, vous nous assurez que les enfants l'étaient encore plus mal. Il est permis, dites-vous, à un père de vendre son fils dans le cas d'une extrême

indigence : mon ignorance prend ici votre parti contre vous-mêmes. Je n'ai point trouvé l'énoncé de cette loi chez vous; je trouve seulement dans l'*Exode*, chapitre XXI : « Si quelqu'un vend sa fille « pour servante, elle ne sortira point de servitude : » je présume qu'il en était de même pour les garçons.

Au reste je ne connais dans l'antiquité d'autre fille vendue par son père, que Métra qui se laissa vendre tant de fois pour nourrir son père Érésichthon, lequel mourait de faim, comme vous savez, en mangeant toujours. C'est le plus grand exemple de la piété filiale qui soit dans la fable.

A l'égard des garçons, je n'ai vu que Joseph vendu par sa famille patriarcale; mais ce ne fut pas assurément son pauvre père qui le vendit.

XVIII. Des supplices recherchés.

Je vous bénirai, monsieur et messieurs, quand vous élèverez la voix contre nos abus; nous en avons eu d'horribles; il fut des barbares dans Paris comme dans Hershalaïm. Vous vous êtes joints à mon ami pour frémir et pour verser sur nous des larmes; mais quand vous nous dites « que les « tourments cruels dont on a puni chez nous des « fautes légères se ressentent des mœurs atroces « de nos aïeux; que chez vous les peines étaient

« quelquefois sévères, les supplices jamais reeher-
 « chés; » comment voulez-vous qu'on vous eroie?
 Relisez vos livres, vous verrez non seulement un
 Josué, un Caleb, prodiguant tous les genres de
 mort que le fer et la flamme peuvent faire souffrir
 à la vieillesse, à l'enfance, et à un sexe doux et
 faible; mais vous verrez dans les temps que vous
 appelez les temps de votre grandeur et de vos
 mœurs perfectionnées un David qui sort de son
 sérail de dix-huit femmes pour faire scier en deux,
 pour faire déchirer sous des herses de fer, pour
 brûler à petit feu dans des fours à brique, de bra-
 ves gens que ses Juifs ont eu le bonheur de pren-
 dre prisonniers, tandis qu'il était entre les bras de
 la tendre Bethsabée*.

N'y a-t-il rien de reberché, rien d'extraordi-
 naire, messieurs, dans ces inconcevables hor-
 reurs? Vous me direz que l'auteur sacré qui les
 décrit ne les condamne point, et que par con-
 séquent elles pouvaient avoir un bon motif. Mais
 remarquez aussi, messieurs, que l'auteur sacré
 ne les approuve pas; il nous laisse la liberté d'en

* Et le supplice de la croix, monsieur le secrétaire juif; et celui
 de la lapidation, où chaque citoyen faisait pour sa part l'office de
 bourreau; où les infortunés qu'on y condamnait étaient exposés à
 toute la férocité de la populace juive. Ceci est encore une preuve
 de barbarie. Chez toutes les nations un peu policées, les supplices
 sont infligés sous une forme régulière par un homme condamné à
 faire cet horrible métier, et payé par l'état.

dire notre sentiment, liberté si précieuse aux hommes !

Avouez donc que vous fûtes aussi barbares dans les temps de votre politesse que nous l'avons été dans les siècles de notre grossièreté. Nous fûmes long-temps Gog et Magog ; tous les peuples l'ont été :

• Et documenta damus qua simus origine nati. •

OVID., *Metam.*, 1, v. 415.

Nos pères furent des sangliers, des ours jusqu'au seizième siècle : ensuite ils ont joint des grimaces de singes aux boutoirs de sangliers : enfin ils sont devenus hommes, et hommes aimables. Vous, messieurs, vous fûtes autrefois les plus détestables et les plus sots loups-cerviers qui aient souillé la face de la terre. Vous vivez tranquilles aujourd'hui dans Rome, dans Livourne, dans Londres, dans Amsterdam. Oublions nos bêtises et nos abominations passées : mangcons ensemble en frères des perdrix lardées menu ; car sans lard elles sont un peu sèches vers le carême.

XIX. Encore un petit mot de Salomon.

Votre goût pour les danies, monsieur et messieurs, ainsi que pour l'argent comptant, vous ramène toujours à Salomon ; vous y revenez avec tendresse à la fin de vos gros ouvrages. Je trouve,

eu vous feuilletant, que vous ne vous émerveiliez pas assez des vingt-cinq milliards en espèces sonnantes, que Montmartel-David laissa à Brunoï-Salomon, grand amateur d'ornements de chapelle. D'un autre côté, vous me paraissez trop étonnés qu'un homme qui, en commençant son commerce d'Ophir, avait, d'entrée de jeu, vingt-cinq milliards, se fit bâtir quarante mille écuries. Il me semble pourtant que ce n'est pas trop d'écuries ou d'étables pour un homme qui fait servir sur table vingt-deux mille bœufs gras, et cent vingt mille moutons pour un seul repas*.

Vous supposez que ces quarante mille écuries ne sont que dans la *Vulgate*, dont vous faites très peu de cas. Permettez-moi d'aimer la *Vulgate* recommandée par le concile de Trente, et de vous dire que je ne m'en rapporte point du tout à vos Bibles massorètes qui ont voulu corriger l'ancien texte.

Je conviens que peut-être il y a un peu d'exagération, un peu de contradiction, dans cet ancien texte; cependant ma remarque subsiste, comme dit Dacier.

XX. Des veaux, des cornes, et des oreilles d'ânes.

Messieurs, il me faut donc vous suivre encore du sérail de votre grand sultan Salomon, si rem-

* *Rois*, liv. III, chap. VIII.

pli d'or et de femmes, à l'armée de Titus, qui entra le fer et la flamme à la main dans votre petite ville, laquelle n'a jamais pu contenir vingt mille habitants, et dans laquelle il en périt plus de onze cent mille pendant le siège, si l'on croit votre exact et véridique Flavien Joséphe.

Dans cette terrible journée on détruisit, non pas votre second temple, comme vous le dites, mais votre troisième temple, qui était celui d'Hérode. La question importante dont il s'agit est de savoir si Pompée, en passant par chez vous, et en faisant pendre un de vos rois, avait vu dans ce temple de vingt coudées de long un animal doré ou bronzé, qui avait deux petites cornes qu'on prit pour des oreilles; si les soldats de Titus en virent autant; et enfin sur quoi fut fondée l'opinion courante que vous adoriez un âne.

Mon ami a cru que vous étiez de très mauvais sculpteurs, et que, voulant poser des chérubins sur votre arche, ou sur la représentation de votre arche, vous taillâtes si grossièrement les cornes de vos bouvillons chérubins, qu'on les prit pour des oreilles d'ânes : cela est assez vraisemblable.

Vous croyez détruire cette vraisemblance en disant que les Babyloniens de Nabuchodonosor avaient déjà pris votre coffre, votre arche, vos chérubins, et vos ânes, il y avait six cent cinquante-huit ans. Vous prétendez que Titus fut

bien attrapé lorsqu'en entrant dans votre petit temple, il n'y vit point votre coffre, et qu'il fut privé de l'honneur de le porter en triomphe à Rome.

Vous savez pourtant, monsieur et messieurs, que votre arche d'alliance, construite dans le désert, prise par les Philistins, rendue par deux vaches, placée dans Hersbalaïm, y était encore après la captivité en Babylone; l'auteur des *Paralipomènes* le dit expressément : *Fuit itaque arca ibi usque in præsentem diem*¹.

Vos rabbins, je ne l'ignore pas, ont prétendu que cette arche est cachée dans le creux d'un rocher du Mont-Nebo, où est enterré Moïse; et qu'on ne la découvrira qu'à la fin du monde: mais cela n'empêche pas qu'on ne la montre à Rome parmi les plus belles et les plus anciennes reliques qui décorent cette sainte ville. Les antiquaires, qui ont la vue d'une finesse extrême, et qui voient ce que les autres hommes ne voient point, remarquent dans l'arc de triomphe érigé à Titus la figure d'un coffre qui est sans doute votre arche. Elle nous appartient de droit: nous vous sommes substitués; vos dépouilles sont nos conquêtes.

Cessez de vouloir, par vos subtilités rabbiniques, ébranler la foi d'un chrétien qui vous plaint,

¹ Liv. II, chap. v, v. 9. (L. D. B.).

qui vous aime, mais qui, ayant l'honneur d'être l'olivier franc, ne souillera jamais cette gloire en vous accordant la moindre de vos prétentions.

Si vous voulez que je sois de votre avis, messieurs, vous n'avez qu'à vous faire baptiser, je m'offre à être votre parrain. A l'égard de monsieur votre secrétaire, vous pouvez le faire circoncire, je ne m'y opposerai point.

INCURSION SUR NONNOTTE, EX-JÉSUIITE.

Messieurs les six Juifs, monsieur leur secrétaire, plus vous avez été redoutables à mon ami intime, plus j'ai dû le défendre. Vous étiez déjà assez forts par vous-mêmes; j'ai été surpris que vous ayez cherché des troupes auxiliaires chez les jésuites: est-ce parcequ'ils sont aujourd'hui dispersés comme vous, que vous les appelez à votre secours? Vous combattez sous le bouclier du révérend père Nonnotte; vous renvoyez mon ami à ce savant homme; vous le regardez comme un de vos grands capitaines, parcequ'il a servi de gougat, dites-vous, dans une armée levée contre l'*Encyclopédie*. Permettez-moi donc, messieurs, de vous renvoyer à un des plus braves guerriers qui aient combattu pour l'*Encyclopédie* contre le révérend père Nonnotte; c'est M. Damilaville, l'un de nos plus savants écrivains: daignez lire ce qu'il répondit au savant Nonnotte il y a quelques années: je remets sous vos yeux ce petit écrit; il a déjà été imprimé; mais, comme vous avez donné une nouvelle édition de vos œuvres judaïques, je puis aussi en donner une des œuvres chrétiennes de M. Damilaville.

ÉCLAIRCISSEMENT HISTORIQUE

A L'OCCASION D'UN LIBELLE CALOMNIEUX

CONTRE L'ESSAI SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS,

PAR M. DAMILAVILLE *.

S'il s'agit de goût, on ne doit répondre à personne, par la raison qu'il ne faut pas disputer des goûts : mais est-il question d'histoire, s'agit-il de discuter des faits intéressants, on peut répondre au dernier des barbouilleurs, parceque l'intérêt de la vérité doit l'emporter sur le mépris des libelles. Ceci sera donc un procès par devant le petit nombre de ceux qui étudient l'histoire, et qui doivent juger*.

* Cet écrit est de Voltaire; il n'y a que les additions à la suite qui soient de Damilaville. (L. D. B.)

* Dans les premières éditions, on lisait ici le passage suivant : « Il ne sera pas d'abord inutile de leur dire qu'un prétendu docteur Nonnotte, ayant été choisi pour combattre des vérités qui se trouvent dans l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, comme poaa son libelle en hâte, le fit imprimer chez le libraire Fex, à Avignon; qu'ensuite, se doutant bien que son libelle n'aurait pas grand débit, il fit proposer par ee libraire Fex à l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* de lui vendre toute l'édition du libelle pour mille écus; on se moqua un pen de la proposition. Le lecteur verra si ce n'était pas trop payer; mais il n'est pas question de rire, tâchons

Un ex-jésuite, nommé *Nonnotte*, savant comme un prédicateur, et poli comme un homme de collège, s'avisa d'imprimer un gros livre intitulé : *Les Erreurs de l'auteur de l'Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations*; cette entreprise était d'autant plus admirable, que ce Nonnotte n'avait jamais étudié l'histoire. Pour mieux vendre son livre, il le farcit de sottises, les unes dévotées, les autres calomnieuses; car il avait ouï dire que ces deux choses réussissent.

PREMIÈRE SOTTISE DE NONNOTTE.

Le libelliste accuse l'auteur de *l'Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations* d'avoir dit : « L'ignorance chrétienne se représente Dioclétien » comme un ennemi armé sans cesse contre les » fidèles. »

Il n'y a point dans le texte, *l'ignorance chrétienne*; il y a dans toutes les éditions, *l'ignorance se représente d'ordinaire Dioclétien, etc.* On voit assez comment un mot de plus ou de moins change la vérité en mensonge odieux. Ce premier trait peut faire juger de Nonnotte.

* d'instruire. * (Voyez la lettre du libraire Fex et la réponse, dans la *Correspondance*, 17 mai 1762 *.)

** Voyez en outre le dix-neuvième paragraphe des *Mensonges imprimés*, et la vingt et unième *Honnêteté littéraire*. (L. D. B.)

SECONDE SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur un édit de l'empereur:

Il s'agit d'un chrétien qui déchira et qui mit en pièces publiquement un édit impérial. L'auteur de l'*Essai sur les Juifs*, etc., appelle ce chrétien indiscret. Le libelliste le justifie, et dit: « Un semblable édit n'était-il pas évidemment in-juste, etc. ? »

Je dois observer que c'est trop soutenir des maximes tant condamnées par tous nos parlements. Quelque injuste que puisse paraître à un particulier un édit de son souverain, il est criminel de l'esc-majesté quand il le déchire et le foule aux pieds publiquement. L'auteur du libelle devrait savoir qu'il faut respecter les rois et les lois.

Si Nonnotte avait affaire à quelque savant en us, ce savant lui dirait: « Monsieur, vous êtes un ignorant ou un fripon: vous dites dans votre pieux libelle, page 20, que ce n'est pas le premier édit de Dioclétien, mais le second, qu'un chrétien d'une qualité distinguée déchira publiquement.

« Premièrement, il importe fort peu que ce chrétien ait été de la plus haute qualité. Secondement, s'il était de la plus haute qualité, il n'en était que plus coupable.

« Troisièmement, l'*Histoire ecclésiastique* de
 « Fleury dit expressément, page 428, tome II,
 « que ce fut le premier édit, portant seulement
 « privation des honneurs et des dignités, que ce
 « chrétien de la plus haute qualité déchira publi-
 « quement, en se moquant des victoires des Ro-
 « mains sur les Goths et sur les Sarmates, dont
 « l'édit faisait mention.

« Si vous avez lu Eusèbe, dont Fleury a tiré ce
 « fait, vous avez tort de falsifier ce passage. Si vous
 « ne l'avez pas lu, vous avez plus de tort encore.
 « Donc vous êtes un ignorant ou un fripon. »

Voilà ce qu'on vous dirait; mais, dans un siècle
 comme le nôtre, on se gardera bien de se servir
 d'un pareil style.

TROISIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur Marcel.

Un centurion, nommé *Marcel*, dans une revue
 auprès de Tanger en Mauritanie, jeta sa ceinture
 militaire et ses armes, et cria: « Je ne veux plus
 « servir ni les Empereurs ni leurs dieux. »

L'auteur du libelle trouve cette action fort rai-
 sonnable; et il fait un crime à l'auteur de l'*Essai
 sur les Mœurs, etc.*, de dire que le zèle de ce cen-
 turion n'était pas sage; mais il n'en est pas dit un
 mot dans l'*Essai sur les Mœurs, etc.*; c'est dans un

autre ouvrage qu'il en est parlé. Au reste, je demande si un capitaine calviniste serait bien reçu dans une revue à jeter ses armes, et à dire qu'il ne veut plus combattre pour le roi et pour la sainte Vierge : ne ferait-il pas mieux de se retirer paisiblement?

QUATRIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur saint Romain.

Notre libelliste trouve beaucoup d'impiété à nier l'aventure du jeune saint Romain. Voici le passage de M. de Voltaire :

« Il est bien vraisemblable que la juste douleur
« des chrétiens se répandit en plaintes exagérées.
« Les *Actes sincères* nous racontent que l'empereur
« étant dans Antioche, le préteur condamna un
« enfant chrétien, nommé *Romain*, à être brûlé;
« que des Juifs présents à ce supplice se mirent
« méchamment à rire, en disant : *Nous avons eu*
« *autrefois trois petits garçons, Sidrach, Misach, et*
« *Abdénago, qui ne brûlèrent point dans la four-*
« *naise; et celui-ci brûle.* Dans l'instant, pour con-
« fondre les Juifs, une grande pluie éteignit le
« bûcher, et le petit garçon en sortit sain et sauf
« en demandant : *Où est donc le feu?* Les *Actes sin-*
« *cères* ajoutent que l'empereur le fit délivrer,
« mais que le juge ordonna qu'on lui coupât la

« langue. Il n'est guère possible qu'un juge ait fait
« couper la langue à un petit garçon à qui l'em-
« pereur avait pardonné.

« Ce qui suit est plus singulier. On prétend qu'un
« vieux médecin chrétien, nommé *Ariston*, qui
« avait un bistouri tout prêt, coupa la langue de
« cet enfant pour faire sa cour au préteur. Le petit
« Romain fut aussitôt renvoyé en prison. Le géo-
« lier lui demanda de ses nouvelles; l'enfant ra-
« conta fort au long comment un vieux médecin
« lui avait coupé la langue. Il faut noter que le
« petit enfant, avant cette opération, était extrê-
« mement bégue, mais qu'alors il parlait avec une
« volubilité merveilleuse. Le géolier ne manqua
« pas d'aller raconter ce miracle à l'empereur. On
« fit venir le vieux médecin; il jura que l'opération
« avait été faite dans toutes les règles de l'art, et
« montra la langue de l'enfant qu'il avait con-
« servée proprement dans une boîte. *Qu'on fasse*
« *venir, dit-il, le premier venu, je m'en vais lui*
« *couper la langue en présence de votre majesté, et*
« *vous verrez s'il pourra parler.* On prit un pauvre
« homme à qui le médecin coupa juste autant de
« langue qu'il en avait coupé au petit enfant;
« l'homme mourut sur-le-champ. »

Je veux croire que les *Actes* qui rapportent ce fait sont aussi sincères qu'ils en portent le titre; mais ils sont encore plus singuliers que sincères.

C'est maintenant au lecteur judicieux à voir s'il n'est pas permis de douter un peu de ce miracle. L'auteur du libelle peut aussi croire, s'il veut, l'apparition du *Labarum*; mais il ne doit point injurier ceux qui ne sont point de cet avis.

CINQUIÈME SOTTISE DE NONNÔTE.

Sur l'empereur Julien.

On peut s'épuiser en invectives contre l'empereur Julien; on n'empêchera pas que cet empereur n'ait eu des mœurs très pures : on doit le plaindre de n'avoir pas été chrétien, mais il ne faut pas le calomnier. Voyez ce que Julien écrit aux Alexandrins sur le meurtre de l'évêque George, ce grand persécuteur des athanasiens... « Au lieu
« de me réserver la connaissance de vos injures,
« vous vous êtes livrés à la colère, et vous n'avez
« pas eu honte de commettre les mêmes excès qui
« vous rendaient vos adversaires si odieux. » Julien les reprend en empereur et en père. Qu'on lise toutes ses lettres, et qu'on voie s'il y a jamais eu un homme plus sage et plus modéré. Quoi donc! parcequ'il a eu le malheur de n'être pas chrétien, n'aura-t-il eu aucune vertu? Cicéron, Virgile, les Caton, les Antonin, Pythagore, Zaleucus, Socrate, Platon, Épictète, Lycurgue, Solon, Aristide, les plus sages des hommes, auront-ils été des

monstres, parcequ'ils auront eu le malheur de n'être pas de notre religion?

SIXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur la légion thébaine.

L'auteur du libelle fait des efforts assez plaisants, page 28, pour accréditer la fable de la légion thébaine, toute composée de chrétiens, tout entière environnée dans une gorge de montagnes, où l'on ne peut pas mettre deux cents hommes en bataille, au pied du grand Saint-Bernard, où cent hommes bien retranchés arrêteraient une armée. Voici les preuves que notre critique judicieux donne de l'authenticité de cette aventure; il les a copiées du *Pédagogue chrétien*.

« Eucher, dit-il, qui rapporte cette histoire deux
« cents ans après l'événement, *était riche*, donc il
« disait vrai. Eucher *l'avait entendu raconter à Isac*,
« *évêque de Genève*, qui sans doute était riche aussi.
« Isac disait tenir le tout d'un évêque nommé Théo-
« dore, qui vivait cent ans après ce massacre. »
Voilà en vérité des preuves mathématiques. Je prie le libelliste de venir faire un tour au grand Saint-Bernard; il verra de ses yeux s'il est aisé d'y entourer et d'y massacrer une légion tout entière. Ajoutons qu'il est dit que cette légion venait d'Orient, et que le mont Saint-Bernard n'est pas as-

surément le chemin en droiture. Ajoutons encore qu'il est dit que c'était pour la guerre contre les Bagaudes, et que cette guerre alors était finie. Ajoutons aussi que cette fable tant chantée par tous les légendaires fut écrite par Grégoire de Tours, qui l'attribua à Eucher, mort en 454; et remarquons que dans cette légende, supposée écrite en 454, il est beaucoup parlé de la mort d'un Sigismond, roi de Bourgogne, tué en 523.

Il est de quelque utilité d'apprendre aux ignorants imposteurs de nos jours que leur temps est passé, et qu'on ne croit plus ces misérables sur leur parole.

On proposa à Nonnotte de marier les six mille soldats de la légion thébaine avec les onze mille vierges*; mais ce pauvre ex-jésuite n'avait pas les pouvoirs.

SEPTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur Ammien Marcellin, et sur un passage important.

Le libelliste s'exprime ainsi, page 48... « Ammien Marcellin ne dit nulle part qu'il avait vu « les chrétiens se déchirer comme des bêtes féroces. L'auteur de l'*Essai sur les Mœurs, etc.*, »

* Voyez dans les *Honnêtetés littéraires* la vingt-deuxième honnêteté (art. 4).

« calomnie en même temps Ammien Marcellin et
« les chrétiens. »

Qui est le calomniateur, ou de vous, ou de l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs*? Premièrement vous citez faux; il n'y a point dans le texte qu'Ammien Marcellin ait vu; il y a que de son temps les chrétiens se déchiraient. Secondement voici les paroles d'Ammien Marcellin, page 223, édition de Henri de Valois : « His effceratis hominum mentibus...
« iram in Georgium episcopum verterunt, vipe-
« reis morsibus ab eo sæpius appetiti. » On demande au libelliste quel est le caractère des vipères. Sont-elles douces? sont-elles féroces? d'ailleurs a-t-on¹ besoin du témoignage d'Ammien Marcellin pour savoir que les eusébiens et les athanasiens excrèrent les uns contre les autres la plus détestable fureur? Jusqu'à quand arborera-t-on l'intolérance et le mensonge?

¹ N. B. M. Damienville pouvait citer un autre passage d'Ammien Marcellin beaucoup plus fort; c'est à la fin du chap. v, liv. XXII. Je me sers de la traduction très estimée, faite à Berlin², imprimée cette année 1775, n'ayant pas sous les yeux le texte original. Voici les paroles du traducteur : « Julien avait observé qu'il n'est pas
« d'animaux plus ennemis de l'homme que le sont entre eux les
« chrétiens quand la religion les divise. »

² Par Guillaume de Moulins. Berlin, 1775; 3 volumes in-12. C'est à tort que dans quelques ouvrages on a donné à cette édition la date de 1778, qui est celle de la réimpression de Lyon. (L. D. B.)

HUITIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur Charlemagne.

Il accuse l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs*, etc., d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. Notre libelliste calomnie souvent. L'historien appelle Charlemagne « le plus ambicieux, le plus politique, le plus grand guerrier de son siècle. » Il est vrai que Charlemagne fit massacrer un jour quatre mille cinq cents prisonniers : on demande au libelliste s'il aurait voulu être le prisonnier de saint Charlemagne.

NEUVIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur les rois de France bigames.

Notre homme assure, à l'occasion de Charlemagne, que les rois Gontran, Sigebert, Chilpéric, n'avaient pas plus d'une femme à-la-fois.

Notre libelliste ne sait pas que Gontran eut pour femmes, dans le même temps, Vénérande, Mercatrude et Ostrégile ; il ne sait pas que Sigebert épousa Brunchaut du temps de sa première femme ; que Cherebert eut à-la-fois Méroflède, Marcovèse et Théodegilde. Il faut encore lui apprendre que Dagobert eut trois femmes, et qu'il passa d'ailleurs pour un prince très pieux, car il donna beaucoup

aux monastères. Il faut apprendre que son confrère Daniel, quelque partial qu'il puisse être, est plus honnête et plus véridique que lui. Il avoue franchement, page 110 du tome I^{er}, in-4°, que le grand Théodebert épousa la belle Deuterie, quoique le grand Théodebert eût une autre femme nommée *Visigalde*, et que la belle Deuterie eût un mari; et qu'en cela il imitait son oncle Clotaire, lequel épousa la veuve de Clodomir son frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes*.

Il résulte que Nonnotte est excessivement ignorant et un peu téméraire.

Ex-jésuite de province, pauvre Nonnotte, tu parles de femmes! de quoi t'avises-tu? lis seulement l'*Abrégé* du président Hénault, in-4° : tu verras à l'article *Philippe-Auguste*, que Pierre, roi d'Aragon, promet par son contrat de mariage « de « ne point répudier sa femme Marie, comtesse de « Montpellier, » et même de n'en épouser point d'autre du vivant de Marie. Te voilà bien étonné, Nonnotte.

DIXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur choses plus sérieuses.

Non, ex-jésuite Nonnotte, non, la persécution

* Voyez dans les *Honnêtetés littéraires* la vingt-deuxième honnêteté (art. 8).

n'était pas dans le génie des Romains. Toutes les religions étaient tolérées à Rome, quoique le sénat n'adoptât pas tous les dieux étrangers. Les Juifs avaient des synagogues à Rome. Les superstitieux Égyptiens, nation presque aussi méprisable que la juive, y avaient élevé un temple qui n'aurait pas été démoli sans l'aventure de Mundus et de Pauline. Les Romains, ce peuple-roi, n'agitèrent jamais la controverse; ils ne songeaient qu'à vaincre et à polier les nations. Il est inouï qu'ils aient jamais puni personne seulement pour la religion. Ils étaient justes. J'en prends à témoin les *Actes des Apôtres*: lorsque saint Paul, suivant le conseil de saint Jacques, alla se purifier pendant sept jours de suite dans le temple de Jérusalem, pour persuader aux Juifs qu'il gardait la loi de Moïse, les Juifs demandèrent sa mort au proconsul Festus; ce Festus leur répondit: « Ce « n'est point la coutume des Romains de condam-
« ner un homme avant que l'accusé ait son accu-
« sateur devant lui, et qu'on lui ait donné la liberté
« de se justifier ¹. »

Ce fut par le fanatisme d'un saducéen, et non d'un Romain, que saint Jacques, frère de Jésus, fut lapidé. Il est donc très vraisemblable que la haine implacable qu'on porte toujours à ses frères

¹ *Actes des Apôtres*, chap. xxv, v. 16. (L. D. B.)

séparés de communion fut la cause du martyre des premiers chrétiens. J'en parlerai ailleurs : mais à présent, ô libelliste ! je ne vous en dirai mot. Je vous avertis seulement d'étudier l'histoire en philosophe, si vous pouvez.

ONZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur la messe.

Notre Nonnotte assure que la messe était du temps de Charlemagne ce qu'elle est aujourd'hui ; il veut nous tromper ; il n'y avait point de messe basse, et c'est de quoi il est question. La messe fut d'abord la cène. Les fidèles s'assemblaient au troisième étage, comme on le voit par plusieurs passages, sur-tout au chapitre XX, verset 9, des *Actes des Apôtres*. Ils rompaient le pain ensemble, selon ces paroles : « Toutes les fois que vous ferez « ceci, vous le ferez en mémoire de moi. » Ensuite l'heure changea, l'assemblée se fit le matin, et fut nommée la *synaxe* ; puis les Latins la nommèrent *messe*. Il n'y avait qu'une assemblée, qu'une messe dans une église ; et ce terme de *mes frères*, si souvent répété, prouve bien qu'il n'y avait point de messes privées : elles sont du dixième siècle. L'ex-jésuite Nonnotte ne connaît pas même la messe. Dis-tu la messe, Nonnotte ? hé bien, je ne te la servirai pas.

DOUZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur la confession.

Le libelliste dit que la confession auriculaire était établie dès les premiers temps du christianisme. Il prend la confession auriculaire pour la confession publique. Voici l'histoire fidèle de la confession ; l'ignorance et la mauvaise foi des critiques servent quelquefois à éclaircir des vérités.

La confession de ses crimes, en tant qu'expiation, et considérée comme une chose sacrée, fut admise de temps immémorial dans tous les mystères d'Isis, d'Orphée, de Mithras, de Cérès : les Juifs eonnurent ees sortes d'expiations, quoique dans leur loi tout fût temporel. Les peines et les punitions après la mort n'étaient annoncées ni dans le *Décalogue*, ni dans le *Lévitique*, ni dans le *Deutéronome* ; et aucune de ces trois lois ne parle de l'immortalité de l'ame : mais les esséniciens embrassèrent dans les derniers temps la coutume d'avouer leurs fautes dans leurs assemblées publiques, et les autres Juifs se contentaient de demander pardon à Dieu dans le temple. Le grand-prêtre, le jour de l'expiation annuelle, entrait seul dans le sanctuaire, demandait pardon pour le peuple, et chargeait des iniquités de la nation un bouc

nommé *Hazazel*, d'un nom égyptien. Cette cérémonie était entièrement égyptienne.

On offrait, pour les péchés reconnus, des victimes dans toutes les religions, et on se lavait d'eau pure. De là viennent ces fameux vers :

« Ah ! nimium faciles, qui tristia crimina cædis

« Flumineâ tolli posse putetis aquâ ! »

OTTO, *Fast.*, II, 45.

Saint Jacques ayant dit dans son épître : « Con-
« fessez, avouez vos fautes les uns aux autres¹, »
les premiers chrétiens établirent cette coutume,
comme la gardienne des mœurs. Les abus se
glissent dans les choses les plus saintes.

Sozomène nous apprend, liv. VII, chap. XVI,
que les évêques ayant reconnu les inconvénients
de ces confessions publiques, *faites comme sur un
théâtre*, établirent dans chaque église un seul
prêtre sage et discret, nommé le *pénitencier*, de-
vant lequel les pécheurs avouaient leurs fautes,
soit seul à seul, soit en présence des autres fi-
dèles. Cette coutume fut établie vers l'an 250
de notre ère.

On connaît le scandale arrivé à Constantinople
du temps de l'Empereur Théodose I^{er}. Une femme
de qualité s'accusa au pénitencier d'avoir couché

¹ « Confitemini ergo alterutrum peccata vestra. Ép. cath. de JAC-
QUES, chap. V, v. 16. (L. D. B.)

avec le diacre de la cathédrale. Il faut bien que cette femme se soit confessée publiquement, puisque le diacre fut déposé, et qu'il y eut un grand tumulte. Alors Nectaire le patriarche abolit la charge de pénitencier, et permit qu'on participât aux mystères sans se confesser : « Il fut permis à « chacun, disent Socrate et Sozomène, de se pré-
« senter à la communion selon ce que sa con-
« science lui dicterait. »

Saint Jean Chrysostôme, successeur de Nectaire, recommanda fortement de ne se confesser qu'à Dieu; il dit dans sa cinquième homélie : « Je vous « exhorte à ne cesser de confesser vos péchés à « Dieu; je ne vous produis point sur un théâtre; « je ne vous contrains point de découvrir vos « péchés aux hommes : déployez votre conscience « devant Dieu, montrez-lui vos blessures, deman-
« dez-lui les remèdes; avouez vos fautes à celui qui « ne vous les reproche point, à celui qui les con-
« nait toutes, à qui vous ne pouvez les cacher. »

Dans son homélie sur le psaume 50 : « Quoi !
« vous dis-je que vous vous confessiez à un homme,
« à un compagnon de service, votre égal, qui
« peut vous reprocher vos fautes? Non, je vous
« dis : Confessez-vous à Dieu. »

On pourrait alléguer plus de cinquante pas-
sages authentiques qui établissent cette doctrine,
à laquelle l'usage saint et utile de la confession

auriculaire a succédé. Nonnotte ne sait rien de tout cela. Il demeure pourtant chez une fille qu'il confesse. On dit qu'elle n'est pas belle.

TREIZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur Bérenger.

L'article de Bérenger est très curieux : « Il paraît « que l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* ne sait, « point le catéchisme des catholiques, mais qu'il « est bien instruit de celui des calvinistes. »

On peut lui répondre que l'auteur de l'*Essai* est très bien instruit des deux catéchismes; et il sait que tous deux condamnent les ignorants qui disent des injures sans esprit.

On passe tout ce que cet honnête homme dit sur l'eucharistie, parcequ'on respecte ce mystère autant qu'on méprise la calomnie. Il y a des choses si sacrées, si délicates, qu'il ne faut ni en disputer avec les fripons ni en parler devant les fanatiques.

QUATORZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur le second concile de Nicée, et des images.

Nous ne réfuterons pas ce que dit le libelle au sujet du second concile de Nicée, du concile de Francfort, et des livres carolins : on sait assez que

les livres carolins envoyés à Rome, et non condamnés, traitent le second concile de Nicée de *synode arrogant et impertinent* : ce sont des faits attestés par des monuments authentiques. Ce concile de Francfort rejeta non seulement l'adoration des images, mais encore le service le plus léger, *servitium* ; c'est le mot dont il se sert. Ce ne sont pas ici des anecdotes, ce sont des faits authentiques.

Il est plaisant que le libelliste accuse l'historien d'être calviniste, parceque cet historien rapporte fidèlement les faits. Lui calviniste ! bon dieu ! il n'est pas plus pour Calvin que pour Ignace.

Le culte des images est purement de discipline ecclésiastique ; il est bien certain que Jésus-Christ n'eut jamais d'images, et que les apôtres n'en avaient point. Il se peut que saint Luc ait été peintre, et qu'il ait fait le portrait de la vierge Marie ; mais il n'est point dit que ce portrait ait été adoré. Les images et les statues sont de très beaux ornements quand elles sont bien faites ; et pourvu qu'on ne leur attribue pas des vertus occultes, et une puissance ridicule, les ames pieuses les révèrent, et les gens de goût les estiment : on peut s'en tenir là sans être calviniste : on peut même se moquer du tableau de saint Ignace qu'on a vu long-temps chez les jésuites, à Paris ; ce grand saint y est représenté montant au ciel dans

un carrosse à quatre chevaux blancs : les jésuites auront de la peine à faire servir dorénavant cette peinture de tableau d'autel dans les églises de Paris.

QUINZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur les croisades.

Le bon sens de l'auteur du libelle se remarque dans les éloges qu'il fait de l'entreprise des croisades, et de la manière dont elles furent conduites ; mais il permettra qu'on doute que des mahométans aient voulu choisir pour leur soudan un prince chrétien, leur ennemi mortel et leur prisonnier, qui ne connaissait ni leurs mœurs ni leur langue.

L'auteur de l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations* dit que Constantinople fut prise pour la première fois par les Francs, en 1204 ; et qu'avant ce temps aucune nation étrangère n'avait pu s'emparer de cette ville. L'auteur du libelle appelle cette vérité une *erreur grossière*, sous prétexte que quelques empereurs étaient rentrés en victorieux dans Constantinople après des séditions. Quel rapport, je vous prie, ces séditions peuvent-elles avoir avec la translation de l'empire grec aux Latins ?

SEIZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur les Albigeois.

L'article des *Albigeois* est un de ceux où l'auteur du libelle montre le plus d'ignorance et déploie le plus de fureur. Il est certain qu'on imputa aux Albigeois des crimes qui ne sont pas même dans la nature humaine : on ne manqua pas de les accuser de tenir des assemblées secrètes, dans lesquelles les hommes et les femmes se mêlaient indifféremment, après avoir éteint la lumière. On sait que de pareilles horreurs ont été imputées aux premiers chrétiens, et à tous ceux qui ont voulu être réformateurs. On les accusa encore d'être manichéens, quoiqu'ils n'eussent jamais entendu parler de Manès.

L'infortuné comte de Toulouse, Raimond VI, contre lequel on fit une croisade pour le dépouiller de son état, était très éloigné des erreurs de ces pauvres Albigeois : on a encore sa lettre à l'abbé et au chapitre de Cliteaux, dans laquelle il se plaint des hérétiques, et demande main-forte. C'est un grand exemple du pouvoir abusif que les moines avaient alors en France. Un souverain se croyait obligé de demander la protection d'un abbé de Cliteaux : il n'obtint que trop ce qu'il avait imprudemment demandé. Un abbé de Clairvaux, devenu

cardinal et légat du pape, marcha avec une armée pour secourir le comte de Toulouse, et le premier secours qu'il lui donna fut de ravager Béziers et Cahors, en 1187. Le pays fut en proie aux excommunications et au glaive à plus d'une reprise, jusqu'à l'année 1207, que le comte de Toulouse commença à se repentir d'avoir appelé dans sa province des légats qui égorgeaient et pillaient les peuples au lieu de les convertir.

Un moine de Cliteaux, nommé *Pierre Castelnau*, l'un des légats du pape, fut tué dans une querelle par un inconnu; on en accusa le comte de Toulouse, sans en avoir la moindre preuve. Le siège de Rome en usa alors comme il en avait usé tant de fois avec presque tous les princes de l'Europe: il donna au premier occupant les états du comte de Toulouse, sur lesquels il n'avait pas plus de droit que sur la Chine ou sur le Japon. On prépara dès lors une croisade contre ce descendant de Charlemagne, pour venger la mort d'un moine.

Le pape ordonna à tous ceux qui étaient en péché mortel de se croiser, leur offrant le pardon de leurs péchés à cette seule condition, et les déclarant excommuniés si, après s'être croisés, ils n'allaient pas mettre le Languedoc à feu et à sang.

Alors le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Saint-Pol, d'Auxerre, de Genève, de Poi-

tiers, de Forez, plus de mille seigneurs châtelains, les archevêques de Sens, de Rouen, les évêques de Clermont, de Nevers, de Bayeux, de Lisieux, de Chartres, assemblèrent, dit-on, près de deux cent mille hommes pour gagner des pardons et des dépouilles. Ces deux cent mille dévots étaient sans doute en péché mortel.

Tout cela présente l'idée du gouvernement le plus insensé, ou plutôt de la plus exécrable anarchie.

Le comte de Toulouse fut obligé de conjurer l'orage. Ce malheureux prince fut assez faible pour céder d'abord au pape sept châteaux qu'il avait en Provence. Il alla à Valence et fut mené nu en chemise devant la porte de l'église : et là il fut battu de verges comme un vil scélérat qu'on fouette par la main du bourreau : il ajouta à cette infamie celle de se joindre lui-même aux croisés contre ses propres sujets. On sait la suite de cette déplorable révolution ; on sait combien de villes furent mises en cendres, combien de familles expirèrent par le fer et par les flammes.

L'*Histoire des Albigeois* rapporte, au chapitre vi, que le clergé chantait *Veni, sancte Spiritus!* aux portes de Carcassonne, tandis qu'on égorgeait tous les habitants du faubourg, sans distinction de sexe ni d'âge ; et il se trouve aujourd'hui un Nonnotte qui ose canoniser ces abominations, et

qui imprime dans Avignon que c'est ainsi qu'il fallait traiter, au nom de Dieu, les princes et les peuples. Nonnotte veut qu'on mette à feu et à sang tous les Languedociens qui ne vont pas à la messe. Il est *mitis corde*¹.

Après avoir frémi de tant d'horreurs, il est peut-être assez inutile d'examiner si les comtes de Foix, de Comminges et de Béarn, qui combattirent avec le roi d'Aragon pour le comte Raimond de Toulouse contre le sanguinaire Montfort, étaient des hérétiques; le libelliste l'assure, mais apparemment qu'il en a eu quelque révélation. Est-on donc hérétique pour prendre les armes en faveur d'un prince opprimé? Il est vrai qu'ils furent excommuniés, selon l'usage aussi absurde qu'horrible de ce temps-là; mais qui a dit à ce Nonnotte que ces seigneurs étaient des hérétiques?

Qu'il dise tant qu'il voudra que Dieu fit un miracle en faveur du comte de Montfort; ce n'est pas dans ce siècle-ci qu'on croira que Dieu change le cours de la nature et fait des miracles pour verser le sang humain.

¹ Traduction : « Doux de cœur. » (L. D. B.)

DIX-SEPTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur les changements faits dans l'Église.

Le libelliste s'imagine qu'on a manqué de respect à l'Église catholique en rapportant les diverses formes qu'elle a prises.

Peut-on ignorer que tous les usages de l'Église chrétienne ont changé depuis Jésus-Christ? La nécessité des temps, l'augmentation du troupeau, la prudence des pasteurs, ont introduit ou aboli des lois et des coutumes. Presque tous les usages des Églises grecque et latine diffèrent. D'abord il n'y eut point de temples, et Origène dit que les chrétiens n'admettent ni temples ni autels; plusieurs premiers chrétiens se firent circoncire; le plus grand nombre s'abstint de la chair de porc. La *consubstantialité* de Dieu et de son fils ne fut établie publiquement, et ce mot *consubstantiel* ne fut connu qu'au premier concile de Nicée. Marie ne fut déclarée mère de Dieu qu'au concile d'Éphèse, en 431; et Jésus ne fut reconnu clairement pour avoir deux natures qu'au concile de Chalcédoine, en 451; deux volontés ne furent constatées qu'à un concile de Constantinople, en 680. L'Église entière fut sans images pendant près de trois siècles; on donna pendant six cents ans l'eucharistie

aux petits enfans; presque tous les Pères des premiers siècles attendirent le règne de mille ans. Ce fut très long-temps une croyance générale que tous les enfans morts sans baptême étaient condamnés aux flammes éternelles; saint Augustin le déclare expressément : *parvulos non regeneratos ad æternam mortem*; livre de la *Persévérance*, chap. xiii. Aujourd'hui l'opinion des limbes a prévalu. L'Église romaine n'a reconnu la procession du Saint-Esprit par le Père et le Fils que depuis Charlemagne.

Tous les Pères, tous les conciles crurent jusqu'au douzième siècle que la vierge Marie fut conçue dans le péché originel; et à présent cette opinion n'est permise qu'aux seuls dominicains.

Il n'y a pas la plus légère trace de l'invocation publique des saints avant l'an 375. Il est donc clair que la sagesse de l'Église a proportionné la croyance, les rites, les usages, aux temps et aux lieux. Il n'y a point de sage gouvernement qui ne se soit conduit de la sorte.

L'auteur de l'*Essai sur les Mœurs, etc.*, a rapporté d'une manière impartiale les établissemens introduits ou remis en vigueur par la prudence des pasteurs. Si ces pasteurs ont essayé des schismes, si le sang a coulé pour des opinions, si le genre humain a été troublé, rendons grâces à Dieu de n'être pas nés dans ces temps horribles. Nous

sommes assez heureux pour qu'il n'y ait aujourd'hui que des libelles.

DIX-HUITIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur Jeanne d'Arc¹.

Que cet homme charitable insulte encore aux cendres de Jean Huss et de Jérôme de Prague, cela est digne de lui; qu'il veuille nous persuader que Jeanne d'Arc était inspirée, et que Dieu envoyait une petite fille au secours de Charles VII contre Henri VI, on pourra rire : mais il faut au moins relever la mauvaise foi avec laquelle il falsifie le procès-verbal de Jeanne d'Arc, que nous avons dans les *Actes de Rymer*.

Interrogée en 1431, elle dit qu'elle est âgée de vingt-neuf ans; donc, quand elle alla trouver le roi en 1429 elle avait vingt-sept ans; donc le libelliste est un assez mauvais calculateur, quand il assure qu'elle n'en avait que dix-neuf. Il fallait douter².

Il convient de mettre le lecteur au fait de la vé-

¹ Dans les éditions précédentes cet article se trouve répété dans le *Dictionnaire philosophique*, article Anc. Nous l'avons supprimé pour le conserver ici, et nous avons rapporté les différences.

(L. D. B.)

² C'est à partir de l'alinéa suivant que commençait l'article du *Dictionnaire philosophique*. (L. D. B.)

rible histoire de Jeanne d'Arc, surnommée *la Pucelle*. Les particularités de son aventure sont très peu connues, et pourront faire plaisir au lecteur. Les voici. Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, et se garde bien de la croire inspirée. Ni Robert Gaguin, ni Paul Émile, ni Polydore Virgile, ni Guebrard, ni Philippe de Bergame, ni Papire Masson, ni même Mariana, ne disent qu'elle était envoyée de Dieu; et, quand Mariana le jésuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézerai conte que « le prince de la milice céleste lui apparut; » j'en suis fâché pour Mézerai, et j'en demande pardon au prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens, qui se copient tous les uns les autres, supposent que la Pucelle fit des prédictions, et qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'elle chassera les Anglais hors du royaume, et ils y étaient encore cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, et assurément elle ne savait ni lire ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois; et son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées, et cette épée était cachée dans l'Eglise de Sainte-

Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre Jeanne d'Arc, ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions et de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que sainte Catherine et sainte Marguerite l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que saint Michel. Ses juges la crurent sorcière, et elle se crut inspirée. Ce serait là le cas de dire :

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier,

RACINE, *les Plaideurs*, act. I, sc. VIII.

si l'on pouvait se permettre la plaisanterie sur de telles horreurs.

Une grande preuve que les capitaines de Charles VII employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que Saintrailles avait son berger, comme le comte de Dunois avait sa bergère. Ce berger faisait des prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faisait de l'autre.

Mais malheureusement la prophétesse du comte de Dunois fut prise au siège de Compiègne par un bâtard de Vendôme, et le prophète de Saintrailles fut pris par Talbot. Le brave Talbot n'eut

garde de faire brûler le berger. Ce Talbot était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les superstitions, et qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me semble, ce que les historiens auraient dû observer, et ce qu'ils ont négligé.

La Pucelle fut amenée à Jean de Luxembourg, comte de Ligni. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, et de là dans celle du Crotoi en Picardie.

D'abord Pierre Cauchon, évêque de Beauvais¹, qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime, revendique la Pucelle comme une sorcière arrêtée sur les limites de son diocèse. Il veut la juger en qualité de sorcière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. Jeanne avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon; et ni l'évêque de Beauvais ni l'évêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, et encore moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine, et une guerrière à la solde du roi de France.

Il y avait alors (qui le croirait?) un vicaire général de l'inquisition en France, nommé *frère Martin*². C'était bien là un des plus horribles ef-

¹ Il mourut évêque de Lisieux, le 18 décembre 1442. (L. D. B.)

² Frère Martin l'Advenu, dominicain, que M. Berriat-Saint-Prix appelle *frère Jean Magister* ou le *Maître*. (L. D. B.)

ets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère Martin réclama la prisonnière comme « sen-
« tant l'hérésie, » *odorantem hæresim*. Il somma le
duc de Bourgogne et le comte de Ligni, « par le
« droit de son office, et de l'autorité à lui commise
« par le Saint-Siège, de livrer Jeanne à la sainte
« inquisition. »

La Sorbonne se hâta de seconder frère Martin :
elle écrivit au duc de Bourgogne et à Jean de
Luxembourg : « Vous avez employé votre noble
« puissance à appréhender icelle femme qui se dit
« *la Pucelle* au moyen de laquelle l'honneur de
« Dieu a été sans mesure offensé, la foi excessive-
« ment blessée, et l'Église trop fortement déshono-
« rée; car, par son occasion, idolâtrie, erreurs, mau-
« vaise doctrine, et autres maux inestimables, se
« sont ensuivis en ce royaume.....; mais peu de
« chose seroit avoir fait telle prinse, si ne s'ensui-
« voit ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense
« par elle perpétrée contre notre doux Créateur
« et sa foi, et sa sainte Église, avec ses autres
« méfaits innumérables.....; et si, seroit intolé-
« rable offense contre la majesté divine s'il arrivoit
« qu'icelle femme fût délivrée ¹. »

Enfin la Pucelle fut adjugée à Pierre Cauchon,
qu'on appelait *l'indigne évêque, l'indigne Fran-*

¹ C'est une traduction du latin de la Sorbonne, faite long-temps après.

çais, et l'indigne homme. Jean de Luxembourg vendit la Pucelle à Cauchon et aux Anglais pour dix mille livres, et le duc de Bedford les paya. La Sorbonne, l'évêque et frère Martin présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de Bedford, régent de France, « en l'honneur de notre Seigneur « et Sauveur Jésus-Christ, pour qu'icelle Jeanne « fût brièvement mise ès mains de la justice de « l'Église. » Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, et le chapitre permit à l'évêque de Beauvais de *besogner* dans la ville (c'est le terme dont on se servit). Il choisit pour ses assesseurs neuf docteurs de Sorbonne, avec trente-cinq autres assistants abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, Martin, présidait avec Cauchon; et, comme il n'était pas vicaire, il n'eut que la seconde place.

Jeanne subit quatorze interrogatoires; ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu sainte Catherine et sainte Marguerite à Poitiers. Le docteur Beaupère lui demanda à quoi elle a reconnu les deux saintes: elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. Beaupère lui demande si elles sont bien jaseuses: « Allez, dit-elle, le voir sur le registre. » Beaupère lui demande si, quand elle a vu saint Michel, il était tout nu; elle répond: « Pensez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir? »

Les curieux observeront ici soigneusement que

Jeanne avait été long-temps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*¹, qui faisait des miracles, et qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de suite à Jeanne, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'usage dans les grandes affaires et dans les grands périls. Les chevaliers faisaient dire trois messes et communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'est ce qu'on a remarqué du bon chevalier Bayard.

Les feseuses de miracles, compagnes de Jeanne², et soumises à frère Richard, se nommaient *Picrrone* et *Catherine*. Picrrone affirmait qu'elle avait vu que Dieu apparaissait à elle en humanité comme ami fait à ami; Dieu était « long vêtu de robe blanche avec huque vermillon dessous, etc.³. »

Voilà jusqu'à présent le ridicule; voici l'horrible.

Un des juges de Jeanne, docteur en théologie et prêtre, nommé *Nicolas l'Oyseleur*, vient la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement jusqu'au point de cacher derrière un morceau de

¹ Suivant M. Berriat-Saint-Prix, frère Richard ne put exercer aucune espèce d'influence dans cette affaire. (L. D. B.)

² *Mémoires pour servir à l'Histoire de France et de Bourgogne*, tome I.

³ Cet alinéa et le précédent ne se trouvaient que dans l'article du *Dictionnaire philosophique*. (L. D. B.)

scrive deux prêtres qui transcrivent la confession de Jeanne d'Arc. Ainsi les juges employèrent le sacrilège pour être homicides. Et une malheureuse idiote, qui avait eu assez de courage pour rendre de très grands services au roi et à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On sait assez comment on eut la bassesse artificieuse de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, et avec quelle absurde barbarie on prétexta cette prétendue transgression pour la condamner aux flammes, comme si c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur et fait frémir le sens commun. On ne conçoit pas comment nous osons, après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de barbare.

La plupart de nos historiens, plus amateurs des prétendus embellissements de l'histoire que de la vérité, disent que Jeanne alla au supplice avec intrépidité; mais, comme le portent les chroniques du temps, et comme l'avoue l'historien Villaret, elle reçut son arrêt avec des cris et avec des larmes; faiblesse pardonnable à son sexe, peut-être au nôtre, et très compatible avec le courage que

cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, et sensible sur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que plusieurs personnes ont cru, sans aucun examen, que la Pucelle d'Orléans n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le procès-verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *Pucelle*, trompa les frères de Jeanne d'Arc, et, à la faveur de cette imposture, épousa en Lorraine un gentilhomme de la maison des Armoises. Il y eut deux autres friponnes qui se firent aussi passer pour la Pucelle d'Orléans. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé Jeanne, et qu'on lui avait substitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés¹.

Apprends, Nonnotte, comme il faut étudier l'histoire quand on ose en parler.

DIX-NEUVIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur Rapin-Thoyras.

Il attaque, page 185, l'exact et judicieux Rapin-Thoyras; il dit qu'il n'était ni de son goût, ni sûr pour lui, de se déclarer pour la Pucelle d'Orléans.

¹ Ici finissait l'article du *Dictionnaire philosophique*. (L. D. R.)

Ne voilà-t-il pas un homme bien instruit des mœurs de l'Angleterre ! Un auteur y écrit assurément tout ce qu'il veut, et avec la plus entière liberté : et d'ailleurs le gentilhomme que ce libelliste insulte ne composa point son histoire en Angleterre, mais à Vesz, où il a fini sa vie.

Il faut ajouter ici un mot sur l'aventure miraculeuse de Jeanne d'Arc. Ce serait un plaisant miracle que celui d'envoyer exprès une petite fille au secours des Français contre les Anglais, pour la faire brûler ensuite !

VINGTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur Mahomet II, et la prise de Constantinople.

L'auteur du libelle renouvelle le beau conte de Mahomet II, qui coupa la tête à sa maîtresse Irène pour faire plaisir à ses janissaires. Ce conte est assez réfuté par les annales turques, et par les mœurs du sérail, qui n'ont jamais permis que le secret de l'empereur fût exposé aux raisonnements de la milice.

Il nie que la moitié de la ville de Constantinople ait été prise par composition ; mais les annales turques rédigées par le prince Cantemir, et les églises grecques qui subsistèrent, sont d'assez bonnes preuves que le libelliste ne connaît pas plus l'histoire des Turcs que la nôtre.

VINGT ET UNIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur la taxe des péchés¹.

L'auteur du libelle demande « où est cette licence déshonorante, cette taxe honteuse, ces « prix faits, etc., qui avaient passé en coutume, en « droit, et en loi. » Qu'il lise donc la taxe de la chancellerie romaine, imprimée à Rome en 1514, chez Marcel Silbert, au champ de Flore, et l'année d'après à Cologne, chez Gosvinus Colinius; enfin à Paris, en 1520, chez Toussaint Denis, rue Saint-Jacques. Le premier titre est : *De causis matrimonialibus*.

« In causis matrimonialibus, pro contractu
« quarti gradus, taxa est turonenses septem, du-
« catus unus, carlini sex. »

Faut-il que ce pauvre homme nous oblige ici de dire que dans le titre XVIII on donne l'absolution pour cinq carlins à celui qui a connu sa mère? que pour un père et une mère qui auront

¹ Les taxes dont il s'agit ici sont dues au pape Jean XXII, selon Polydore Virgile, le cardinal d'Ossat, etc. Ce fut Léon X qui les augmenta, et les fit imprimer à Rome, comme dit Voltaire : « In « campo Flore MDCIV, die XVIII novembris. » Il y en a eu beaucoup d'éditions, indépendamment de celles qui sont citées ici. M. Brissot Thivars a donné, en 1821, une nouvelle édition de la traduction de ces taxes, 1 vol. in-8°. C'est un ouvrage très curieux et très édifiant. (L. D. B.)

tué leur fils il n'en coûte que six tournois et deux ducats? et si on demande l'absolution du péché de sodomie et de la bestialité, avec la clause inhibitoire, il n'en coûte que trente-six tournois et neuf ducats. Après de telles preuves, que ce libelliste se taise, ou qu'il paie pour ses péchés.

VINGT-DEUXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur le droit des séculiers de confesser.

Il demande où l'historien a pris que les séculiers, et les femmes même, avaient droit de confesser. Où, mon pauvre ignorant? dans saint Thomas, page 255 de la III^e partie, édition de Lyon, 1738 : « Confessio ex defectu sacerdotis « laico facta sacramentalis est quodammodo. » Ignorez-vous combien d'abbesses confessèrent leurs religieuses? On ne peut mieux faire que de rapporter ici une partie d'une lettre d'un très savant homme, datée de Valence, du 1^{er} février 1769, concernant cet usage, que Nonnotte ignore.

L'auteur demande si on pourrait lui citer quelque abbesse qui ait confessé ses religieuses.

On lui répondra, avec M. l'abbé Fleuri, l. LXXVI, tome XVI, page 246 de l'*Histoire ecclésiastique*, « qu'il y avait en Espagne des abbesses qui donnaient la bénédiction à leurs religieuses, enten-

« daient leurs confessions, et prêchaient publiquement lisant l'Évangile; que ce fait paraît par une lettre du pape du 10 décembre 1210. C'est « Innocent III, etc. »

J'ajoute à la remarque de ce vrai savant l'autorité de saint Basile, dans ses *Règles abrégées*, tome II, page 453. Il est permis à l'abbesse d'entendre, avec le prêtre, les confessions de ses religieuses. J'ajoute encore que le père Martène, dans ses *Rites de l'Église*, tome II, page 39, affirme que les abbesses confessaient d'abord leurs nonnes, et qu'elles étaient si curieuses qu'on leur ôta ce droit. Nous parlerons encore de l'ignorance du confesseur Nonnotte, sur la confession; dans un autre article.

VINGT-TROISIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

L'auteur du libelle, en parlant du calvinisme, prétend que l'historien ménage toujours beaucoup Calvin et Luther. Il doit savoir assez que l'historien ne respecte que la vérité; qu'il a condamné hautement le meurtre de Servet, toutes les fureurs dans la guerre, et tous les emportements dans la paix; qu'il déteste la persécution et le fanatisme par-tout où il les trouve. La devise de cette histoire est :

« Illicos intra muros peccatur et extra. »

HON., lib. 1, ep. 11.

Il ne fait pas plus de cas de Luther et de Calvin que du jésuite Le Tellier; mais il croit que Luther, Calvin, et les autres auteurs de la réforme, rendirent un grand service aux souverains, en leur enseignant qu'aucun de leurs droits ne pouvait dépendre d'un évêque.

VINGT-QUATRIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur François I^{er}.

L'auteur du libelle porte l'esprit de persécution jusqu'à rapporter ce qui est imputé au roi François I^{er} par Florimond de Raimond, cité avec tant de complaisance dans le jésuite Daniel : « Si je sa-
« vais un de mes enfants entaché d'opinions contre
« l'Église romaine, je le voudrais moi-même sa-
« crifier. » Voilà ce que l'auteur du libelle appelle
une tendre piété, page 255. Quoi! François I^{er}, qui
accordait à Barberousse une mosquée en France,
aurait eu une *piété assez tendre* pour égorger le
dauphin, s'il avait voulu prier Dieu en français,
et communier avec du pain levé et du vin! Fran-
çois I^{er}, par une politique malheureuse, aurait-il
prononcé ces paroles barbares? de Thou, du
Haillan, les rapportent-ils? et quand ils les au-
raient rapportées, quand elles seraient vraies,
que faudrait-il répondre? que François I^{er} aurait
été un père dénaturé, ou qu'il ne pensait pas ce

qu'il disait. Mais il n'y a de père dénaturé que père Nonnotte.

VINGT-CINQUIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur la Saint-Barthélemi.

Malheureux ! avez-vous été aidé dans votre libelle par l'auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthélemi* ? Il paraît que vous excusez ces massacres. Vous dites qu'ils ne furent jamais prémédités : lisez donc Mézerai, qui avoue que « dès la fin de l'année 1570 on continuait dans le grand dessein d'attirer les huguenots dans le piège, » page 156, tome V, édition d'Amsterdam. Votre Daniel ne dit-il pas que Charles IX joua bien son rôle ? et n'avait-il pas copié ces paroles de l'historiographe Matthieu ? Quel rôle, grand Dieu ! et dans combien de mémoires ne trouve-t-on pas cette funeste vérité !

Un critique qui se trompe n'est que méprisable ; mais un homme qui excuserait la Saint-Barthélemi serait un coquin punissable. Vous jouez, Nonnotte, un indigne rôle.

* L'abbé de Caveyrac. (L. D. B.)

VINGT-SIXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur le duc de Guise et les barricades.

Voici les propres paroles de Nonnotte :

« Quant à la défense que Henri III fit au duc de
« Guise de venir à Paris, l'auteur de l'*Essai sur les*
« *Mœurs* dit que le roi fut obligé de lui écrire par
« la poste, parcequ'il n'avait point d'argent pour
« payer un courrier. »

Pauvre libelliste ! citez mieux. Il y a dans le
texte : « Il écrit deux lettres, ordonne qu'on dé-
« pèche deux courriers ; il ne se trouve point d'ar-
« gent dans l'épargne pour cette dépense néces-
« saire : on met les lettres à la poste, et le duc de
« Guise vient à Paris, ayant pour excuse appa-
« rente qu'il n'a point reçu l'ordre. »

Voulez-vous savoir maintenant d'où est tirée
cette anecdote ? des *Mémoires de Nevers*, et d'un
journal de L'Étoile. Vous traitez cet auteur de
petit bourgeois ; L'Étoile était d'une ancienne no-
blesse ; mais qu'il ait été bourgeois ou fils d'un
crocheteur de Besançon, voici ses paroles, p. 95,
tom. II :

« Il y avait cependant une négociation entamée
« à Soissons entre le duc de Guise et Bellièvre, qui
« devait dans trois jours lui apporter des sûretés
« de la part du roi. Des affaires plus pressées em

« pêchèrent Bellièvre d'aller finir la commission :
« il écrivit néanmoins au duc de Guise pour l'a-
« vertir de son retard ; mais le commis de l'é-
« pargne , c'est-à-dire du trésor royal , refusa de
« donner vingt-cinq écus pour faire partir les
« deux courriers qu'on envoyait à Soissons : l'on
« mit les deux paquets à la poste, et ils arrivèrent
« trop tard, parceque le duc de Guise, pressé par
« les ligueurs de se rendre à Paris, partit de Sois-
« sons au bout de trois jours. »

VINGT-SEPTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur le prétendu supplice de Marie d'Aragon.

Il est utile de détruire tous les contes ridicules dont les romanciers, soit moines, soit séculiers, ont inondé le moyen âge. Un Geoffroi de Viterbe s'avisa d'écrire, à la fin du douzième siècle, une chronique telle qu'on les faisait alors : il conte que deux cents ans auparavant, Othon III ayant épousé Marie d'Aragon, cette impératrice devint amoureuse d'un comte du pays de Modène; que ce jeune homme ne voulut point d'elle; que Marie irritée l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur; que l'empereur fit décapiter le comte; que la veuve du comte vint, la tête de son mari à la main, demander justice; qu'elle offrit l'épreuve des fers ardents; qu'elle passa sur ces fers sans les sentir; que l'im-

pératrice, au contraire, se brûla la plante des pieds, et qu'alors l'empereur la fit mourir.

Ce conte ressemble à toutes les légendes de ces siècles de barbarie. Il n'y avait, du temps de l'empereur Othon III, ni de Marie d'Aragon, ni de comte de Modène. C'est assez qu'un ignorant ait écrit de telles faussetés, pour que cent auteurs les copient : les Maimbourg les adoptent ; les Lenglet les répètent dans leur *Chronologie universelle*, avec la bataille des serpents et l'aventure d'un archevêque de Mayence mangé par les rats. Toutes ces fables sont faites pour être crues par notre libelliste, mais non par les honnêtes gens.

VINGT-HUITIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur la donation de Pepin.

Oui, l'on persiste à croire que jamais ni Pepin ni Charlemagne ne donnèrent ni la souveraineté de l'exarchat de Ravenne, ni Rome : 1° parceque si cette donation avait été faite, les papes en auraient conservé, en auraient montré l'instrument authentique ; 2° parceque Charlemagne, dans son testament, met Rome et Ravenne au nombre des villes qui lui appartiennent, ce qui paraît décisif ; 3° parceque les Othon qui allèrent en Italie, ne reconnurent point cette donation, qu'elle ne fut pas même débattue, et que sous Othon I^{er} les

papes n'avaient aucune souveraineté; 4° parceque Pepin n'avait pu donner des villes sur lesquelles il n'avait ni droit ni prétention; 5° parceque jamais les empereurs grecs ne se plaignirent de cette prétendue donation, ni dans leurs ambassades, ni dans leurs traités. On objecte un passage d'Éginhard, qui dit que Pepin offrit la Pentapole à saint Pierre; cela veut dire seulement qu'il la mit sous la protection de saint Pierre, comme Louis XI donna depuis le comté de Boulogne à la sainte Vierge. Les papes eurent des domaines utiles dans la Pentapole comme ailleurs; mais ils ne furent souverains ni sous Pepin, ni sous Charlemagne, qui eurent la juridiction suprême.

Il est faux que les papes aient jamais été maîtres de l'exarchat depuis Pepin jusqu'à Othon III. Cet empereur assigna aux papes le revenu de la Marche d'Ancône, et non pas la souveraineté. Voilà la véritable origine de la puissance temporelle du siège de Rome: elle commence à la fin du dixième siècle, et elle n'est bien affermie que par Alexandre VI.

VINGT-NEUVIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur un fait concernant le roi de France Henri III.

Auteur du libelle, vous dites « que vous n'avez jamais pu trouver dans quel livre il est dit que Henri III assiégea Livron en Dauphiné; » vous

prétendez qu'il n'a jamais été assiégé, parceque ce n'est aujourd'hui qu'un bourg sans défense : mais combien de villes ont été changées en villages par le malheur des temps ! Voyez l'*Abrégé chronologique* de Mézerai, page 218 de l'édition déjà citée ; voyez de Serrcs, et le livre LVIII du véridique de Thou : vous apprendrez que la ville de Livron fut assiégée par Bellegarde, sous les ordres du dauphin d'Auvergne ; que le roi alla lui-même au camp ; que les assiégés lui reprochèrent la Saint-Barthélemi du haut de leurs murs. Vous trouverez toute cette aventure décrite dans le *Recueil des choses mémorables*, pag. 537 ; vous la trouverez dans les *Mémoires de L'Étoile*, pag. 117, t. I. Vous apprendrez que ce n'était pas Montbrun, chef du parti, qui commandait dans Livron, mais Roesses, qui fut tué dans un assaut. Vous apprendrez qu'à l'approche des assiégants, les habitants crièrent du haut des murs, le 13 janvier : « Assassins, que venez-vous chercher ? croyez-vous nous égorger dans nos lits comme l'amiral ? » Vous saurez que les femmes combattirent sur la brèche, et que ce siège fut très mémorable. Vous saurez qu'il n'appartient pas à un pédant de collège de parler de l'histoire de France, qu'il ignore.

TRENTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur la conversion de Henri IV.

C'est mauvaise foi dans le jésuite Daniel, c'est bêtise dans le libelliste, de prétendre qu'Henri IV changea de religion par conviction. En vérité, l'amant de Gabrielle d'Étrées, qui lui parlait du *saut périlleux*, l'homme que les papes avaient appelé *bâtard détestable*, le prince qu'ils avaient déclaré indigne de porter la couronne, le politique qui mandait à la reine Élisabeth les raisons politiques de son changement, le héros qui avait vu cent assassins catholiques armés contre sa vie, le protestant qui avait écrit à Corisande d'Andouin : « Et vous êtes de cette religion ! j'aimerais mieux « me faire turc ; » le monarque à qui Rosni conseilla de changer, et auquel il dit : « Il faut que « vous deveniez catholique, et que je reste huguenot ; » ce même homme, dis-je, aurait-il cru sincèrement que la religion romaine, dont il était opprimé, était la seule bonne religion ? Elle l'est sans doute ; mais était-ce à lui de le croire, tandis qu'alors même on prêchait contre lui avec fureur, tandis qu'on avait établi contre lui cette prière publique : « Délivrez-nous du Béarnais et « du diable ; » tandis qu'on le peignait lui-même en diable, avec une queue et des cornes ?

Ce grand homme, si lâchement persécuté, obligé de plier son courage sous les lois de ses ennemis, ne daigna pas seulement signer la confession de foi, rédigée, après bien des contestations, par David du Perron, telle qu'on la trouve dans les *Mémoires* du duc de Sulli, qui en fit supprimer bien des minuties. Henri IV la fit seulement signer par Loménie.

On peut, dans un vain panégyrique, représenter ce héros comme un converti : mais l'histoire doit dire la vérité. Daniel ne l'a point dite; cet historien parle plus avantageusement du frère Cotton¹ que du plus grand roi de la France.

On passe à Daniel d'avoir été assez ignorant pour appeler Lognac, ce chef des quarante-cinq, ce Gascon assassin du duc de Guise, « premier gentilhomme de la chambre. » On lui passe de n'avoir jamais rien su des fameux états de 1355. On lève les épaules quand il dit que les médecins ordonnèrent à Louis VIII de prendre une fille pour guérir de sa dernière maladie, et qu'il aimait mieux mourir que de guérir par ce remède, lui qui d'ailleurs en avait un tout prêt dans son épouse, la plus belle princesse de l'Europe. On

¹ Jésuite courtisan, confesseur de Henri IV; accusé de n'être pas sans reproche sur la doctrine du tyrannicide, enseignée dans la *Somme* de saint Thomas et dans les écrits de plusieurs jésuites qui vantaient beaucoup les rois qui leur obéissaient servilement. (L. D. B.)

est révolté de son peu de connaissance des lois, et ennuyé de ses récits confus de batailles. Mais quand il peint Henri IV dévot, et faisant le métier de délateur contre les protestants auprès de la république de Venise, on joint à bien peu d'estime beaucoup d'indignation.

Remarquons que l'auteur de la *Henriade* et de l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, ayant lu autrefois dans Daniel l'histoire de la première race, écrite d'après Cordemoi, la trouva meilleure que celle de Mézerai; il lui rendit justice. Mais lorsqu'ensuite il lut la troisième race, il la trouva fort infidèle, et lui rendit plus de justice encore.

TRENTE ET UNIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur le cardinal du Perron, et des états de 1614.

Le libelliste donne lieu d'examiner une question importante. Tous les mémoires du temps portent que le cardinal du Perron s'opposa à la publication de la loi fondamentale de l'indépendance de la couronne; qu'il fit supprimer l'arrêt du parlement qui confirmait cette loi naturelle et positive; qu'il cabala, qu'il menaça; qu'il dit publiquement que si un roi était arien ou mahométan, il faudrait bien le déposer.

Non, il faudrait lui obéir, s'il avait le malheur d'être mahométan, aussi bien que s'il était un saint

chrétien. Les premiers chrétiens ne se révoltaient pas contre les empereurs païens; quel droit aurions-nous de nous révolter contre notre souverain musulman? Les Grecs, qui ont fait serment au padisha, ne seraient-ils pas criminels de violer ce serment? Ce qui serait un crime à Constantinople ne serait pas assurément une vertu dans Paris. Et supposons, ce qui est impossible, que le roi à qui du Perron avait juré fidélité fût devenu musulman; supposons que du Perron eût voulu le détrôner, du Perron eût mérité le dernier supplice.

On ne dira pas ici ce que le libelliste mérite; mais cette opinion, que l'Église peut déposer les rois, est de toutes les opinions la plus absurde et la plus punissable; et ceux qui les premiers ont osé la mettre au jour ont été des monstres ennemis du genre humain.

Le libelliste demande où l'on trouve les paroles de du Perron : où ? dans tous les mémoires du temps recueillis par Le Vassor; dans l'*Histoire chronologique* du jésuite d'Avrigni; dans le procès-verbal imprimé de ces états; par-tout. D'Avrigni sur-tout prend le parti du prêtre du Perron contre le parlement.

TRENTÉ-DEUXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur la population de l'Angleterre.

Le chevalier Petty a prouvé qu'il faut les circonstances les plus favorables pour qu'une nation s'accroisse d'un vingtième en cent années, et ce calcul fait voir le ridicule de ceux qui peuplent la terre à coups de plume, et qui couvrent le globe d'habitants en un siècle ou deux. Le libelliste demande comment *l'Angleterre a eu un tiers de plus de citoyens depuis la reine Élisabeth*. On répondra à cet homme que c'est précisément parceque l'Angleterre s'est trouvée dans les circonstances les plus favorables; parceque des Allemands, des Flamands, des Français, sont venus en foule s'établir dans ce pays; parceque soixante mille moines, dix mille religieuses, dix mille prêtres séculiers, de compte fait, ont été rendus à l'état et à la propagation, et parceque la population a été encouragée par l'aisance. Il est arrivé à ce royaume le contraire de ce que nous voyons dans l'état du pape et en Portugal. Gouvernez mal votre basse-cour, vous manquerez de volaille; gouvernez-la bien, vous en aurez une quantité prodigieuse. Oisons, qui écrivez contre ces vérités utiles, puisse la basse-cour où vous êtes engraisés aux dépens de l'état n'être plus remplie que de volatiles nécessaires !

TRENTÉ-TROISIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur l'amiral Drake.

Vous faites le savant, Nonnotte : vous dites, à propos de théologie, que l'amiral Drake a découvert la terre d'Yesso. Apprenez que Drake n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yesso; apprenez qu'il mourut en 1596, en allant à Porto-Bello. Apprenez que ce fut quarante-huit ans après la mort de Drake que les Hollandais découvrirent les premiers cette terre d'Yesso en 1644. Apprenez jusqu'au nom du capitaine Martin Jéritson, et de son vaisseau qui s'appelait *le Castrecom*. Croyez-vous donner quelque crédit à votre théologie en faisant le marin ? Vous êtes également ignorant sur terre et sur mer, et vous vous applaudissez de votre livre, parceque vos bévues sont en deux volumes.

TRENTÉ-QUATRIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.

Sur les confessions auriculaires.

En vérité, vous n'entendez pas mieux la théologie que l'histoire de la marine. L'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* a dit que, selon saint Thomas d'Aquin, il était permis aux séculiers de confesser dans les cas urgents, que ce n'est pas tout-à-fait un

sacrement, mais que c'est comme un sacrement¹. Il a cité l'édition et la page de la *Somme* de saint Thomas ; et là-dessus vous dites que tous les critiques conviennent que cette partie de la *Somme* de saint Thomas n'est pas de lui, et moi je vous dis qu'aucun vrai critique n'a pu vous fournir cette défaite. Je vous défie de montrer une seule *Somme* de Thomas d'Aquin où ce monument ne se trouve pas. La *Somme* était en telle vénération, qu'on n'eût pas osé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui sortirent des presses de Rome dès l'an 1474 ; elle fut imprimée à Venise en 1484. Ce n'est que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troisième partie de la *Somme* fût de lui ; mais il est aisé de reconnaître sa méthode et son style, qui sont absolument les mêmes.

Au reste, Thomas ne fit que recueillir les opinions de son temps, et nous avons bien d'autres preuves que les laïques avaient le droit de s'entendre en confession les uns les autres ; témoin le fameux passage de Joinville, dans lequel il rapporte qu'il confessa le connétable de Chypre. Un jésuite du moins devrait savoir que le jésuite Tolet a dit dans son livre de *l'Instruction sacerdotale*, livre I, chapitre XVI : « Ni femme ni laïque ne peut

¹ * *Sacramentalis est quodammodo.* (L. D. B.)

« absoudre sans privilège. » *Nec femina nec laicus absolvere possunt sine privilegio.* Le pape peut donc permettre aux filles de confesser les hommes.

Il faut instruire ici Nonnotte de cette ancienne coutume de se confesser mutuellement. Il sera bien étonné quand il apprendra qu'elle vient de la Syrie; il saura que les Juifs même se confessaient les uns aux autres dans les grandes occasions, et se donnaient mutuellement trente-neuf coups de fouet sur le derrière en récitant un verset du psaume 77.

Il serait bon que Nonnotte se confessât ainsi de toutes les petites calomnies dont il est coupable.

On pourrait faire plus de cent remarques pareilles; mais il faut se borner.

Si tu n'avais été qu'un ignorant, nous aurions eu de la charité pour toi; mais tu as été un satirique insolent, nous t'avons puni.

ADDITIONS

A L'ÉCLAIRCISSEMENT HISTORIQUE

SUR LE LIBELLE INTITULÉ

LES ERREURS DE M. DE VOLTAIRE,

PAR M. DAMILAVILLE¹.

L'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* a daigné réfuter les bévues du libelle concernant l'*Essai sur les Mœurs*, et a négligé ce qui lui est personnel. L'amitié et l'équité m'engagent à suppléer à ce que M. de Voltaire a dédaigné de dire.

L'auteur de ce libelle, pages 20, 21 et 22, de son discours préliminaire, dénonce quatre contradictions dans lesquelles, dit-il, *M. de Voltaire a donné*, sans compter une infinité d'autres qu'il ne désigne point.

Sans doute que celles qu'il a citées sont les mieux constatées; sans doute que l'illustre folliculaire qui a tant applaudi à cette critique s'est assuré qu'elle était judicieuse; qu'il a vérifié les passages dans le

¹ Ces Additions sont de Damilaville. Nous les avons conservées, comme tous les éditeurs précédents, parcequ'elles complètent la défense de Voltaire contre Nonnotte. (L. D. B.)

texte, et qu'il a reconnu qu'en effet ils contenaient les contradictions indiquées par l'auteur, dont il est l'apologiste. C'est ce que nous allons voir.

La première de ces contradictions a rapport à l'établissement du christianisme; la seconde aux différentes espèces d'hommes qui se trouvent sur la terre; la troisième à Michel Servet; et enfin la quatrième à Cromwell.

Tâchons de faire connaître la bonne foi, la sagacité, et l'honnêteté, de ces messieurs.

DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

Première fausseté du libelliste; absurdité de ses raisonnements.

« Il est véritablement étonnant, dit-il page 19
 « de son discours préliminaire, que M. de Voltaire,
 « avec l'étendue de son génie, sa prodigieuse mé-
 « moire, sa vaste érudition, ait donné dans des
 « contradictions si visibles. Dans son *Essai sur les*
 « *Mœurs*, il nous dit, chap. v, que ce ne fut jamais
 « l'esprit du sénat romain ni des empereurs de
 « persécuter personne pour cause de religion; que
 « l'Église chrétienne fut assez libre dès les com-
 « mencements, qu'elle eut la facilité de s'étendre,
 « et qu'elle fut protégée ouvertement par plusieurs
 « empereurs.

« Et dans son *Siècle de Louis XIV*, continue le libelliste, chapitre du *Calvinisme*, il dit que cette même Église, dès les commencements, bravait l'autorité des empereurs, tenant, malgré les défenses, des assemblées secrètes dans des grottes et dans des caves souterraines, jusqu'à ce que Constantin la tira de dessous terre pour la mettre à côté du trône. »

Il serait aussi étonnant que M. de Voltaire se fût exprimé ainsi, qu'il l'est de voir tant d'ignorance jointe à tant de mauvaise foi.

Est-ce pour offenser davantage M. de Voltaire que l'auteur lui prête son style? Heureusement personne ne s'y méprendra, et l'on reconnaitra la fausseté de ses citations à la seule inspection.

M. de Voltaire n'a jamais dit que *l'Église chrétienne fut assez libre dès les commencements*; on sait que ce n'est pas ainsi qu'il écrit. Voici le premier passage défiguré par le libelliste, tel qu'il est dans le texte :

« Jamais il ne vint dans l'idée d'aucun César, ni d'aucun proconsul, ni du sénat romain, d'empêcher les Juifs de croire à leur loi. Cette seule raison sert à faire connaître quelle liberté eut le christianisme de s'étendre en secret. »

Indépendamment des changements que le libelliste a jugé à propos de faire dans ce passage, on voit qu'il en a supprimé le mot *en secret*, qui ne

favorisait point le sens contraire et forcé qu'il a tâché de lui donner par les expressions fausses et plates qu'il a substituées aux véritables. Première preuve de la fidélité de cet honnête compilateur.

Il en est de même par rapport au second passage. Ce n'est qu'à lui qu'il est permis de dire, *dans des caves souterraines*. M. de Voltaire sait bien qu'il n'a pas besoin d'apprendre à ses lecteurs que les caves sont *souterraines*.

Mais, en supposant même ces deux passages tels qu'il les a cités, où cet homme admirable a-t-il pris les contradictions qu'il y trouve, et que son apologiste applaudit?

N'est-il pas certain, monsieur l'ex-jésuite, que avant Domitien le christianisme ne fut point persécuté? Ne conviendrez-vous point que malgré cela une religion naissante, qui contrarie toutes les autres, n'en renverse pas tout-à-coup les autels, et ne se professe pas d'abord publiquement?

La crainte, la prudence même, obligèrent donc les premiers chrétiens à s'assembler secrètement; ils n'étaient point persécutés, ni même rigoureusement recherchés; mais il existait des lois qui défendaient ces assemblées: donc ils bravaient l'autorité de ces lois.

Les calvinistes en France, où la sagesse du gou-

vernement commence enfin à les tolérer, ne s'exposent-ils pas à la sévérité des lois qui proscrivent leurs assemblées?

M. de Voltaire, en recherchant comment une religion de paix et de charité avait seule produit la fureur des guerres de religion qu'aucune autre n'avait occasionées, a donc eu raison de dire dans son *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXVI : « Ne pourrait-on pas trouver l'origine de cette peste qui a ravagé la terre dans l'esprit républicain qui anima les premières Églises, les assemblées secrètes qui bravaient d'abord dans des grottes, et dans des caves, l'autorité des empereurs romains? »

Et cela ne contrarie point ce qu'il dit ailleurs, chap. v de son *Essai sur les Mœurs*, que le christianisme eut la liberté de s'étendre *en secret* sous les empereurs qui ont précédé Domitien : l'expression seule *en secret* établit un juste rapport entre les deux passages, et en éloigne toute apparence de contradiction; parcequ'en effet, quoique les chrétiens fussent tolérés, et qu'ils eussent la liberté de pratiquer en secret leur culte et de l'étendre, ils n'en contrevenaient pas moins aux lois qui leur défendaient de s'assembler; par conséquent ils les bravaient même sous les empereurs qui les protégeaient, et jusqu'à ce que l'entière abolition de ces lois par Constantin fit du chris-

tianisme, que cet empereur plaça à côté du trône, la religion dominante.

Après cet éclaircissement, que monsieur l'observateur des erreurs dogmatiques et son apologiste nous permettent une question. N'est-ce que dans les temps où il a été défendu aux chrétiens de s'assembler qu'ils ont bravé l'autorité du souverain? Sans parler d'une infinité d'autres, à votre avis, monsieur le théologien libelliste, les chrétiens de la Ligue qui portaient par ordre, et à l'exemple des ministres de l'Église, les armes et le crucifix contre Henri III et contre Henri IV; celui qui, sortant du pied des autels, et son Dieu encore sur les lèvres, courut assassiner son maître; les monstres qui portèrent des mains sacrilèges sur le plus grand et le meilleur des rois du monde, et qui pour plaire à Dieu finirent par lui arracher la vie au milieu d'un peuple dont il était le père; que firent-ils? étaient-ils des sujets soumis? Trouverez-vous de la contradiction à dire qu'ils jouissaient, sous ces princes, de la plus grande liberté, et qu'ils bravaient leur autorité?

Direz-vous de ces chrétiens furieux ce que vous dites, page 20 de votre premier volume, de celui qui osa déchirer l'édit de Dioclétien, « qu'à la vérité ces chrétiens furent imprudents, mais, après tout, généreux et zélés pour leur religion? »

Vous ne pouviez guère faire un plus bel éloge

d'une action aussi criminelle, si cet éloge pouvait séduire. « Qui est-ce qui ne préférerait pas à la « prudence la générosité et le zèle pour sa religion? » On sait assez que ces maximes furent celles de la Ligue; et vous pouviez vous dispenser de nous prouver que s'il fut alors des théologiens assez malheureux pour les prêcher aux peuples dans la chaire qu'ils appellent de *vérité*, il en est encore qui ont bien de la peine à les oublier.

Mais comment osez-vous les reproduire parmi nous, ces maximes abominables? Espérez-vous trouver encore dans les ténèbres de l'esprit humain des dispositions qui leur soient favorables? Graces aux soins de la philosophie contre laquelle vous déclamez en vain, les hommes sont éclairés sur leurs devoirs, et vous ne trouverez plus de rebelles ni de parricides. Malgré vos efforts et vos persécutions, les philosophes, ces hommes que vous calomniez parceque vous les craignez, continueront de répandre la lumière; ils ne cesseront d'apprendre aux autres ce qu'ils se doivent, ce qu'ils doivent à leur souverain; et le fanatisme, ce monstre cruel qui n'a que trop désolé la terre, restera dans vos mains un fantôme inutile.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'HOMMES.

Seconde fausseté du libelliste, et témoignage de son ignorance.

M. de Voltaire, dit-il, tome III de l'*Essai sur les Mœurs*, page 195, dit que « la nature humaine, « dont le fond est par-tout le même, a établi les « mêmes ressemblances entre tous les hommes. »

Et, page 8 du même volume, il dit « qu'il y a « des peuples, des hommes d'une espèce particulière, qui ne paraissent rien tenir de leurs « voisins; qu'il est probable qu'il y a des espèces « d'hommes différentes les unes des autres, comme « il y a différentes espèces d'animaux. »

Théologien obscur, vous dites des mensonges. M. de Voltaire, en parlant de certaines différences qui se trouvent entre les peuples du Japon et nous, tome III de l'*Essai sur les Mœurs*, page 195, dit : « La nature humaine, dont le fond est par-tout le « même, a établi d'autres ressemblances entre ces « peuples et nous. »

Et dans le second endroit, page 8 du même volume :

« Il est probable que les pygmées méridionaux « ont péri, et que leurs voisins les ont détruits; « plusieurs espèces d'hommes ont pu ainsi disparaître de la face de la terre, comme plusieurs

« espèces d'animaux. Les Lapons ne paraissent
« point tenir de leurs voisins, etc. »

On voit qu'il n'y a presque pas un mot dans ces deux passages qui soit dans ceux cités par le libelliste. Mais quand M. de Voltaire aurait avancé que le fond de la nature humaine est par-tout le même, et qu'il y a des espèces d'hommes différentes, il n'y a qu'un ignorant qui pût trouver de la contradiction dans cette proposition, et qui ne sache pas que le fond de la nature est le même pour tous les êtres. Si l'auteur doute qu'avec ce même fond il puisse y avoir des espèces différentes, on le renvoie à son propre témoignage; il peut juger s'il existe entre M. de Voltaire et lui d'autres rapports que ce fond de la nature humaine.

DE MICHEL SERVET.

Troisième fausseté du libelliste.

M. de Voltaire assure, à ce qu'il prétend, *Essai sur les Mœurs*, tome III, que « Michel Servet, qui fut brûlé vif à Genève par ordre de Calvin, niait la divinité éternelle de Jésus-Christ; » et, dans la page suivante, il assure aussi que « Servet ne niait point ce dogme. »

C'est une chose merveilleuse que l'audace avec laquelle ces messieurs imaginent des absurdités pour dire des sottises.

Il y a dans le texte, *Essai sur les Mœurs*, tom. III, page 121, en parlant de Michel Servet : « Il adopta en partie les anciens dogmes soutenus par Sabellius, par Eusèbe, par Arius, qui dominèrent dans l'Orient, et qui furent embrassés au seizième siècle par Lelio Socini. »

Et dans la page suivante, après avoir rapporté le supplice que Calvin fit souffrir à Servet : « Ce qui augmenta encore l'indignation et la pitié, c'est que Servet, dans ses ouvrages publiés, reconnaît nettement la divinité éternelle de Jésus-Christ. »

Si M. de Voltaire n'avait pas eu l'attention d'ajouter que c'était « dans ses ouvrages publiés que Servet reconnaissait la divinité de Jésus-Christ, » on pourrait pardonner à l'auteur d'avoir voulu mettre ces deux passages en contradiction ; mais après de telles infidélités, on ne peut que le livrer au mépris qu'il a mérité.

DE CROMWELL.

Quatrième fausseté du libelliste.

Je voudrais bien qu'il nous dise* dans quel endroit du premier volume des *Mélanges de Littérature*, etc., qu'il a l'audace de citer, il a pris que

* Il faut absolument *dît* au lieu de *dise*.

Cromwell, selon M. de Voltaire, « depuis qu'il eut
« usurpé l'autorité royale, ne couchait pas deux
« nuits dans une même chambre, parcequ'il crai-
« gnait toujours d'être assassiné; qu'il mourut,
« avant le temps, d'une fièvre causée par ses in-
« quiétudes. »

Quoi qu'il en soit, on peut se précautionner
contre les assassinats, et mourir avec fermeté.
Plût à Dieu, Nonnotte, que le brave Henri IV se
fût précautionné!

Lorsque Cromwell fut parvenu à la souveraine
puissance, il eut avec elle tous les soucis et tous
les embarras dont elle est inséparable: il eut de
plus le trouble que donnent l'usurpation, la
crainte de perdre une autorité illégitime, et les
soins de la conserver. C'est ce qui a fait dire à
M. de Voltaire dans ses *Mélanges*¹:

« Il vécut pauvre et inquiet jusqu'à quarante-
« trois ans; il se baigna depuis dans le sang, passa
« sa vie dans le trouble, et mourut avant le
« temps. »

Cet usurpateur, digne en effet de régner par
son génie et par ses talents, chercha, pour con-
server son autorité, à la faire aimer des Anglais; il

¹ Dans la classification qu'ils adoptèrent, les éditeurs de Kehl placèrent l'article CROMWELL dans le *Dictionnaire philosophique* où il se trouve tome III de ce *Dictionnaire* dans la présente édition.

(L. D. B.)

ne respecta point les lois, mais il les fit respecter; c'est ce qu'on trouve dans le passage suivant de la page 387 du *Siècle de Louis XIV*, tome 1^{er} :

« Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer
« à propos; il n'entreprit point sur les privilèges
« dont les peuples étaient jaloux. »

Ce pauvre libelliste ne sait pas qu'un homme habile sait respecter les lois favorables au peuple pour renverser celles sur lesquelles le trône se fonde.

La maxime de Cromwell était de verser le sang de tout ennemi puissant, ou dans un champ de bataille ou par la main des bourreaux; c'est pourquoi M. de Voltaire a dit qu'il se baigna dans le sang; mais cela n'empêchait pas qu'il ne sût réprimer son pouvoir à propos, qu'il n'eût soin que la justice fût observée, et qu'il ne ménagât le peuple: il avait besoin de s'en faire un appui, tandis qu'il immolait ceux qui pouvaient lui nuire. Ainsi il fut en même temps équitable par rapport aux peuples, et cruel envers ses ennemis; il vécut dans le trouble, mais il y conserva une grande fermeté d'âme et mourut avec elle.

Voilà ce qu'était Cromwell, et comment il convenait à M. de Voltaire de nous le montrer: voilà ce que tout le monde reconnaît dans cet homme extraordinaire, et ce que l'imbécillité et la mauvaise foi appellent des *contradictions*.

On peut juger du reste du libelle par les articles qu'on vient de réfuter : il ne méritait pas qu'on en prit la peine ; mais il était bon de prouver que les erreurs attribuées dans ce libelle à M. de Voltaire ne sont que les fourberies d'un calomniateur , et que les applaudissements que lui prodigue son illustre apologiste ne sont que l'éloge du crime, du mensonge et de l'ignorance , fait par un complice.

A MESSIEURS LES SIX JUIFS¹.

« Voilà, messieurs, ce que M. Damilaville, l'un
« des plus savants hommes de ce siècle, écrivait à
« frère Nonnotte. Je suis bien loin de prendre
« avec vous une telle liberté : vous n'êtes point de
« ceux qui vivent de messes et de libelles. Votre
« nation a commis autrefois de grandes atrocités,
« comme toutes les autres ; ce n'est point à moi
« d'appesantir aujourd'hui le joug que vous por-
« tez. Si du temps de Tibère quelques pharisiens,
« en qualité de race de vipères, se rendirent
« coupables d'un crime inexprimable, dont ils ne
« connaissaient pas les conséquences, *nesciunt*
« *quid faciunt*, je ne dois point vous haïr, je dois
« dire seulement *felix culpa* ! Je vous répète ce que
« mon ami, qui aimait à répéter, a dit tant de fois,

¹ Cette lettre pseudonyme est de Voltaire. (L. D. B.)

« le monde entier n'est qu'une famille, les hommes
« sont frères; les frères se querellent quelquefois,
« mais les bons cœurs reviennent aisément. Je
« suis prêt à vous embrasser, vous et monsieur le
« secrétaire, dont j'estime la science, le style, et la
« circonspection dans plus d'un endroit scabreux.
« J'ai l'honneur d'être, sans la moindre rancune,
« et très chrétiennement,

« MESSIEURS,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« LA ROUPILLIÈRE. »

A Perpignan, 15 septembre 1776.

OBSERVATIONS

A. B. R.

L'HISTOIRE VÉRITABLE DES TEMPS FABULEUX;

Ouvrage qui, en dévoilant le vrai que les historiens ont travesti ou altéré, sert à éclaircir les antiquités des peuples, et sur-tout à venger l'*Histoire sainte*; par M. Guérin du Roher¹, prêtre; 3 volumes d'environ 470 pages chacun. A Paris, chez Berton, libraire, etc.

On ne peut qu'applaudir au louable dessein de M. Guérin du Roher : personne ne paraît plus capable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis Jules Africain jusqu'à Bochart et à Kennicott, pour jeter quelque lumière dans l'horrible chaos de l'antiquité.

Si nous osions faire quelques représentations au savant auteur de cet ouvrage, nous commencerions par le prier de réformer son titre, parce que les personnes moins instruites que lui pourront croire que la véritable histoire des fables est précisément la véritable histoire des mensonges. Toute fable est mensonge en effet, excepté les fables morales, qui sont des leçons allégoriques,

¹ L'ouvrage du jésuite Guérin du Roher parut en 1776. Paris, 3 vol. in-8°. Voltaire fit imprimer ses observations dans le n° 15 du *Journal de politique et de littérature*, année 1777. (L. D. B.)

telles que celles de Pilpay, et de Lockman si connu dans notre Europe sous le nom d'*Ésope*.

Quoi qu'il en soit, le savant auteur, dans son discours préliminaire, intitulé *Plan de l'ouvrage*, nous avertit qu'un ancien écrivain juif, dont on n'a point les écrits, dit qu'avant les rois de Perse quelqu'un avait traduit autrefois une petite partie de la *Genèse*. Il ne nous dit pas en quel temps et en quelle langue cette traduction fut faite. Il cite aussi le prophète Joël, qui reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques ustensiles sacrés à Jérusalem, et d'avoir fait esclaves plusieurs enfants de Juda qu'ils ont emmenés en pays lointain.

M. Guérin du Rocher suppose que ces esclaves ainsi transplantés ont pu traduire la *Genèse* dans la langue des peuples chez qui ils ont demeuré, et faire connaître Moïse et ses prodiges à ces étrangers; que ces étrangers ont pu apprendre par cœur les étonnantes actions de Moïse; qu'ils ont pu ensuite les attribuer à leurs princes, à leurs héros, à leurs demi-dieux; qu'ils ont pu faire de Moïse leur Bacchus; de Loth leur Orphée; d'Édith, femme de Loth, leur Eurydice; qu'il y avait un roi nommé *Nanaeus*, qui pourrait bien être Noé; qu'il y a sur-tout grande apparence que Sésostris n'est autre chose que le Joseph des Hébreux. Mais M. Guérin, ayant prouvé que Joseph a pu être Sésostris, prouve ensuite que Sésostris a pu être

Jacob; et qu'ainsi il est très possible que les Juifs aient enseigné la terre entière.

C'est ce qu'avait déjà fait le docte Huet, évêque d'Avranches, dans sa *Démonstration évangélique*, écrite en latin, et enrichie de citations grecques, chaldaïques, hébraïques, pour servir à l'éducation de monseigneur le dauphin, fils de Louis XIV.

Huet fait voir, dans son chapitre IV, que Moïse était un profond géomètre, un astronome exact, l'instituteur de toutes les sciences et de tous les rites; qu'il est le même qu'Orphée et qu'Amphion; que c'est lui qu'on a pris pour Mercure, pour Sérapis, pour Minos, pour Adonis, pour Priape.

Cette démonstration du prélat Huet n'a pas paru bien claire aux hommes de bon sens. Nous espérons que celle de M. Guérin du Rocher réussira davantage, quoiqu'il ne soit que simple prêtre.

Il ne se contente pas de trois volumes qu'il nous donne; il nous en promet encore neuf; c'est une grande générosité envers le public. M. Guérin devrait bien se contenter de nous avoir appris qu'Orphée et Loth sont la même chose, et de nous l'avoir prouvé en observant qu'Orphée était suivi par les animaux, et que Loth, ayant des troupeaux, était suivi par les animaux aussi; que, de plus, le nom grec d'Orphée est en arabe le même que celui de Loth, car le mot *araf*, selon la *Bibliothèque orientale*, signifie les limbes, entre le

paradis et l'enfer : donc Loth et Orphée sont évidemment le même personnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occasion : *C'est puissamment raisonner.*

Toutes les pages du livre de M. Guérin sont dans ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent *se former l'esprit et le cœur*, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce savant auteur démontre que le phénix des Égyptiens, qui renaît de ses propres cendres, n'est autre chose que le patriarche Joseph, qui fait les obsèques de son père le patriarche Jacob. Mais nous exhortons aussi le savant auteur à daigner traiter avec plus d'indulgence et de politesse ceux qui, avant que son livre parût, ont été d'un avis différent du sien sur quelques points de la ténébreuse antiquité. M. Guérin du Rocher, étant prêtre, devrait les instruire plus charitablement : il les appelle *ignorants et sacrilèges*. Ces épithètes révoltent quelquefois les pécheurs au lieu de les corriger. On cause sans le savoir la perte d'une brebis égarée, qu'on aurait pu ramener au bercail par la douceur.

Il y a déjà dans les trois volumes de M. Guérin deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Qu'en sera-ce quand nous aurons les douze tomes ? Nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de fables expliquées fabuleusement, et ce chaos de chimères,

peuvent venger l'histoire sainte. M. Guérin du Rocher suppose toujours qu'il y a une conspiration contre l'Église, et que c'est à lui à venger l'Église. C'est ainsi que Saint-Sorlin Desmarcst se disait envoyé de Dieu pour être à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les jansénistes. Mais qui arme le bras vengeur de M. Guérin du Rocher ? qui attaque de nos jours l'Église, et qui se plaint d'elle ? Sommes-nous dans le temps où le jésuite Le Tellier remplissait les prisons du royaume des partisans de la grace efficace ? sommes-nous dans ce siècle déplorable où des hommes indignes de leur saint ministère vendaient dans des cabarets la rémission des péchés, et faisaient de l'autel un bureau de banque ? où l'on s'égorgeait à l'envi d'un bout de l'Europe à l'autre pour des arguments, et où l'on assassinait en Amérique jusqu'à douze millions d'hommes innocents, pour leur enseigner la voie du salut ? *Altri tempi, altre cure*. Nous avons un chef souverain, digne à-la-fois d'être souverain et pontife. Nos évêques français donnent tous les jours des exemples de bienfaisance et de tolérance ; tous les papiers publics en retentissent. L'univers chrétien est en paix. Le savant Guérin du Rocher, prêtre, veut-il troubler cette paix ? Ce brave don Quichotte se bat contre des moulins à vent. Nous souhaitons à son livre le succès de don Quichotte.

Nous prenons ici la liberté de lui dire, à lui et à ceux qui auraient le malheur d'être savants comme lui, que ce n'est point être savant comme il faut, de compiler jusqu'au plus mortel dégoût des passages de Bochart, de Calmet, de Huet, et de cent anciens auteurs, pour n'en tirer aucun fruit. Quel bien reviendra-t-il à la société d'apprendre que Protée pourrait bien être le patriarche Joseph, tout aussi bien que Sésostris est le phénix ? *O quantum est in rebus inane !*

OBSERVATIONS

SUR LES MÉMOIRES D'ADRIEN - MAURICE DE NOAILLES*,

DUC ET PAIR, MARÉCHAL DE FRANCE, MINISTRE D'ÉTAT;

6 volumes in-12, chez Moutard, imprimeur de la reine, etc.

Ce livre très utile est rédigé en six volumes, sur les pièces originales confiées par un fils du ministre dont il porte le nom, à M. l'abbé Millot, avantageusement connu par sa manière philosophique et prudente d'écrire l'histoire. Il est vrai que les *Commentaires de César* et la *Vie d'Alexandre* ne contiennent qu'un volume; mais quand il s'agit de rapporter les lettres de Louis XIV, de Louis XV, du roi d'Espagne Philippe V, de la reine sa femme, du duc d'Orléans, régent de France, de madame de Maintenon, de la princesse des Ursins, de plus de vingt généraux d'armée, et d'autant de ministres, non seulement on pardonne au rédacteur de publier six tomes considérables, mais tous les hommes d'état et les esprits sérieux qui veulent s'instruire souhaiteraient que l'ouvrage fût plus étendu. Quelques esprits, uniquement

* *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV*, rédigés sur les manuscrits du duc de Noailles, etc. Paris, 1777; 6 vol. in-12. (L. D. B.)

occupés des sciences qu'on appelle exactes, ne font aucune attention à ces recueils historiques, à moins qu'ils ne soient écrits avec le style et le génie de Tacite. Malebranche disait qu'il ne faisait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. La plupart des lecteurs ne pensent pas ainsi; ils s'intéressent aux événements de leur siècle, et à ceux qui ont illustré, ou servi, ou affligé leur patrie dans le siècle passé: et quand c'est un ministre d'état, un guerrier qui raconte, l'Europe l'écoute. Si les détails peuvent devenir indifférents à la postérité, ils sont chers au temps présent.

Le premier tome de ces Mémoires est employé presque tout entier à raconter les services que rendit Anne-Jules de Noailles, père d'Adrien, maréchal de France comme lui et comme ses deux fils. Ces services consistèrent principalement dans l'obéissance qu'il devait à Louis XIV, dont les rigueurs poursuivaient les protestants de son royaume depuis l'an 1680. Le dessein était déjà pris d'abattre tous les temples et de révoquer le fameux édit de Nantes, déclaré irrévocable dans tous les tribunaux du royaume; édit plus célèbre encore par le nom de cet Henri IV, qui avait triomphé de la Ligue catholique, par la valeur des réformés, ainsi que par la sienne. Les papes avaient appelé ce grand homme, aïeul de Louis,

« génération bâtarde et détestable de Bourbon », et Louis XIV, qui venait de recevoir le nom de *Grand* à l'Hôtel-de-Ville de Paris, en 1680, s'apprêtait dès-lors à détruire l'ouvrage du plus cher de ses prédécesseurs, dans le temps même que le pape Innocent XI se déclarait son ennemi.

Cette contradiction apparente était, dit-on, le fruit des sollicitations du jésuite La Chaise, confesseur du roi, de quelques évêques, et sur-tout du chancelier Le Tellier, et de Louvois son fils, ennemi de Colbert. Il faut savoir que Colbert croyait les réformés aussi nécessaires à l'état sous Louis XIV par leur industrie, qu'ils l'avaient été à Henri IV par leur courage. Louvois ne les croyait que dangereux. On persuada au roi qu'il ressemblerait à Constantin et à Théodose en abolissant la religion prétendue réformée : on lui répéta qu'il n'avait qu'à dire un mot, et que tous les cœurs se soumettraient. Il le crut parcequ'il avait pendant quarante ans réussi dans tout ce qu'il avait voulu. Il ne considéra pas que ces protestants, qu'on appelait à la cour *huguenots* ou *religionnaires*, n'étaient plus les calvinistes de Jarnac, de Moncontour, et de Saint-Denis ; qu'ils étaient sujets soumis, bons soldats dans les armées, utiles dans la paix par le commerce et par les manufactures, et qu'il risquait de faire passer chez ses ennemis

* Style de la bulle de Sixte-Quint.

de l'industrie et de l'argent. Pour comble de séduction, la marquise de Maintenon, sa nouvelle maîtresse, dont il fit bientôt sa femme, autrefois protestante elle-même, et devenue aussi dévote qu'ambitieuse, se joignit au jésuite La Chaise.

Ce fut dans ces circonstances que Jules de Noailles fut choisi par le roi pour commander en Languedoc, et d'Aguesseau, père du chancelier, nommé à l'intendance de cette province. Ces deux hommes étaient nés justes et humains; mais il fallait obéir à Louvois. La populace de ce pays est vive, impétueuse, ardente, superstitieusement attachée à sa croyance, et cette croyance lui est inspirée par des pasteurs qui ressemblent à ce troupeau : c'est au fond, parmi les catholiques et les réformés, le même esprit que celui du temps des Albigeois. La tolérance et la circonspection sont les seules brides qui puissent bien conduire cette nation des anciens Visigoths. Louvois ne savait que commander : il envoya des soldats et des bourreaux avec des missionnaires. On se crut obligé de condamner un pasteur, nommé *Audoyer*, à être pendu, et un autre, nommé *Homel*, à être roué, en 1683. Ces exécutions firent des prosélytes et des martyrs nouveaux dans toutes les provinces méridionales de la France. De faibles sommes que le roi fit distribuer par Pélisson, transfuge catholique, pour acheter des consciences

ces, n'achetèrent que des gueux et des hypocrites qui allèrent à la messe pour son argent, et qui bientôt retournèrent à leurs prêches. L'enthousiasme de la secte se communiqua dans cent lieues de pays, avec plus d'empportement que la flatterie n'avait passé de bouche en bouche avec enthousiasme à Paris et à Versailles, pour Louis XIV, pendant quarante années, soit dans les prologues d'opéra, soit dans les épilogues des sermons, soit dans le *Mercur*. On ne sait que trop qu'il résulta de ces fureurs de religion une guerre civile entre le roi et une partie de son peuple, et que cette guerre civile fut plus barbare que celle des sauvages. Il y périt près de cent mille hommes, dont dix mille moururent par la corde, par la roue, ou par le feu, sous l'administration de l'intendant Lamoignon-Bâville, successeur de d'Aguesseau. Ce magistrat d'ailleurs était très éclairé et plein de grands talents, mais entièrement différent d'un autre Lamoignon, qui vient de montrer dans nos jours une vertu aussi humaine et une philosophie aussi vraie que le Lamoignon-Bâville fit voir de dévouement à Louis XIV, et d'inflexibilité dans l'exercice de son emploi.

Le rédacteur des *Mémoires d'Adrien de Noailles* n'est entré dans aucun détail de ces temps affreux, dont il ne décrit que les commencements avec une sage retenue. Jules de Noailles, après avoir com-

mandé cinq ans en Languedoc, est envoyé sur les frontières de la Catalogne contre les Espagnols, avec qui Louis XIV fut presque toujours en guerre, ainsi que tous ses prédécesseurs depuis Louis XII, jusqu'au temps où, d'ennemi de cette nation, il en devint le protecteur par l'avènement de son fils le duc d'Anjou au trône d'Espagne. Le roi déclara maréchaux de France, en 1693, Boufflers, Catinat, et Jules de Noailles. Le rédacteur nous instruit des services de Jules.

Adrien son fils épouse, en mars 1698, mademoiselle d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon : le roi lui donne, pour présent de noces, huit cent mille livres et la survivance du gouvernement de Roussillon qu'avait le maréchal son père. Ce ne sont pas, jusqu'ici, des événements qui intéressent le public et qui arrêtent les yeux de la postérité.

Mais Charles II, roi d'Espagne, meurt après avoir déclaré héritier de tous ses états le ~~petit~~ fils de son ennemi; et l'Europe étonnée est bientôt en mouvement par cette grande révolution. Le rédacteur n'en développe point les ressorts; ils ont été déjà assez exposés dans d'autres histoires. Il nous fait lire une instruction curieuse du grand-père à son petit-fils; et il remarque, parmi les conseils que Louis XIV donnait à Philippe V, celui-ci, qui semble avoir, dit-il, besoin d'expli-

cation : « N'ayez jamais d'attachement pour personne. » Il semble que Louis, alors, eût encore le cœur ulcéré de l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Il disait qu'il avait voulu avoir des amis, et qu'il n'avait trouvé que des chefs de cabale. Le jeune Philippe V ne fut entouré que de tels courtisans dès qu'il fut à Madrid. On aurait désiré que le rédacteur eût imité le cardinal de Retz, qui commence ses Mémoires par donner une idée des personnages qu'il va faire paraître sur la scène, qui peint leur caractère, et nous apprend quels sont leurs talents, leurs dignités, et leurs places. Sans ce préalable, le lecteur est souvent dérouteré : quand l'écrivain suppose qu'on connaît tous ceux dont il parle, il arrive qu'on ne connaît personne.

Il n'y avait sans doute que des cabales à la cour de Madrid lorsque Philippe V parut : et qui étaient les principaux intriguants ? le grand-inquisiteur Mendoza dévoué à la maison d'Autriche ; le cardinal Porto-Carrero, auteur du testament du feu roi, mais plus ennemi des Allemands qu'ami des Français ; un capucin, confesseur de la veuve du roi Charles II, et qui ne se servit jamais de l'autorité de sa place que pour inspirer à cette reine la haine contre Louis XIV et le mépris pour Philippe V ; un dominicain, ancien confesseur de Charles, qui employait le reste de son crédit pour rendre le nouveau roi odieux aux seigneurs et

aux femmes dont il dirigeait la conscience depuis la mort de Charles. Il fallut que Louis XIV, gouvernant de Versailles son petit-fils à Madrid, fit exiler et le grand-inquisiteur, et le capucin, et le dominicain. Il fallut encore qu'il interposât son autorité pour faire chasser je ne sais quel jésuite allemand nommé *Kressa*, qui, à la vérité, ne confessait que des femmes-de-chambre de la reine douairière, mais qui savait par elles tous les secrets de sa maison; et qui, par ce manège, plus commun en Espagne que dans les autres pays de la communion romaine, était devenu l'espion et le brouillon le plus perfide qui fût dans l'Église. Ainsi Louis XIV, subjugué et trahi lui-même par son confesseur jésuite, punissait d'autres jésuites et d'autres confesseurs en Espagne, tandis qu'il laissait le sien mettre le trouble et la désolation dans son propre royaume. Il donnait des lois à Madrid comme chez lui, par l'organe de ses ambassadeurs; d'abord par le duc d'Harcourt, et ensuite par le comte de Marsin; il envoya même à son petit-fils un ministre pour gouverner son trésor royal, plus mal en ordre alors, s'il se peut, et plus pauvre que celui de Paris; ce fut Orry, père de celui qui fut depuis contrôleur-général en France sous Louis XV.

Victor-Amédée, le duc de Savoie le premier de sa maison qui obtint depuis le titre de roi, avait,

en 1697, marié l'une de ses filles au duc de Bourgogne, à l'ainé des petits-fils de Louis XIV, frère du roi d'Espagne : il offrait son autre fille au roi Philippe. Louis conclut ce nouveau mariage, et crut s'attacher Victor-Amédée par un double lien. La guerre pour la succession au trône d'Espagne était déjà commencée entre l'Empire et la France. L'empereur Léopold faisait déjà défiler des troupes dans le Milanès : Louis y avait une armée jointe à celle de Savoie. On sait assez que le prétexte de cette guerre était la fausse idée répandue par la cour autrichienne que Louis XIV avait forgé dans Versailles le testament de Charles II, et avait substitué, par la fraude, la maison de France à la maison d'Autriche. L'Empereur était sûr d'être soutenu dans cette grande querelle par l'Angleterre, la Hollande, et le Portugal; et il négociait déjà secrètement avec le père de la duchesse de Bourgogne et de la future reine d'Espagne. On voit par là que Victor-Amédée se rendait lui-même l'ennemi de ses deux filles. On a déjà dit que l'intérêt d'état ôte aux rois la douceur d'avoir des parents. Le duc de Savoie, dans l'espérance incertaine de joindre à ses domaines quelques villages de plus, se donna secrètement à l'Empereur dans le temps même qu'il était à la tête de l'armée française en Italie, et qu'il faisait partir sa seconde fille pour épouser Philippe V. Sa défection, bientôt après

publique, fut la première cause des malheurs de la France pendant près de dix années. Il est triste que le rédacteur n'ait pu développer les ressorts qui amenèrent à ce point la politique et l'inconstance d'un souverain et d'un père. Mais il ne fait point une histoire : il rend compte des mémoires qu'on lui a confiés, à mesure qu'ils lui passent sous les yeux, sans même suivre l'ordre des temps; et il suppose toujours qu'il est lu par des personnes instruites.

Le choix d'une dame d'honneur et d'un confesseur est ce qui occupe le plus long-temps les cours de France et d'Espagne. Louis insista sur une dame française et sur un confesseur français, mais jésuite; ces deux points furent les plus importants, et divisèrent bientôt tout Madrid. La princesse des Ursins, de la maison de La Trémouille, veuve d'un seigneur romain, fut *camarera mayor*; c'est un titre qui répond à celui de dame d'honneur en France. Il laissa au jésuite Daubenton, confesseur du roi son petit-fils, le soin de chercher un homme de sa robe pour être le confesseur de la reine. Tout cela fut une source d'obscurcs intrigues de cour, que les lecteurs aiment à pénétrer, moins par le desir de s'instruire que par cette malignité secrète qui fixe leurs regards sur les faiblesses des souverains.

Plusieurs écrivains, hommes d'état, ont regardé

comme une faiblesse ces inquiétudes sur le jansénisme et sur le quiétisme qui tourmentaient alors Louis XIV. Ce même monarque qui avait résisté au pape Innocent XI avec une fierté si convenable, se croyait obligé alors de solliciter la condamnation de l'archevêque de Cambrai, Fénelon, pour avoir soutenu que Dieu méritait d'être aimé sans intérêt; et de l'oratorien Quénel, pour avoir dit qu'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir. Il recommandait instamment au roi d'Espagne de persécuter les jansénistes de ses états de Flandre; il voulait que le jésuite Daubenton lui en fit un devoir. Il pensait réellement que Dieu le devait récompenser pour avoir poursuivi ceux qu'on appelait quiétistes, jansénistes, calvinistes.

C'est peut-être cette même faiblesse qui, en cherchant des occupations réputées faciles, le portait à vouloir gouverner l'intérieur domestique de la reine d'Espagne. Le rédacteur produit des lettres de famille qui piquent la curiosité. Ces lettres forment des recueils de tracasseries : on voit des rois et des reines à leur toilette, dans leur lit, à leur garde-robe, tandis que le prince Eugène bat le maréchal de Villeroi à Chiari; tandis que les batailles d'Hochstedt, de Turin, de Ramillies, font couler le sang et les larmes dans toutes les familles de France, et que l'état est dans une dé-

solation aussi affreuse que sous Philippe de Valois, Jean, et Charles VI. Les *Mémoires* dont nous rendons compte ne parlent guère de ces horribles désastres consignés dans les grandes histoires. On vous fait lire des lettres de la princesse des Ursins et d'un gentilhomme de la Manche, nommé Louville; l'étiquette du palais tient plus de place que les batailles de Saragosse et d'Almanza. Ces minutes royales sont chères à quiconque cherche un amusement dans la lecture : on est bien aise de voir les confidences que la princesse des Ursins fait à la maréchale, mère d'Adrien de Noailles : « Dites, je vous supplie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre et le pot de chambre, etc., » pages 172, 173, tome II. Les gens qui voudront apprendre les secrets de la cour dans ces *Mémoires* ne sauront pas encore tout. La princesse des Ursins n'y appelle pas les choses par leur nom. La robe de chambre de Philippe V était un vieux manteau court, qui avait servi à Charles II; l'épée du roi était un poignard qu'on posait derrière son chevet; la lampe était enfermée dans une lanterne sourde; ses pantoufles étaient des souliers sans oreilles. C'était l'ancienne étiquette religieusement observée; on remporta une victoire en la changeant. L'affaire de donner à la reine un confesseur et un cuisinier français fut encore plus longue et plus sérieuse.

Plusieurs membres du conseil qu'on nomme le *despacho* voulaient un cuisinier et un confesseur savoyards; la faction française prétendait que tout devait venir de Versailles. Il y avait une autre dispute sur le perruquier du roi. On l'avait fait venir de Paris; les barbiers espagnols ne savaient pas encore faire une perruque: mais on craignait que le barbier français ne mit dans les siennes des cheveux tirés de la tête d'un roturier; et un roi d'Espagne ne devait être coiffé que de cheveux de gentilhomme.

Quant aux cuisiniers, on craignait ceux d'Italie, parcequ'on avait appris par une lettre anonyme que le prince Eugène proposait d'empoisonner le roi d'Espagne. Cette calomnie, aussi ridicule que honteuse, ne laissa pas d'être examinée sérieusement: elle fait souvenir des impostures plus extravagantes encore qu'on répandit depuis, contre le duc d'Orléans, régent de France, vers le temps de la mort de Louis XIV.

Quant aux confessions de la reine, qui n'avait que quatorze ans, elle fut assez adroite à cet âge, ou assez bien conseillée par la princesse des Ursins, pour assurer le jésuite Daubenton qu'elle aurait un plaisir extrême à dire tous ses péchés au confesseur qu'il lui donnerait. C'est ici qu'on doit remarquer combien ce jésuite était dangereux. Il se fit bientôt chasser de la cour; il y revint; il y

reconfessa Philippe V. Si le rédacteur avait su comment ce moine termina sa carrière, il l'aurait peut-être publié : voici cette anecdote dans la plus exacte vérité.

Lorsque le roi d'Espagne, attaqué de vapeurs, voulut enfin abdiquer, il confia son dessein à Daubenton. Ce prêtre vit bien qu'il serait forcé d'abdiquer aussi, et de suivre son pénitent dans sa retraite. Il eut l'imprudence de révéler par une lettre la confession du roi au duc d'Orléans, régent de France, qui projetait alors le double mariage de mademoiselle de Montpensier, sa fille, avec le prince des Asturies, et celui de Louis XV avec l'infante, âgée de cinq ans. Daubenton crut que l'intérêt du régent le forcerait à détourner Philippe de sa résolution, et que ce prince lui pardonnerait toutes les intrigues qu'il avait plus d'une fois tramées à Madrid contre le ministère de France. Le régent ne les pardonna pas : il envoya la lettre du confesseur au roi, qui n'y sut autre chose que de la montrer au jésuite sans lui dire un seul mot. Le jésuite tomba à la renverse : une apoplexie le saisit au sortir de la chambre, et il mourut peu de temps après. Ce fait est décrit avec toutes ses circonstances dans *l'Histoire civile de Bellando*, imprimée par ordre exprès du roi d'Espagne. Cette anecdote se trouve à la page 306 de la quatrième partie.

Revenons aux Mémoires d'Adrien maréchal duc de Noailles. Voici quelle idée on y donne de Philippe V; c'est Louville, son gentilhomme, son favori, l'homme de confiance du ministre Colbert de Torci, qui lui parle ainsi de son roi : « Il est « faible, timide, irrésolu... , n'a jamais de volonté, « peu de sentiment...; le ressort qui détermine les « hommes n'est pas en lui... Dieu lui a donné un « esprit subalterne... »

Les petites intrigues du palais occupent plus de deux volumes entiers. Le cardinal d'Étrées, ambassadeur à Madrid à la place de Marsin, devient l'ennemi déclaré de la princesse des Ursins, qui gouverne la jeune reine; et la reine gouverne le roison mari. Louis XIV prend parti contre la princesse, et enfin la fait renvoyer. La reine pleure; elle est inconsolable. Il y avait entre elle et cette princesse une amitié fondée sur ce besoin d'une confiance réciproque, qui rend si souvent les femmes nécessaires les unes aux autres. Le rédacteur ne dit pas tout, et on peut douter même qu'il ait été instruit de tout. Il ne parle point de cette plaisante apostille que mit madame des Ursins à une lettre interceptée qui fit tant de bruit dans l'Europe. On lui reprochait dans la lettre d'avoir épousé secrètement un Français attaché à elle, nommé d'Aubigny. Elle écrivit en marge : *Pour épousé, non.*

Ces tracasseries ne finirent que par son exil; elles recommencèrent à son rappel.

Les jalousies toujours renaissantes entre les courtisans français de Philippe et ses courtisans espagnols, les cabales du confesseur et celles des autres moines ne finissent point. Ce sont des matériaux pour un Suétone. Les affaires politiques et militaires en serviraient à Tite-Live. C'est là malheureusement que les Mémoires du maréchal Adrien, duc de Noailles, manquent au rédacteur. Ce fil de l'histoire est interrompu depuis l'année 1711 jusqu'à la mort de Louis XIV. On y perd toutes les anecdotes que la curiosité du public recherche avec tant d'avidité sur la vie privée de ce monarque, sur celle de sa famille et de toute sa cour. C'est le temps où il perdit son fils unique, regardé comme un bon prince, et le duc de Vendôme, l'amour de la France, le restaurateur de l'Espagne, le digne descendant de Henri IV. Ces morts sont bientôt suivies* de celle de son petit-fils, le duc de Bourgogne, l'espérance de l'état; et il perd dans la même semaine la duchesse de Bourgogne et le duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, alors au berceau. Toutes ces victimes précieuses tombent presque en même temps, et sont portées dans le même tombeau. Peu de jours après il voit encore expirer son autre petit-fils,

* Voir le *Siècle de Louis XIV*, chap. xxiii.

frère du duc de Bourgogne et du roi d'Espagne. La reine d'Espagne les accompagna bientôt à l'âge de vingt-six ans. Enfin Louis XIV suit toute sa famille; il meurt entre les bras de madame de Maintenon et du jésuite Le Tellier. Il meurt avec une piété sincère, mais trompé. Il laisse l'Église gallicane en combustion, désolée par Le Tellier; toute la nation languissant dans la misère, et consternée de dix ans de défaites et de malheurs de toute espèce. Ses dettes montaient à deux milliards six cents millions, ce qui fait quatre milliards et environ cinq cent mille livres de notre monnaie courante; c'est deux fois plus d'espèces qu'il n'en existe dans le royaume.

Remarquons que parmi les dettes de ce prince on trouve dans le dépouillement qu'en fit M. de Forbonnais cent trente-six mille livres pour le pain des prisonniers que le jésuite Le Tellier avait fait renfermer à la Bastille, à Vincennes, à Pierre-Encise, à Saumur, à Loches, sous le prétexte de jansénisme.

Tous ces désastres avaient commencé à la mort de Colbert, qui laissa en mourant la recette égale à la dépense dans l'année 1683. Depuis cette époque l'édifice élevé par lui s'écroula insensiblement. Les malheurs de la guerre, les querelles de religion, l'incapacité des ministres, les persécutions des confesseurs du roi, les déprédations des traitants,

firent enfin de la France si florissante un objet de pitié.

Les recueils d'Adrien de Noailles donnent peu de lumières sur les anecdotes de ces temps malheureux. Il faut espérer qu'on sera plus éclairé par les vrais Mémoires d'Hector de Villars, qu'on pourra joindre avec ceux d'Adrien de Noailles.

Après la mort de Louis XIV, le duc Adrien de Noailles joua un grand rôle. Le duc d'Orléans, déclaré au parlement de Paris régent absolu du royaume, changea dès le lendemain toute l'administration du feu roi, selon l'usage des propriétaires, qui font ordinairement tout le contraire de ce qu'ont fait ceux auxquels ils succèdent.

Aux bureaux des ministres de Louis XIV on substitua des conseils, d'abord applaudis par la nation, mais dont on se dégoûta bientôt, et que le régent fut obligé d'abolir. Ces nouveaux conseils et toute cette forme d'administration avaient été arrangés par le marquis de Canillac, le président de Maisons, et le marquis d'Effiat. Maisons devait être garde des sceaux. Longepierre, auteur de quelques déclamations intitulées *tragédies*, aurait tenu la plume. Nous trouverons peut-être ces particularités dans les Mémoires du maréchal de Villars, et dans ceux du duc de Luynes. Adrien de Noailles fut à la tête du conseil des finances, sous le maréchal de Villeroy, qui ne se mêlait de rien.

Noailles, capitaine des gardes, élevé à la cour, ayant été occupé dans les négociations et dans les armées, était tout neuf dans l'administration des finances; mais son esprit semblait facile, appliqué, ardent au travail, capable de s'instruire de tout, et de travailler dans tous les genres.

Nous ne retracerons point ici l'histoire des afflictions qui tourmentaient alors les deux branches de la maison de France et d'Espagne; la longue et funeste maladie de Philippe V, qui affaiblit les organes de sa tête; son mariage avec une héritière* du duché de Parme, qui commença son règne par chasser la princesse des Ursins, accourue au devant d'elle pour la servir; les jalousies qui aigrirent le conseil du roi d'Espagne contre le régent de France; les diverses factions qui partagèrent la France, factions qui consistaient plutôt en parties de plaisirs et en discours qu'en projets politiques, et qui formaient un étrange contraste avec la misère de l'état. Nous ne dirons point comment la duchesse de Berri, fille du régent, fut près d'épouser un gentilhomme d'une ancienne maison de Périgord, nommé le comte de Riom, à l'exemple de Mademoiselle, cousine germaine de Louis XIV, qui épousa en effet le comte de Lauzun, et à l'exemple de tant d'autres mariages dans les siècles passés. Nous ne répéterons point les calomnies

* Élisabeth Farnèse, morte en 1766.

horribles et absurdes répandues alors par toutes les bouches et dans tous les libelles. Le rédacteur circonspect laisse à peine entrevoir ces infamies. Le gouvernement du royaume était d'autant plus difficile qu'il y avait plus de conseils. La principale difficulté venait des énormes dettes de l'état et de la disette absolue d'argent.

On sait assez que, dans ces disettes qui ont si souvent effrayé la France, l'argent n'a point péri; une partie a passé dans les pays voisins, une autre a été cachée dans les coffres des traitants, enrichis du malheur général. En 1625, avant que le cardinal de Richelieu eût affermi son pouvoir, on avait ordonné qu'une chambre de justice serait établie tous les dix ans pour reprendre des mains des traitants les deniers qu'ils avaient gagnés avec le roi. Cette méthode, depuis la chambre de justice de 1625, n'avait été pratiquée qu'au temps de la chute de Fouquet. Le duc de Noailles la crut nécessaire. On peut voir dans le livre instructif de M. de Forbonnais*, et dans les écrits de ce temps-là, mêlés de vrai et de faux, qu'on condamna ceux qui avaient traité avec le roi à lui donner environ deux cent vingt millions, appartenant réellement au peuple, sur qui on les avait levés. De ces deux cent vingt millions, il n'entra que très peu de

* *Recherches et Considérations sur les finances de France, depuis 1595 jusqu'en 1724*, par Fr. Véron de Forbonnais.

chose dans ce qu'on appelle les *coffres du roi*. La facilité du régent répandit presque tout entre des courtisans et des femmes. Il y eut quelques gens d'affaires condamnés par la chambre de justice à être pendus; mais ils furent sauvés par leur bourse.

Si on veut s'instruire à fond du chaos et de la déprédation des finances, il faut lire ce qui a été écrit par les frères Pâris et par leurs adversaires sur le système de Law. Ce fut une maladie épidémique, qui, après avoir attaqué la France pendant deux ans, et l'avoir fait presque périr, alla ravager pendant six mois la Hollande et l'Angleterre. Les systèmes des calculateurs sur l'origine du monde, sur les montagnes formées par les mers, sur la terre formée par les comètes, ne sont que des folies de philosophe; mais le système de Law fut une drogue de charlatan, qui empoisonnait des royaumes.

Pendant les convulsions de cette peste universelle, arriva la peste réelle de Marseille, dont à peine on parla, quoiqu'elle eût enlevé plus de soixante mille citoyens: arriva de plus une guerre entre le régent et le roi d'Espagne, dont on parla moins encore. Tous ces événements sont déposés dans la multitude immense d'histoires générales et particulières qui surchargent l'Europe, et surtout la France.

Parmi les vicissitudes des cours, ce n'en est pas une médiocre de voir le duc de Noailles, au bout de deux ans d'administration, exilé par les intrigues d'un abbé Dubois, que lui et le marquis de Canillac n'appelaient jamais que l'abbé Friponneau, autrefois sous-précepteur par hasard du duc d'Orléans, l'ayant servi depuis dans ses plaisirs, et que nous avons vu enfin cardinal occuper à Cambrai la place de Fénelon, celle de Richelieu et de Mazarin dans le ministère, et mourir comme Rabelais. Le duc de Noailles s'était moqué plus d'une fois des études de l'abbé Dubois à Brives-la-Gaillarde, où son père avait été apothicaire et chirurgien; et l'abbé envoya le duc de Noailles à Brives-la-Gaillarde.

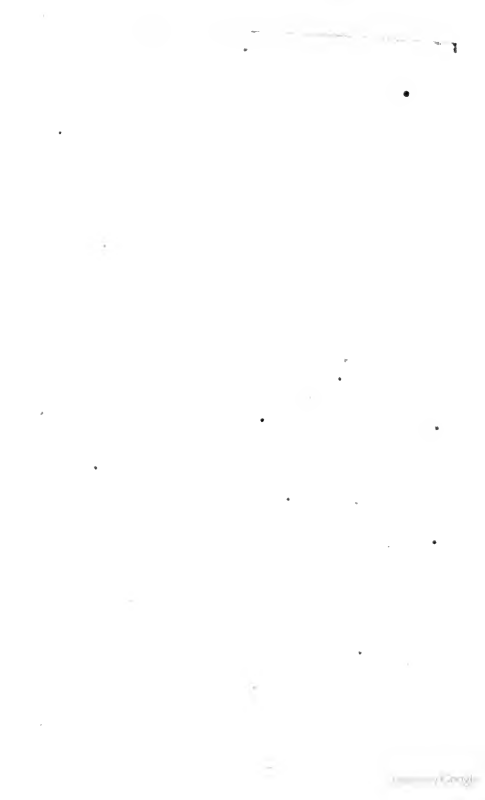
Une vicissitude plus grande qui servirait à instruire les hommes, si quelque chose les pouvait instruire, fut l'élévation du cardinal de Fleuri, et la chute du prince de Condé, M. le Duc, premier ministre après la mort subite du duc d'Orléans.

Puis vient la guerre heureuse de 1733, où Adrien de Noailles, devenu maréchal de France, se distingua; puis la guerre injuste qu'une cabale de cour fait entreprendre pour dépouiller la fille* de l'empereur Charles VI, malgré la foi des traités et les promesses les plus sacrées; enfin la guerre malheureuse de 1756, qui fait perdre au roi

* L'impératrice Marie-Thérèse.

Louis XV tout ce qu'il possédait dans le continent des Grandes-Indes, et dans celui de l'Amérique, et qui replongea l'état dans la pauvreté affreuse où il avait été réduit à la mort de Louis XIV; pauvreté qui a été suivie du luxe le plus brillant comme le plus frivole dans Paris, ville agrandie et embellie au milieu des disgraces publiques. C'est une contradiction frappante, mais ordinaire; car dans les malheurs de l'état il y a toujours un grand nombre d'hommes, soit seigneurs, soit parvenus, qui, s'étant enrichis par les misères du peuple, viennent étaler leur faste, tandis que les opprimés se cachent.

Adrien, maréchal, duc et pair de France, mourut retiré à Paris, loin de ce faste turbulent, à l'âge d'environ quatre-vingt-huit ans. C'est par-là que tout finit; et c'est une réflexion dont trop peu d'hommes profitent pour se retirer du monde quand le monde se retire d'eux.



FRAGMENTS
SUR L'HISTOIRE.

FRAGMENTS SUR L'HISTOIRE.

ARTICLE PREMIER.

Qu'il faut se défier de presque tous les monuments
anciens.

Il y a plus de quarante ans que l'amour de la vérité et le dégoût qu'inspirent tant d'historiens modernes, inspirèrent à une dame d'un grand nom * et d'un esprit supérieur à ce nom l'envie d'étudier avec nous ce qui méritait le plus d'être observé dans le tableau général du monde, tableau si souvent défiguré.

Cette dame, célèbre par ses connaissances singulières en mathématiques, ne pouvait souffrir les fables que le temps a consacrées, qu'il est aisé de répéter, qui gâtent l'esprit et qui l'énervent.

Elle était étonnée de ce nombre prodigieux de systèmes sur l'ancienne chronologie, différents entre eux d'environ mille années. Elle l'était encore davantage que l'histoire consistât en récits

* Madame la marquise du Châtelet. C'est pour elle que l'auteur composa l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*.

de batailles sans aucune connaissance de la tactique, excepté dans Xénophon et dans Polybe; qu'on parlât si souvent de prodiges, et qu'on eût si peu de lumières sur l'histoire naturelle; que chaque auteur regardât sa secte comme la seule vraie et calomniât toutes les autres. Elle voulait connaître le génie, les mœurs, les lois, les préjugés, les cultes, les arts; et elle trouvait qu'en l'année de la création du monde trois mil deux cent, ou trois mil neuf cent, il n'importe, un roi inconnu avait défait un roi plus inconnu encore, près d'une ville dont la situation était entièrement ignorée.

Plusieurs savants recherchaient en quel temps Europe fut enlevée en Phénicie par Jupiter; et ils trouvaient que c'était juste treize cents ans avant notre ère vulgaire. D'autres réfutaient cinquante-neuf opinions sur le jour de la naissance de Romulus, fils du dieu Mars et de la vestale Rhéa Sylvia. Ils établissaient un soixantième système de chronologie. Nous en fîmes un soixante et unième: c'était de rire de tous les contes sur lesquels on disputait sérieusement depuis tant de siècles.

En vain nous trouvions par toutes les médailles des vestiges d'anciennes fêtes célébrées en l'honneur des fables; des temples érigés en leur mémoire; elles n'en étaient pas moins fables. La fête des Lupercales attesta le 15 février, pendant neuf

cents ans, non seulement le prodige de la naissance de Romulus et de Rémus, mais encore l'aventure de Faunus, qui prit Hercule pour Omphale dont il était amoureux. Mille évènements étaient ainsi consacrés en Europe et en Asie. Les amateurs du merveilleux disaient: Il faut bien que ces faits soient vrais, puisque tant de monuments en sont la preuve. Et nous disions: Il faut bien qu'ils soient faux, puisque le vulgaire les a crus. Une fable a quelque cours dans une génération; elle s'établit dans la seconde; elle devient respectable dans la troisième; la quatrième lui élève des temples. Il n'y avait pas dans toute l'antiquité profane un seul temple, une seule fête, un seul collège de prêtres, un seul usage qui ne fût fondé sur une sottise. Tel fut le genre humain; et c'est sous ce point de vue que nous l'envisageâmes.

Quelle pouvait être l'origine du conte d'Hérodote, que le soleil, en onze mille années, s'était couché deux fois à l'orient? où Lycophron avait-il pris qu'Hercule, embarqué sur le détroit de Calpé, dans son gobelet, fut avalé par une baleine; qu'il resta trois jours et trois nuits dans le ventre de ce poisson, et qu'il fit une belle ode dès qu'il fut sur le rivage?

Nous ne trouvons d'autre raison de tous ces contes que dans la faiblesse de l'esprit humain, dans le goût du merveilleux, dans le penchant à

l'imitation, dans l'envie de surpasser ses voisins. Un roi égyptien se fait ensevelir dans une petite pyramide de douze à quinze picds, un autre veut être placé dans une pyramide de cent, un troisième va jusqu'à cinq ou six cents. Un de tes rois est allé dans les pays orientaux par mer, un des miens est allé dans le soleil et a éclairé le monde pendant un jour. Tu bâtis un temple à un bœuf, je vais en bâtir un pour un erocodile. Il y a eu dans ton pays des géants qui étaient les enfants des génies et des fées, nous en aurons qui escaleront le ciel et qui se battront à coups de montagnes.

Il était bien plus aisé, et même plus profitable, d'imaginer et de copier tous ces contes que d'étudier les mathématiques; car avec des fables on gouvernait les hommes; et les sages furent presque toujours méprisés et écrasés par les puissants. On payait un astrologue et on négligeait un géomètre. Cependant il y eut par-tout quelques sages qui firent des choses utiles; et c'était là ce que la personne illustre dont nous parlons voulait connaître.

L'*Histoire universelle anglaise* ¹, plus volumineuse que le discours de l'éloquent Bossuet n'est court et resserré, n'avait point encore paru. Les

¹ *An universal History from the earliest account of time to the present.* Londres, 1747 et suivantes, 66 vol. in-8°. La traduction française, réimprimée en 1779-1791, compose 126 vol. in-8°; cartes et figures. (L. D. B.)

savants qui travaillèrent depuis avec un juif et deux presbytériens à ce grand ouvrage eurent un but tout différent du nôtre. Ils voulaient prouver que la partie du mont Ararat sur laquelle l'arche de Noé s'arrêta était à l'orient de la plaine de Sênaar, ou Shinaar, ou Sênar; que la tour de Babel n'avait point été bâtie à mauvaise intention; qu'elle n'avait qu'une lieue et un quart de hauteur, et non pas cent trente lieues, comme des exagérateurs l'avaient dit; que « la confusion des langues à Babel produisit dans le monde les effets les plus heureux et les plus admirables : » ce sont leurs propres paroles. Ils examinaient avec attention lequel avait le mieux calculé, ou du savant Pétau, qui comptait six cent vingt-trois milliards six cent douze millions d'hommes sur la terre, environ trois siècles après le déluge de Noé; ou du savant Cumberland, qui ne comptait que trois milliards trois cent trente-trois mille. Ils recherchaient si Usaphed, roi d'Égypte, était fils ou neveu du roi Véneph. Ils ne savaient pourquoi Gayomarat ou Gayoumaras ayant été le premier roi de Perse, cependant son petit-fils Siameck passa pour être l'Adam des Hébreux, inconnu à tous les autres peuples.

Pour nous, notre seule intention était d'étudier les arts et les mœurs.

Comme l'histoire du respectable Bossuet finis-

sait à Charlemagne, madame du Châtelet nous pria de nous instruire en général, avec elle, de ce qu'était alors le reste du monde, et de ce qu'il a été jusqu'à nos jours. Ce n'était pas une ebronologie qu'elle voulait; un simple almanach antique des naissances, des mariages et des morts de rois dont les noms sont à peine parvenus jusqu'à nous, et encore tout falsifiés. C'était l'esprit des hommes qu'elle voulait contempler.

Nous commençâmes nos recherches par l'Orient, dont tous les arts nous sont venus avec le temps. Il n'est aucune histoire qui commence autrement. Ni le préteudu Hermès, ni Manéthon, ni Bérosee, ni Sanehoniathon, ni les *Shasta*, ni les *Veidam* indiens, ni Zoroastre, ni les premiers auteurs chinois, ne portèrent ailleurs leurs premiers regards; et l'auteur inspiré du *Pentateuque* ne parla point de nos peuples occidentaux.

ARTICLE II.

De la Chine.

Il ne nous fallut ni de profondes recherches ni un grand effort pour avouer que les Chinois, ainsi que les Indiens, ont précédé dès long-temps l'Europe dans la eounaissance de tous les arts nécessaires. Nous ne sommes point enthousiastes des lieux éloignés et des temps antiques; nous savons

bien que l'Orient entier, loin d'être aujourd'hui notre rival en mathématiques et dans les beaux arts, n'est pas digne d'être notre écolier ; mais s'ils n'ont pas décoré, comme nous, le grand édifice des arts, ils l'ont construit. Nous crûmes, sur la foi des voyageurs et des missionnaires de toute espèce, tous d'accord ensemble, que les Chinois inventèrent l'imprimerie environ deux mille ans avant qu'on l'imitât dans la Basse-Allemagne ; car on y grava d'abord des planches en bois, comme à la Chine¹, et ce ne fut qu'après ce tâtonnement de l'art qu'on parvint à l'admirable invention des caractères mobiles. Nous dûmes que les Chinois n'ont jamais pu imiter à leur tour l'imprimerie d'Europe. M. Warburton, qui ne hait pas à tomber sur les Français, eut que nous propositions aux Chinois de fondre des caractères de leurs quatre-vingt-dix mille mots symboliques. Non ; mais nous désirâmes que les Chinois adoptassent enfin l'alphabet des autres nations, sans quoi il ne sera guère possible qu'ils fassent de grands progrès dans des sciences qu'ils ont inventées.

Toutefois leur méthode de graver sur planche nous paraît avoir de grands avantages sur la nôtre.

¹ Quoi qu'il en soit de l'antériorité de l'imprimerie en Chine, Guttenberg en fit réellement la découverte de 1435 à 1450. Ce fut Schoeffer qui le premier employa des caractères mobiles en 1455 ou 1456. (1. D. B.)

Premièrement le graveur qui imprime n'a pas besoin d'un fondeur ; secondement , le livre n'est pas sujet à périr , la planche reste ; troisièmement , les fautes se corrigent aisément après l'impression ; quatrièmement , le graveur n'imprime qu'autant d'exemplaires qu'on lui en demande ; et par-là on épargne cette énorme quantité d'imprimés qui chez nous se vendent au poids pour servir d'enveloppes aux ballots ¹.

Il paraît incontestable qu'ils ont connu le verre avant nous. L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et sur les Chinois*, vrai savant , puisqu'il pense , et qui ne paraît pas trop prévenu en faveur des modernes , dit que les Chinois n'ont encore que des fenêtres de papier. Nous en avons aussi beaucoup , et sur-tout dans nos provinces méridionales ; mais des officiers très dignes de foi nous ont assuré qu'ils avaient été invités à dîner auprès de Kanton dans des maisons dont les fenêtres étaient figurées en arbres chargés de feuilles et de fruits, qui portaient entre leurs branches de beaux dessins d'un verre très transparent.

Il n'y a pas soixante ans que notre Europe a

¹ Les avantages dont Voltaire fait ici un juste éloge ont été mis à profit par la découverte de la stéréotypie, dont les essais datent du commencement du dix-huitième siècle, mais qui n'a reçu que depuis quelques années une application étendue. (L. D. B.)

imité la porcelaine de la Chine : nous la surpassons à force de soins ; mais ces soins mêmes la rendent très chère et d'un usage peu commun. Le grand secret des arts est que toutes les conditions puissent en jouir aisément.

M. de Paw , auteur des *Recherches philosophiques*, ne fait pas des réflexions indulgentes. Il reproche aux Chinois leurs tours vernissées à neuf étages, sculptées et ornées de clochettes. Quel est l'homme pourtant qui ne voudrait pas en avoir une au bout de son jardin, pourvu qu'elle ne lui cachât pas la vue ? Le grand-prêtre juif avait des cloches au bas de sa robe ; nous en mettons au cou de nos vaches et de nos mulets. Peut-être qu'un carillon aux étages d'une tour serait assez plaisant.

Il condamne les ponts qui sont si élevés que les mâts de tous les bateaux passent facilement sous les arcades, et il oublie que sur les canaux d'Amsterdam et de Rotterdam on voit cent ponts-levis qu'il faut lever et baisser plusieurs fois jour et nuit.

Il méprise les Chinois, parce qu'ils aiment mieux construire leurs maisons en étendue qu'en hauteur. Mais du moins il faudrait avouer qu'ils avaient des maisons vernies plusieurs siècles avant que nous eussions des cabanes, où nous logions avec notre bétail, comme on fait encore en Westphalie ; au reste, chacun suit son goût. Si on aime mieux loger à un septième étage

* Molles ubi reddunt ova columbar. *

JUVEN., *sat.* III, v. 202.

qu'au rez-de-chaussée; si l'on préfère le danger du feu et l'impossibilité de l'éteindre, quand il prend au faite d'un logis, à la facilité de s'en sauver quand la maison n'a qu'un étage; si les embarras, les inconvénients, la puanteur, qui résultent de sept étages établis les uns sur les autres, sont plus agréables que tous les avantages attachés aux maisons basses, nous ne nous y opposons pas. Nous ne jugeons point du mérite d'un peuple par la façon dont il est logé; nous ne décidons point entre Versailles et la grande maison de l'empereur chinois, dont frère Attiret nous a fait depuis peu la description¹.

Nous voulons bien croire qu'il y eut autrefois en Égypte un roi appelé d'un nom qui a quelque rapport à celui de Sésostris, lequel n'est pas plus un mot égyptien que ceux de Charles et de Frédéric. Nous ne disputerons point sur une prétendue muraille de trente lieues que ce prétendu Sésostris fit élever pour empêcher les voleurs arabes de venir piller son pays. S'il construisit ce mur pour n'être point volé, c'est une grande présomption qu'il n'alla pas lui-même voler les autres

¹ Dans le tome XXVII du Recueil des *Lettres édifiantes*.

(L. D. B.)

nations, et conquérir la moitié du monde pour son plaisir, sans se soucier de la gouverner, comme nous l'assure M. Larcher, répétiteur au collège Mazarin.

Nous ne croyons pas un mot de ce qu'on nous dit d'une muraille bâtie par les Juifs, commençant au port de Joppé, qui ne leur appartenait point, jusqu'à une ville inconnue nommée *Carpasabé*, tout le long de la mer, pour empêcher un roi Antiochus de s'avancer contre eux par terre. Nous laissons là tous ces retranchements, toutes ces lignes qui ont été d'usage chez tous les peuples : mais il faut convenir que la grande muraille de la Chine est un des monuments qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Il fut entrepris trois cents ans avant notre ère : la vanité ne le construisit pas comme elle bâtit les pyramides. Les Chinois n'imitèrent point les Huns, qui élevèrent des palissades de pieux et de terre pour s'y retirer après avoir pillé leurs voisins. L'esprit de paix seul imagina la grande muraille. Il est certain que la Chine, gouvernée par les lois, ne voulut qu'arrêter les Tartares, qui ne connaissaient que le brigandage. C'est encore une preuve que la Chine n'avait point été peuplée par des Tartares, comme on l'a prétendu. Les mœurs, la langue, les usages, la religion, le gouvernement, étaient trop opposés. La grande muraille fut ad-

mirable et inutile : le courage et la discipline militaire eussent été des remparts plus assurés.

M. de Paw a beau regarder avec des yeux de mépris tous les ouvrages de la Chine, il n'empêchera pas que le grand canal, fait de main d'homme, dans la longueur de cent soixante de nos grandes lieues, et les autres canaux qui traversent ce vaste empire, ne soient un exemple qu'aucune nation n'a pu encore imiter : les Romains mêmes ne tentèrent jamais une telle entreprise.

ARTICLE III.

De la population de la Chine, et des mœurs.

Voilà donc deux travaux immenses qui n'ont pour but que l'utilité publique : la grande muraille qui devait défendre l'empire chinois, et les canaux qui favorisent son commerce. Joignons-y un avantage encore plus grand, celui de la population, qui ne peut être que le fruit de l'aisance et de la sûreté de chaque citoyen dans sa petite possession en temps de paix ; les mendiants ne se marient en aucun lieu du monde. La polygamie ne peut être regardée comme contraire à la population, puisque par le fait les Indes, la Chine, le Japon, où la polygamie fut toujours reçue, sont les pays les plus peuplés de l'univers. S'il est permis de citer ici nos livres sacrés, nous dirons que

Dieu même, en permettant aux Juifs la pluralité des femmes, leur promet *que leur race serait multipliée comme les sables de la mer.*

On allègue que la nature fait naître à-peu-près autant de femelles que de mâles, et que par conséquent si un homme prend quatre femmes, il y a trois hommes qui en manquent. Mais il est avéré aujourd'hui que dans l'Europe, s'il naît un dix-septième de plus d'hommes que de femmes, il en meurt aussi beaucoup plus avant l'âge de trente ans par la guerre, par la multitude des professions pénibles, plus meurtrières encore que la guerre, et par les débauches non moins funestes. Il en est probablement de même en Asie. Tout état, au bout de trente ans, aura donc moins de mâles que de femelles. Comptez encore les eunuques et les bonzes, il restera peu d'hommes. Enfin observez qu'il n'y a que les premiers d'un état, presque toujours très opulents, qui puissent entretenir plusieurs femmes, et vous verrez que la polygamie peut être non seulement utile à un empire, mais nécessaire aux grands de cet empire.

Considérez sur-tout que l'adultère est très rare dans l'Orient, et que dans les harems, gardés par des eunuques, il est impossible. Voyez au contraire comme l'adultère marche la tête levée dans notre Europe; quel honneur chacun se fait de corrompre la femme d'autrui; quelle gloire se

font les femmes d'être corrompues; que d'enfants n'appartiennent pas à leurs pères; combien les races les plus nobles sont mêlées et dégénérées. Jugez après cela lequel vaut le mieux, ou d'une polygamie permise par les lois, ou d'une corruption générale autorisée par les mœurs.

Si dans la Chine plusieurs femmes de la lie du peuple exposent leurs enfants, dans la crainte de ne pouvoir les nourrir, c'est peut-être encore une preuve en faveur de la polygamie; car si ces femmes avaient été belles, si elles avaient pu entrer dans quelque sérail, leurs enfants auraient été élevés avec des soins paternels.

Nous sommes loin d'insinuer qu'on doive établir la polygamie dans notre Europe chrétienne. Le pape Grégoire II, dans sa décrétale adressée à saint Boniface, permit qu'un mari prit une seconde femme quand la sienne était infirme. Luther et Mélanchthon permirent au landgrave de Hesse deux femmes, parcequ'il avait au nombre de trois ce qui chez les autres se borne à deux. Le chancelier d'Angleterre Cowper, qui était dans le cas ordinaire, épousa cependant deux femmes sans demander permission à personne; et ces deux femmes vécurent ensemble dans l'union la plus édifiante: mais ces exemples sont rares.

Quant aux autres lois de la Chine, nous avons toujours pensé qu'elles étaient imparfaites, puis-

qu'elles sont l'ouvrage des hommes qui les exécutent. Mais qu'on nous montre un autre pays où les bonnes actions soient récompensées par la loi, où le laboureur le plus vertueux et le plus diligent soit élevé à la dignité de mandarin sans abandonner sa charrue : par-tout on punit le crime ; il est plus beau sans doute d'encourager à la vertu.

A l'égard du caractère général des nations, la nature l'a formé. Le sang des Chinois et des Indicus est peut-être moins âcre que le nôtre, leurs mœurs plus tranquilles. Le bœuf est plus lent que le cheval, et la laitue diffère de l'absinthe.

Le fait est qu'à notre orient et à notre occident la nature a de tout temps placé des multitudes d'êtres de notre espèce que nous ne connaissons que d'hier. Nous sommes sur ce globe comme des insectes dans un jardin : ceux qui vivent sur un chêne rencontrent rarement ceux qui passent leur courte vie sur un orme.

Rendons justice à ceux que notre industrie et notre avarice ont été chercher par-delà le Gange : ils ne sont jamais venus dans notre Europe pour gagner quelque argent ; ils n'ont jamais eu la moindre pensée de subjuguier notre entendement, et nous avons passé des mers inconnues pour nous rendre maîtres de leurs trésors, sous prétexte de leur rendre le service de gouverner leurs ames.

Quand les Albuquerque vinrent ravager les côtes de Malabar, ils menaient avec eux des marchands, des missionnaires, et des soldats. Les missionnaires baptisaient les enfants que les soldats égorgaient; les marchands partageaient le gain avec les capitaines; le ministère portugais les rançonnait tous; et des auteurs moines, traduits ensuite par d'autres moines, transmettaient à la postérité tous les miracles que fit la sainte Vierge dans l'Inde pour enrichir des marchands portugais.

Les Européans entraient alors dans deux mondes nouveaux; celui de l'Occident a été presque tout entier noyé dans son sang. Si des fanatiques d'Europe ne sont pas veus à bout d'exterminer l'Orient, c'est qu'ils n'en ont pas eu la force; car le desir ne leur a pas manqué, et ce qu'ils ont fait au Japon ne l'a prouvé que trop à leur honte éternelle.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer aux yeux épouvantés des lecteurs judicieux ces portraits que nous avons déjà exposés de la subversion de tant d'états sacrifiés aux fureurs de l'avarice et de la superstition, plus cruelle encore que la soif des richesses. Contenons-nous dans les bornes des richesses historiques.

ARTICLE IV.

Si les Égyptiens ont peuplé la Chine, et si les Chinois ont mangé des hommes.

Nous avons toujours soupçonné que les grands peuples des deux continents ont été *autochthones*, indigènes, c'est-à-dire originaires des contrées qu'ils habitent comme leurs quadrupèdes, leurs singes, leurs oiseaux, leurs reptiles, leurs poissons, leurs arbres, et toutes leurs plantes.

Les rangifères de la Laponie et les girafes d'Afrique ne descendent point des cerfs d'Allemagne et des chevaux de Perse. Les palmiers d'Asie ne viennent point des poiriers d'Europe. Nous avons cru que les Nègres n'avaient point des Irlandais pour ancêtres. Cette vérité est si démontrée aux yeux qu'elle nous a paru démontrée à l'esprit; non que nous osions, avec saint Thomas¹, dire que l'Être suprême, agissant de toute éternité, ait produit de toute éternité ces races d'animaux qui n'ont jamais changé parini les bouleversements d'une terre qui change toujours. Il ne nous appartient pas de nous perdre dans ces profondeurs; mais nous avons pensé que ce qui est au moins été long-temps. Il nous a paru, par exemple,

¹ *Summa catholica fidei*, lib. XI, c. xxxii.

que les Chinois ne descendent pas plus d'une colonie d'Égypte que d'une colonie de Basse-Bretagne. Ceux qui ont prétendu que les Égyptiens avaient peuplé la Chine ont exercé leur esprit et celui des autres. Nous avons applaudi à leur érudition et à leurs efforts ; mais ni la figure des Chinois, ni leurs mœurs, ni leur langage, ni leur écriture, ni leurs usages, n'ont rien de l'antique Égypte. Ils ne connurent jamais la circoncision : aucune des divinités égyptiennes ne parvint jusqu'à eux : ils ignorèrent toujours les mystères d'Isis.

M. de Paw, auteur des *Recherches philosophiques*, a traité d'absurde ce système qui fait des Chinois une colonie égyptienne, et il se fonde sur les raisons les plus fortes. Nous ne sommes pas assez savants pour nous servir du mot *absurde* ; nous persistons seulement dans notre opinion que la Chine ne doit rien à l'Égypte. Le père Parennin l'a démontré à M. de Mairan. Quelle étrange idée dans deux ou trois têtes de Français qui n'étaient jamais sortis de leur pays, de prétendre que l'Égypte s'était transportée à la Chine, quand aucun Chinois, aucun Égyptien n'a jamais avancé une telle fable !

D'autres ont prétendu que ces Chinois si doux, si tranquilles, si aisés à subjuguier et à gouverner, ont, dans les anciens temps, sacrifié des hommes

à je ne sais quel dieu, et qu'ils en ont mangé quelquefois. Il est digne de notre esprit de contradiction de dire que les Chinois immolaient des hommes à Dieu, et qu'ils ne reconnaissaient pas de dieu. Pour le reproche de s'être nourris de chair humaine, voici ce que le père Parennin avoue à M. de Mairan¹ :

« Enfin, si l'on ne distingue pas les temps de
« calamités des temps ordinaires, on pourra dire
« de presque toutes les nations, et de celles qui
« sont le mieux policées, ce que des Arabes ont
« dit des Chinois; car on ne nie pas ici que des
« hommes réduits à la dernière extrémité n'aient
« quelquefois mangé de la chair humaine; mais
« on ne parle aujourd'hui qu'avec horreur de ces
« malheureux temps, auxquels, disent les Chi-
« nois, le ciel, irrité contre la malice des hommes,
« les punissait par le fléau de la famine, qui les
« portait aux plus grands excès.

« Je n'ai pas trouvé néanmoins que ces hor-
« reurs soient arrivées sous la dynastie des Tang,
« qui est le temps auquel ces Arabes assurent
« qu'ils sont venus à la Chine, mais à la fin de la
« dynastie des Han, au second siècle après Jésus-
« Christ. »

Ces Arabes dont parlent MM. de Mairan et Pa-

¹ Dans sa lettre datée de Pékin, du 11 août 1730, page 163, tome XXX des *Lettres édifiantes*, édition de Paris, 1734.

rennin sont les mêmes que nous avons déjà cités ailleurs. Ils voyagèrent, comme nous l'avons dit, à la Chine, au milieu du neuvième siècle, quatre cents ans avant ce fameux Vénitien Marco Paolo, qu'on ne voulut pas croire lorsqu'il disait qu'il avait vu un grand peuple plus policé que les nôtres, des villes plus vastes, des lois meilleures en plusieurs points. Les deux Arabes y étaient abordés dans un temps malheureux, après des guerres civiles et des invasions de barbares, au milieu d'une famine affreuse. On leur dit, par interprètes, que la calamité publique avait été au point que plusieurs personnes s'étaient nourries de cadavres humains. Ils firent comme presque tous les voyageurs, ils mêlèrent un peu de vérité à beaucoup de mensonges.

Le nombre des peuples que ces deux Arabes nomment *anthropophages* est étonnant : ce sont d'abord les habitants d'une petite île auprès de Ceylan, peuplée de noirs. Plus loin sont d'autres îles qu'ils appellent *Rammi* et *Angaman*, où les peuples dévoraient les voyageurs qui tombaient entre leurs mains. Ce qu'il y a de triste, c'est que Marco Paolo dit la même chose; et que l'archevêque Navarrette l'a confirmée au dix-septième siècle, à *los Europeos que cogen es constante que vivos se los van comiendo*.

Texera dit que les Javans avaient encore cette

abominable coutume au commencement du seizième siècle, et que le mahométisme a eu de la peine à l'abolir. Quelques hordes de Cafres et d'Africains ont été accusées de cette horreur.

Si on ne nous a point trompés sur la Chine; si, dans un de ces temps désastreux où la faim ne respecte rien, quelques Chinois se livrèrent à une action de désespoir qui soulève la nature, souvenons-nous toujours qu'en Hollande la canaille de La Haye mangea de nos jours le cœur du respectable de Witt, et que la canaille de Paris mangea le cœur du maréchal d'Ancre. Mais souvenons-nous aussi que ceux qui percèrent ces cœurs furent cent fois plus coupables que ceux qui les mangèrent. Songeons à nos Matines de Paris, à nos Vêpres de Sicile, en pleine paix; aux massacres d'Irlande, pendant lesquels les Irlandais catholiques faisaient de la chandelle avec la graisse des Anglais protestants. Songeons aux massacres des vallées du Piémont, à ceux du Languedoc et des Cévennes, à ceux de tant de millions d'Américains par des Espagnols qui récitaient leur rosaire, et qui établissaient des boucheries publiques de chair humaine. Détournons les yeux, et passons vite.

ARTICLE V.

Des anciens établissemens et des anciennes erreurs avant le siècle de Charlemagne.

Avant de venir au mémorable siècle de Charlemagne, il fallut voir quelles révolutions avaient amené ce siècle dans notre Occident, et comment les deux religions chrétienne et musulmane s'étaient partagé le monde depuis le golfe de Perse jusqu'à la Mer-Atlantique. C'était un grand spectacle, mais une pénible recherche : il fallut presser cent quintaux de mensonges pour en extraire une once de vérités. La foule des auteurs qui n'ont écrit que pour nous tromper est effrayante. Qu'on en juge seulement par cinquante évangiles apocryphes, écrits dès le premier siècle, et suivis sans interruption de fables absurdes, jusqu'aux *Faussees décrétales* forgées au siècle de Charlemagne, et jusqu'à la donation de Constantin, et cette donation de Constantin suivie de la *Légende dorée*, et cette *Légende dorée* renforcée par la *Fleur des Saints*, et cette *Fleur des Saints* perfectionnée par le *Pédagogue chrétien*; le tout couronné par les miracles de l'abbé Paris dans le faubourg Saint-Médard, au dix-huitième siècle.

Nous osâmes d'abord douter de ces donations immenses faites aux évêques de Rome par Charle-

magne et par son fils, et sur-tout des donations de pays que Charles et Louis-le-Faible ne possédaient pas : mais nous ne prétendîmes point mettre en doute le droit que les papes ont acquis par le temps sur le pays qu'ils possèdent. Ils en sont souverains, comme les évêques d'Allemagne sont souverains dans leurs diocèses. Leurs droits ne sont pas à la vérité écrits dans l'Évangile. Une religion formée par des pauvres, et qui anathématise la richesse et l'esprit de domination, n'a pas ordonné à ses prêtres de monter sur des trônes et d'armer leurs mains du glaive; mais rien n'existe aujourd'hui de ce qu'était l'Église dans son origine; le temps a tout changé, et changera tout encore; il a établi dans notre Occident les souverainetés des barbares vomis de la Scythie, et changé les chaires d'instruction en trônes.

Nous avons respecté ces dominations nouvelles dans notre histoire, et nous avons même remarqué combien notre antique barbarie les avait rendues nécessaires. Quelques jésuites, et sur-tout je ne sais quel Nonnotte, écrivirent alors contre nous avec plus d'amertume que de science. Ils nous accusèrent d'avoir été peu respectueux envers saint Pierre et saint Charlemagne. Ils ne se doutaient pas alors que les successeurs de Charlemagne et de Pierre aboliraient l'ordre des jésuites, et que les généraux casseraient leurs sol-

datés mal payés. Quoique nous eussions parlé de l'établissement du christianisme avec le plus profond respect, on nous accusa cependant d'en avoir un peu manqué.

On voulut nous écraser sous soixante volumes de pères de l'Église, pour nous prouver que saint Pierre avait été à Rome, sans que saint Luc et saint Paul en eussent jamais parlé; qu'il avait été *sur le trône épiscopal de Rome*, quoique assurément il n'y eût point de trône épiscopal en ce temps-là, ni même d'évêque d'aucun diocèse. La principale démonstration du voyage de saint Pierre à Rome se tirait d'une lettre qu'il avait écrite et datée de Babylone : or Babylone signifiait évidemment Rome, comme Falaise signifie Perpignan. Les autres preuves étaient fondées sur certains contes d'un Abdias, d'un Mareel, et d'un Égésippe, qui n'étaient dignes assurément d'être ni pères ni fils de l'Église.

Ces feseurs de *Mille et une Nuits* nous contaient donc que Simon Pierre, étant venu à Rome (quoique sa mission fût pour les circoncis), y rencontra le magicien Simon, qui se changeait tantôt en brebis et tantôt en chèvre. Ce Simon d'abord lui envoya faire un compliment par un de ses chiens, auquel Simon Pierre répondit fort poliment. Ils se brouillèrent ensuite pour un cousin de l'empereur Néron, qui était mort. Simon, qu'on

appelait *Vertu de Dieu*, défia saint Pierre à qui ressusciterait le mort. Simon le fit remuer; mais Pierre le fit marcher, et gagna la gageure. Ensuite ils se défièrent au vol en présence de l'empereur. Simon vola dans les airs mieux que Dédale; mais Pierre pria le Seigneur si ardemment de faire tomber Simon *Vertu-Dieu*, comme Icare, qu'il tomba, et se cassa les jambes. Néron, indigné de voir son sorceur estropié, fit erueifier Pierre les pieds en haut, couper la tête à Paul, etc..., etc.... Cela arriva la dernière année de Néron. Pierre avait gouverné l'Église vingt-cinq ans sous cet empereur, qui n'en régna que treize.

Ce livre d'*Abdias*, écrit en syriaque, fut traduit en grec par son disciple nommé *Eutrope*; et nous l'avons en latin de la traduction de Jules Africain, homme savant du troisième siècle, et presque un père de l'Église par ses autres écrits.

Quoi qu'il en soit, que saint Pierre eût fait ou non le voyage de Rome, cela était absolument indifférent pour le gouvernement de l'Église. Ce gouvernement fut modelé, du temps de Constantin, sur l'administration politique de l'empire. Les principaux sièges, Rome, Constantinople, Alexandrie, devaient avoir l'autorité principale. Et de même que les rois d'Espagne régnèrent en ce pays, soit que Tubal ou Hereule l'eût peuplé; de même que la race des Francs posséda

les Gaules, soit qu'elle descendit de Francus fils d'Hector, soit qu'elle eût une autre origine; ainsi les papes dominèrent bientôt dans la ville impériale, du consentement même des Romains, sans se mettre en peine si la première église de cette capitale avait été dédiée à saint Jean de Latran, ou à saint Pierre hors des murs. Ainsi les patriarches des grandes villes de Constantinople et d'Alexandrie eurent plus d'honneurs, de richesses, et d'autorité que des évêques de village. Les hommes d'état n'établissent guère leurs droits sur des discussions théologiques: ils vont au solide, et ils laissent leurs écrivains s'épuiser en citations et en arguments.

ARTICLE VI.

Fausse donations. Faux martyrs. Faux miracles.

La vérité de l'histoire, bien plus utile qu'on ne pense, nous força d'examiner les fausses légendes aussi attentivement que le voyage de saint Pierre. Nous crûmes que le mensonge ne pouvait que déshonorer la religion. Les miracles de Jésus-Christ et des apôtres sont si vrais, qu'on ne doit pas risquer d'affaiblir le profond respect qu'on a pour eux, en leur associant de faux prodiges. Admirez, célébrez, révérer le Lazare ressuscité; le bienfait des noces de Cana; les démons chassés du corps des possédés; ces esprits immondes pré-

cipités dans les corps d'animaux immondes comme eux, et noyés avec eux dans le lac de Génézareth; le fils de Dieu enlevé sur le faite du temple et sur une montagne par l'ennemi de Dieu et des hommes; Jésus confondant d'un seul mot cet éternel ennemi qui osait proposer à Dieu même d'adorer le diable; Jésus transfiguré sur le Thabor pour manifester sa gloire à Moïse et à Élie, qui viennent du sein des morts recevoir ses leçons éternelles; Jésus, la source de la vie, Jésus, créateur du genre humain, mourant pour le genre humain; les morts ressuscitant quand il expire, et remplissant les rues de Jérusalem; le soleil s'éclipsant en plein midi et en pleine lune par toute la terre, à la confusion de tout l'empire romain, assez aveugle pour négliger ce grand événement; le Saint-Esprit descendant en langues de feu sur les apôtres, etc... Ces vrais miracles sont assez nombreux, assez avérés. Des hommes inspirés les ont écrits; tout lecteur judicieux les apprécie; tout bon chrétien les adore.

Mais c'était, nous osons le dire, une impiété et une folie de vouloir soutenir ces prodiges, que Dieu daigna lui-même opérer en Judée, par des fables absurdes que des hommes inconnus ont inventées tant de siècles après.

La personne illustre qui étudia l'histoire avec nous fut très scandalisée qu'un jésuite, nommé

Papebroke, prétendit avoir traduit un manuscrit grec qui contenait le martyre de saint Théodote, cabaretier, et de sept vierges âgées de soixante-douze ans chacune, que le gouverneur de la ville d'Ancyre condamna à livrer leur pucelage aux jeunes gens de la ville. Cette sentence portée contre ces sept vicilles, ou plutôt contre ces jeunes gens, était encore la plus simple et la moins merveilleuse anecdote de toute cette aventure. La légende de ce saint cabaretier et de son ami le curé Frontin est assez connue.

On arrache la langue à saint Romain, qui était bégue, et aussitôt il parle avec la plus grande volubilité; et l'auteur, grand physicien, remarque « qu'il est impossible de vivre sans langue : » ce qui rend le miracle plus beau.

Que dire de saint Paulin qui, voyant un possédé se promener la tête en bas, comme une mouche, à la voûte d'une église, envoya vite chercher des reliques de saint Félix de Nole? Dès qu'elles furent arrivées, le possédé tomba par terre.

Est-il possible qu'on ait écrit sérieusement que saint Denis l'aréopagite, étant venu d'Athènes à Paris, fut pendu à Montmartre; qu'il prêcha du haut de la potence dès qu'il fut étranglé, et qu'ensuite il porta sa tête entre ses bras dès qu'il eut le cou coupé?

Nous pourrions citer trois morts ressuscités en

un jour par saint Dominique; vingt-huit aveugles quatre possédés, six lépreux, trois sourds, trois muets guéris, et quatre morts ressuscités, le tout par saint Victor.

Saint Maelou, pressé de ressusciter un mort, répondit : « Qu'il attende que j'aie dit ma messe. » La messe finie, il le ressuscite : le mort demande à boire; soudain saint Maelou change de l'eau en vin, un caillou en gobelet, un balai en serviette. Le mort boit et reconnaît que ces trois miracles sont en l'honneur de la Trinité. C'est là pourtant ce qu'écrivent les jésuites Ribadencira et Antoine Girard dans la *Vie des Saints*.

On a écrit, et depuis la renaissance des lettres on a imprimé plus de dix mille contes de cette force. Le bénédictin Ruinart nous en a donné de pareils dans ses prétendus *Actes sincères*, qui sont évidemment du treizième siècle, et tous écrits du même style. C'est là qu'il renouvelle l'histoire du cabaretier Théodote et de la langue de Romain.

On rendit à la raison et à la religion le service de détruire ces fables : elles étaient encore si accréditées, qu'un jésuite nommé *Nonnotte* prit leur défense, et fut même secondé par quelques écrivains.

Plusieurs regardaient comme un article de foi l'apparition du *labarum* dans les nuées. Ils ne savaient si c'était vers Besançon, ou vers Troie, ou

vers Rome, et si l'inscription était en latin ou en grec; mais ils étaient sûrs de l'apparition.

Par quel excès de démence a-t-on écrit et répété si souvent que dans l'année 287, au temps même que Dioclétien favorisait le plus notre sainte religion, lorsque les principaux officiers de son palais étaient chrétiens, lorsque sa femme était chrétienne, cet empereur fit couper la tête à toute une légion, appelée *thébaine*, composée de six mille sept cents hommes, et cela parcequ'elle était chrétienne? Nous avons anéanti cette fable impertinente attribuée à l'abbé Eucher, depuis évêque de Lyon, mort en 454, cent soixante-sept ans après cette aventure. Nous avons fait voir combien il était ridicule d'attribuer à cet évêque une rapsodie dans laquelle il est parlé, avant l'année 454, du roi de Bourgogne Sigismond, qui mourut en 523. Cette ineptie était assez sensible. Nous avons prouvé qu'aucun auteur ne parla jamais d'une légion thébaine. Il y avait trois légions en Égypte; mais aucune n'était composée d'habitants de Thèbes. Cette prétendue légion n'avait pu arriver d'Orient en Occident par le Valais, comme on le dit: elle n'avait pu être entourée de troupes supérieures en nombre qui l'auraient égorgée dans le petit défilé d'Agaune, où l'on ne peut ranger deux cents hommes en bataille, et où la moitié d'une cohorte aurait aisément arrêté

toutes les légions de l'empire romain. Ce monstrueux amas de bêtises méritait d'être développé, et il s'est trouvé un Nonnotte qui les a défendues comme son bien propre. Il a intitulé son livre nos *Erreurs*, et il a trouvé des dévotes qui l'ont cru sur sa parole.

ARTICLE VII.

De David, de Constantin, de Théodose, de Charlemagne, etc.

Après les exemples continuels d'injustice, de cruauté, de meurtre, de brigandage, dont l'histoire de presque toutes les nations est surchargée, il nous parut utile et consolant de ne pas canoniser ces crimes chez les princes, de quelque religion qu'ils fussent. David était sans doute un bon Juif; mais ce n'était pas une chose honnête (humainement parlant) de se révolter contre son souverain, de se mettre à la tête de quatre cents voleurs, de rançonner, de piller ses compatriotes, de trahir à-la-fois sa patrie et le roitelet Achis son bienfaiteur; de massacrer tout dans les villages de ce bienfaiteur jusqu'aux enfants à la mamelle, afin qu'il ne restât personne pour le dire; de faire cuire dans des fours, de déchirer sous des herse de fer les habitants de Rabath; de scier le crâne et la poitrine aux autres Amorrhéens; d'écraser sous des chariots leurs membres palpitants; de donner

sept enfants du roi Saül, son maître, aux Gabaonites, pour les pendre, etc....

Plus nous étions touchés respectueusement de son repentir, plus il nous sembla qu'en effet jamais repentir ne fut mieux fondé. Nous fûmes même très étonnés qu'on chantât encore, dans quelques églises, des hymnes attribuées à David, dans lesquelles il est dit: « Heureux qui prendra
« tes petits enfants, et qui les écrasera contre la
« pierre (psaume 137)! Que vos pieds soient teints
« de leur sang, et que la langue de vos chiens en
« soit abreuvée (psaume 67)! » On y peut chercher un sens mystique; mais le sens naturel est dur. Il nous semble qu'on aurait pu s'attacher aux psaumes qui enseignent la clémence plus qu'à ceux qui célèbrent la cruauté. Nous respectâmes le texte; mais nous ne pouvions fouler aux pieds la nature.

Le même esprit d'équité nous anima quand nous nous crûmes obligés de ne point dissimuler les crimes de Constantin, de Théodose, de Clovis, etc. Ils favorisèrent le christianisme, nous en bénissons Dieu; et si Constantin mourut arien après avoir tour-à-tour favorisé et persécuté Athanase, on doit en être affligé, et adorer les décrets de la Providence. Mais les meurtres de tous ses proches, de son fils même, et de sa femme, n'étaient pas sans doute des actions chrétiennes.

Constantin, tout voluptueux qu'il était, s'était fait une telle habitude de la férocité, qu'il la porta jusque dans ses lois. Dioclétien avait été assez humain pour abolir la loi qui permettait aux pères de vendre leurs enfans; Constantin rétablit cette loi barbare. Il permit aux citoyens romains de faire leurs fils esclaves en naissant¹. On dit, pour l'excuser, qu'il ne permit ce trafic qu'aux pauvres; mais il n'y a que les pauvres qui puissent être tentés de vendre leurs enfans. Il fallait les mettre à l'abri du besoin qui les forçait à ce commerce dénaturé; mais l'assassin de son fils devait approuver qu'un père vendit les siens. Par la même jurisprudence, il abolit les peines établies par les lois contre les calomniateurs; c'est ce que nous soumettons au jugement de toutes les ames honnêtes.

Nous ne pensâmes pas que Théodose eût suffisamment réparé le massacre, si long-temps prémédité, des habitants de Thessalonique, en n'allant point à la messe pendant quelques mois.

Pour Clovis, le jésuite Daniel lui-même convient qu'il fut plus méchant après son baptême qu'auparavant. On est obligé d'avouer qu'il engagea un Cloderic, fils d'un roi de Cologne, à tuer son propre père, et que pour récompense il le fit

¹ Cod. lib. *De patribus qui filios.*

assassiner lui-même, et s'empara de son petit état, qu'il trahit et assassina Ragnacaire, roi de Cambrai; qu'il en fit autant à un roi du Mans nommé *Regnomer*, et à quelques autres princes; après quoi il tint un concile d'évêques à Orléans. On ne lui reprocha, dans ce concile, aucun de ces assassinats; ils n'avaient été commis que sur des princes idolâtres.

Nous avons détesté le crime par-tout où nous l'avons trouvé; et si les infidèles et les hérétiques ont fait quelques bonnes actions, s'ils ont eu des vertus que saint Augustin appelle des *péchés splendides*, nous n'avons pas cru devoir les taire. L'empereur Julien fut sobre et chaste comme un anachorète, aussi brave que César, aussi élément que Marc-Aurèle, puisqu'il pardonna à douze chrétiens qui avaient comploté de l'assassiner. Il fallait ou en convenir ou être un sot; nous prîmes le premier parti. Un ex-jésuite de province, nommé *Paulian*, vient encore de répéter que Julien, blessé à mort au milieu de sa victoire, jeta son sang contre le ciel, et s'écria : *Tu as vaincu, Galiléen*. Rien n'éclairera donc jamais les ignorants! rien ne corrigera les gens de mauvaise foi! Ce n'était pas contre les Galiléens que ce grand homme combattait, c'était contre les Perses. Ce conte du calomniateur Théodoret est mis actuellement par tous les savants avec l'autre conte des femmes que



Julien immola aux dieux pour obtenir leur protection dans cette guerre. Le bon sens rejette ces absurdités, et l'équité réprouve ces calomnies.

La raison est l'ennemie des faux prodiges. Les globes de feu qui sortirent des fondements du temple juif, lorsque Julien permit qu'on le rebâtît, sont avérés, disait-on, par Ammien Marcellin, auteur païen, et on nous allègue cette puérilité comme un témoignage que nos ennemis furent forcés de rendre à la vérité.

Nous exposâmes tout le ridicule de ce prodige. Nous montrâmes combien Ammien aimait le merveilleux, et à quel point il était crédule. On ne pouvait donner de nouveaux fondements au temple bâti par Hérode, puisque ces fondements de larges pierres de vingt-cinq pieds de long subsistent encore. Des globes de feu ne peuvent sortir de ces pierres, puisque jamais les flammes ne s'arrondissent en globes, et qu'elles s'élèvent toujours en spirales et en cônes. D'ailleurs on sait que dans ces temps-là plusieurs villes de Syrie furent endommagées par des volcans souterrains, sans qu'il fût question de rebâtir un temple. On ajouta encore à ce prodige des globes de feu ces petites croix enflammées qui s'attachaient aux vêtements des ouvriers. Voilà bien du merveilleux.

Il est évident que si Julien discontinua la reconstruction du temple de Jérusalem, ce fut par

d'autres raisons. Si les prétendus globes de feu l'en avaient empêché, il en aurait parlé dans sa lettre sur cette aventure. Voici cette lettre importante :

« Que diront les Juifs de leur temple, qui a été
« renversé trois fois, et qui n'est point encore re-
« bâti? Ce n'est point un reproche que je leur fais,
« puisque j'ai voulu moi-même relever ses ruines;
« je n'en parle que pour montrer l'extravagance
« de leurs prophètes, qui trompaient de vieilles
« femmes imbéciles. » « Quid de templo suo di-
« cent; quod cum tertio sit eversum, nondum ad
« hodiernum usque diem instauratur? Hæc ego,
« non ut illis exprobrarem, in medium adduxi,
« utpotè qui templum illud tanto intervallo à rui-
« nis excitare voluerim; sed idcò commemoravi,
« ut ostenderem delirasse prophetas istos, quibus
« cum stolidis aniculis negotium erat. »

N'est-il pas clair par cette lettre que Julien, ayant d'abord eu la condescendance de permettre que les Juifs achetassent le droit de bâtir leur temple, comme ils achetaient tout, il changea d'avis ensuite, et ne voulut pas qu'une nation si fanatique et si atroce eût un signal sacré de ralliement, et une forteresse au milieu de ses états? Une telle explication est simple, naturelle, vraisemblable. Il ne faut point embrouiller par un miracle ce qu'on peut démêler par la raison. Nous

déplorons, encore une fois, nous détestons l'erreur de Julien, mais il faut être équitable.

Si nous défendîmes la cause de Julien avec quelque chaleur, c'est qu'en effet ce prince philosophe, qui était si dur pour lui-même, fut très indulgent pour les autres; c'est qu'étant à la tête d'un des deux partis qui divisaient l'empire, il ne fit jamais couler le sang du parti opposé au sien.

L'empereur Constance, son proche parent et son persécuteur, assassin de toute sa famille, avait toujours été sanguinaire. Julien fut le plus tolérant des hommes, et l'unique chef de parti qui fut tolérant.

La Blérierie, qui dans le dix-huitième siècle a osé écrire une vie de Julien avec quelque modération, et le défendre contre plusieurs calomnies grossières dont on chargeait sa mémoire, n'a pas osé pourtant le justifier sur son attachement à l'ancienne religion de l'empire. Il le représente comme un superstitieux qui croyait combattre une autre superstition. Nous eûmes une autre idée de Julien; il était certainement un stoïcien rigide. Sa religion était celle du grand Marc-Aurèle et du plus grand Épictète. Il nous semblait impossible qu'un tel philosophe adorât sincèrement Hécate, Pluton, Cybèle; qu'il crût lire l'avenir dans le foie d'un bœuf; qu'il fût persuadé

de la vérité des oracles et des augures, dont Ciceron s'était tant moqué.

En un mot l'auteur de la satire des césars ne nous parut pas un fanatique, c'est-à-dire un furieux imbécile. Une forte preuve, c'est qu'il donna souvent bataille malgré des auspices que tous ses prêtres croyaient funestes. Il courut même en dépit d'eux à son dernier combat, où il fut tué au milieu de ses victoires.

L'auteur du livre de la *Félicité publique**, homme en effet digne de la faire cette félicité, si elle était au pouvoir d'un sage, semble n'être pas de notre avis en ce point; et par conséquent il nous a réduit à nous défier long-temps de notre opinion. « Julien, » dit-il, au lieu de montrer sur le trône un « philosophe impartial, ne fit voir en lui qu'un « païen dévot. »

Les apparences en effet sont quelquefois pour l'estimable auteur de la *Félicité publique*. Julien paraît trop zélé pour l'ancien culte de sa patrie; il fait trop de sacrifices; il est trop prêtre. Jules César, tout grand-pontife qu'il était, sacrifiait beaucoup moins.

Mais qu'on se représente l'état de l'empire sous Julien : deux factions acharnées le partagent : l'une, à la vérité, divine dans son principe, mais

* Le marquis de Chastellux.

s'écartant déjà de son origine par l'esprit de parti et par toutes les fureurs qui l'accompagnent ; l'autre fondée sur l'erreur, et défendant cette erreur avec tout l'empportement qui se met à la place de la raison : même opiniâtreté des deux côtés, mêmes fraudes, mêmes calomnies, mêmes complots, mêmes barbaries, même rage. La plupart des chrétiens, il faut l'avouer, éclairés d'abord par Dieu même, étaient aussi aveugles que ceux qu'on appela depuis païens.

Que pouvait faire un empereur politique entre ces deux factions, lorsqu'il s'était déclaré hautement pour la seconde ? S'il n'avait pas montré un grand zèle pour son parti, ce parti lui eût reproché de n'en avoir pas assez ; ce parti l'eût abandonné, et l'autre l'eût peut-être détrôné. Il fallait mener les païens avec les brides qu'ils s'étaient faites eux-mêmes. Qui a montré plus de zèle pour sa religion, qui a été plus assidu à des prêches et au chant des psaumes que le prince d'Orange Guillaume-le-Taciturne, fondateur de la république de Hollande, et Gustave-Adolphe, vainqueur de l'Allemagne ? Cependant il s'en fallait beaucoup que ces deux grands hommes fussent des enthousiastes.

L'Europe, et sur-tout le Nord, a le bonheur de posséder aujourd'hui des souverains éclairés et tolérants, dont aucun fanatisme n'obscurcit les

lumières, dont aucune dispute théologique n'a égaré la raison, et qui tous savent très bien distinguer ce que la politique exige et ce que la religion conseille. Il en est même qui n'ont ni cour, ni conseil, ni chapelle, et qui consomment les journées entières dans le travail de la royauté. Mais qu'il s'élève dans leurs états une querelle de religion, une guerre intestine de fanatisme, telle qu'on en vit au temps de Julien; ou nous nous trompons fort, ou tous agiront comme lui.

Quant au nom d'*apostat* que des écrivains des charniers donnent encore à l'empereur Julien, il nous semble que ce sobriquet infame ne lui convenait pas plus que le titre d'empereur chrétien à Constantin, qui ne fut baptisé qu'à sa mort. Julien, baptisé dans son enfance, eut le malheur de n'être chrétien que pour sauver sa vie. Il n'était pas plus chrétien que notre grand Henri IV et son cousin le prince de Condé ne furent catholiques, lorsqu'on les força d'aller à la messe après la Saint-Barthélemi. La Ligue osa appeler ces princes relaps; ils ne l'étaient point, on les avait forcés. On força de même Julien à recevoir ce qu'on appelle l'un des quatre mineurs, à être lecteur dans l'Eglise de Nicomédie; mais il est certain, par ses écrits, que dès-lors il se livrait tout entier aux instructions de Libanius, le philosophe le plus entêté du paganisme.

Ce qu'on peut donc reprocher bien plus raisonnablement à cet empereur, c'est d'avoir été l'ennemi du christianisme dès qu'il put le connaître; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'il était le plus beau génie de son temps, et le plus vertueux de tous les empereurs après les Antonins.

La Bléterie répète sérieusement le conte ridicule que Julien, dans ses opérations théurgiques, qui étaient visiblement une initiation aux mystères d'Éleusine, fit deux fois le signe de la croix, et que deux fois tout disparut. Cependant, malgré cette ineptie, La Bléterie a été lu, parcequ'il a été souvent plus raisonnable.

Au reste, nous osons dire qu'il n'est point de Français, et sur-tout de Parisiens, à qui la mémoire de Julien ne doive être chère. Il rendit la justice parmi nous comme Lamoignon; il combattit pour nous en Allemagne comme Turenne; il administra les finances comme un Rosni; il vécut parmi nous en citoyen, en héros, en philosophe, en père: tout cela est exactement vrai. On verse des larmes de tendresse quand on songe à tout le bien qu'il nous fit. Et voilà ce qu'un polisson appelle *Julien-l'Apostat*.

En admirant la valeur de Charlemagne, fils d'un héros usurpateur, et son art de gouverner tant de peuples conquis, c'était assez d'être homme

pour gémir des cruautés qu'il exerça envers les Saxons ; et nous avouons que nous n'exprimâmes pas assez fortement notre horreur. Le tribunal vehmique, qu'il institua pour persécuter ces malheureux, est peut-être ce qu'on inventa jamais de plus tyrannique. Des juges inconnus recevaient les accusations rédigées par un délateur, n'entendaient ni les témoins ni les accusés, jugeaient en secret, condamnaient à la mort, envoyaient des bourreaux déguisés qui exécutaient leurs sentences. Cette cour d'assassins privilégiés se tenait à Ormounden Westphalie ; elle étendit sa juridiction sur toute l'Allemagne, et ne fut entièrement abolie que sous Maximilien 1^{er}. C'est une vérité horrible dont peu d'auteurs parlent, mais qui n'en est pas moins avérée.

Que devait-on dire de l'iniquité dénaturée avec laquelle il dépouilla de leurs états les fils de son frère ? La veuve fut obligée de fuir et d'emporter dans ses bras ses malheureux enfants chez Didier son frère, roi des Lombards. Que devinrent-ils, lorsque Charlemagne les poursuivit dans leur asile et s'empara de leurs personnes ? Les secrétaires, les moines, qui fabriquaient des annales, n'osent le dire : nous nous taisons comme eux, et nous souhaitons que ce Karl n'ait pas traité son frère, sa sœur et ses neveux, comme tant de princes en ces temps-là traitaient leurs parents. La foule des

historiens a encensé la gloire de Charlemagne et jusqu'à ses débauches. Nous nous sommes arrêtés la balance à la main; nous avons laissé marcher la foule, on nous a remarqués; on a voulu nous arracher notre balance, et nous avons continué de peser le juste et l'injuste.

Nous n'avons pu encore découvrir quel droit avait Charlemagne sur les états de son frère; ni quel droit son frère et lui, et Pepin leur père, avaient sur les états de la race d'Ildovic; ni quel droit avait Ildovic sur les Gaules et sur l'Allemagne, province de l'empire romain; ni même quel droit l'empire romain avait sur ces provinces.

C'est immédiatement après Charlemagne que commença cette longue querelle entre l'Empire et le sacerdoce, qui a duré, à tant de reprises, pendant plus de neuf siècles : guerre dans laquelle tous les rois furent enveloppés; guerre tantôt sourde, tantôt éclatante, tour-à-tour ridicule et funeste, qui n'a semblé terminée que par l'abolition des jésuites, et qui pourrait recommencer encore, si la raison ne dissipait pas aujourd'hui, presque par-tout, les ténèbres dans lesquelles nous avons été plongés si long-temps.

ARTICLE VIII.

D'une foule de mensonges absurdes qu'on a opposés aux vérités énoncées par nous.

Nous nous servons rarement du grand mot *certain* : il ne doit guère être employé qu'en mathématiques, ou dans ces espèces de connaissances, *je pense, je souffre, j'existe; deux et deux font quatre*. Cependant, si l'on peut quelquefois employer ce mot en fait d'histoire, nous crûmes certain, ou du moins extrêmement probable :

Que les premiers étrangers qui prirent et qui saecagèrent Constantinople furent les eroisés, qui avaient fait serment de combattre pour elle;

Que les premiers rois francs avaient plusieurs femmes en même temps : témoin Gontran, Caribert, Childebert, Sigebert, Chilperic, Clotaire, comme le jésuite Daniel l'avoue lui-même;

Que le comble du ridicule est ce qu'on a inséré dans l'histoire de Joinville, que les émirs mahométans et vainqueurs offrirent la couronne d'Égypte à saint Louis leur ennemi, vaincu, captif, chrétien, ignorant leur langue et leurs lois;

Que toutes les histoires écrites dans ce goût doivent être regardées comme celle des quatre fils Aymon;

Que la croyance de l'Église romaine, après le

temps de Charlemagne, était différente de celle de l'Église grecque en plusieurs points importants, et l'est encore ;

Que long-temps après Charlemagne, l'évêque de Rome, toujours élu par le peuple, selon l'usage de toutes les Églises, toutes républicaines, demandait la confirmation de son élection à l'exarque ; que le clergé romain était tenu d'écrire à l'exarque suivant cette formule : « Nous vous supplions d'ordonner la consécration de notre père et pasteur ; »

Que le nouvel évêque était par le même formulaire obligé d'écrire à l'évêque de Ravenne ; et qu'enfin, par une conséquence indubitable, l'évêque de Rome n'avait encore aucune prétention sur la souveraineté de cette ville ;

Que la messe était très différente au temps de Charlemagne de ce qu'elle avait été dans la primitive Église ; car tout changea suivant les temps, suivant les lieux, et suivant la prudence des pasteurs. Du temps des apôtres on s'assemblait le soir pour manger la cène, le souper du Seigneur (*Paul aux Corinth.*). On demeurait dans la fraction du pain (*Act.*, chap. ii). Les disciples étaient assemblés pour rompre le pain (*Act.*, chap. xx). L'Église romaine, dans la basse latinité, appelle *missa* ce que les Grecs appelaient *synaxis*. On prétend que ce mot *missa*, messe, venait de ce

qu'on renvoyait les catéchumènes, qui, n'étant pas encore baptisés, n'étaient pas encore dignes d'assister à la messe. Les liturgies étaient différentes; et cela ne pouvait alors être autrement : une assemblée de chrétiens en Chaldée ne pouvait avoir les mêmes cérémonies qu'une assemblée en Thrace. Chacun faisait la commémoration du dernier souper de notre Seigneur en sa langue. Ce fut vers la fin du second siècle que l'usage de célébrer la messe le matin s'établit dans presque toutes les églises.

Le lendemain du sabbat, on célébrait nos saints mystères pour ne pas se rencontrer avec les Juifs. On lisait d'abord un chapitre des Évangiles; une exhortation du célébrant suivait; tous les fidèles, après l'exhortation, se baisaient sur la bouche en signe d'une fraternité qui venait du cœur; puis on posait sur une table du pain, du vin, et de l'eau; chacun en prenait, et on portait du pain et du vin aux absents. Dans quelques églises de l'Orient, le prêtre prononçait les mêmes paroles par lesquelles on finissait les anciens mystères : paroles que notre divine religion avait retenues et consacrées : *Veillez et soyez purs*. Tous ces rites changèrent : le rite grégorien ne fut point le rite ambroisien. Le baptême qui était le plongement dans l'eau, ne fut bientôt dans l'Occident qu'une légère aspersion : les barbares du Nord devinrent

chrétiens, n'ayant ni peintres ni sculpteurs, ignorèrent le culte des images. L'Église grecque différa sur-tout de l'Église romaine en dogmes et en usages.

Jusqu'au temps de Charlemagne, il n'y eut point ce qu'on appelle de *messe basse*. Les formules qui subsistent encore nous le prouvent assez. On n'aurait pas souffert alors qu'un seul homme officiat, aidé d'un petit garçon qui lui répond et qui le sert : les évêques eurent cette condescendance pour les grands seigneurs et pour les malades. Enfin les religieux mendiants dirent des messes basses pour de l'argent, et l'abus vint au point que le jésuite Emmanuel Sa dit dans ses aphorismes : « Si un prêtre a reçu de l'argent pour dire des messes, il peut les affermer à d'autres à un moindre prix, et retenir pour lui le surplus : » « Cui datur certa pecunia pro missis à se dicendis, potest alios minore pretio conducere, reliquum sibi retinere ¹. »

Nous dîmes que la confession de ses fautes était de la plus haute antiquité; que le repentir fut la première ressource des criminels; que ce repentir et cette confession furent exigés dans tous les

¹ * Nous avons parlé, dans les notes du poème de la *Pucelle*, page 455, d'une Messe qui, sous-louée plusieurs fois, et grevée de deux pensions, ne valait plus que huit sous à l'abbé Dinouart, qui la disait. (L. D. B.)

mystères d'Égypte, de Thrace, et de Grèce; que l'expiation suivait la confession, etc...

La fable même imita l'histoire en ce point si nécessaire aux hommes. Apollonius de Rhodes rapporte que Médée et Jason, coupables de la mort d'Absyrthe, allèrent se faire expier dans l'Ea par Circé, reine et prêtresse de l'île, et tante de Médée. Jason, en arrivant au foyer sacré de la maison de Circé, enfonça son épée en terre; ce qui signifiait que sa femme et lui avaient commis un crime avec l'épée, et qu'ils avaient répandu le sang innocent sur la terre. Après quoi Circé les expia tous deux avec les lustrations usitées chez elle. Peut-être même cette ancienne fable n'est pas si fable qu'on le croit.

On sait que Marc-Aurèle, le plus vertueux des hommes, se confessa en s'initiant aux mystères de Cérès. Cette pratique salutaire eut ses abus : ils furent poussés au point qu'un Spartiate voulant s'initier, et le prêtre voulant le confesser : *Est-ce à Dieu ou à toi que je parlerai ?* dit le Spartiate. *A Dieu*, répondit l'autre. *Retire-toi donc, ô homme !*

Les Juifs étaient obligés par la loi d'avouer leur délit lorsqu'ils avaient volé leurs frères, et de restituer le prix du larcin avec un cinquième par dessus. Ils confessaient en général leurs péchés contre la loi, en mettant la main sur la tête d'une

victime. Buxtorf nous apprend que souvent ils prononçaient une formule de confession générale composée de vingt-deux mots; et qu'à chaque mot on leur plongeait la tête dans une cuvette d'eau froide; que souvent aussi ils se confessaient les uns aux autres; que chaque pénitent choisissait son parrain, qui lui donnait trente-neuf coups de fouet, et qui en recevait autant de lui à son tour. Enfin l'Eglise chrétienne sanctifia la confession. On sait assez comment les confessions et les pénitences furent d'abord publiques; quel scandale il arriva sous le patriarche Nectaire, qui abolit cet usage; comment la confession s'introduisit ensuite peu à peu dans l'Occident. Les abbés confessèrent d'abord leurs moines¹; les abbesses mêmes eurent ce droit sur les religieuses.

Saint Thomas dit expressément dans sa *Somme*: *Confessio, ex defectu sacerdotis, laico facta, sacramentalis est quodammodo*. « Confession à un laïque, « au défaut d'un prêtre, est comme sacrement. »

Saint Bazole fut le premier qui permit aux abbesses d'administrer la confession à leurs religieuses et de prêcher dans leurs églises. Innocent III, dans ses lettres, n'attaqua point cet usage. Le père Martène, savant bénédictin, parle fort au long de cet usage, dans ses *Rites de l'Eglise*.

¹ Voyez le Dictionnaire philosophique, au mot CONFESSION.

Tomé III, page 255, Supplém. tertius partis, Quæstio viii, art. 2.

Quelques jésuites, et sur-tout un Nonnotte, qui n'avaient lu ni *Basile*, ni *Martène*, ni les *Lettres d'Innocent III*, que nous avions lues dans l'abbaye de Senones, où nous séjournâmes quelque temps dans nos voyages entrepris pour nous instruire, s'élevèrent contre ces vérités. Nous nous moquâmes un peu d'eux, il faut l'avouer: notre amour extrême de la vérité n'exclut pas les faiblesses humaines.

C'est une chose rare que cette persévérance d'ignorance et de hauteur avec laquelle ces bons Garasses nous attaquèrent sans relâche, et sans savoir jamais un mot de l'état de la question.

Nous fûmes obligé d'approfondir l'étonnante aventure de la Pucelle d'Orléans, sur laquelle nous avions recueilli beaucoup de mémoires. Il fallut revenir sur une Marie d'Aragon, prétendue femme de l'empereur Othon III, qu'on fit passer, dit la Légende, pieds nus, sur des fers ardents. Il fallut leur prouver que la ville de Livron en Dauphiné fut assiégée par le maréchal de Bellégarde qui leva le siège sous Henri III. Ils n'en savaient rien, et ils criaient que Livron n'avait jamais été une ville, parceque ce n'est aujourd'hui qu'un bourg. La chose n'est pas bien importante, mais la vérité est toujours précieuse.

Il fallut soutenir l'honneur de notre corps calomnié et faire voir que Lognac, le chef des assas-

sus qui massacrèrent le duc de Guise, n'avait jamais été du nombre des gentilshommes ordinaires de la chambre du roi; qu'il était un de ces « gentilshommes d'expédition » fournis par le duc d'Épernon et payés par lui. Nous en avons cherché et trouvé des preuves dans les registres de la chambre des comptes.

Quelle perte de temps quand nous fûmes forcés de leur prouver que la terre d'Yesso n'avait point été découverte par l'amiral Drake! Et le petit nombre de lecteurs qui pouvaient lire ces discussions disaient : Qu'importe?

Enfin, dans deux volumes de nos *Erreurs*, ils trouvèrent le secret de ne pas mettre un seul mot de vérité.

Que firent-ils alors? ils nous appelèrent hérétique et athée. Ils envoyèrent leur libelle au pape: ils s'adressaient mal. Le pape n'a pas accueilli, depuis peu, bien gracieusement leurs libelles.

Le jésuite Patouillet minuta contre nous un mandement d'évêque dans lequel il nous traitait de vagabond, quoique nous demeurassions depuis vingt ans dans notre château; et d'écrivain mercenaire, quoique nous eussions fait présent de tous nos ouvrages à nos libraires. Le mandement fut condamné, pour d'autres considérations plus sérieuses, à être brûlé par le bourreau. Nous continuâmes à chercher la vérité.

ARTICLE I X^e.

De la philosophie de l'histoire.

Lorsque , après avoir conduit notre *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations* depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours , nous fûmes invité à remonter aux temps fabuleux de tous les peuples , et à lier , s'il était possible , le peu de vérités que nous trouvâmes dans les temps modernes aux chimères de l'antiquité , nous nous gardâmes bien de nous charger d'une tâche à-la-fois si pesante et si frivole ; mais nous tâchâmes , dans un discours préliminaire qu'on intitula *Philosophie de l'Histoire* , de démêler comment naquirent les principales opinions qui unirent des sociétés , qui ensuite les divisèrent , qui en armèrent plusieurs les unes contre les autres. Nous cherchâmes toutes ces origines dans la nature ; elles ne pouvaient être ailleurs. Nous vîmes que si on fit descendre Tamerlan d'une race céleste , on avait donné pour aïeux à Gengis-Kan une vierge et un rayon du soleil. Manco-Capac s'était dit de la même famille en Amérique. Odin , dans les glaces ,

** Avant cet article , on lisait dans les éditions précédentes un article qui avait pour titre : *Éclaircissements sur quelques anecdotes*. Il se trouve maintenant à la fin du tome III du *Siècle de Louis XIV*.

(L. D. B.)

du Nord, avait passé pour le fils d'un dieu ; Alexandre, long-temps auparavant, essaya d'être fils de Jupiter, dût-il brouiller, comme on le dit, sa mère avec Junon ; Romulus passa chez les Romains pour le fils de Mars. La Grèce, avant Romulus, fut couverte d'enfants des dieux. La fable de l'Arabe Bak ou Bacchus, à qui on donna cent noms différents, est le plus ancien exemple qui nous soit resté de ces généalogies. D'où put venir cette conformité d'orgueil et de folie entre tant d'hommes séparés par la distance des temps et des lieux, si ce n'est de la nature humaine partout orgueilleuse, par tout menteuse, et qui veut toujours en imposer ? Ce fut donc en consultant la nature que nous tâchâmes de porter quelque faible lumière dans le ténébreux chaos de l'antiquité.

Il ne faut pas s'enquérir quel est le plus savant, dit Montaigné, mais quel est le mieux savant. Il a plu à M. Larcher, très savant homme, à la manière ordinaire, de combattre notre philosophie par son autorité ¹. Ainsi il était impossible que nous nous rencontrassions.

Nous avions, parmi les contes d'Hérodote, trouvé fort ridicule, avec tous les honnêtes gens, le conte qu'il nous fait des dames de Babylone, obligées par la loi sacrée du pays d'aller une fois

¹ Voyez la *Défense de mon Oncle*, dans le tome I^{er} des *Mélanges historiques*.

dans leur vie se prostituer aux étrangers, pour de l'argent, au temple de Milita. Et M. Larcher nous soutenait que la chose était vraie, puisque Hérodote l'avait dite. Il joint pourtant une raison à cette autorité; c'est qu'on avait dans d'autres pays sacrifié des enfants aux dieux, et qu'ainsi on pouvait bien ordonner que toutes les dames de la ville la plus opulente et la plus policée de l'Orient, et sur-tout des dames de qualité, gardées par des eunuques, se prostituassent dans un temple.

Mais il ne réfléchissait pas que si la superstition immola des victimes humaines dans de grands dangers et dans de grands malheurs, ce n'est pas une raison pour que les législateurs ordonnent à leurs femmes et à leurs filles de coucher avec le premier venu, dans un temple ou dans la sacristie, pour quelques deniers. La superstition est souvent très barbare; mais la loi n'attaque jamais l'honnêteté publique, sur-tout quand cette loi se trouve d'accord avec la jalousie des maris, et avec les intérêts et l'honneur des pères de famille.

M. Larcher voulut donc nous démontrer que les maris prostituaient leurs femmes dans Babylone, et que les mères en faisaient autant de leurs filles. Sa raison était que Sextus Empiricus, et quelques poètes latins ont dit qu'il fallait absolument qu'un mariage en Perse fût né de l'inceste d'un fils avec sa mère. On eut beau lui remontrer que

cette calomnie des Grecs et des Romains contre les Perses leurs ennemis ressemble à tous les contes que notre peuple fait encore tous les jours des Turcs et de Mahomet II, et de Mahomet le prophète; M. Larehern'en démordit point, et préféra toujours les vieux auteurs à la vérité ancienne et moderne.

Il nous traita d'homme ignorant et dangereux, parceque nous osions douter des cent portes de la ville de Thèbes, des dix mille soldats qui sortaient par chaque porte avec deux cents chars armés en guerre. Il est persuadé que le prétendu Concosis, père du prétendu Sésostris, pour accomplir un de ses songes, et pour obéir à un de ses oracles, destina son fils, dès le jour de sa naissance, à conquérir le monde entier; que, pour parvenir à ce bel exploit, il fit élever auprès de Sésostris tous les petits garçons nés le même jour où naquit son fils; que, pour les accoutumer à conquérir le monde, il les faisait courir à jeun huit de nos grandes lieues, on quatre, comme on voudra, sans quoi ils n'avaient point à déjeuner.

Quand ils furent en âge d'aider Sésostris à sa conquête, ils étaient dix-sept cents qui avaient environ vingt ans. Il en était mort le tiers, selon les supputations de la vie humaine les plus modérées. Ainsi il était né en Égypte deux mille deux cent soixante-six garçons le même jour que Sésostris.

Un pareil nombre de filles devait aussi être né ce jour-là; ce qui fait quatre mille cinq cent trente-deux enfants.

Or, comme il n'est pas probable que le jour de la naissance de Sésostris fût plus fécond que les autres, il suit évidemment qu'au bout de l'année il était né un million six cent cinquante-quatre mille cent quatre-vingts Égyptiens.

Si vous multipliez ce nombre par trente-quatre, selon la méthode de M. Kerseboom, reconnue très exacte en Hollande, vous trouverez que l'Égypte était peuplée de cinquante-six millions deux cent quarante-deux mille cent vingt personnes. Il est vrai qu'elle n'en a jamais eu, depuis qu'elle est connue, qu'environ trois millions, et que son terrain cultivable n'est pas le tiers du terrain cultivable de la France.

Enfin Sésostris partit avec une armée de cent mille hommes et vingt-sept mille chars de guerre. Le pays, à la vérité, a toujours eu peu de chevaux et très peu de bois de construction; mais ces difficultés n'embarrassent jamais les héros qui montent à cheval pour subjuguier la terre et pour obéir à un oracle. Elles n'embarrassent pas plus M. Larcher notre adversaire.

Nous ne répéterons point ici les grosses injures de savant qu'il prodigue à propos des velus et du bouc de Mendès, et de *sanctus Socrates pæderasta*.

dont il nous flatte qu'il parlera encore, et des autres injures qu'il répète d'après M. Warburton, aussi grand compilateur que lui de fatras et d'injures. Mais il nous est permis de répéter aussi que le savant M. Warburton a prétendu donner, pour la plus grande preuve de la mission divine de Moïse, que Moïse n'avait jamais enseigné l'immortalité de l'ame. Nous ne sommes point de l'avis de M. l'évêque Warburton; nous croyons l'ame immortelle; nous pensons, comme de raison, que Moïse devait avoir la même croyance; et si l'ame de M. Larcher est mortelle, c'est à eux à le prouver. Ces disputes ne doivent point altérer la charité chrétienne; mais aussi cette charité peut admettre quelques plaisanteries, pourvu qu'elles ne soient point trop fortes*.

ARTICLE X.

Remarques sur la manière d'étudier et d'écrire l'histoire.

Ne cessera-t-on jamais de nous tromper sur l'avenir, le présent et le passé? Il faut que l'homme soit bien né pour l'erreur, puisque dans ce siècle éclairé on prend tant de plaisir à nous débiter les fables d'Hérodote, et des fables encore qu'Hé-

* Dans l'édition de Kehl, et la plupart de celles qui l'ont suivie, est ici un article qu'on a cru devoir placer à la fin du volume de *Charles XII.*

rodote n'aurait jamais osé conter même à des Grecs.

Que gagne-t-on à nous redire que Ménès était petit-fils de Noé? et par quel excès d'injustice peut-on se moquer des généalogies de Moréri, quand on en fabrique de pareilles? Certes Noé envoya sa famille voyager loin : son petit-fils Ménès en Égypte, son autre petit-fils à la Chine, je ne sais quel autre petit-fils en Suède, et un cadet en Espagne. Les voyages alors formaient les jeunes gens bien mieux qu'aujourd'hui : il a fallu chez nos nations modernes des dix ou douze siècles pour s'instruire un peu de la géométrie; mais ces voyageurs dont on parle étaient à peine arrivés dans des pays incultes qu'on y prédisait les éclipses. On ne peut douter au moins que l'histoire authentique de la Chine ne rapporte des éclipses calculées il y a environ quatre mille ans. Confucius en cite trente-six dont les missionnaires mathématiciens ont vérifié trente-deux. Mais ces faits n'embarrassent point ceux qui ont fait Noé grand-père de Fo-hi; car rien ne les embarrasse.

D'autres adorateurs de l'antiquité nous font regarder les Égyptiens comme le peuple le plus sage de la terre, parceque, dit-on, les prêtres avaient chez eux beaucoup d'autorité, et il se trouve que ces prêtres si sages, ces législateurs d'un peuple sage, adoraient des singes, des chats, et des

ogçons. On a beau se récrier sur la beauté des anciens ouvrages égyptiens, ceux qui nous sont restés sont des masses informes; la plus belle statue de l'ancienne Égypte n'approche pas de celle du plus médiocre de nos ouvriers. Il a fallu que les Grecs enseignassent aux Égyptiens la sculpture; il n'y a jamais eu en Égypte aucun bon ouvrage que de la main des Grecs. Quelle prodigieuse connaissance, nous dit-on, les Égyptiens avaient de l'astronomie! les quatre côtés d'une grande pyramide sont exposés aux quatre régions du monde. Ne voilà-t-il pas un grand effort d'astronomie! Ces Égyptiens étaient-ils autant de Cassini, de Halley, de Kepler, de Ticho-Brabé? Ces bonnes gens racontaient froidement à Hérodote que le soleil en onze mille ans s'était couché deux fois où il se lève: c'était là leur astronomie.

Il en coûtait, répète M. Rollin, cinquante mille écus pour ouvrir et fermer les écluses du lac Moëris. M. Rollin est cher en écluses, et se mécompte en arithmétique. Il n'y a point d'écluse qui ne doive s'ouvrir et se fermer pour un écu, à moins qu'elle ne soit très mal faite. Il en coûtait, dit-il, cinquante talents pour ouvrir et fermer ces écluses. Il faut savoir qu'on évalua le talent, du temps de Colbert, à trois mille livres de France. Rollin ne songe pas que depuis ce temps la valeur numéraire de nos espèces est augmentée.

presque du double, et qu'ainsi la peine d'ouvrir les écluses du lac Mœris aurait dû coûter, selon lui, environ trois cent mille francs, ce qui est à-peu-près deux cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept livres plus qu'il ne faut. Tous les calculs de ses treize tomes se ressentent de cette inattention. Il répète encore après Hérodote qu'on entretenait d'ordinaire en Égypte, c'est-à-dire dans un pays beaucoup moins grand que la France, quatre cent mille soldats; qu'on donnait à chacun cinq livres de pain par jour, et deux livres de viande. C'est donc huit cent mille livres de viande par jour pour les seuls soldats, dans un pays où l'on n'en mangeait presque point. D'ailleurs à qui appartenaient ces quatre cent mille soldats, quand l'Égypte était divisée en plusieurs petites principautés? On ajoute que chaque soldat avait six arpents francs de contributions; voilà donc deux millions quatre cent mille arpents qui ne paient rien à l'état. C'est cependant ce petit état qui entretenait plus de soldats que n'en a aujourd'hui le grand-seigneur, maître de l'Égypte et de dix fois plus de pays que l'Égypte n'en contient. Louis XIV a eu quatre cent mille hommes sous les armes pendant quelques années; mais c'était un effort, et cet effort a ruiné la France.

Si on voulait faire usage de sa raison au lieu de

sa mémoire, et examiner plus que transcrire, on ne multiplierait pas à l'infini les livres et les erreurs; il faudrait n'écrire que des choses neuves et vraies. Ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'histoire, c'est l'esprit philosophique: la plupart, au lieu de discuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au siècle où nous vivons, on imprime encore le conte des *Oreilles de Smerdis*, et de Darius qui fut déclaré roi par son cheval, lequel hennit le premier; et de Sanacharib, ou Sennakérib, ou Sennacabon, dont l'armée fut détruite miraculeusement par des rats! Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils sont.

Est-il permis à un homme de bon sens, né dans le dix-huitième siècle, de nous parler sérieusement des oracles de Delphes? tantôt de nous répéter que cet oracle devina que Crésus faisait cuire une tortue et du mouton dans une tourtière; tantôt de nous dire que des batailles furent gagnées suivant la prédiction d'Apollon, et d'en donner pour raison le pouvoir du diable? M. Rollin, dans sa compilation de l'histoire ancienne, prend le parti des oracles contre MM. Van Dale, Fontenelle, et Basnage. « Pour M. de Fontenelle, dit-il, il ne faut regarder que comme un ouvrage de jeunesse son livre contre les oracles, tiré de Van

« Dale. » J'ai bien peur que cet arrêt de la vieillesse de Rollin contre la jeunesse de Fontenelle ne soit cassé au tribunal de la raison; les rhéteurs n'y gagnent guère leurs causes contre les philosophes. Il n'y a qu'à voir ce que dit Rollin dans son dixième tome, où il veut parler de physique: il prétend qu'Archimède, voulant faire voir à son bon ami le roi de Syracuse la puissance des mécaniques, fit mettre à terre une galère, la fit charger doublement, et la remit doucement à flot en remuant un doigt, sans sortir de dessus sa chaise. On sent bien que c'est là le rhéteur qui parle: s'il avait été un peu philosophe, il aurait vu l'absurdité de ce qu'il avance.

Il me semble que si l'on voulait mettre à profit le temps présent, on ne passerait point sa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conseillerais à un jeune homme d'avoir une légère teinture de ces temps reculés; mais je voudrais qu'on commençât une étude sérieuse de l'histoire au temps où elle devient véritablement intéressante pour nous: il me semble que c'est vers la fin du quinzième siècle. L'imprimerie, qu'on inventa en ce temps-là, commença à la rendre moins incertaine. L'Europe change de face; les Turcs, qui s'y répandent, chassent les belles lettres de Constantinople; elles fleurissent en Italie; elles s'établissent en France; elles vont polir l'Angleterre, l'Alle-

magne, et le Septentrion. Une nouvelle religion sépare la moitié de l'Europe de l'obédience du pape. Un nouveau système de politique s'établit; on fait, avec le secours de la boussole, le tour de l'Afrique; et on commerce avec la Chine plus aisément que de Paris à Madrid. L'Amérique est découverte; on subjugué un nouveau monde, et le nôtre est presque tout changé. L'Europe chrétienne devient une espèce de république immense, où la balance du pouvoir est établie mieux qu'elle ne le fut en Grèce. Une correspondance perpétuelle en lie toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des rois suscite, et même malgré les guerres de religion, encore plus destructives. Les arts, qui font la gloire des états, sont portés à un point que la Grèce et Rome ne connurent jamais. Voilà l'histoire qu'il faut que tout homme sache; c'est là qu'on ne trouve ni prédictions chimériques, ni oracles menteurs, ni faux miracles, ni fables insensées : tout y est vrai, aux petits détails près, dont il n'y a que les petits esprits qui se soucient beaucoup. Tout nous regarde, tout est fait pour nous; l'argent sur lequel nous prenons nos repas, nos meubles, nos besoins, nos plaisirs nouveaux, tout nous fait souvenir chaque jour que l'Amérique et les Grandes-Indes, et par conséquent toutes les parties du monde entier, sont réunies depuis environ deux siècles et demi par

l'industrie de nos pères. Nous ne pouvons faire un pas qui ne nous avertisse du changement qui s'est opéré depuis dans le monde. Ici ce sont cent villes qui obéissaient au pape, et qui sont devenues libres. Là on a fixé pour un temps les privilèges de toute l'Allemagne. Ici se forme la plus belle des républiques dans un terrain que la mer menace chaque jour d'engloutir. L'Angleterre a réuni la vraie liberté avec la royauté; la Suède l'imité, et le Danemarck n'imité point la Suède. Que je voyage en Allemagne, en France, en Espagne, par-tout je trouve les traces de cette longue querelle qui a subsisté entre les maisons d'Autriche et de Bourbon, unies par tant de traités, qui ont tous produit des guerres funestes. Il n'y a point de particulier en Europe sur la fortune duquel tous ces changements n'aient influé. Il sied bien après cela de s'occuper de Salmanasar et de Mardokempad, et de rechercher les anecdotes du Persan Cayamarrat et de Sabaco Métophis! Un homme mûr, qui a des affaires sérieuses, ne répète point les contes de sa nourrice.

ARTICLE XI.

Suite du même sujet.

Peut-être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'histoire ce qui est arrivé dans la phy-

sique. Les nouvelles découvertes ont fait proscrire les anciens systèmes. On voudra connaître le genre humain dans ce détail intéressant qui fait aujourd'hui la base de la philosophie naturelle.

On commence à respecter très peu l'aventure de Curtius, qui referma un gouffre en se précipitant au fond lui et son cheval. On se moque des boucliers descendus du ciel, et de tous les beaux talismans dont les dieux faisaient présent si libéralement aux hommes, et des vestales qui mettaient un vaisseau à flot avec leur ceinture; et de toute cette foule de sottises célèbres dont les anciens historiens regorgent. On n'est guère plus content que, dans son *Histoire ancienne*, M. Rollin nous parle sérieusement du roi Nabis, qui faisait embrasser sa femme par ceux qui lui apportaient de l'argent, et qui mettait ceux qui lui en refusaient dans les bras d'une belle poupée toute semblable à la reine, et armée de pointes de fer sous son corps de jupe. On rit quand on voit tant d'auteurs répéter, les uns après les autres, que le fameux Othon, archevêque de Mayence, fut assiégé et mangé par une armée de rats en 698; que des pluies de sang inondèrent la Gascogne en 1017; que deux armées de serpents se battirent près de Tournai en 1059. Les prodiges, les prédictions, les épreuves par le feu, etc., sont à présent dans le même rang que les contes d'Hérodote.

Je veux parler ici de l'histoire moderne, dans laquelle on ne trouve ni poupées qui embrassent les courtisans, ni évêques mangés par les rats.

On a grand soin de dire quel jour s'est donnée une bataille, et on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, et même l'entrée d'un ambassadeur dans laquelle on n'oublie ni son suisse ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin; et je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais, après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles, et la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guère plus instruit au fond. Je n'apprenais là que des événements. Je ne connais pas plus les Français et les Sarrasins par la bataille de Charles-Martel, que je ne connais les Tartares et les Turcs par la victoire que Tamerlan remporta sur Bajazet. J'avoue que quand j'ai lu les Mémoires du cardinal de Retz et de madame de Motteville, je sais ce que la reine-mère a dit mot pour mot à M. de Jersai; j'apprends comment le coadjuteur a contribué aux barricades; je peux me faire un précis des longs discours qu'il tenait à madame de Bouillon: c'est beaucoup pour ma curiosité; c'est pour mon instruction très peu de chose. Il y a des livres qui

m'apprennent les anecdotes vraies ou fausses d'une cour. Quiconque a vu les cours, ou a eu envie de les voir, est aussi avide de ces illustres bagatelles qu'une femme de province aime à savoir les nouvelles de sa petite ville : c'est au fond la même chose et le même mérite. On s'entretenait sous Henri IV des anecdotes de Charles IX. On parlait encore de M. le duc de Bellegarde dans les premières années de Louis XIV. Toutes ces petites miniatures se conservent une génération ou deux, et périssent ensuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connaissances d'une utilité plus sensible et plus durable. Je voudrais apprendre quelles étaient les forces d'un pays avant une guerre, et si cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Espagne a-t-elle été plus riche avant la conquête du Nouveau-Monde qu'aujourd'hui ? De combien était-elle plus peuplée du temps de Charles-Quint que sous Philippe IV ? Pourquoi Amsterdam contenait-elle à peine vingt mille âmes il y a deux cents ans ? pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent quarante mille habitants ? et comment le sait-on positivement ? De combien l'Angleterre est-elle plus peuplée qu'elle ne l'était sous Henri VIII ? Serait-il vrai, ce qu'on dit dans les *Lettres persanes*, que les hommes manquent à la terre, et qu'elle est dépeuplée en comparaison de ce qu'elle était il y a deux mille

ans? Rome, il est vrai, avait alors plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue qu'Alexandrie et Carthage étaient de grandes villes; mais Paris, Londres, Constantinople, le grand Caire, Amsterdam, Hambourg, n'existaient pas. Il y avait trois cents nations dans les Gaûles; mais ces trois cents nations ne valaient pas la nôtre ni en nombre d'hommes ni en industrie. L'Allemagne était une forêt: elle est couverte de cent villes opulentes. Il semble que l'esprit de critique, lassé de ne persécuter que des particuliers, ait pris pour objet l'univers. On crie toujours que ce monde dégénère; et on veut encore qu'il se dépeuple. Quoi donc! nous faudra-t-il regretter les temps où il n'y avait pas de grand chemin de Bordeaux à Orléans, et où Paris était une petite ville dans laquelle on s'égorgeait? On a beau dire, l'Europe a plus d'hommes qu'alors, et les hommes valent mieux. On pourra savoir dans quelques années combien l'Europe est en effet peuplée; car, dans presque toutes les grandes villes, on rend public le nombre des naissances au bout de l'année, et sur la règle exacte et sûre que vient de donner un Hollandais¹ aussi habile qu'infatigable, on sait le nombre des habitants par celui des naissances. Voilà déjà un des objets de la curiosité de quiconque veut lire

¹ KENSBOM, *Essai sur le calcul politique (en hollandais)*. La Haye, 1748. (L. D. B.)

l'histoire en citoyen et en philosophe. Il sera bien loin de s'en tenir à cette connaissance; il recherchera quel a été le vice radical et la vertu dominante d'une nation; pourquoi elle a été puissante ou faible sur la mer; comment et jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siècle; les registres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra savoir comment les arts, les manufactures, se sont établis; il suivra leur passage et leur retour d'un pays dans un autre. Les changements dans les mœurs et dans les lois seront enfin son grand objet. On saurait ainsi l'histoire des hommes, au lieu de savoir une faible partie de l'histoire des rois et des cours.

En vain je lis les annales de France; nos historiens se taisent tous sur ces détails. Aucun n'a eu pour devise :

• Homo sum, humani nil à me alienum puto. •

TERENT., *Heautontimorumenos*, act. 1, sc. 1.

Il faudrait donc, me semble, incorporer avec art ces connaissances utiles dans le tissu des événements. Je crois que c'est la seule manière d'écrire l'histoire moderne en vrai politique et en vrai philosophe. Traiter l'histoire ancienne, c'est compiler, me semble, quelques vérités avec mille mensonges. Cette histoire n'est peut-être utile que de la même manière dont l'est la fable; par de grands événements qui font le sujet perpétuel de

nos tableaux, de nos poèmes, de nos conversations, et dont on tire des traits de morale. Il faut savoir les exploits d'Alexandre, comme on sait les travaux d'Hercule. Enfin cette histoire ancienne me paraît, à l'égard de la moderne, ce que sont les vieilles médailles en comparaison des monnaies courantes; les premières restent dans les cabinets; les secondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes.

Mais, pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connaissent autre chose que les livres; il faut qu'ils soient encouragés par le gouvernement, autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les Boileau, les Racine, les Valincour, pour ce qu'ils ne firent point; et qu'on ne dise pas d'eux ce que disait de ces messieurs un commis du trésor royal, homme d'esprit: « Nous « n'avons vu encore d'eux que leurs signatures. »

ARTICLE XII.

De l'utilité de l'histoire.

Cet avantage consiste sur-tout dans la comparaison qu'un homme d'état, un citoyen, peut faire des lois et des mœurs étrangères avec celles de son pays; c'est ce qui excite l'émulation des nations modernes dans les arts, dans l'agriculture, dans le commerce.

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes et les malheurs. On peut, quoi qu'on en dise, prévenir les uns et les autres. L'histoire du tyran Christiern peut empêcher une nation de confier le pouvoir absolu à un tyran; et le désastre de Charles XII devant Pultava avertit un général de ne pas s'enfoncer dans l'Ukraine sans avoir des vivres.

C'est pour avoir lu les détails des batailles de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin, de Gravelines, etc., que le célèbre maréchal de Saxe se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appelait *des affaires de postes*.

Les exemples font un grand effet sur l'esprit d'un prince qui lit avec attention. Il verra que Henri IV n'entreprenait sa grande guerre, qui devait changer le système de l'Europe, qu'après s'être assuré du nerf de la guerre, pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun nouveau secours de finances.

Il verra que la reine Elisabeth, par les seules ressources du commerce et d'une sage économie, résista au puissant Philippe II, et que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France, non entamée sous Louis XIV après

neuf ans de la guerre la plus malheureuse, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il construisit. En vain l'auteur* des *Causes de la chute de l'empire romain* blâme-t-il Justinien d'avoir eu la même politique; il ne devait blâmer que les empereurs qui négligèrent ces places frontières, et qui ouvrirent les portes de l'empire aux barbares.

Un avantage que l'histoire moderne a sur l'ancienne, c'est d'apprendre à tous les potentats que depuis le quinzième siècle on s'est toujours réuni contre une puissance trop prépondérante. Ce système d'équilibre a toujours été inconnu des anciens : et c'est la raison des succès du peuple romain qui, ayant formé une milice supérieure à celles des autres peuples, les subjuga l'un après l'autre du Tibre jusqu'à l'Euphrate.

Il est nécessaire de remettre souvent sous les yeux les usurpations des papes, les scandaleuses discordes de leurs schismes, la démente des disputes de controverse, les persécutions, les guerres enfantées par cette démente, et les horreurs qu'elles ont produites.

Si on ne rendait pas cette connaissance familière aux jeunes gens; s'il n'y avait qu'un petit nombre de savants instruits de ces faits, le public

* Montesquieu, *Causes de la Grandeur*, etc., chap. xx.

serait aussi imbécile qu'il l'était du temps de Grégoire VII. Les calamités de ces temps d'ignorance renaitraient infailliblement, parcequ'on ne prendrait aucune précaution pour les prévenir. Tout le monde sait à Marseille par quelle inadvertance la peste fut apportée du Levant, et on s'en préserve.

Anéantisiez l'étude de l'histoire, vous verrez peut-être des Saint-Barthélemy en France, et des Cromwell en Angleterre.

ARTICLE XIII.

Fragment sur la Saint-Barthélemy.

On prétend en vain que le chancelier de L'Hôpital et Christophe de Thou, premier président, disaient souvent : *Excidat illa dies* (que ce jour périsse)! Il ne périra point; ces vers mêmes en conservent la mémoire¹. Nous fîmes aussi nos efforts autrefois pour la perpétuer. Virgile avait mieux réussi que nous à transmettre aux siècles futurs la journée de la ruine de Troie. La grande poésie s'occupa toujours d'éterniser les malheurs des hommes.

Nous fûmes étonnés de trouver, en 1758, près

¹ *Excidat illa dies vivo, nec postera credant
Secula.....etc.*

Ce sont des vers de Silius Italicus.

de deux cents ans après la Saint-Barthélemi, un livre* contre les protestants, dans lequel est une dissertation sur ces massacres; l'auteur veut prouver ces quatre points qu'il énonce ainsi :

- 1° Que la religion n'y a eu aucune part;
- 2° Que ce fut une affaire de proscription;
- 3° Qu'elle n'a dû regarder que Paris;
- 4° Qu'il y a péri beaucoup moins de monde qu'on n'a écrit.

Au 1° nous répondrons : Non sans doute, ce ne fut pas la religion qui médita et qui exécuta les massacres de la Saint-Barthélemi; ce fut le fanatisme le plus exécrationnable. La religion est humaine, parcequ'elle est divine; elle prie pour les pécheurs, et ne les extermine pas; elle n'égorge point ceux qu'elle veut instruire. Mais si on entend ici par religion ces querelles sanguinaires de religion, ces guerres intestines qui couvrirent de cadavres la France entière pendant plus de quarante années, il faut avouer que cet effroyable abus de la religion arma les mains qui commirent les meurtres de la Saint-Barthélemi. Nous convenons que Catherine de Médicis, le duc de Guise, le cardinal de Birague, et le maréchal de Retz, qui conseillèrent ces massacres, n'avaient pas plus de religion que

* Ce livre est intitulé : *Apologie de Louis XIV et de son conseil, sur la révocation de l'Édit de Nantes* (par l'abbé de Caveyrac). 1758, in-8°.

monsieur l'abbé, qui en veut diminuer l'horreur. Il nous reproche d'avoir appelé Birague *cardinal*, sous prétexte qu'il ne fut décoré de la pourpre romaine qu'après avoir répandu le sang des Français. Mais ne dit-on pas tous les jours que le cardinal de Retz fit la première guerre de la Fronde, quoiqu'il ne fût alors que coadjuteur de Paris? Que fait aux massacres de la Saint-Barthélemy le quantième du mois où un Birague reçut sa barrette? Est-ce par de tels subterfuges qu'on peut défendre une si détestable cause? Oui, le fanatisme religieux arma la moitié de la France contre l'autre: oui, il changea en assassins ces Français aujourd'hui si doux et si polis, qui s'occupent gaiement d'opéra comiques, de querelles de danseuses et de brochures. Il faut le redire cent fois; il faut le crier tous les ans, le 24 août, on le 24 août, afin que nos neveux ne soient jamais tentés de renouveler religieusement les crimes de nos détestables pères.

2° *Que ce fut une affaire de proscription.*

Quelle affaire! proscrire ses propres sujets, ses meilleurs capitaines, ses parents, le prince de Condé, notre Henri IV, depuis restaurateur de la France, notre héros, notre père, qui n'échappa qu'à peine à cette boucherie! On dit une affaire de finance, une affaire d'honneur ou d'intérêt, affaire de barreau, affaire au conseil, affaires du

roi, homme d'affaires. Mais qui avait jamais entendu parler d'affaires de proscription? il semble que ce soit une chose simple et en usage. Il n'est que trop vrai que ce fut une proscription; et c'est ce qui excitera toujours nos cris et nos larmes.

Mais on laissa au peuple fanatique et barbare le soin de choisir ses victimes. Le frère pouvait assassiner son frère, le fils plonger le couteau dans les mamelles qui l'avaient allaité. Il n'est que trop vrai qu'on égorga des femmes et des enfants. « Les charrettes chargées de corps morts de damoiselles, femmes, filles et enfants, étaient menées et déchargées dans la rivière. » Quelle affaire!

3° *Que cette affaire n'a jamais dû regarder que Paris.*

Et, pour nous prouver cette étrange assertion, monsieur l'abbé nous assure qu'à Troyes un catholique voulut sauver la vie à Étienne Marguien; mais il ne nous dit point qu'Étienne Marguien échappa au carnage. Si cette affaire n'avait regardé que Paris, pourquoi la cour envoya-t-elle des ordres à tous les gouverneurs des provinces et des villes de répandre par-tout le sang des sujets? Il y en eut qui s'en excusèrent. Les seigneurs de Saint-Hérem, de Chabot, d'Ortez, d'Ognon, de La Guiche, Gordes et d'autres¹, écrivirent au roi, en différents

¹ Il résulte des recherches étendues que nous avons faites, lors que nous avons prouvé que Jean Le Hénouyer, évêque de Lisieux,

termes, qu'ils avaient des soldats pour son service, et non des bourreaux.

Au reste, il doit nous être permis d'en croire les véridiques Auguste de Thou et Maximilien duc de Sulli, qui virent de bien plus près la Saint-Barthélemi que monsieur l'abbé qui n'y était pas, et qui ne passe peut-être pas pour aussi véridique.

4° Qu'il y a péri beaucoup moins de monde qu'on n'a écrit.

Il n'est pas possible de savoir le nombre des morts; on ne sait pas dans les villes le nombre des vivants. Tel auteur exagère, tel autre diminue, personne ne compte. Nous n'avons jamais cru aux trois cent mille Sarrasins tués par Charles-Martel; il n'est pas question ici de savoir au juste combien de Français furent massacrés par leurs compatriotes. Qui pourra jamais avoir une liste exacte des habitants de Thessalonique égorgés par l'ordre de Théodose dans le cirque, où il les invita par

n'avait pas sauvé les protestants de cette ville, qu'on ne peut citer comme s'étant opposés aux massacres que, 1° le vicomte d'Ortaz, à Bayonne; 2° le comte de Tende, en Provence; 3° Philibert de La Guiche, à Mâcon; 4° le comte de Charny-Chabot; 5° le président Jeannin, à Dijon; 6° Villars, consul à Nîmes; 7° Le comte de Gordes, en Dauphiné; 8° Thomasseau de Cursai, en Anjou; 9° Le Veneur de Carronges, à Rouen; 10° Jacques de Matignon, à Alençon et à Saint-Lô; 11° Sigognes, à Dieppe; et 12° Du Longchamp de Fumichon, à Lisieux, tous militaires ou magistrats.

(L. D. B.)

des jeux solennels? Il est avéré que tout ce qui entra fut tué. Thessalonique était une ville marchande, opulente, et peuplée. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ne contint que sept mille âmes. Mais que Théodose, dans sa Saint-Barthélemi, ait fait massacrer quinze mille de ses sujets, ou trente mille, le crime est égal.

L'archevêque Péréfixe pousse jusqu'à cent mille le nombre des victimes frappées dans la proscription de Charles IX. Le sage de Thou réduit ce nombre à soixante-dix mille. Prenons une moyenne proportionnelle arithmétique, nous aurons quatre-vingt-cinq mille. Quelle affaire, en core une fois!

De nos jours un avocat irlandais a plaidé pour les massacres d'Irlande, exécutés sous le règne de l'infortuné Charles I^{er}. Il a soutenu que les Irlandais catholiques n'avaient assassiné que quarante mille protestants. Nous ne voulons pas compter après lui; mais en vérité ce n'est pas peu de chose que quarante mille citoyens expirant dans des tourments recherchés, des filles attachées vivantes encore au cou de leurs mères suspendues à des potences; les parties génitales des pères de famille mises toutes sanglantes dans la bouche de leurs femmes égorgées, et leurs enfants coupés par morceaux sous les yeux des pères et des mères; le tout à la plus grande gloire de Dieu.

Nous aurions mauvaise grâce de nous plaindre

des reproches que nous fait monsieur l'abbé sur ce que nous fîmes, il y a cinquante ans, je ne sais quel poëme épique dans lequel il est parlé de la Saint-Barthélemi. Un de nos parents fut tué dans cette journée : mais nous nous tenons très heureux d'en être quitte aujourd'hui pour des injures.

ARTICLE XIV¹.

Le président de Thou justifié contre les accusations de M. de Bury, auteur d'une *Vie de Henri IV*.

Tout homme de lettres, tout bon Français, doit être étonné et affligé de voir notre illustre président de Thou indignement traité dans la préface que M. de Bury a mise au devant de son *Histoire de la vie de Henri IV*. Voici comme il s'exprime sur un des plus grands hommes que nous ayons jamais eus dans la magistrature et dans les lettres.

« L'histoire, dit-il, ne doit point être un recueil
« de bons mots et d'épigrammes, encore moins de
« satires et de médisances, auxquels se livrent les
« historiens qui veulent donner de l'esprit, et le
« font souvent aux dépens de la vérité. Nous avons

¹ La *Henriade*.

² Quoique imprimé en 1768, il paraît que cet article fut composé dès 1766, année où eut lieu la publication de l'*Histoire de la vie de Henri IV*, dont il est ici question. (La D. B.)

« beaucoup d'écrivains qui ont acquis leur principale réputation par le mal qu'ils ont affecté de dire des princes et des particuliers : tels sont entre autres de Thou et Mézerai, écrivains recherchés par les médisances qu'ils ont répandues dans leurs ouvrages, parceque beaucoup de personnes s'imaginent que ce sont des actes de vérité. »

Il faudrait au moins savoir parler sa langue lorsqu'on ose censurer si durement un historien qui a écrit aussi purement que le président de Thou dans une langue étrangère. On ne dit point *donner de l'esprit tout court* ; on dit *donner de l'esprit à ceux que l'on fait parler*, et pour cela il faut en avoir. Cette expression, *donner de l'esprit*, n'est pas française. On ne dit point *des actes de vérité*, comme on dit *des actes de foi, de charité, de justice*.

« La plupart des auteurs ; continue-t-il, ont voulu imiter Tacite, dont le style a gâté beaucoup d'historiens par la malignité de ses réflexions, qui n'ont rien de naturel ni d'innocent. »

Il aurait dû voir que le style n'a rien de commun avec la malignité des réflexions. On peut avoir un bon ou un mauvais style, soit qu'on fasse une satire, soit qu'on fasse un panégyrique. Et une *malignité qui n'a rien d'innocent* est assurément une phrase qui n'a rien de spirituel.

Est-il permis à un homme qui écrit ainsi de reprocher à M. de Thou du *pédantisme*? Il le condamne sur-tout parcequ'il a écrit en latin. Ne sait-il pas que du temps de M. de Thou le latin était encore la langue universelle des savants? Le français n'était pas formé; il fallait écrire en latin pour être lu de toutes les nations.

Une telle préface révolte tout honnête homme; et lorsqu'on voit ensuite l'auteur parler de lui-même, en commençant la *Vie de Henri IV*, et dire qu'il a déjà donné au public la *vie de Philippe de Macédoine*, on voit que ce *pédant* de Thou, qui peut-être était en droit, par son rang et son mérite, d'oser parler de lui dans son admirable histoire, n'a pour tant point eu un *pédantisme* si déplacé.

Le sieur de Bury ne devait ni se citer ainsi lui-même, ni insulter un grand homme, mais il devait mieux écrire.

« Son courage, dit-il (en parlant de Henri IV), « était presque au-dessus de l'humanité. Il est toujours sorti des occasions périlleuses victorieux « et avec avantage. »

Le terme d'*humanité* fait ici une équivoque qui n'est pas permise, et quand on sort victorieux d'une action périlleuse, apparemment qu'on en sort aussi avec *avantage*. Ce n'est pas là le style du *pédant* de Thou.

Je ne remarque ces fautes dans le début de cette histoire que pour faire voir combien il est indécemment à un homme qui écrit si mal de se déchaîner contre le plus éloquent de nos historiens. Je ne parlerai point des fautes de langage qui sont en trop grand nombre dans cet ouvrage ; je passe à des objets plus importants.

L'auteur remonte jusqu'à la mort de François I^{er}, et dit que ce monarque laissa dans son trésor quatre millions d'espèces. Je ne veux point trop blâmer ici l'usage où sont tant d'auteurs de répéter ce que d'autres ont dit ; mais il faut au moins s'expliquer d'une manière intelligible. Quatre millions d'espèces ne signifient rien. Le *pédant* de Thou nous apprend que François I^{er} laissa quatre cent mille écus d'or, outre le quart des revenus dont le recouvrement n'était pas encore fait ; ce qui ne compose point quatre millions d'espèces, mais seize cent mille livres numériques, à quatre livres l'écu d'or.

Venant ensuite à la paix de Cateau-Cambrésis faite avec Philippe II, l'auteur dit « qu'on rendit « les conquêtes de part et d'autre, excepté Metz, « Toul, et Verdun. » On croirait, par cet énoncé, que Henri II avait pris Metz, Toul, et Verdun sur Philippe ; mais il les avait prises sur l'Allemagne, et il n'en fut point du tout question dans le traité de Cateau-Cambrésis.

Il est bien étrange que dans la *Vie de Henri IV* on parle des batailles de Jarnac, de Moncontour, et de la Saint-Barthélemi, avant de parler de la naissance de ce prince, de son éducation, et de la part qu'il eut à tous ces événements; et il est encore plus étrange que l'auteur, en revenant sur ses pas, et en parlant de la Saint-Barthélemi, ne nomme aucun de ceux qui étaient alors auprès de Henri de Navarre, et qui se cachèrent jusque sous le lit de la princesse Marguerite sa femme. Il ne parle point de ceux qui furent égorgés entre ses bras. La réticence sur des faits si intéressants n'est point pardonnable.

Il est encore plus répréhensible de ne pas dire que Henri IV, étant gardé à vue après la Saint-Barthélemi, changea de religion. C'est un fait si important, et le nom de *relaps* qu'on lui donna depuis suscita contre lui tant d'ennemis, et fut pour eux un prétexte si spécieux, qu'il est impossible de se faire une idée nette des traverses qu'il essuya, quand on omet ce qui en a été le principe; c'est pécher contre la principale loi de l'histoire. Il est vrai que quarante pages après il dit un mot qui suppose cette abjuration de Henri IV; mais un mot qui n'est pas à sa place ne suffit pas :

• Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici. •

Hon., de Art. poet., v. 43.

Je passe bien des fautes de cette espèce pour

arriverà la mort du prince Henri de Condé en 1588. On ne trouve que cinq ou six lignes sur ce fatal événement. Henri IV, alors roi de Navarre, n'était qu'à quelques lieues de Saint-Jean-d'Angély, où le prince Henri de Condé était mort. Les lettres qu'il écrivit sur cette mort sont un des plus précieux monuments de l'histoire ; elles sont connues, elles sont authentiques : je les transcrirais ici si elles n'étaient pas imprimées dans l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*¹.

Cesont là des monuments précieux, absolument nécessaires à un historien qui doit s'instruire avant que d'instruire le public. Ce n'est pas la peine de répéter des faits rebattus, et de transcrire sans choix les mémoires composés par les secrétaires du duc de Sully, et trop corrigés par l'abbé de L'Écluse. Qui n'a rien de nouveau à dire doit se taire, ou du moins se faire pardonner son inutilité par son éloquence.

Il faut sur-tout, quand on répète, ne se pas tromper : l'exactitude doit venir au secours de la stérilité.

L'auteur s'exprime ainsi sur le prince palatin Casimir, qui vint plusieurs fois faire la guerre en France : « On donna au prince Casimir, pour le renvoyer dans ses états, une satisfaction tant en argent qu'en présents. »

¹ Addition au chapitre CLXXIV. (L. D. B.)

Ce prince Casimir ne put être renvoyé dans ses états, car il n'en avait point; il était le quatrième fils de Frédéric III, électeur palatin; mais c'était un prince entreprenant et courageux, qui offrait ses services à tous les partis qui désolaient alors la France. Le roi Henri III lui avait donné une compagnie de cent hommes d'armes, le duché d'Étampes, et des pensions. Voilà le prince que M. de Bury nous donne pour un souverain, dans une histoire où il veut réformer tous ceux qui ont écrit avant lui.

On sait que le pape Sixte-Quint eut l'insolence d'envoyer en 1589 un monitoire par lequel il ordonnait au roi de se rendre à Rome dans trente jours pour se justifier de la mort du cardinal de Guise; l'auteur dit que « le roi fut cité à comparoître dans trente jours à Rome. »

Il semble par cette expression que Sixte-Quint ait écrit ce monitoire en français; et qu'il se soit servi du langage de notre barreau. Il était écrit en latin selon l'usage de Rome. L'auteur devait se servir du mot de *comparaitre* pour lever cette équivoque.

L'auteur, après l'assassinat de Henri III par le jacobin Jacques Clément, ne devait pas omettre l'arrêt que porta en personne Henri IV contre le cadavre du moine, et l'interrogation faite par le grand-prevôt de l'hôtel au procureur-général La Guesle, qui avait introduit cet assassin. Lorsqu'on

fait une *Histoire de Henri IV* en quatre volumes, un fait aussi singulier ne doit pas être passé sous silence. Nous avons encore le procès criminel fait au cadavre. Il commence par le passe-port donné à Jacques Clément par le comte de Brienne de la maison de Luxembourg, et signé *Charles de Luxembourg*, du 29 juillet 1589, et plus bas, par mondit seigneur, *de Geoffre*.

Les interrogatoires et confrontations sont signés, *Francois du Plessis*, seigneur de Richelieu, grand-prevôt de l'hôtel; *de La Guesle, du Mont, Monciries*, gentilhomme ordinaire de la chambre; *d'Aupou*, idem; *Roger de Bellegarde*, premier gentilhomme de la chambre et grand-écuyer; *Savary de Bonrepos*, gentilhomme ordinaire; *Antoine Portail*, valet-de-chambre et chirurgien du roi. L'arrêt, signé *Henri*, et plus bas, *Ruzé*, le 2 août 1589, est conçu en ces termes :

« Le roi étant en son conseil, après avoir ouï le
 « rapport fait par le sieur de Richelieu, chevalier
 « de ses ordres, conseiller en son conseil d'état,
 « prevôt de son hôtel, et grand-prevôt de France,
 « du procès fait au corps mort de feu Jacques
 « Clément, jacobin, pour raison de l'assassinat
 « commis en la personne de feu bonne mémoire
 « Henri de Valois, naguère roi de France et de Po-
 « logne : sa majesté, de l'avis de sondit conseil, a

« ordonné et ordonne que le corps dudit Clément
« soit tiré à quatre chevaux ; ce fait, ledit corps
« brûlé et mis en cendres, jeté à la rivière à ce
« qu'il n'en soit à l'avenir aucune mémoire. Fait à
« Saint-Cloud, sadite majesté y étant. »

Un homme qui fait une histoire de Henri IV après de Thou, Mézerai, Daniel, et tant d'autres, doit au moins puiser quelque chose de nouveau dans les sources. Et ce n'est pas la peine d'écrire quand on ne fait que répéter, et tronquer sans ordre et sans liaison, des faits connus de tout le monde.

Ce qui fait peine encore dans cette histoire, c'est que les événements n'y sont presque jamais à leur place. On y parle souvent de faits dont on n'a précédemment donné aucune idée ; le lecteur ne sait point où il en est ; il se trouve continuellement égaré ; en voici un exemple.

En parlant de la mort du duc d'Anjou, dernier fils du roi Henri II, l'auteur s'exprime ainsi :
« Le bruit courut qu'il avait été empoisonné ;
« mais la véritable cause de sa mort fut le cha-
« grin qu'il avait conçu du mauvais succès de
« ses entreprises, et, en dernier lieu, de celle
« d'Anvers. »

Mais par qui et pourquoi aurait-il été empoisonné ? Quelles étaient ses entreprises ? quelle était

celle d'Anvers? c'est ce que l'auteur ne dit pas; et c'est sur quoi de Thou et Mézerai, que l'auteur méprise si fort, donnent de grandes lumières.

« Le légat voyant une armée victorieuse près de « Paris. » Quel était ce légat? il était important de le savoir; l'auteur n'en dit qu'un seul mot dans le premier tome. Il devait dire que Sixte-Quint envoya en France le cardinal Cajetan avec le jésuite Bellarmin et Panigarole, et que tous trois étaient vendus à Philippe II; qu'il arriva à Lyon le 9 novembre 1589; que Henri IV, en le déclarant son ennemi, et en protestant de nullité contre toutes ses entreprises, eut la générosité et la prudence de le faire recevoir avec honneur dans toutes les villes qui lui obéissaient. Il fallait sur-tout dire que ce légat, dont le duc de Mayenne se défiait autant que Henri IV, cabalait alors, c'est-à-dire en 1590, pour faire donner le royaume de France à l'infante Claire-Eugénie. »

Les états de la Ligue, tenus en 1593, furent l'époque la plus célèbre et la plus critique qu'on eût vue en France depuis les temps de Philippe de Valois et de Charles VI. Il s'agissait non seulement d'abolir la loi salique, comme sous le règne de Philippe, mais de placer une fille sur le trône, et même une fille étrangère. Philippe II promettait cinquante mille hommes pour soutenir l'élection

de l'infante Claire-Eugénie qui devait épouser le fils du duc de Guise-le-Balafré, tué à Blois.

Le duc de Mayenne, qui avait alors dans Paris la puissance d'un roi de France, sans en avoir le titre, allait perdre tout le fruit de la guerre civile, et devenir le premier sujet de son neveu dont il était jaloux.

Henri IV, sans argent et presque sans armée, ayant contre lui les catholiques, et environné de factions, n'aurait pu résister probablement aux trésors et aux armes de Philippe II, le plus puissant monarque de l'Europe. Le duc de Mayenne sauva la France en ne consultant que ses propres intérêts et sa jalousie contre le jeune duc de Guise. Il était trop roi dans Paris pour ne pas empêcher qu'on lui donnât un roi. Maître du parlement de la Ligue siégeant à Paris, il est très vraisemblable qu'il engagea sous main ce parlement à rompre les mesures des Espagnols, à protester contre l'élection d'une infante, à soutenir la loi salique. Ce fut principalement ce qui déconcerta les états.

Le président de Thou ne descend pas sans doute jusqu'à rapporter ces harangues basses et ridicules de la *Satire Ménippée*, au lieu de rapporter la substance de ce qui fut en effet proposé. Il est trop grave, trop sage, trop instruit, pour dire que la *Satire Ménippée* ouvrit les yeux à beaucoup de per-

sonnes, et contribua à faire rentrer dans leur devoir une partie de ceux qui s'en étaient écartés.

C'est bien mal connaître les hommes que de prétendre qu'une satire empêche des hommes d'état de poursuivre leurs entreprises.

Il est très certain que *la Satire Ménippée* ne parut point pendant la tenue des états; elle ne fut connue qu'en 1594, plusieurs mois après l'abjuration du roi. La première édition fut commencée sur la fin de l'année 1593, et ne fut achevée que quand le roi fut entré dans Paris. Cela est incontestable, puisque tout l'ouvrage ne fut achevé et ne put l'être qu'en 1594; car il y est parlé de plusieurs faits qui ne se passèrent que long-temps après la dissolution des états, comme l'aventure du conseiller d'Amour, celle de M. Vitry, du bannissement de d'Aubray, et du meurtre de Saint-Pol.

M. de Bury croit s'appuyer de l'*Abbrégé chronologique* du président Hénault, qui dit que *la Satire Ménippée* ne fut guère moins utile à Henri IV que la bataille d'Ivry; mais, il ajoute *peut-être*, et il fait très bien.

Ce qui réellement porta le dernier coup aux états, et ce qui mit Henri IV sur son trône, ce fut le parti qu'il prit d'abjurer; et c'était en effet le seul parti qui restât à sa politique. Le mot si célèbre de ce monarque : *Ventre-saint-gris ! Paris vaut bien une messe*, est une plaisanterie si connue, et en

même temps si innocente, sur-tout dans un temps où la liberté des expressions était extrême, que l'auteur n'a aucune raison de nier cette saillie de Henri IV. Il faudrait pour être en droit de la nier, rapporter quelque autorité contraire; il n'en produit ni n'en peut produire aucune.

La fameuse lettre de Henri à Gabrielle d'Étrées, conservée à la Bibliothèque du roi, est un monument qui confond assez la critique de M. de Bury. Ces mots : « C'est demain que je fais le saut périlleux; ces gens-ci vont me faire haïr Saint-Denis » autant que vous haïssez Monceaux, etc., » sont plus forts que ceux-ci : « Paris vaut bien une messe; » et son apologie auprès de la reine Élisabeth achève de mettre dans tout son jour le véritable motif de ce grand événement.

Il se fait apparemment un mérite de copier ici le jésuite Daniel, qui dit qu'au temps des conférences de Surène, « Henri IV était déjà catholique » dans le cœur. » Mais comment pouvait-il être catholique dans le cœur en ce temps-là, puisque pendant le siège de Paris, qui précéda de très peu ces conférences, le comte de Soissons l'étant venu assurer qu'il serait reçu dans la ville s'il se faisait catholique, il lui répondit deux fois « qu'il ne changerait jamais de religion ? » Ce fait est attesté dans plusieurs mémoires, et sur-tout dans le discours « des choses plus notables arrivées au siège de Pa-

« ris, et la défense de cette ville par monseigneur
« le duc de Nemours contre le roi de Navarre. »
N'est-il pas bien évident que Henri IV ne voulut
pas échanger tant qu'il espéra de se rendre maître
de la ville; et qu'il échangea enfin lorsque le duc de
Parma eut fait lever le siège? Il faut avouer que le
duc de Parme fut son véritable convertisseur. La
vérité doit l'emporter sur les subterfuges du jésuite
Daniel.

M. de Bury ne se trompe pas moins en disant
que « le cardinal Tolet fut celui auquel Henri eut
« le plus d'obligation de l'absolution du pape. »
C'est sans doute à son épée et à la dextérité du
cardinal d'Ossat que ce héros en eut toute l'obli-
gation, et non pas à un jésuite espagnol qui servit
fort peu dans cette affaire, et qui n'employa son
faible crédit que dans la vue d'obtenir le rappel
des jésuites, chassés alors de France par arrêt du
parlement; car l'absolution inutile et arrachée au
pape Clément VIII est du 17 septembre 1595,
et le bannissement des jésuites est du 29 dé-
cembre 1594.

Remarquez que je dis ici absolution inutile,
parceque Henri IV avait été absous par les évêques
de son royaume; parcequ'il était absous par Dieu
même; parceque la prétention du pape que Henri
ne pouvait être légitime possesseur de son royaume
que sous le bon plaisir ultramontain était la pré-

tention la plus absurde et la plus attentatoire à tous les droits d'un souverain et à tous ceux des nations.

N'est-on pas un peu révolté quand on voit que M. de Bury ne parle pas seulement de la clause qui fut insérée un mois entier dans l'absolution donnée par le pape Clément VIII : « Nous réhabilitons Henri dans sa royauté? »

Certes ce ne fut pas le cardinal Tolet qui fit rayer cette formule criminelle, digne tout au plus de Grégoire VII ou de Boniface VIII, et dont la seule lecture nous saisit d'indignation. « Nous réhabilitons Henri dans sa royauté! » Quoi! un évêque de Rome se croit en droit de donner et d'ôter les royaumes! et l'Europe entière n'a pas puni ces attentats! et un écrivain qui donne la *Vie de Henri IV* les supprime!

M. de Bury dit que les écrivains huguenots rapportaient par dérision que Henri s'était soumis à recevoir des coups de fouet par procureur. Ce ne sont point les huguenots qui ont parlé ainsi les premiers; c'est Mézerai lui-même, dont voici les paroles : « Les politiques reprochèrent au cardinal du Perron que, pour mériter la faveur du pape, il avait soumis son roi à recevoir des coups de bâton par procureur. »

Du Perron pouvait épargner au roi cette cérémonie, mais il voulait être cardinal. Les évêques

de France qui avaient reçu l'abjuration du roi n'avaient eu garde de proposer cette espèce de pénitence, qui aurait été regardée, dans un temps plus heureux, comme un crime de lèse-majesté; à plus forte raison un évêque de Rome n'avait pas le droit de faire cette insulte à un roi de France.

Une chose plus importante est le parricide commis par Jean Chatel, pour lequel les jésuites avaient été chassés.

« La maison du père de Chatel fut rasée, et le « prix des démolitions fut employé à la construc-
« tion, sur le terrain où elle était située, d'une
« pyramide à quatre faces avec plusieurs inscrip-
« tions à la louange du roi, et sur le danger qu'il
« avait couru. Cette affaire des jésuites pensa cau-
« ser au roi de grands embarras à Rome. »

Premièrement il n'est pas vrai que la pyramide érigée par arrêt du parlement ne contint que des louanges pour le roi et des inscriptions sur son danger, comme l'auteur l'insinue; on grava sur le côté qui regardait l'orient ces propres mots :

« Pulso totâ Galliâ hominum genere novæ ac
« maleficæ superstitionis, qui rempublicam tur-
« babant, quorum instinctu piacularis adolescens
« dirum facinus instituerat. »

« On a chassé de toute la France ce genre
« d'hommes d'une superstition nouvelle et perni-
« cieuse, perturbateurs du royaume, pour avoir

« induit un jeune homme à commettre un parricide par pénitence. »

Ce mot *pénitence* répond précisément à *piacularis*¹, et devient par-là un des plus singuliers monuments qui puissent servir à l'histoire de l'esprit humain.

On ne sort point d'étonnement de voir que l'auteur appelle le *parricide* commis contre Henri IV, *cette affaire des jésuites*. C'est assurément une singulière affaire.

Je passe enfin au grand et terrible événement qui priva la France du meilleur de ses rois, et qui changea la face de l'Europe. Je ne vois pas sur quoi M. de Bury rapporte que dès que Concini, depuis maréchal d'Ancre, sut la mort de Henri IV, il se présenta à la porte du cabinet de la reine, l'entr'ouvrit, avança la tête, et dit : *E' ammazzato*, la ferma, et se retira.

On sent la valeur de ces paroles et les affreuses conséquences d'un pareil discours. Entr'ouvrir la porte, dire simplement : *Il est tué*, et le dire à la reine, à la femme du mort; prononcer, dis-je, *il est tué*, sans prononcer le nom du roi, comme si le pronom *il* avait été un terme convenu entre eux; refermer la porte sur-le-champ, comme pour

¹ Voyez la première note de la dix-huitième *Niaiserie*, à la suite d'un *Chrétien contre six Juifs*. (L. D. B.)

aller pourvoir aux suites de l'assassinat : quelles conséquences, quels crimes n'en résultent-ils pas !

Quand on allègue une accusation si terrible, il faut dire d'où on la tient, examiner si l'auteur est croyable, peser exactement toutes les circonstances ; sans quoi l'on se rend coupable d'une prodigieuse témérité. Cette anecdote ne se trouve ni dans de Thou, ni dans Mézerai, ni dans aucun des mémoires du temps un peu connus. Si elle était vraie, elle prouverait trop sans doute.

On se souviendra long-temps dans une province de France du supplice d'un homme en place, qui fut convaincu d'un assassinat sur une parole à-peu-près semblable qu'il avait dite devant témoins. Il venait de tuer le mari d'une femme dont il était amoureux. Cette femme était alors au spectacle ; il va dans sa loge immédiatement après avoir fait le coup, et lui dit en l'abordant : *Il dort*. Ce seul mot conduisit les juges à la conviction du crime.

Quoi ! l'auteur ose accuser M. de Thou de témérité, de malignité ! et lui-même, sans aucune raison, sans aucune autorité, intente une accusation qui fait frémir !

Je dois dire un mot de la prétendue paix universelle à laquelle Henri IV, dit-on, voulait parvenir par la guerre, dont l'événement est toujours incertain.

S'il y avait eu la moindre apparence au prétendu projet de Henri IV, de partager l'Europe en quinze dominations, et d'établir un tribunal perpétuel, on en trouverait quelques traces dans les Mémoires de Villeroy, dans ceux de tant d'autres hommes d'état, dans les archives d'Angleterre, de Venise, dans celles des princes protestants si attachés à Henri IV, et si intéressés à cette balance générale. Il ne se trouve aucun monument de ce dessein. Ce silence universel doit produire un doute raisonnable.

Il n'est pas naturel que M. de Villeroy, qui eut la confiance de Henri IV, ignorât un projet si extraordinaire qui regardait uniquement son département. Les secrétaires qui compilèrent les *Économies politiques* attribuées au duc de Sully, lorsqu'il était âgé de quatre-vingts ans, sont les seuls qui parlent de cette étrange idée.

Je vais examiner une chose non moins étrange; c'est la comparaison de Henri IV avec Philippe, roi de Macédoine.

Si le judicieux de Thou avait voulu comparer Henri avec quelque autre monarque, il aurait choisi un roi de France. On aurait pu trouver un peu de ressemblance entre lui et Charles VII. Tous deux eurent une guerre civile à soutenir. Tous deux virent l'étranger dans la capitale. Les

Anglais y bravèrent quelque temps Charles VII, et les Espagnols Henri IV : ils regagnèrent l'un et l'autre leur royaume pied à pied, par les armes et par les négociations. Tous deux au milieu de la guerre eurent des maîtresses.

Le parallèle est assez frappant, et il est tout à l'honneur de Henri IV, qui, par son courage, son application, et sa sagesse dans le gouvernement, l'emporte sur Charles au jugement de tout le monde.

Pourquoi donc choisir le père d'Alexandre pour le comparer au père de Louis XIII? Ce qui fonde cette comparaison chez M. de Bury, c'est que Philippe s'empara de la couronne de Macédoine au préjudice d'Amyntas son neveu, dont il était tuteur, et que Henri était héritier légitime;

Qu'Épaminondas présida à l'éducation de Philippe, et que Florent Chrétien fut précepteur de Henri IV;

Que Philippe construisit des flottes, et que Henri n'en eut jamais;

Que Philippe trouva des mines d'or dans la Thrace, et que Henri IV n'en trouva pas chez lui;

Que Philippe fut tellement couvert de blessures qu'il en devint borgne et boiteux, et que Henri IV conserva heureusement ses yeux et ses jambes;

Que Démosthènes excita les Athéniens contre

le roi de Macédoine, et que les curés prêchèrent dans Paris contre le roi de France.

Il est vrai que ce parallèle est relevé par les louanges de Salomon, du roi d'Angleterre d'aujourd'hui, du roi de Danemarck, et de l'impératrice-reine de Hongrie: ce qui fera sans doute débiter son livre dans toute l'Europe. Une telle sagesse manque au président de Thou.

Finissons par les prétendus bons mots dont la tradition populaire défigure le caractère de Henri IV.

Qu'un paysan qui avait les cheveux blancs et la barbe noire ait répondu au roi, que « ses cheveux étaient de vingt ans plus vieux que sa barbe, » c'est un bon mot de paysan et non pas de roi. Ce conte est imprimé dans des facéties italiennes plus de dix ans avant la naissance de Henri IV, et la plupart de ces facéties ont fait le tour de l'Europe.

Qu'un autre paysan ait apporté au roi du fromage de lait de bœuf, c'est une insipidité bien indigne de l'histoire, et ce n'est pas Henri IV qui l'a dite.

Mais qu'il eût fait battre de verges sept ou huit praticiens assemblés dans un cabaret pour leurs affaires, et que Henri ait exercé sur eux cette indigne vengeance, parceque ces bourgeois n'avaient pas voulu partager leur dîner avec un

homme qu'ils ne connaissaient pas : c'eût été une action tyrannique, infame, non seulement indigne d'un grand roi, mais d'un homme bien élevé. C'est L'Étoile qui rapporte cette sottise sans ouï dire. L'Étoile ramassait mille contes frivoles débités par la populace de Paris. Mais si une pareille action avait la moindre lueur de vraisemblance, elle déshonorerait la mémoire de Henri IV à jamais, et cette mémoire si chère deviendrait odieuse. Le bon sens et le bon goût consistent à choisir, dans les anecdotes de la vie des grands hommes, ce qui est vraisemblable et ce qui est digne de la postérité.

Le grave et judicieux de Thou ne s'est jamais écarté de ce devoir d'un historien.

Si M. de Bury a cru rendre son ouvrage recommandable en décrivant un homme tel que de Thou, il s'est bien trompé. Il n'a pas su qu'il y avait encore dans Paris des hommes alliés à cette illustre famille, qui prendraient la défense du meilleur de nos historiens, et qui ne souffriraient pas qu'on attaquât en mauvais français une histoire chère à la nation et écrite dans le latin le plus pur¹.

¹ A la suite de cet article, on trouvait, dans les éditions précédentes, 1° quatre articles qui ont été transportés à la suite du *Siècle de Louis XIV*; savoir : art. xvi, sur la révocation de l'Édit de Nantes; — xvi, défense de Louis XIV contre les *Annales politiques* de

l'abbé de Saint-Pierre; — xviii, extrait d'un *Mémoire sur les* *ca-*
lumnies contre Louis XIV et contre Louis XV, et contre toute la
famille royale, et contre les principaux personnages de la France; —
xix, défense de Louis XIV contre l'auteur des *Éphémérides*; 2° les
Dissensions des églises de Pologne, ouvrage complet (et non pas sim-
ple fragment), que l'on a placé dans ces *Mélanges* à la date de 1767,
qui est celle de sa publication; 3° un article (le *xxi*°), intitulé de
la mort de Louis XV, et de la fatalité, qui se trouve à la fin du
siècle de ce monarque; 4° des anecdotes sur Louis XIV (formant
le *xxii*° article des *Fragments*), et qu'on lit actuellement à la suite
du *Siècle de Louis XIV*, parmi les pièces qui lui sont relatives; et
5° les nouvelles remarques à l'occasion de l'*Essai sur les Mœurs*, à
la fin duquel elles sont plus convenablement imprimées. (L. D. B.)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME
DES MÉLANGES HISTORIQUES.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRES CHINOISES, INDIENNES, ET TARTARES, adressées à M. Paw, par un bénédictin. 1776.	Page 3
LETTRE PREMIÈRE. Sur le poëme de l'empereur Kien-Long.	5
LETTRE II. Réflexions de dom Ruinart sur la vierge dont l'empereur Kien-Long descend.	11
LETTRE III. Sur l'athéisme de la Chine.	21
LETTRE IV. Sur l'ancien christianisme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.	27
LETTRE V. Sur les lois et les mœurs de la Chine.	35
LETTRE VI. Sur les disputes des révérends pères jésuites à la Chine.	41
LETTRE VII. Sur la fantaisie qu'ont eue quelques savants d'Europe de faire desceudre les Chinois des Égyptiens.	46
LETTRE VIII. Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.	50
LETTRE IX. Sur un livre des brachmanes, le plus ancien qui soit au monde.	55
LETTRE X. Sur le paradis terrestre de l'Inde.	67
LETTRE XI. Sur le grand-lama et la métempsycose.	73
LETTRE XII. Sur le Dante, et sur un pauvre homme nommé Martinelli.	84
UN CHRÉTIEN CONTRE SIX JUIFS, ou Réfutation d'un livre intitulé : <i>Lettres de quelques Juifs portugais, allemands, et polonais.</i> 1776.	91
AVANT-PROPOS.	93
1 Lettre de saint Jérôme.	97

II. Du cadran d'Ézéchias, et de l'ombre qui recule, et de l'astronomie juive.	Pag. 98
III. Si les Juifs écrivirent d'abord sur des cailloux.	101
IV. Des gens massacrés pour avoir grasseyé en parlant.	102
V. Du veau d'or.	103
VI. de la manière de fondre une statue d'or.	106
VII. Magnificence des Juifs, qui manquaient de tout dans le désert.	107
VIII. Tout est miraculeux.	ibid.
IX. De l'or potable.	109
X. De vingt-trois mille Juifs égorgés par leurs frères.	111
XI. De vingt-quatre mille autres Juifs égorgés par leurs frères.	113
XII. Remarque sur le prince Zamri et sur la princesse Cosbi, massacrés en se caressant.	116
XIII. Quel scribe écrivit ces choses.	117
XIV. Qui a fait la cour à des boues et à des chèvres.	118
XV. Des sorciers.	120
XVI. Silence respectueux.	122
XVII. Animaux immondes.	123
XVIII. Des cochons.	124
XIX. Peuples dispersés.	125
XX. Ordre de tuer.	126
XXI. Tolérance.	128
XXII. Formule de prière publique.	134
XXIII. Défense de sculpter et de peindre.	ibid.
XXIV. De Jephthé.	135
XXV. De la femme à Michas.	136
XXVI. Des cinquante mille soixante-dix Juifs morts de mort subite.	137
XXVII. Si Israël fut tolérant.	138
XXVIII. Justes plaintes et bons conseils.	140
XXIX. De soixante et un mille ânes, et de trente-deux mille pucelles.	143
XXX. Des enfants à la broche.	146

XXXI. Menace de manger ses enfants.	Pag. 148
XXXII. Manger à table la chair des officiers, et boire le sang des prêtres.	149
XXXIII. Tout ce qui sera voué ne sera point racheté, mais mourra de mort.	150
XXXIV. Jephthé.	151
XXXV. Le roi Agag coupé en morceaux.	ibid.
XXXVI. Des prophètes.	153
XXXVII. Des sorciers et des possédés.	154
XXXVIII. Des serpents enchantés.	156
XXXIX. D'Édith, femme de Loth.	158
XL. De Nabuchodonosor.	160
XLI. Des pygmées et des géants.	ibid.
XLII. Des types et des paraboles.	161
XLIII. Des gens qui vont tout nus.	164
XLIV. D'une femme de fornication.	165
XLV. D'Ézéchiél encore.	166
XLVI. Des prophètes encore.	ibid.
XLVII. Accusation légère.	167
XLVIII. De l'ame, et de quelques autres choses.	168
PÉRONAISON. A M. Guénée, secrétaire des Juifs.	180
DE QUELQUES NIAISERIES.	181
PREMIÈRE NIAISERIE. Sur le Kish Ibrahim.	ibid.
DEUXIÈME NIAISERIE. Sur Zoroastre.	182
TROISIÈME NIAISERIE. Du Sadder.	183
QUATRIÈME NIAISERIE. Sur l'âge d'un ancien.	187
CINQUIÈME NIAISERIE. Sur l'âge d'une ancienne.	188
SIXIÈME NIAISERIE. Sur un homme à qui sa femme valut d'assez grands présents.	189
SEPTIÈME NIAISERIE. Sur l'argent comptant.	ibid.
HUITIÈME NIAISERIE. Sur l'Égypte.	190
NEUVIÈME NIAISERIE. Si Sodome fut autrefois un beau jardin.	191
DIXIÈME NIAISERIE. Sur le désert de Guérar ou Gêrarc.	192
ONZIÈME NIAISERIE. Sur le nombre actuel des Juifs.	193

<u>ADDITION DE MON AMI.</u>	<u>Pag. 194</u>
DOUZIÈME NIAISERIE. Sur la circoncision.	195
TREIZIÈME NIAISERIE. Quelle fut la nation la plus barbare?	<u>197</u>
QUATORZIÈME NIAISERIE. La nation française honnie par M. le secrétaire.	198
QUINZIÈME NIAISERIE. Quel peuple le plus superstitieux?	200
SEIZIÈME NIAISERIE. Quel peuple le plus brigand?	201
<u>DIX-SEPTIÈME NIAISERIE. Sur du foin.</u>	<u>202</u>
<u>DIX-HUITIÈME NIAISERIE. Sur Jean Châtel piacularis, assassin de Henri IV; laquelle niaiserie tient à choses horribles.</u>	<u>204</u>
<u>DIX-NEUVIÈME NIAISERIE. Sur un mot.</u>	<u>207</u>
<u>VINGTIÈME NIAISERIE. Sur un autre mot.</u>	<u>208</u>
<u>VINGT ET UNIÈME NIAISERIE. Sur d'autres mots.</u>	<u>209</u>
<u>VINGT-DEUXIÈME NIAISERIE. Sur une corneille qui prophé- tisa.</u>	<u>210</u>
VINGT-TROISIÈME NIAISERIE. Des polissons.	211
VINGT-QUATRIÈME NIAISERIE. Sur des mots encore.	212
RÉPONSE encore plus courte au troisième tome juif.	215
<u>I. Du jubilé.</u>	<u>ibid.</u>
<u>II. Lois militaires.</u>	<u>217</u>
<u>III. Filles prises en guerre.</u>	<u>218</u>
<u>IV. Filles égorgées.</u>	<u>219</u>
<u>V. Mères qui détruisent leur fruit.</u>	<u>ibid.</u>
<u>VI. De la graisse.</u>	<u>220</u>
<u>VII. Du bondin.</u>	<u>ibid.</u>
<u>VIII. De la propreté.</u>	<u>221</u>
<u>IX. De la gaieté.</u>	<u>222</u>
<u>X. De la gonorrhée.</u>	<u>223</u>
<u>XI. De l'agriculture.</u>	<u>224</u>
<u>XII. Du profond respect que les dames doivent au joyau des messieurs.</u>	<u>ibid.</u>
<u>XIII. Polygamie.</u>	<u>ibid.</u>
<u>XIV. Femmes des rois.</u>	<u>225</u>
<u>XV. De la défense d'approcher de sa femme pendant ses règles.</u>	<u>226</u>

<u>XVI. Du divorce et du paradis.</u>	<u>pag. 227</u>
<u>XVII. Permission de vendre ses enfans.</u>	<u>228</u>
<u>XVIII. Des supplices recherchés.</u>	<u>229</u>
<u>XIX. Encore un petit mot de Salomon.</u>	<u>231</u>
<u>XX. Des vœux, des cornes, et des oreilles d'ânes.</u>	<u>232</u>
<u>INCURSION SUR NONNOTTE, ex-jésuite.</u>	<u>236</u>
<u>ÉCLAIRCISSEMENT HISTORIQUE à l'occasion d'un libelle</u> <u>calomnieux contre l'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des</u> <u>nations, par M. Damilaville.</u>	<u>237</u>
<u>PREMIÈRE SOTTISE DE NONNOTTE.</u>	<u>238</u>
<u>SECONDE SOTTISE DE NONNOTTE. Sur un édit de l'empereur.</u>	<u>239</u>
<u>TROISIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur Marcel.</u>	<u>240</u>
<u>QUATRIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur saint Romain.</u>	<u>241</u>
<u>CINQUIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur l'empereur Julien.</u>	<u>243</u>
<u>SIXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur la légion thébaine.</u>	<u>244</u>
<u>SEPTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur Ammien Marcellin, et</u> <u>sur un passage important.</u>	<u>245</u>
<u>HUITIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur Charlemagne.</u>	<u>247</u>
<u>NEUVIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur les rois de France bi-</u> <u>games.</u>	<u>ibid.</u>
<u>DIXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur choses plus sérieuses.</u>	<u>248</u>
<u>ONZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur la messe.</u>	<u>250</u>
<u>DOUZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur la confession.</u>	<u>251</u>
<u>TREIZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur Béranger.</u>	<u>254</u>
<u>QUATORZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur le second concile</u> <u>de Nicée, et des images.</u>	<u>ibid.</u>
<u>QUINZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur les croisades.</u>	<u>256</u>
<u>SEIZIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur les Albigeois.</u>	<u>257</u>
<u>DIX-SEPTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur les changemens</u> <u>faits dans l'Église.</u>	<u>261</u>
<u>DIX-HUITIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur Jeanne d'Arc.</u>	<u>263</u>
<u>DIX-NEUVIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur Rapin-Thoyras.</u>	<u>271</u>
<u>VINGTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur Mahomet II, et la</u> <u>prise de Constantinople.</u>	<u>272</u>

VINGT ET UNIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur la taxe des pé- chés.	Pag. 273
VINGT-DEUXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur le droit des sé- culiers de confesser.	274
VINGT-TROISIÈME SOTTISE DE NONNOTTE.	275
VINGT-QUATRIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur François I ^{er} .	276
VINGT-CINQUIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur la Saint-Barthé- lemi.	277
VINGT-SIXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur le duc de Guise et les barricades.	278
VINGT-SEPTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur le prétendu sup- plée de Marie d'Aragon.	279
VINGT-HUITIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur la donation de Pepin.	280
VINGT-NEUVIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur un fait concer- nant le roi de France Henri III.	281
TRENTIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur la conversion de Henri IV.	283
TRENTE ET UNIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur le cardinal du Perrou, et des états de 1614.	285
TRENTE-DEUXIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur la population de l'Angleterre.	287
TRENTE-TROISIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur l'amiral Drake.	288
TRENTE-QUATRIÈME SOTTISE DE NONNOTTE. Sur les confessions auriculaires.	ibid.
ADDITIONS à l'éclaircissement historique sur le libelle in- titulé <i>les Erreurs de M. de Voltaire</i> , par M. Damilaville.	
DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME. Première fausseté du libelliste; absurdité de ses raisonnemens.	291
DES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'HOMMES. Seconde fausseté du li- belliste, et témoignage de son ignorance.	298
DE MICHEL SERVET. Troisième fausseté du libelliste.	299
DE CROMWELL. Quatrième fausseté du libelliste.	300
A messieurs les six Juifs.	303

OBSERVATIONS sur l'Histoire véritable des temps fabuleux.	Pag. 305
OBSERVATIONS sur les <i>Mémoires</i> d'Adrien-Maurice de Noailles, duc et pair, maréchal de France, ministre d'état.	311
FRAGMENTS SUR L'HISTOIRE.	335
ART. I ^{er} . Qu'il faut se défier de presque tous les monuments anciens.	337
ART. II. De la Chine.	342
ART. III. De la population de la Chine, et des mœurs.	348
ART. IV. Si les Égyptiens ont peuplé la Chine, et si les Chinois ont mangé des hommes.	353
ART. V. Des anciens établissemens et des anciennes erreurs avant le siècle de Charlemagne.	358
ART. VI. Fausses donations. Faux martyrs. Faux miracles.	362
ART. VII. De David, de Constantin, de Théodose, de Charlemagne, etc.	367
ART. VIII. D'une foule de mensonges absurdes qu'on a opposés aux vérités énoncées par nous.	380
ART. IX. De la philosophie de l'histoire.	388
ART. X. Remarques sur la manière d'étudier et d'écrire l'histoire.	393
ART. XI. Suite du même sujet.	400
ART. XII. De l'utilité de l'histoire.	406
ART. XIII. Fragment sur la Saint-Barthélemi.	409
ART. XIV. Le président de Thou justifié contre les accusations de M. de Bury, auteur d'une <i>Vie de Henri IV.</i>	415

FIN DE LA TABLE.

